

IRON MAN Mon voyage au Paradis et en Enfer avec Black Sabbath

Tony Iommi

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TONY IOMMI



IRON MAN

Mon voyage au Paradis et en Enfer
avec **BLACK SABBATH**

CANTON
BLANC

Table des matières

1. Introduction
2. Naissance d'un louveteau
3. Le côté italien
4. La boutique sur Park Lane
5. L'école des coups durs
6. Hors de l'ombre et sous les projecteurs
7. Juste un doigt
8. Une carrière qui ne tient qu'à un fil très mince
9. Où je rencontre Bill Ward et les autres
10. Où je vais de boulot en boulot vers... nulle part
11. Où trois anges sauvent le heavy metal
12. Où les choses tournent très mal au Nord
13. Où l'on touche terre avec Earth
14. Où je flirte avec Tull au Rock N'Roll Circus
15. Où l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt
16. Où Earth devient Black Sabbath
17. Où Black Sabbath enregistre Black Sabbath
18. Où nous avons un nouveau management
19. Où l'on met au point Paranoid
20. Sabbath, Zeppelin et Purple
21. C'est ça, l'Amérique ?
22. Bon anniversaire, les sorciers !

23. Ozzy et ses provocations
24. Crime mystérieux aux antipodes
25. Poisson volant
26. Numéro 3 : Master of Reality
27. Non, vraiment, c'est trop...
28. Lignes blanches et costumes blancs
29. Air Elvis
30. Aveuglés par la neige
31. Où le capitaine panique
32. Un mariage en blanc
33. Dans la grande maison
34. Où je suis seul contre la nature
35. Où le puits se tarit
36. Sabbath Bloody Sabbath
37. California Jam
38. Mais où est passé l'argent ?
39. Sabotage !
40. Des bleus et des pintes
41. Ecstasy et moi
42. Tournée Ecstasy
43. Never Say Die !
44. Où Ozzy s'en va
45. Où Susan rejoint une secte écossaise

46. Où Dio veut bien, mais pas Don
47. Où Bill a les boules
48. Heaven and Hell
49. Mise à feu
50. Où Vinny dit Aloha
51. Où l'on prend des coups
52. Melinda
53. Amis pour la vie
54. Mob Rules
55. Mob Rules en tournée
56. Où un Monstre entre dans le mix
57. Born Again au Manoir
58. Où on apprend que la taille, ça compte
59. Où je suis le dernier
60. Où l'on rencontre les mystérieux locataires du grenier
61. Où apparaît la belle Lita
62. Où nous nous retrouvons, pour une journée
63. Seventh Star
64. Où Glenn craque, mais où apparaît un "Ray-on" de lumière
65. Où nous partons en quête de l'Eternelle Idole
66. Où le perceuteur entre en scène
67. Le bonheur avec "Headless Cross"
68. Oh, non, encore du caviar !

69. TYR

70. Où l'on voit le retour de Heaven & Hell

71. Où je me retrouve en prison

72. Où l'harmonie revient avec Cross Purposes

73. Forbidden, l'album qui aurait dû être interdit

74. Où je la joue solo avec Glenn Hughes

75. Où nous vivons ensemble, mais séparés

76. Où je rencontre l'amour de ma vie

77. Réunion

78. Où Cozy se crashe

79. Bill, Vinny, et Bill et Vinny

80. Où je passe du Weeny Roast à Belch

81. Iommi, l'album

82. Où nous sommes reçus chez la Reine

83. Chapeau bas, monsieur Halford !

84. Où je fusionne de nouveau avec Glenn

85. Où nous entrons au Hall of Fame

86. Pour la paix

87. Heaven and Hell, le groupe et la tournée

88. The Devil You Know

89. Où nous disons adieu à un ami très cher

90. Où je ne suis décidément pas droitier

91. Je suis bien

© Camion Blanc, 2012

www.camionblanc.com

ISBN : 978-2-35779-215-9

Dépôt légal : octobre 2012

Titre original :

Tony Iommi, Iron Man (© Simon & Shuster)

Édition, SR & mep : Sébastien Raizer

ILLUSTRATIONS DE COUVERTURE :

Tony Iommi, 1992 (© Pierre Terrasson)

1. Introduction

Le son du heavy metal

C'était en 1965, j'avais dix-sept ans et c'était mon tout dernier jour de boulot. Depuis que j'avais quitté l'école à quinze ans, j'avais fait toutes sortes de choses : j'avais été plombier trois ou quatre jours. Puis j'étais passé à autre chose. J'avais travaillé à la chaîne, à fabriquer des anneaux munis d'un écrou, qui servaient à fermer des tuyaux en caoutchouc, mais cela me sciait les mains. J'avais travaillé dans un magasin d'instruments, comme j'étais guitariste et jouais dans des groupes locaux, mais j'avais été accusé de vol. C'était faux, mais ils s'en fichaient pas mal : ils me faisaient quand même nettoyer la réserve à longueur de journée. J'étais désormais soudeur dans une usine de tôles, quand j'eus une opportunité formidable : mon nouveau groupe, The Birds & The Bees, avait été engagé pour une tournée européenne. Il est vrai que je n'avais encore jamais donné de concert avec The Birds & The Bees ; j'avais simplement passé une audition pour eux après que mon ancien groupe, les Rockin'Chevrolets, eut viré le guitariste rythmique, mettant de ce fait fin au groupe. C'est avec les Rockin'Chevrolets que tout avait vraiment commencé. Nous portions tous le même costume en lamé rouge, et jouions du bon vieux rock n'roll, Chuck Berry ou Buddy Holly. Nous avions du succès autour de Birmingham, ma ville natale, et nous nous produisions régulièrement. C'est même grâce à ce groupe que j'ai rencontré Margareth, ma première petite amie sérieuse : c'était la sœur du guitariste d'origine.

Les Rockin'Chevrolets étaient sympas, mais aller jouer en Europe avec The Birds & The Bees, c'était là un véritable tournant professionnel. C'est ainsi qu'en rentrant déjeuner chez moi ce vendredi, mon dernier jour en tant que soudeur, je dis à ma mère : « Je n'y retourne pas. Ce boulot, c'est fini pour moi. »

Mais elle insista : « Chez les Iommi, on n'abandonne pas. Tu y retournes, je te prie, tu finis la journée, et tu la finis comme il faut ! »

J'ai obtempéré. Je suis retourné travailler. A côté de moi, une femme pliait les pièces de métal sur une machine, avant de me les envoyer pour que je les soude. Tel était mon boulot. Mais ce jour-là, cette femme n'est pas venue, et on m'a donc mis à son poste. C'était une grande presse de découpe qui fonctionnait avec une pédale un peu branlante. Il fallait insérer une pièce de métal, appuyer sur la pédale, et bang ! cette presse industrielle géante s'abattait et pliait le métal.

Je ne m'en étais jamais servi auparavant, mais tout s'est très bien passé jusqu'au moment où je me suis laissé déconcentrer un moment, rêvant sans doute que j'étais sur scène en Europe : bang ! la presse s'est abattue pile sur ma main droite. Par réflexe, j'ai retiré ma main, et cette sacrée presse m'a arraché le bout du majeur et de l'annulaire. J'ai regardé : les os étaient à nu. Et puis le sang s'est mis à jaillir partout.

On m'a emmené à l'hôpital, où on m'a fait asseoir, la main dans un sac, et où on m'a oublié. J'ai cru que j'allais me vider de mon sang. Quelqu'un de prévenant a eu la bonne idée d'apporter le bout de mes doigts à l'hôpital (dans une boîte d'allumettes) et les médecins ont essayé de les recoudre. Mais c'était trop tard : ils avaient déjà noirci. Ils ont donc prélevé de la peau sur mon bras et l'ont greffée sur le bout de mes doigts coupés. Ils ont encore fait deux trois trucs pour tenter de s'assurer que la greffe de peau allait prendre, et voilà : le reste fait partie de l'histoire du rock n'roll.

Du moins, c'est ce que disent certains. Pour eux, c'est à la perte de mes doigts que l'on doit le son plus profond et grave de Black Sabbath, qui a à son tour inspiré la plus grande partie de la musique heavy qui a suivi. J'admets volontiers qu'appuyer sur les cordes avec les os de mes doigts sectionnés me faisait un mal de chien, et que j'ai dû réinventer mon style de jeu pour atténuer la douleur. Et au cours de l'opération, Black Sabbath s'est mis à sonner comme aucun autre groupe auparavant – ou depuis, à vrai dire. Mais dire que j'ai créé le heavy metal à cause de mes doigts ? Il ne faut quand même pas pousser.

Après tout, l'histoire est bien plus longue que ça.

2. Naissance d'un loupveteau

Bien entendu, je ne suis pas tombé dans le heavy metal quand j'étais petit. A vrai dire, au cours de mes premières années, je préférais les glaces – parce qu'à cette époque, mes parents vivaient au-dessus de la boutique de mon grand-père, un glacier : Iommi's Ices. Mon grand-père et sa femme, que j'appelais Papa et Nan, étaient venus d'Italie en Angleterre, dans l'espoir de meilleurs lendemains, et s'étaient mis à vendre des glaces. Ce n'était sans doute qu'une petite affaire, mais pour moi, c'était grandiose, tous ces grands bacs en inox dans lesquels on fabriquait la glace. C'était génial. Je n'avais qu'à entrer et me servir. Je n'ai jamais rien goûté de si bon depuis.

Je suis né le jeudi 19 février 1948 au Heathfield Road Hospital, un peu en dehors du centre de Birmingham ; j'étais le fils unique d'Anthony Frank et Sylvie Maria Iommi, née Valenti. Ma mère a passé les deux mois précédant ma naissance à l'hôpital, parce qu'elle souffrait de toxémie : cela a dû lui donner de mauvais pressentiments ! Maman était née à Palerme, en Italie, dans une famille de vignerons avec trois enfants. Je n'ai jamais connu la mère de ma mère. Son père venait chez nous une fois par semaine, mais quand on est petit, on n'aime pas vraiment traîner avec les vieux, et je ne l'ai pas vraiment connu.

En revanche, Papa était quelqu'un de jovial et généreux, qui donnait de l'argent pour aider les enfants du coin, tout comme il me donnait toujours une demie couronne quand je venais le voir. Ainsi que des glaces. Et du salami. Et des pâtes. Vous imaginez bien que j'adorais aller le voir. Il était aussi très pieux. Il allait tout le temps à l'église, qu'il fournissait en fleurs et autres toutes les semaines.

Je crois que Nan venait du Brésil. Mon père y était né. Il avait cinq frères et deux sœurs. Mes parents étaient catholiques, mais je ne les ai vus qu'une ou deux fois à l'église. Il est curieux que mon père n'ait pas été aussi pieux que son père, mais il était sans doute comme moi. Je ne vais que rarement à l'église, moi aussi. Je ne saurais pas comment m'y comporter. Je crois en un Dieu, mais je n'éprouve pas le besoin d'aller à l'église pour le prouver.

Mes parents travaillaient dans une boutique que Papa leur avait offerte en cadeau de mariage, sur Cardigan Street, dans le quartier italien de Birmingham. Outre le glacier, Papa possédait d'autres boutiques ainsi qu'une flotte de fourneaux mobiles. Ils se postaient en ville et vendaient des pommes de terre chaudes et des marrons, selon

la saison. Mon père était également charpentier, et un charpentier très doué ; c'est lui qui avait fabriqué tous nos meubles.

Quand j'ai eu cinq ou six ans, nous avons quitté le paradis des glaces pour Bennetts Road, dans un quartier du nom de Washwood Heath, dans Satley, qui se trouve dans Birmingham. Nous avions un tout petit salon, avec un escalier qui montait à la chambre. Dans l'un de mes plus vieux souvenirs, ma mère descend cet escalier en me portant dans ses bras. Elle glisse et me lâche, et j'atterris, bien entendu, sur la tête. Ceci explique sans doute ce que je suis devenu...

Je jouais tout le temps avec mes soldats de plomb. J'en avais une boîte avec des petits tanks et tout le reste. Du fait de sa profession, mon père était souvent absent, car il construisait l'hippodrome de Cheltenham. Chaque fois qu'il revenait à la maison, il m'apportait quelque chose, un véhicule par exemple, pour compléter ma collection.

Quand j'étais petit, j'avais tout le temps peur d'un tas de choses, et je me cachais sous ma couverture avec une petite lumière. Comme beaucoup de gamins. Ma fille était comme moi. Comme moi, elle n'a jamais pu dormir sans lumière, et nous devions laisser la porte de sa chambre ouverte. Tel père, telle fille.

Si je me suis laissé pousser la moustache plus tard, c'est entre autres à cause de ce qui m'est arrivé un jour sur Bennets Road. Il y avait un type, dans cette rue, qui collectionnait de grosses araignées. Aujourd'hui, je ne les crains pas, mais à l'époque, j'en avais très peur. Ce type s'appelait Bobby Nuisance, un nom qui lui allait comme un gant, et un jour, il m'a poursuivi avec une de ses araignées. J'avais une trouille de tous les diables et je courais comme un dératé sur la route en gravier, quand soudain j'ai trébuché, et suis tombé la tête en avant sur le gravier, m'écorchant le visage et la lèvre. J'ai toujours cette cicatrice. Les autres gosses se sont mis à m'appeler Scarface [le balafré], ce qui m'a donné de terribles complexes.

J'ai une autre cicatrice au même endroit, parce que peu de temps après cette histoire avec l'araignée, quelqu'un a jeté un pétard, un de ceux qui font des étincelles, et il m'a éclaté dans la figure. Au fil des années, les cicatrices ont disparu, mais celle de ma lèvre a continué à se voir pendant toute ma jeunesse, ce qui fait que dès que j'ai pu, je me suis laissé pousser la moustache.

J'habitais toujours sur Bennetts Road lorsque j'ai rejoint les

Louveteaux. C'est comme les Scouts. L'idée était de faire des excursions, mais mes parents ne voulaient pas que je m'éloigne. Ils étaient très protecteurs à mon égard. Et puis ces excursions coûtaient cher, et nous n'avions pas d'argent ; à l'époque, ils ne gagnaient pas grand-chose. Je portais un uniforme des Louveteaux : un short, le petit truc par-dessus les chaussettes, une casquette et une cravate. Je ressemblais ainsi à un petit Angus Young.

Avec des cicatrices.



Un ange !



Dehors avec maman. Je n'ai pas l'air de m'amuser...

3. Le côté italien

J'ai aussi reçu quelques cicatrices à l'âme. Je sais que je n'étais pas désiré par mon père. J'étais un accident. Je l'ai même entendu le dire, un jour qu'il était d'humeur grondeuse : « De toute façon, je ne voulais pas de toi. »

Il y avait souvent des cris, parce que mes parents se disputaient beaucoup. Il se mettait vite en colère, tout comme maman, parce que son côté italien ressortait et qu'elle-même était farouche et sortait vite de ses gonds. Ils s'empoignaient par les cheveux et se battaient vraiment violemment. Quand nous habitions à Bennetts Road, j'ai même vu ma mère frapper mon père avec une bouteille, tandis qu'il lui attrapait le poignet pour se défendre. C'était vraiment affreux, mais le lendemain, ils bavardaient comme si rien ne s'était passé. Vraiment curieux.

Je me rappelle qu'ils se battaient aussi avec les voisins. Maman était dans la cour, et une clôture en bois nous séparait des voisins. Apparemment, l'un d'eux a dit du mal de notre famille, et ma mère est devenue enragée. Par la fenêtre de ma chambre, je l'ai vue penchée au-dessus de la clôture, en train de frapper la voisine à coups de balai sur la tête. Puis mon père s'en est mêlé, le voisin aussi, et ils se sont battus au-dessus de la clôture jusqu'à ce qu'elle s'écroule. De la fenêtre de ma chambre au premier, je les voyais hurler, crier, se frapper, et je pleurais.

Quand je faisais quelque chose de mal, je devais moi aussi en subir les conséquences. J'avais peur de faire quoi que ce soit, j'avais toujours peur de me faire battre. Mais c'était comme ça, à l'époque. Cela arrivait dans de nombreuses familles, que des gens se battent et se fassent battre. C'est probablement toujours le cas. Mon père et moi ne nous entendions pas très bien quand j'étais jeune. J'étais le gosse qui n'arriverait jamais à rien. Il disait toujours : « Oh, tu n'as pas réussi à trouver un boulot comme Untel. Il va devenir comptable, et toi, qu'est-ce que tu deviendras ? »

Il me rabaissait en permanence, et puis maman s'y est mise aussi : « Ouais, qu'il se trouve un boulot, bon sang, ou qu'il s'en aille ! »

C'est une des raisons pour lesquelles je voulais avoir du succès, pour leur faire voir.

En grandissant, en prenant de l'âge, j'ai refusé de continuer à recevoir

des taloches. Un jour que j'étais sur le canapé et que mon père me frappait, je lui ai saisi les mains pour l'en empêcher. Ça l'a rendu fou, au point qu'il s'est presque mis à pleurer : « Ne me fais pas ça ! »

C'était affreux. Mais il ne m'a plus jamais frappé.

Je devais avoir neuf ou dix ans quand mon grand-père est mort sous mes yeux. Il était à la maison, très malade, quand il a perdu connaissance. Il était au lit, et je devais le surveiller pour voir s'il reprenait conscience. J'étais assis à son chevet, à lui éponger le visage, et mon père venait de temps à autre voir ce qu'il en était. Mais j'étais tout seul quand il a agonisé. Il a émis un son étranglé, comme s'il s'étouffait, puis il est mort. J'étais très triste, mais aussi terrifié. J'ai assisté à toutes les allées et venues de la famille, et eux aussi avaient tous l'air effrayé.

Depuis, j'ai assisté à la mort d'une ou deux autres personnes. Il y a environ vingt-cinq ans, une vieille femme, très bien habillée et très bien élevée, vivait en face de chez moi. On la surnommait Bud ; même sa fille l'appelait comme ça. J'allais la voir une fois par semaine, et elle disait tout le temps : « Allons, un petit cognac ! »

Un jour, sa fille est arrivée chez moi en courant et en criant : « Venez, venez, vite ! »

J'y suis allé, et j'ai vu Bud effondrée sur le sol. Je l'ai soulevée, l'ai prise dans mes bras, et ai crié : « Appelez une ambulance ! »

Sa fille est partie en courant, et c'est là que Bud est morte, dans mes bras. Tout s'est passé de la même façon : le son étranglé d'étouffement et... bang. Quand cela s'est produit, cela m'a immédiatement rappelé mon grand-père.

Je suis resté assis avec elle jusqu'à l'arrivée de l'ambulance. Après, je sentais son parfum partout, et c'est un parfum que je ne peux plus sentir. Pour moi, ce parfum est devenu celui de la mort.

4. La boutique sur Park Lane

Quand j'ai eu une dizaine d'années, nous avons déménagé pour Park Lane à Aston. C'était un quartier de Birmingham affreux, rude, infesté de gangs. Mes parents y achetèrent une boutique de bonbons, mais se retrouvèrent bientôt à vendre des fruits et légumes, du bois de chauffage, des conserves, toutes sortes de choses. Parfois, des gens frappaient à la porte au beau milieu de la nuit : « Pouvons-nous acheter des cigarettes ? »

Avec ce genre de boutique, on ne ferme quasiment jamais.

Dans cette boutique, les gens trouvaient tout ce dont ils avaient besoin, mais elle devint aussi un lieu de rendez-vous. Il y avait toujours des voisins sur le perron, occupés à cancaner : « Avez-vous vu Machine, en bas de la rue, oooh, elle porte un nouveau... »

Et cætera. Parfois même, ils n'achetaient rien, et restaient là des heures à discuter. Et maman, derrière le comptoir, écoutait.

Ma mère tenait la boutique, parce que papa travaillait à la laiterie Midlands County Dairy, où il chargeait le lait dans les camions. Il devait faire cela pour augmenter le revenu familial, mais je crois aussi qu'il le faisait parce qu'il rencontrait là-bas des gens qu'il aimait bien. Plus tard, il fit l'acquisition d'une deuxième boutique sur Victoria Road, toujours à Aston, pour y vendre des fruits et légumes.

Mes parents aimaient bien Aston, mais pas moi. Je détestais vivre dans cette boutique, qui était humide et froide. Cette maison n'avait que deux chambres, avec en bas le salon, une cuisine, et, dehors dans la cour, les toilettes. On ne pouvait pas y amener des amis, parce que notre salon servait aussi de réserve : il était rempli de haricots, de pois, et de boîtes de conserve. C'est là-dedans que nous vivions. On était tout le temps au milieu de ces sacrés cartons et de toutes ces merdes.

Nous avons été les premiers du quartier à avoir le téléphone, un grand luxe à cette époque, mais la place de l'appareil dépendait des jours de livraison. Il était soit placé sur un carton, soit, si nous avions beaucoup de marchandises, perché quelque part.

« Où est le téléphone ? »

– Oh, quelque part. »

C'était vraiment une très petite pièce. Nous avions un canapé et une télé, et à part ça, il n'y avait que des haricots, des fruits en conserve, de tout.

Et le téléphone.

Quelque part.

J'avais ma propre chambre, jusqu'à ce que je fusse forcé de la partager avec Frankie. Il était pensionnaire chez nous, mais mes parents le traitaient comme leur fils. Cela m'a fait très bizarre la première fois qu'il a mis les pieds chez nous, parce que mes parents m'ont dit : « Eh bien, voilà ton nouveau... frère. Frankie sera comme un frère pour toi. »

C'était très curieux. J'avais l'impression que quelqu'un était venu prendre ma place, parce qu'ils lui accordaient plus d'attention qu'à moi, et je leur en voulais pour ça. A l'époque, je devais avoir onze ans, et il avait trois ou quatre ans de plus que moi. Je l'aimais bien parce qu'il m'achetait des trucs, mais en même temps je ne l'aimais pas parce que je devais partager ma chambre avec lui. Il a habité des années avec nous. Et c'est finalement moi qui me suis débarrassé de lui.

A ce moment-là, j'avais peut-être dix-sept ans, mais j'en savais plus que Frankie sur les filles, parce qu'il passait son temps à la maison. Quand il m'a accompagné à l'un de mes concerts, je lui ai présenté une fille. Je ne m'attendais pas à ce qu'il soit aussi emballé, mais il a été pris de passion pour elle. Pour lui, rencontrer enfin quelqu'un, c'était... « Ahhh ! »

Cela n'a pas plu à papa. Il disait : « Ce n'est pas une fille bien. »

Mais Frankie a commencé à passer du temps chez elle et puis, bien sûr, papa a vraiment pris la mouche. Comme c'est moi qui avais été à l'origine de tout en les présentant l'un à l'autre, c'est à moi qu'on a fait des reproches. Une partie de moi pensait : « Super, on va pouvoir se débarrasser de lui maintenant » et une autre partie avait de la peine pour lui.

Il a fini par emménager avec elle. Papa est peut-être allé un peu loin et Frankie est parti fâché. Il n'est pas resté en contact avec ma famille. Il est parti, voilà tout.

Plus jamais entendu parler de lui.

5. L'école des coups durs

Je fréquentais l'école de Birchfield Road, une « école secondaire moderne », comme on disait alors. On y entrait à dix ans, on y restait jusqu'à quinze, et on partait. L'école était à six kilomètres de la maison. Il y avait un bus qui y conduisait, mais il était souvent bondé. En plus, le trajet coûtait un penny, que j'économisais en marchant.

C'est dans cette école que j'ai rencontré mon plus ancien ami, Albert. Et Ozzy, qui avait un an de moins que nous. Albert vivait tout près de Birchfield Road. J'allais régulièrement déjeuner chez lui et bien sûr, il venait aussi de temps en temps chez moi. Voilà à peu près à quoi se limitait ma vie sociale de l'époque, parce que je ne sortais pas beaucoup. Mes parents ne me le permettaient pas. Ils étaient vraiment stricts et me surprotégeaient, et ils étaient persuadés que si je sortais, je ferais quelque chose de mal : « Ne va pas t'attirer des ennuis ! »

J'étais donc cantonné dans ma chambre la plupart du temps. Et aujourd'hui encore, être seul ne me dérange pas du tout. J'aime bien fréquenter des gens, mais cela ne me dérange pas de ne pas en voir.

Mes parents avaient des raisons de s'inquiéter. Notre boutique donnait sur trois ou quatre maisons mitoyennes de l'autre côté de la route, mais à côté, il y avait un grand espace jonché de gravats. Cela avait peut-être été causé par une bombe lors de la Seconde Guerre mondiale, je l'ignore ; ce n'était peut-être qu'une maison qui avait été démolie, mais nous l'appelions « le bâtiment bombardé ». C'était là que les gangs se retrouvaient. En se promenant dans la rue, on pouvait se faire tabasser ou même poignarder par ces gangs. Et si vous marchiez beaucoup, comme moi, vous étiez une cible toute désignée. J'ai donc commencé à me muscler, en soulevant des poids et tout, parce que je voulais pouvoir me défendre. Je me suis mis au judo et au karaté, et enfin à la boxe. Au départ, c'était simplement pour éviter de me faire ennuyer, puis je m'y suis vraiment mis.

A l'école, Albert et moi avions notre propre petit gang, juste nous deux. Nous portions des blousons de cuir arborant dans le dos l'inscription « The Comanchies ». C'était nous : les Comanches. L'école tenta de nous empêcher de porter ces blousons, mais je n'avais pas d'autres vêtements. Je ne les aurais pas portés pour autant, mais mes parents n'avaient tout simplement pas les moyens de m'acheter ce satané uniforme de l'école. Je n'avais qu'un jean et ce blouson de cuir.

Entre moi qui travaillais à me muscler et Albert qui était lui aussi

costaud, nous sommes devenus les caïds de l'école. Personne ne nous cherchait querelle, parce que tout le monde savait que nous leur flanquerions une raclée. Même les plus grands nous laissaient tranquilles. Cette école était vraiment régie par la violence. Certaines personnes y avaient été poignardées, et j'ai porté un couteau pendant quelque temps. Ce n'est pas que j'aimais la violence ; c'était tout simplement comme ça que l'on vivait à l'époque. A l'école, si on n'attaquait pas en premier, on se faisait attaquer. C'est pour cela que je terminais tout le temps par me battre.

La boutique était située sur le territoire du gang d'Aston, qui voulait que je me joigne à eux. A l'époque, j'avais douze, treize ans. Je suis allé deux ou trois fois dans leur repaire du bâtiment bombardé, mais finalement, ça n'a pas collé avec le gang. Certains d'entre eux ont piqué des trucs à la boutique, et il aurait été vraiment absurde de les fréquenter. Un jour, j'ai même pris l'un des membres de ce gang la main dans le sac à la boutique, et je lui ai couru après pour l'assommer. Il vivait à deux pas de là. Il a couru chez lui, et je me suis retrouvé à sa porte, à tambouriner pour entrer. C'est comme cela qu'il fallait régler les choses avec ces gens-là, par la violence. Parce qu'il ne servait à rien de leur parler.

Le gang aurait pu s'en prendre à moi, mais ça n'est pas allé jusque-là, parce que j'habitais dans leur quartier. De toute façon, tout ce qui les intéressait, c'était de se battre avec un autre gang d'un quartier voisin. A cause de mon adresse, cet autre gang me considérait comme un membre du gang d'Aston ; je n'en faisais pas partie, encore que dans un sens, si.

Quelques années plus tard, j'ai dû traverser ce quartier pour aller travailler. Je croisais souvent un type, le leader de ce gang. Le matin, il était normal, mais quand je revenais le soir, et qu'il était entouré de tous ses potes, ce n'était plus le même. Le truc, c'était de traverser le quartier avant de se faire repérer ; il fallait filer comme une flèche. Un soir, je n'ai pas réussi, et j'ai reçu la raclée de ma vie. Il fallait se défendre ou se joindre à eux, et je n'avais pas envie de me joindre à eux.

Je pensais que mon avenir serait en rapport avec la boxe ; je serais sans doute videur dans un club, ce genre de choses. Et puis je faisais souvent un rêve dans lequel j'étais sur une scène, face à une foule. Je ne savais pas exactement de quoi il s'agissait ; j'ai toujours pensé que je devais être en train de me battre, de pratiquer un sport de combat devant un public. Bien sûr, j'ai fini par le vivre, le voir, et c'est là que

j'ai réalisé : « Mais ce sont les rêves que je faisais ! Ah, c'était jouer de la guitare ! »

Comme l'école ne m'intéressait pas, mes notes n'étaient pas franchement bonnes. Chaque fois que mes parents étaient convoqués à l'école, ma mère en revenait ensuite et me grondait : « Oh, c'est répugnant, honteux. Qu'est-ce que tu as encore fait ? »

Je ne me préoccupais pas trop de ce que les professeurs et le directeur pouvaient bien penser de moi, mais ce qui m'inquiétait, c'était la réaction de mes parents. Ils détestaient que je fasse des bêtises. Ils se demandaient ce que les voisins allaient penser. Les gens bavardaient. Dans la boutique, on entendait tout le temps : « Oh, vous avez entendu ce qui est arrivé à Untel, un peu plus bas ? Oh, la police est passée chez eux l'autre jour... »

Ces gens adoraient les ragots. Ils ignoraient ce qui se passait en dehors de leur rue, mais ils se connaissaient les uns les autres par cœur. Du coup, quand vous aviez des mauvaises notes, tout le monde le savait.

A l'école, Albert et moi étions généralement séparés parce que nous étions des perturbateurs. Soit nous jetions des trucs aux autres, soit nous discussions, et nous nous faisions souvent exclure des cours. Il fallait alors rester hors de la salle jusqu'à la fin du cours et s'ils nous excluaient tous les deux, ils me mettaient à un endroit et Albert à un autre. Si le directeur venait à passer et vous voyait, on risquait de prendre des coups de canne. Ou de devoir rester en retenue une heure après les cours, ce qui nous semblait une éternité.

Le directeur nous donnait des coups sur la main ou nous demandait de nous pencher et nous donnait des coups sur les fesses avec une badine ou une pantoufle. Un des professeurs a même un jour utilisé un grand compas. Bien entendu, certains gamins renforçaient leur fond de pantalon avec des livres, mais ils vérifiaient. Ils appelaient ça « six premier choix », ce qui signifiait six coups de canne. Ils avaient la bonté de nous laisser le choix : « Qu'est-ce que tu préfères, sur les fesses ou la main ? »

Les professeurs qui nous administraient cette sanction devaient le noter dans le registre noir. Chaque fois qu'on était puni, ils regardaient dans le registre : « Mais tu étais déjà là avant-hier ! »

Je ne me souviens pas de beaucoup de professeurs. M. Low enseignait la musique. Il ne m'a pas appris grand-chose, parce qu'à l'école, la

« musique » se limitait à la flûte à bec. C'était tout ce qu'on nous faisait faire, jouer sur ces satanés machins. Et puis il y avait aussi M. Williams, le prof de maths. C'est drôle que je me souviens de lui, parce que je n'allais jamais à son cours. Je détestais les maths, et je m'y ennuyais à crever, donc je me faisais renvoyer. Parfois, je ne faisais rien, et dès que j'entrais, il me disait immédiatement : « Dehors ! »

De la folie, non ? Mais c'est vrai, c'est comme cela que ça se passait.



Jouer de l'accordéon, comme mon père avant moi, dans le jardin de Park Lane : je n'ai jamais aimé ça.



Cherchez les hooligans : je suis tout au fond à droite...

6. Hors de l'ombre et sous les projecteurs

Mon père et ses frères jouaient tous de l'accordéon, ce qui en faisait une famille très musicienne. Mais ce que je désirais plus que tout, c'était une batterie. Bien entendu, je n'avais pas la place d'en avoir une, et je n'aurais pas eu la permission d'en jouer à la maison, et ce fut donc l'accordéon ou rien. J'ai commencé à en jouer à dix ans. J'ai encore une photo de moi enfant, dans notre jardin, avec ce satané accordéon.

A la maison, nous avions un gramophone, ou plutôt un « radiogramme », comme on disait alors. Il se composait d'une unité centrale avec un tourne-disque et deux enceintes. Et j'avais une petite radio. Comme j'étais beaucoup dans ma chambre, je n'avais pas d'autre choix que de l'écouter : qu'aurais-je pu faire d'autre ? Je ne pouvais pas aller me poser dans le salon, puisque nous n'en avions pas. J'écoutais le Top 20 et Radio Luxembourg. C'est ainsi qu'est né mon amour de la musique, tandis que j'étais dans ma chambre à écouter des groupes de guitaristes instrumentaux géniaux comme les Shadows sur ma petite radio. C'est ce qui m'a donné envie de jouer de la guitare. J'adorais ce son, c'était de l'instrumental pur, et j'ai su alors : c'est ça que je veux faire. Ma mère a donc fini par m'acheter une guitare. Elle pouvait se montrer très gentille comme ça. Elle a travaillé dur et a économisé, à cette fin. Quand on était gaucher, on était limité sur pas mal de choses à l'époque : « Une guitare pour gaucher ? C'est quoi, ça ? »

J'avais vu une guitare électrique Watkins Rapier dans un catalogue. Elle coûtait quelque chose comme 20 livres, et maman l'a payée en plusieurs semaines. Ma Watkins pour gaucher avait deux micros et deux petits commutateurs chromés qu'il fallait pousser, et elle était livrée avec un petit ampli Watkins Westminster. J'ai piqué l'une des enceintes de notre radiogramme que j'ai mise dans cet ampli, ce qui n'a pas été très concluant. Mais ce n'était pas bien grave, parce que mes parents n'écoutaient pas beaucoup de musique de toute façon.

Et je me suis donc retrouvé avec cette première guitare, à jouer dans ma chambre. J'écoutais le Top 20 et j'attendais que les Shadows passent pour pouvoir les enregistrer au micro sur un vieux magnéto à bandes, de manière à pouvoir essayer d'apprendre leurs morceaux. Plus tard, je me suis procuré leur album, et j'ai appris les morceaux en les jouant encore et encore. J'ai toujours aimé revenir aux Shadows, car j'aime leurs mélodies et leurs morceaux. Et je me suis toujours efforcé d'avoir un jeu de guitare mélodique, car ce qui compte dans la

musique, c'est la mélodie. J'ai essayé de faire ça depuis ces débuts. Cela m'est resté ; cela a toujours été un trait de mon écriture.

J'aimais bien les Beatles, mais les Shadows et Cliff Richards étaient plus rock n'roll que les Beatles, et c'était donc plus mon truc. Bien sûr, j'aimais aussi Elvis, mais pas autant que Cliff et les Shadows. Pour moi, ils étaient tout. En Angleterre, Cliff avait plus de succès qu'Elvis, et cela a peut-être aussi joué. J'ai rencontré Cliff un certain nombre de fois, mais je ne lui ai jamais dit : « J'étais un très grand fan. »

Après l'école, je montais jouer de la guitare pendant deux ou trois heures. Je me suis vraiment passionné pour la guitare et je m'entraînais autant que je le pouvais, mais les groupes ne se bousculaient pas à ma porte pour m'engager. C'est pour cela que je me suis tout d'abord associé avec Albert. Il serait le chanteur et je me chargerais de la musique. Il ne savait pas chanter, mais il croyait que si. Sa maison était plutôt classieuse : elle avait deux salons. Nous nous mettions dans la pièce de devant, moi avec ma guitare et mon ampli, tandis qu'il chantait, et son père se mettait toujours à crier de l'autre pièce : « Arrêtez un peu ce boucan ! Vous ne pouvez pas aller faire ça ailleurs ? »

Nous ne connaissions qu'une chanson, que nous jouions en boucle : « Jezebel », par Frankie Laine. Nous devions avoir douze ou treize ans, et Albert braillait : « If ever the devil was born, without a pair of horns, it was you, Jezebel, it was you » [Si le diable apparaissait sans ses cornes, ce serait toi, Jezebel, ce serait toi.]

Voilà donc comment tout a commencé.

Après, je me suis acoquiné avec ce pianiste et son batteur. Ils étaient plus âgés que moi, et m'ont demandé si je pouvais jouer avec eux dans un pub. Je ne savais pas très bien jouer, mais ils trouvaient que j'étais bon. Je n'ai fait ça que deux ou trois fois. J'étais incroyablement tendu d'être avec ces types, mais sur le moment, ça me semblait la chose à faire.

« Bon sang, un concert ! Dans un pub ! »

Je n'avais même pas l'âge légal pour entrer dans un pub, mais ce furent là mes tout premiers concerts.

Ron et Joan Woodward vivaient à deux pas de chez nous. Ron venait souvent nous rendre visite. Papa et lui passaient presque toutes leurs

soirées à discuter en fumant. Il passait plus de temps chez nous que chez lui, et il est devenu une sorte de deuxième fils adoptif. Il avait sans doute dix ou quinze ans de plus que moi, mais nous sommes tout de même devenus amis. Je l'ai poussé à acheter une basse. Il a commencé à apprendre à en jouer, et nous avons même fait quelques petits concerts. Et tout le monde disait : « Il n'est pas un peu vieux ? »

Je répondais : « C'est mon pote et il veut faire partie du groupe. »

C'est comme ça que cela fonctionnait à l'époque : votre pote faisait partie de votre groupe.

« Il sait jouer ? »

– Non, il ne sait pas, mais c'est mon pote. »

Nous avions aussi un guitariste rythmique et un batteur. Nous répétions trois fois par semaine dans un club pour jeunes. C'était génial. Après avoir gratté des cordes tout seul dans ma chambre, faire de la musique avec d'autres gens était une expérience fantastique. Nigel, le guitariste rythmique, se la racontait un peu. Un jour qu'il chantait, le micro lui est resté collé aux doigts parce qu'il n'avait pas de prise de terre. Il a roulé par terre, et a reçu une méchante secousse électrique. Comme personne ne l'aimait, nous nous sommes dit : « Bien fait pour toi ! » Mais nous avons fini par le débrancher, et c'est ainsi qu'il a survécu. Et après ça, il se porta comme un charme, mieux que jamais, même. Comme si cela lui avait fait du bien. Mais il n'a pas duré longtemps, à l'image du groupe.

J'étais impatient de quitter l'école. Je n'aimais pas ça, et je ne crois pas que l'école m'aimât beaucoup non plus. Tout le monde quittait l'école à quinze ans, sauf si l'on s'orientait vers des études universitaires. A quinze ans, fini, on partait. Et c'est ce que j'ai fait. Ce fut un vrai soulagement. J'ai commencé à chercher du travail, et je me suis encore plus consacré à la guitare.

Comme je passais tout mon temps à m'entraîner, je devenais bien meilleur que les gens comme Ron Woodward, et j'ai donc rejoint ce groupe que je trouvais très bon, les Rockin'Chevrolets. Ce devait être vers 1964, et je devais donc avoir à peu près seize ans. A mes yeux, c'était vraiment des pros. Ils jouaient parfaitement tous les morceaux des Shadows, et comme un ou deux de ces types étaient plus vieux que moi, ils jouaient aussi beaucoup de rock n'roll. Je n'avais jamais été un grand fan de Chuck Berry, de Gene Vincent ou de Buddy Holly,

mais c'est là que je me mis aussi à ce genre de musique.

Le chanteur, Neil Morris, était le plus vieux du groupe. A la basse, il y avait un certain Dave Whaddley, le batteur s'appelait Pat Pegg et le guitariste rythmique s'appelait Alan Meredith. C'est là que j'ai rencontré la sœur d'Alan, Margareth. Nous nous sommes même fiancés et mariés. Notre relation a duré plus longtemps que les Chevrolets.

Je ne me rappelle plus comment je suis entré dans ce groupe. J'avais dû voir une annonce dans la vitrine d'un magasin d'instruments. C'était comme ça : on traînait autour d'une boutique d'instruments ou on allait assister au concert d'un autre groupe, et c'est ainsi qu'on rencontrait des gens.

Mes parents n'aimaient pas beaucoup l'idée que je joue dans des pubs avec ce groupe. Je devais rentrer chez moi avant une certaine heure, mais au bout d'un moment, ils l'ont accepté, d'autant plus que cela me rapportait de l'argent. Les Rockin'Chevrolets m'ont aussi facilité la tâche en rencontrant maman. Ils sont venus à la maison et elle leur a fait des sandwiches au bacon. Et elle a fait la même chose plus tard avec Black Sabbath : elle leur demandait toujours s'ils voulaient manger quelque chose. Elle était comme ça, maman.

Les Rockin'Chevrolets ont commencé à avoir beaucoup de travail. Nous avions tous le même costume en lamé rouge, que nous portions à chaque concert. Je n'avais pas vraiment d'argent à mettre dans un costume, mais il fallait avoir la tête de l'emploi. Le week-end, nous jouions dans des pubs. L'un d'eux était situé dans un mauvais quartier de Birmingham et chaque fois que nous y jouions, il y avait une bagarre. Nous fournissions la bande-son de cette bagarre. Nous avons aussi joué quelquefois pour des mariages, ou alors dans ces satanées associations, devant des gens qui avaient deux fois notre âge et qui disaient : « Oh, vous jouez trop fort ! »

Comme les choses devenaient sérieuses, j'ai voulu une meilleure guitare. Burns était l'une des rares entreprises à fabriquer des guitares pour gauchers, et je me suis donc acheté une Burns Trisonic. Elle arborait un bouton permettant d'obtenir le « son trisonic », quoi que ce pût être. Je n'ai joué dessus que jusqu'à ce que je trouve une Fender Stratocaster pour gaucher. Et j'avais un ampli Selmer, avec une chambre d'écho.

Les Rockin'Chevrolets se séparèrent après avoir viré Alan Meredith.

Mon grand groupe suivant fut ensuite The Birds & The Bees. J'ai passé une audition pour eux et ils m'ont pris. C'était des pros, qui travaillaient beaucoup et devaient même aller en Europe. J'ai décidé de me donner à fond là-dedans, de quitter mon travail et de devenir un musicien professionnel. A l'époque, j'étais soudeur dans une usine. Un vendredi matin, mon dernier jour de travail, je suis allé travailler, et en rentrant à midi, j'ai dit à maman que je n'y retournerais pas l'après-midi. Mais elle m'a dit que je devais le faire, pour terminer correctement mon travail.

C'est ce que j'ai fait. Je suis retourné travailler.

Et mon univers s'est écroulé.

7. Juste un doigt

Comme je l'ai dit, c'était donc mon tout dernier jour de travail. Une femme pliait les pièces de métal avec une machine, et je les soudais ensemble. Comme elle n'était pas là ce jour-là, on m'a affecté à sa machine, sinon, je me serais retrouvé sans rien faire, à me tourner les pouces. Je ne m'en étais jamais servi, et je ne savais donc pas bien m'y prendre. C'était une grande presse de découpe avec une pédale. Il fallait insérer la plaque de métal, appuyer sur la pédale avec le pied et la presse s'abattait avec un « bang » et pliait le métal.

Tout s'était bien passé le matin. Après mon retour de ma pause déjeuner, j'ai appuyé sur la pédale et la presse s'est abattue sur ma main droite. J'ai retiré ma main par réflexe, ce qui m'a arraché le bout des doigts. Posez la main sur une table et tracez une ligne entre le bout de l'index et celui du petit doigt : ce sont les bouts des deux doigts qui dépassent qui ont été sectionnés. On voyait l'os. Je ne pouvais pas y croire. Il y avait du sang partout. Le choc a été si grand qu'au début, je n'ai même pas ressenti de douleur.

On m'a emmené à l'hôpital, et au lieu d'essayer d'arrêter l'hémorragie, on m'a mis la main dans un sac. Il s'est rapidement rempli de sang, et je me suis dit : « Quand est-ce qu'on va s'occuper de moi, je suis en train de me vider de mon sang, là ! »

Un peu plus tard, quelqu'un a apporté les bouts manquants à l'hôpital, dans une boîte d'allumettes. Ils étaient tout noirs, complètement morts, ce qui fait qu'ils n'ont pas pu être recousus. Les médecins ont fini par prélever de la peau sur mon bras, qu'ils ont mise sur le bout de mes doigts sectionnés. Les ongles avaient été arrachés. Ils ont mis un peu de poil dans l'un des doigts pour faire repousser l'ongle, ils m'ont fait une greffe de peau, et le tour était joué.

Et puis je me suis retrouvé chez moi, à me morfondre. Je me disais : ça y est, c'est fini ! Je n'arrivais pas à croire à ma malchance : je venais d'entrer dans un super groupe, c'était mon dernier jour de travail, et je me retrouvais handicapé à vie ! Le directeur de l'usine est venu me voir quelques fois : c'était un type plus vieux que moi, au crâne dégarni et à la fine moustache, du nom de Brian. Il a vu que j'étais vraiment déprimé, et un jour, il m'a donc apporté un disque en me disant : « Ecoute ça. »

J'ai répondu : « Non, je n'en ai vraiment pas envie. »

Devoir écouter de la musique n'allait certainement pas me rendre le sourire, vu où j'en étais !

Il m'a dit : « Je pense que tu devrais, parce que je vais te raconter quelque chose. Ce type joue de la guitare, et il ne joue qu'avec deux doigts. »

C'était Django Reinhardt, le grand guitariste de jazz manouche d'origine belge, et bon Dieu, quel génie ! Je me suis dit que s'il avait réussi, moi aussi je pourrais essayer. Ce fut vraiment génial de la part de Brian d'avoir eu la délicatesse de m'acheter ce disque. Sans lui, je ne sais pas ce qui se serait passé. Dès que j'ai entendu cette musique, j'ai décidé d'agir au lieu de rester là à me morfondre.

J'avais toujours les doigts bandés, et j'ai donc essayé de jouer uniquement avec mon index et mon petit doigt. C'était très frustrant, parce que quand on joue bien, il est difficile de régresser. La solution la plus simple aurait sans doute été de retourner la guitare et d'apprendre à jouer de la main droite plutôt que de la main gauche. Rétrospectivement, c'est ce que j'aurais dû faire, mais je me suis dit que cela faisait déjà plusieurs années que je jouais et que cela allait me prendre encore des années si j'apprenais à jouer autrement. Cela me semblait très long, et j'ai donc persisté à vouloir jouer de la main gauche. J'ai persévéré, avec mes deux doigts bandés, même si les médecins me disaient : « La meilleure chose à faire, c'est de renoncer, vraiment. Trouvez-vous un autre boulot, faites autre chose. »

Mais je me disais : Bon sang, il doit bien y avoir quelque chose à faire !

Après y avoir réfléchi un moment, je me suis demandé si je ne pourrais pas fabriquer des capuchons pour le bout de mes doigts. Je me suis procuré une bouteille de liquide vaisselle, je l'ai fait fondre, j'ai façonné une boule et j'ai attendu qu'elle refroidisse. Puis je l'ai creusée avec un fer à souder pour qu'elle s'adapte à peu près sur mon doigt. Je l'ai retaillée au couteau puis au papier de verre : je l'ai poncée au papier de verre pendant des heures jusqu'à ce qu'elle ressemble à une sorte de dé à coudre. Je l'ai enfilé sur un doigt et j'ai essayé de jouer de la guitare avec, mais ce n'était pas terrible. Comme c'était en plastique, ça glissait sur la corde, et j'arrivais à peine à appuyer tellement c'était douloureux. Je me suis donc dit qu'il fallait le recouvrir de quelque chose. J'ai essayé un bout de tissu, mais ça se déchirait tout le temps. J'ai pris des bouts de cuir, mais ça n'a pas marché non plus. Puis j'ai retrouvé un vieux blouson de cuir à moi,

dont j'ai découpé un morceau. Comme le cuir était vieux, il était plus dur. J'en ai découpé un morceau aux dimensions de mon dé à coudre, puis je l'ai collé, l'ai laissé sécher, et en l'essayant, je me suis dit : Bon sang, mais j'arrive à toucher la corde, maintenant ! J'ai passé le cuir au papier de verre, mais j'ai aussi dû le frotter sur une surface dure pour le lisser et qu'il n'accroche pas autant. Il fallait que ce soit parfait pour pouvoir le faire glisser du haut en bas de la corde.

Même avec mon capuchon, c'était douloureux. Si vous regardez mon majeur, il y a une petite boule au bout. Juste en dessous, c'est l'os. Je dois faire attention, parce que parfois, si le capuchon tombe et que j'appuie trop fort sur une corde, la peau du bout de mes doigts se fend. Les premiers capuchons que j'ai fabriqués tombaient tout le temps. Et là, ça pose un vrai problème ; un roadie se retrouve à ramper sur la scène en marmonnant « Mais bon Dieu, où c'est passé ? »

Du coup, quand je monte sur scène, je me mets du sparadrap au bout des doigts, puis un point de Superglu, et j'enfile mes trucs. Et à la fin, je dois les arracher pour les enlever.

Je n'ai perdu mes capuchons que deux ou trois fois. En tournée, je vis pratiquement avec ces machins. Je les garde tout le temps. J'en ai toujours un jeu de rechange, et mon assistant guitare en a un aussi.

Passer la douane avec ces trucs, c'est une autre histoire. Je garde mes capuchons dans une boîte, et quand ils fouillent mon sac, c'est : « Ah ah, qu'est-ce que c'est que ça ? De la drogue ? »

Et puis, le choc quand ils apprennent que ce sont des doigts. J'ai dû plus d'une fois expliquer la situation aux douaniers. Et là, ils font : « Whaouh ! »

En reposant mes faux doigts avec un air de dégoût.

Aujourd'hui, ce sont les gens de l'hôpital qui me fabriquent le capuchon de mon annulaire. Ils me fabriquent même un membre artificiel, un bras tout entier, et je n'utilise que le bout de deux doigts que j'ai coupés. Je leur ai dit : « Pourquoi vous ne me faites pas juste un doigt ? »

– Non, c'est plus facile pour nous de faire un bras entier. »

Vous imaginez la réaction de l'éboueur quand il trouve un bras dans la poubelle. Les capuchons que je découpe ressemblent à des vrais

doigts ; pas besoin de cuir sur celui de l'annulaire, j'arrive très bien à jouer avec ce matériau. Parfois ils sont trop mous, alors je les laisse durcir un peu à l'air, ou j'y mets un peu de Superglu pour leur redonner la raideur qu'il faut. Sinon, ils accrochent trop la corde. C'est un processus qui prend des siècles.

Les capuchons faits maison s'usaient, mais aujourd'hui, mes embouts durent longtemps ; seul le cuir s'use. Chaque capuchon dure environ un mois, parfois une demi-tournée, et quand ils commencent à s'user, je dois recommencer à zéro. J'utilise toujours le même bout de blouson, celui avec lequel j'ai commencé voilà quarante et quelques années. Il n'en reste pas grand-chose aujourd'hui, mais ça devrait durer encore quelques années.

C'est primitif, mais ça marche. Dans la vie, soit on renonce, soit on se bat et on fait avec. Cela demande beaucoup de travail. Les fabriquer, c'est une chose, mais c'en est une autre de vouloir jouer avec. Parce qu'on ne sent rien. On sent simplement qu'on a des boules au bout des doigts, et il faut vraiment s'entraîner avant d'y arriver.

La façon dont je sonne vient en partie du fait que j'ai tout d'abord essayé de jouer avec mes deux doigts intacts, l'index et l'auriculaire. Je forme les accords, et puis j'y mets du vibrato. J'utilise mes doigts sectionnés principalement pour les solos. Quand je fais un bend sur les cordes, je le fais avec l'index, et j'ai appris à le faire avec l'auriculaire. Je ne peux le faire que très difficilement avec les autres doigts. Avant mon accident, je ne me servais pas du tout de mon petit doigt, et j'ai donc dû apprendre à le faire. Je suis limité, parce que même avec mes capuchons, il y a plusieurs accords que je ne serai jamais capable d'exécuter. Les accords barrés que je pouvais jouer avant l'accident, je n'y arrive souvent plus aujourd'hui, et je compense donc en leur donnant un son plus plein. Par exemple, je joue un accord de *mi*, puis un *mi*, et je rajoute du vibrato pour lui donner un son plus ample, qui remplace le son plein que je pourrais produire si j'avais toujours le complet usage de tous mes doigts. C'est ainsi que j'ai mis au point un son adapté à mes limites physiques. C'est un style peu orthodoxe, mais qui me convient.

8. Une carrière qui ne tient qu'à un fil très mince

Après cet accident, je dus tout repenser en repartant de zéro, de mes capuchons à ma manière de jouer en passant par la guitare elle-même. Je ne peux pas prendre n'importe quelle guitare et me mettre à jouer : elle doit avoir les bonnes cordes, et les cordes doivent avoir le bon diamètre. J'ai eu des tas de problèmes, depuis le premier jour. Et à l'époque, c'était pire, parce qu'il n'existait pas d'entreprises fabriquant des cordes fines. On ne trouvait pas non plus d'entreprises pour s'occuper d'une guitare, et j'ai donc dû tout faire tout seul.

A l'époque, je jouais toujours sur une Fender Stratocaster. J'ai démonté cette guitare un nombre incalculable de fois, pour essayer de la rendre plus confortable, en limant les frettes, pour mettre les cordes à la bonne hauteur. Contrairement aux gens normaux qui ont toujours le bout de leurs doigts, je ne sens pas bien si j'appuie fort ou non sur les cordes. J'ai tendance à appuyer très fort, parce que sinon, la corde glisse. J'avais besoin de cordes très fines, parce que tirer sur des cordes à fort tirant m'était trop difficile.

Les cordes les plus fines qu'on trouvait à l'époque étaient des cordes de .11 ou de .12 ; elles étaient grosses, parce que Bert Weedon, le célèbre prof de guitare dans le didacticiel *Play in a Day*, utilisait encore des cordes épaisses. C'est ce que tout le monde avait. On ne fabriquait qu'un seul type de cordes, d'un seul diamètre. J'ai été le premier à avoir l'idée de faire des cordes plus fines, tout simplement parce que je devais trouver un moyen de me faciliter les choses avec la guitare. Les cordes à fort tirant déchiraient le cuir, je n'avais pas la force de tirer dessus et ça faisait mal. Dans les boutiques d'instruments, les gens me disaient : « Il n'y a pas plus fin. C'est tout ce qu'il y a. »

Et je leur disais : « Il n'existe pas de cordes plus fines ? »

– Non, ou alors des cordes de banjo.

– Je vais vous prendre ça. »

J'ai utilisé les deux plus fines cordes de banjo sur ma guitare pour les cordes de *si* et de *mi* aigu, ce qui fait que j'ai pu diminuer le diamètre des autres cordes et les rendre ainsi plus fines. C'est ainsi que j'ai pu me débarrasser de la grosse corde de *mi* grave, que j'ai remplacé par une corde de *la*. Et le tour a été joué. C'est sous le coup de la nécessité que j'ai donc mis au point ces cordes fines, en associant des cordes de

banjo et de guitare.

Il a fallu tâtonner avant d'accorder la guitare, parce que quand on accorde une corde de *la* en *mi*, la corde a tendance à frotter sur la frette. C'était tout un art de l'accorder, et c'était tout un art d'en jouer.

Plus tard, quand nous avons sorti notre premier album et que le groupe a eu du succès, je suis allé voir des fabricants de cordes de guitare pour essayer de les convaincre de faire des cordes plus fines. Ils avaient une mentalité extrêmement conservatrice : « Oh, ce n'est pas possible. Ça ne marchera jamais. Sur le plan harmonique, ça n'ira jamais. »

Je leur ai dit : « Conneries ! Ça marche ! Et je suis bien placé pour le savoir, parce que j'en utilise ! »

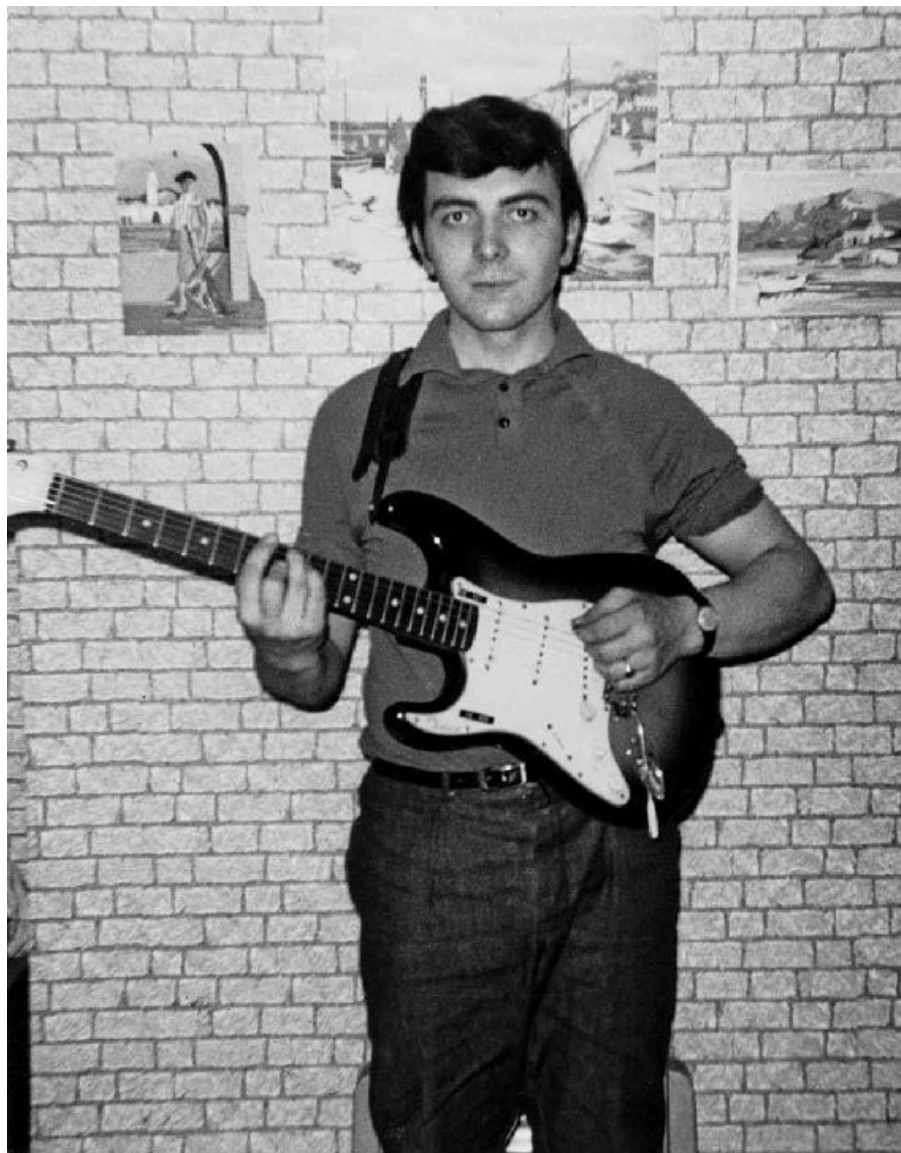
Et ils m'ont répondu : « Personne ne va jamais acheter ça ! Qui pourrait bien avoir besoin de ça ? »

Ils étaient tous tellement catégoriques là-dessus que j'ai commencé à me dire : « Peut-être qu'il n'y a effectivement personne, peut-être suis-je le seul à en avoir besoin parce que ça me permet de jouer et de tirer sur les cordes. » Finalement, chez Picato Strings, au Pays de Galles, on m'a répondu : « D'accord, on va essayer. »

C'était en 1970, peut-être en 1971. Ils ont fabriqué le tout premier jeu de cordes fines, pour moi. Elles ont très bien fonctionné, elles étaient géniales, et je les ai utilisées de nombreuses années. Et bien entendu, toutes les autres compagnies ont pris le train en marche, les guitaristes du monde entier ont commencé à les utiliser, et les cordes fines sont devenues à la mode. Mais aujourd'hui encore, certaines personnes disent : « Le son n'est pas assez rond. »

J'ai même travaillé avec des producteurs qui m'ont dit d'utiliser un jeu de cordes épaisses pour obtenir un gros son.

Ma réponse est simple : « Je n'ai jamais utilisé de cordes épaisses, et *j'ai* un gros son. »



Ma première Stratocaster – avant que je la repeigne !



Mon premier vrai groupe, les Rockin' Chevrolets, 1964.

9. Où je rencontre Bill Ward et les autres

Après m'être sectionné les doigts, il a fallu au moins six mois pour que la douleur s'atténue et que je puisse m'y habituer. J'étais toujours mal à l'aise, et je cachais tout le temps ma main. Pareil pour la guitare : je détestais que quelqu'un me voit.

« Qu'est-ce que tu as aux doigts ? »

Plus tard, j'ai entendu dire que certaines personnes trouvaient pourtant ça cool. A New-York, un professeur a appris aux gens à jouer mes morceaux, et il a fabriqué une paire de capuchons. Il n'avait rien aux doigts, mais il était convaincu que ces trucs-là allaient l'aider à jouer.

J'ai recommencé à jouer dans un groupe quand j'ai rencontré Bill Ward. Il faisait partie de The Rest et ils venaient souvent dans notre boutique. Ils essayaient de me persuader de me joindre à eux, tandis que les gens venaient faire leurs achats. Je leur ai dit : « Ouais, on va essayer. »

Ils avaient un son de vrais pros, parce qu'ils avaient deux amplis Vox AC 30. J'avais aussi un AC 30, et à première vue, trois AC 30, trois Fenders – bon sang, quel grand groupe !

On devait être en 1966 ou 67. Bill Ward était à la batterie, Vic Radford à la guitare et Michael Pountney à la basse. Chris Smith, le chanteur, est arrivé après, parce qu'au début, c'était Bill qui chantait dans The Rest, et il s'en sortait d'ailleurs très bien.

A cette époque, nous n'avions pas d'argent. Bill allait ramasser les morceaux de baguette cassées et jetées par les batteurs d'autres groupes. Il n'avait pas les moyens de s'en acheter des neuves, et il jouait donc avec des demi-baguettes. Vic Radford s'était lui aussi sectionné un doigt. Je crois qu'il s'était coincé le majeur dans une porte et que le bout avait été coupé. Le fait qu'il ait perdu un doigt m'a beaucoup aidé, parce que je n'avais jamais rencontré quelqu'un d'autre dans cette situation. Je me suis dit : « Bon sang, tous les deux dans le même groupe ! » Il a même essayé un de mes capuchons, mais c'est un truc auquel il faut être habitué. C'est vraiment un autre monde, un style de jeu complètement différent, et il faut repenser toutes les règles. Et c'est ce que j'ai fait.

Je n'ai suivi aucune règle. J'ai créé les miennes.

Nous faisons beaucoup de reprises : les Shadows, les Beatles, peut-être un peu de Stones, en gros, des trucs du Top 20. Il fallait jouer ces trucs pop, sinon, on n'obtenait pas de concerts. The Rest était assez populaire ; nous avons commencé à nous faire un nom, du moins au niveau local. Nous jouions au Midland Red Club, qui était situé dans la gare routière de Midland Red. C'était un club fréquenté par tous les gens qui travaillaient là. Ils faisaient venir un groupe par semaine. Nous jouions une semaine sur deux, et John Bonham faisait en général partie du deuxième groupe qui jouait là. Il ne tenait que cinq minutes dans le groupe, parce qu'il jouait trop fort et qu'il se faisait virer. Puis il revenait avec un autre groupe, et rapidement, ils se débarrassaient de lui pour la même raison. Sur sa batterie, il y avait le nom de tous les groupes auxquels il avait participé, tous raturés. Et ces noms étaient écrits de plus en plus petit pour qu'il puisse tous les écrire. C'était avant que les groupes aient une sono, et que les batteries soient amplifiées. Il jouait en acoustique. Mais bon Dieu, il tapait tellement fort sur ces peaux ! C'était incroyable. Il jouait si sacrément fort !

Les Rockin'Chevrolets s'étaient séparés depuis longtemps, mais j'étais toujours avec la sœur d'Alan Meredith, Margareth.

A l'époque, j'étais très jaloux et très protecteur envers Margareth. Un soir, j'étais sur scène en train de jouer avec The Rest quand j'ai vu quelqu'un en train de l'embêter. J'ai posé ma guitare, j'ai sauté de la scène, je suis allé voir ce type, je lui ai collé un pain, je suis remonté sur scène et j'ai recommencé à jouer.

Eh ouais...

Un jour, nous nous promenions à Aston. Je suis allé aux toilettes, tandis qu'elle m'attendait dehors. Quand je suis ressorti, elle était en train de se faire emmerder par un gang de mecs. J'ai vu rouge. J'ai foncé droit sur le type qui était le plus près d'elle, je l'ai empoigné, et bang ! Heureusement, les autres ont battu en retraite. A l'époque, je faisais souvent ça. Tout le temps à me bagarrer. Mais je me suis calmé, maintenant. Enfin.

Ma relation avec Margareth a même duré plus longtemps que The Rest. Ils sont retombés quand le bassiste s'est marié et a décidé d'arrêter. The Rest n'était qu'un petit groupe qui s'en était bien sorti un temps en jouant dans les pubs. Nous étions loin de nous douter qu'il ferait bientôt partie de la mythologie...

Plus tard, au cours des débuts de Sabbath, je suis sorti avec la petite

sœur de Margareth, Linda. C'était très bizarre de me rendre à la même adresse pour passer prendre quelqu'un d'autre. J'attendais Linda dans la voiture, tandis qu'un autre type arrivait avec la sienne pour prendre Margareth.

Linda et moi nous sommes séparés quand je suis parti en tournée en Europe pour la première fois. A mon retour, je lui ai dit que je voulais mettre fin à notre relation, parce que l'Europe m'avait ouvert les yeux sur une tout autre vie, des choses que je n'avais encore jamais vues, en vivant à Birmingham.

10. Où je vais de boulot en boulot vers... nulle part

Après avoir quitté l'école, on attendait de moi que j'intègre la population active. J'avais obtenu mon premier emploi grâce à un ami de papa qui dirigeait une entreprise de plomberie. C'était sur un chantier d'immeuble, et je n'ai vraiment pas fait long feu là-bas. Je n'y arrivais pas, parce que je n'aime pas la hauteur.

La grande étape suivante de ma carrière avait été un travail à la chaîne, qui consistait à fabriquer des anneaux munis d'un écrou que l'on passe autour d'un tuyau en caoutchouc et que l'on serre pour fermer le tuyau. On était payé à la pièce, plus on en faisait, plus on gagnait, mais ce boulot me mettait les mains en charpie. Je me suis dit : mais j'en ai besoin, pour jouer ! Et je me suis tiré de là vite fait.

J'avais ensuite occupé un emploi chez Yardley's, un grand magasin d'instruments en centre-ville. C'est là que tous les musiciens se retrouvaient, et les vendeurs qui les servaient jouaient pour leur montrer comment ça fonctionnait. Je me disais que je ferais la même chose : « Voilà comment marche cette guitare, voilà le son qu'elle a. »

Mais au lieu de ça, ils me faisaient vider les vitrines, nettoyer toutes les batteries, les remettre en place, nettoyer les guitares, les remettre en place, et je me disais : « Attends, attends, quand est-ce que je joue, dans tout ça ? » Et puis il y a eu un cambriolage, et ils ont cru que j'étais complice, parce que j'étais le seul nouveau venu. Ils m'ont interrogé et ont gardé leurs soupçons jusqu'à ce qu'ils trouvent finalement qui avait fait le coup. Je n'aimais pas ce qu'ils me faisaient faire, parce que ce n'étaient que des tâches subalternes, et je n'ai pas aimé ce qui s'est passé. Je me suis donc de nouveau mis en quête d'un nouvel emploi.

Le fait que je démissionne de tous ces postes ne passait pas bien auprès de mes parents. Ils me tombaient dessus tous les deux : « Trouve-toi un vrai travail au lieu de jouer de la guitare ! »

Après Yardley's, j'avais eu le boulot de soudeur qui m'a coûté mes deux doigts. Quand ma main a été guérie, j'ai été embauché chez les Machines à Ecrire B&D. Ils m'ont appris à conduire et m'ont confié une camionnette. Vêtu d'un costume, je devais aller dans les bureaux et dépanner les machines sur place. Quand je réparais une machine, il y avait des boulons partout : où est le boulon qui va ici, et où est ce machin-là, oh, non, des boulons par-ci, par-là, mon Dieu !

Mais en fait, j'aimais bien ce boulot, qui me permettait de rencontrer beaucoup de filles. Tant que je réparais leurs machines, elles ne pouvaient pas travailler et se mettaient à bavarder, ce qui fait que je n'avais d'autre choix que de bavarder avec elles. Cela s'est retourné contre moi, parce que les filles appelaient nos bureaux pour signaler que leur machine était de nouveau cassée. Et le directeur me disait : « Mais tu étais là-bas il y a deux jours, je croyais que tu l'avais réparée ? »

– Je l'ai fait !

– Eh bien tu vas y retourner, parce que ça ne marche toujours pas, alors file. »

Et je me rendais compte que les machines n'avaient aucun problème, mais comme j'avais bavardé avec elles, les filles pensaient que j'allais les inviter à prendre un verre. C'était drôle. J'ai dû arrêter parce que je donnais trop de concerts avec The Rest et que j'arrivais trop souvent en retard, ce qui fait que je ne donnais plus satisfaction.

Et après ça, je n'ai plus jamais travaillé.

11. Où trois anges sauvent le heavy metal

Après avoir passé mon permis de conduire, j'ai acheté une voiture de sport MGB. J'avais dix-huit/dix-neuf ans, je travaillais, et je versais tant par semaine. Ma mère n'a jamais été favorable à cet achat, parce que dans ce truc, je devenais un peu fou. Et j'ai d'ailleurs eu un accident sérieux.

Alors que j'étais sur une deux fois deux voies, j'ai doublé une autre voiture. En la dépassant, j'ai regardé la fille qui conduisait. Et soudain... bang ! J'ai roulé sur quelque chose, deux des pneus ont éclaté et je suis sorti de la route. J'ai volé dans un bosquet d'arbres, et j'ai vu les ailes de la voiture s'arracher sous mes yeux. Dans mon souvenir, tout s'est passé au ralenti. Ça a l'air dément, mais j'ai vu trois silhouettes descendre vers moi, une à gauche et deux à droite, comme des anges. Et je me suis dit : « C'est la fin. »

J'ai percuté un arbre, la voiture s'est retournée et j'ai été sonné. Quand j'ai repris conscience, j'ai senti une odeur d'essence et je me suis dit : « Putain, pourvu qu'elle n'explose pas ! » C'était une décapotable, mais sans arceaux de sécurité. La voiture était à l'envers, mais j'ai réussi à sortir parce que j'avais atterri sur de la terre meuble. J'étais tombé de haut, et j'ai rampé pour remonter sur la route. J'étais commotionné, je ne savais plus ce qui se passait. Un type m'a ramassé, et apparemment, je lui répétais : « Ne le dites pas à mes parents, ne leur dites pas ! »

Et puis je me suis réveillé dans un lit d'hôpital, sous les cris de ma mère : « Espèce de cinglé, connard, quand je pense que tu as osé faire ça ! Tu n'aurais jamais dû acheter cette voiture ! »

Bon sang !

Tous ceux qui ont vu la voiture m'ont dit : « Tu aurais dû être tué. » Ils ont rapporté la carcasse à la maison, sur une remorque. Quand maman l'a vue, elle a éclaté en sanglots. Même les gens qui l'ont remorquée m'ont dit : « Mais comment diable as-tu fait pour sortir de là ? »

Je leur ai répondu : « Je ne sais pas. »

J'aurais dû y passer, mais je m'en suis sorti avec une simple commotion. J'étais un peu contusionné, mais rien de méchant.

Ces trois silhouettes, elles étaient tellement réelles. Je me suis dit :

« Seigneur, j'ai été sauvé, là. » Et sauvé dans un but : accomplir quelque chose. Quelqu'un a dit un jour que c'était peut-être dans le but d'inventer le heavy metal. Tu parles d'un but ! Les anges ont dû se dire : « Oups, on a fait une erreur ! »

Après ça, j'ai mis un peu de temps avant de remonter dans une voiture. Mais je devais conduire la camionnette du groupe, ce qui ne m'a pas vraiment laissé beaucoup de temps pour me remettre. Et plus tard, j'ai eu d'autres voitures de sport.

Mais je ne lorgne plus les femmes quand je les double.



The Rest, mon premier groupe avec Bill ward.



La Lamborghini valait cinq fois la maison de mes parents.

12. Où les choses tournent très mal au Nord

Après la décomposition de The Rest, on me proposa de rejoindre un groupe du nom de Mythology. Ce groupe venait de Carlisle, qui était à l'époque une ville d'environ 70.000 habitants à la frontière écossaise, à environ trois heures de route de Birmingham. J'y suis allé, avec Chris Smith, parce que Mythology avait aussi besoin d'un chanteur. Le groupe comprenait uniquement Neil Marshall, le bassiste et leader du groupe, ainsi qu'un batteur qui s'en alla peu de temps après ; et je me dis : « Mais j'en connais un, de batteur ! » Et c'est ainsi que Bill Ward entra en scène. Puis la majeure partie de The Rest monta à Carlisle et devint Mythology. C'était pour nous une évolution logique. A Birmingham, nous étions limités dans nos actions, mais Mythology était le plus grand groupe de la région, et il y avait de nombreux concerts potentiels.

Je n'étais jamais sorti de ce fichu Birmingham, où je vivais toujours chez mes parents. Déménager et aller vivre à Carlisle avec le reste du groupe était un grand pas. Je n'y connaissais personne, ce qui fait qu'avoir à mes côtés Chris, puis Bill un peu plus tard, était vraiment génial. Nous habitions Compton House, une grande bâtisse divisée en appartements. Nous avons un salon et une petite cuisine à l'étage, et en dessous une chambre que nous partagions tous ensemble.

Notre logeuse vivait aussi dans la maison avec sa fille, mais ce n'était pas les seules habitantes des lieux. Un jour que nous avons décidé d'acheter des fish n'chips, nous avons compté combien il nous en fallait : « Qui veut des frites ? Toi, toi aussi, toi aussi... »

Nous avons compté une portion de trop, parce qu'il y avait là un jeune garçon que nous avons inclus dans le nombre. J'ai dit à Bill : « Attends, tu as vu ça ? »

« Ouais, un garçon. »

Bon sang, c'était vraiment étrange. On ne voyait vraiment pas qui pouvait être ce garçon. J'ai dit à la logeuse : « Ça a l'air fou, mais on a l'impression d'avoir vu un petit garçon, là-haut. »

Elle a répondu : « Il avait l'air d'avoir sept ou huit ans ? »

« Ouais. »

« Oh, il est mort dans la maison il y a de nombreuses années. »

Elle était tout à fait consciente de sa présence. Il avait subi une mort violente dans cette maison même. Mais il n'était pas le seul. Nous avons aussi vu une petite fille. Apparemment, elle s'était noyée dans son bain...

Cela ne nous a pas effrayés. Si ça avait été des fantômes qui s'étaient jetés sur nous en hurlant, nous nous serions probablement fait dessus, mais ce n'étaient que des enfants.

Nous essayions de faire relativement attention au bruit que nous faisions et tout ça. Nous nous sommes quelquefois soulés à la piquette, ce qui nous a été dûment reproché, et nous n'avions pas le droit d'inviter des filles. Pas moyen : des femmes ici ? Impossible ! J'avais vingt ans et Neil devait en avoir vingt-quatre. Son titre de gloire était d'avoir joué avec Peter & Gordon. Neil était à la tête d'un groupe bien plus mature que ne l'était The Rest. Mythology avait son propre style. Nous jouions plus de guitare que ce à quoi j'étais habitué, du blues avec beaucoup de solos. Et à mesure que nous gagnions en popularité, je gagnais moi aussi en popularité : les gens aimaient ce que je faisais.

Mythology avait un super agent, Monica Lynton, qui nous faisait beaucoup travailler. Bien entendu, elle nous disait toujours : « Vous savez, vous pourriez jouer des trucs un peu plus populaires ! »

Nous répétions dans le salon, tout bas, pour mettre au point un morceau. Mais nous jouions surtout des reprises. Nous rallongions les chansons ou nous les modifiions un peu de manière à pouvoir y inclure un solo. Nous le testions à la maison avant de le jouer en concert le lendemain.

Nous avions quelques albums de blues et de rock. Un disque que nous écoutions beaucoup, c'était *Days of Future Passed* du Moody Blues, même si nous ne reprenions aucun de ces morceaux. Nous avions aussi *Supernatural Fairy Tales*, d'un groupe appelé Art. Le chanteur, Mike Harrison, est devenu célèbre par la suite avec Spooky Tooth. Nous reprenions bien sûr un ou deux morceaux de ce disque dans notre set, parce qu'ils étaient connus là-bas, et que c'était ce que les gens voulaient écouter.

Nous avons joué dans des endroits comme l'Hôtel de Ville de Carlisle, un de ces bâtiments qui ont une acoustique abominable ; le Cosmo, le plus gros club de la ville, une sorte de grande salle de bal ; et le Globe Hotel sur Main Street, un endroit où nous avons également joué plus tard avec Sabbath. Nous donnions deux ou trois concerts par semaine,

non seulement à Carlisle mais aussi à Glasgow, Edinburgh, Newcastle, et tous les petits patelins dans l'intervalle. Là-bas, le public était difficile. Ils avaient une vraie descente d'Ecossais, et gueulaient comme des Ecossais également : « Vous connaissez les Rolling Stones ? Jouez des Rolling Stones ! »

Ils se battaient tout le temps ; c'était leur distraction. Les bouteilles volaient, mais si on arrêtait de jouer, c'était la fin : ils défonçaient le matériel. Il fallait donc continuer, en dépit de tout cela. Un peu comme dans le film *Les Blues Brothers* : il fallait éviter les bouteilles qui tombaient dru. Tous les spectateurs se battaient, ç'en était ridicule. Et la semaine suivante, ils revenaient tous, tout allait très bien, ils discutaient, et puis tout recommençait. C'était vraiment bizarre de voir tout le monde se battre, les filles hurler, et les *filles* se battre !

Loin de chez nous, nous étions libres de faire ce que nous voulions et de ressembler à ce que nous voulions. J'ai commencé à me laisser pousser les cheveux, et c'est devenu de la folie. Les gens avaient carrément peur de nous, parce que personne ne portait les cheveux longs comme ça. J'avais aussi une veste en daim que je ne quittais littéralement *jamais*. J'en étais fier et je la portais tout le temps. Bill Ward est allé encore plus loin : il portait un T-shirt pendant je ne sais combien de jours d'affilée, et dormait avec. C'était vraiment un gros crado, et il n'a pas vraiment changé. Nous l'avons même surnommé Smelly [puant] plusieurs années. Nous avons même acheté des masques à gaz que nous portions en sa présence. Bill se contentait de dire : « Bon, ça va ! »

La blague s'est retournée contre nous le jour où la police nous a arrêtés à Hartlepool. En voyant ces masques à gaz à l'arrière de la camionnette, ils ont cru que nous allions faire un hold-up. Nous nous sommes fait arrêter, et on nous a emmenés au poste. Imaginez si c'était arrivé à Park Lane : on en aurait parlé pendant des années.

C'est à Carlisle que j'ai fumé du haschich pour la première fois. Ça m'a rendu bizarre, presque paranoïaque. Je me suis dit : « Bon Dieu, je ne sais pas si ça me plaît. » En tout cas, ce qui ne m'a pas plu du tout, c'est ce que ça provoqué par la suite. Un dealer est venu peut-être trois fois à la maison, parce que Neil lui achetait un peu de hasch. Un jour, ce type, qui n'habitait pas en ville, est arrivé avec trois valises. Il nous a dit : « Est-ce que je peux les laisser là, parce que j'ai deux-trois courses à faire. »

Nous avons dit oui, et nous ne l'avons jamais revu.

Le lendemain, vers sept heures du matin, bang ! La police a défoncé la porte et a déboulé dans notre chambre. Ils ont découvert les valises, pleines de came.

Nous avons eu un choc : « Ce n'est pas à nous ! »

Ils nous ont bouclés, et ça a été l'enfer. J'étais tétanisé. Oh non, qu'est-ce que maman et papa vont dire ?

C'était en fait la première fois que j'avais un peu de hasch à moi et ça devait être la troisième fois que j'en fumais. Nous avons essayé de leur expliquer que ces valises n'étaient pas à nous. Ils le savaient, parce qu'ils suivaient ce type depuis un moment. C'est ce qui les avait conduits chez nous. Ils l'avaient arrêté, mais essayaient quand même de nous inculper également, en nous disant : « Dites-nous ce qui se passe, ou sinon... Après tout, ces valises étaient bien chez vous ! »

Ils ont vraiment mis le paquet et nous ont flanqué une peur terrible. Ils nous ont pris séparément et nous ont posé toutes sortes de questions. Bien entendu, nous nous demandions ce que les autres avaient bien pu dire. Très inconfortable.

Cela a fait les grands titres des journaux, parce qu'à l'époque, c'était un événement : « Saisie de drogue dans un groupe ». C'est remonté au niveau national, même à Birmingham, de sorte que mes parents l'ont appris. Imaginez la réaction des voisins : « Le petit Iommi est un drogué ! »

J'ai appelé ma mère qui est devenue folle : elle s'est mise à pleurer, à hurler, à crier : « Tu as amené la honte sur cette famille ! »

C'était l'inspecteur Carlton qui nous avait arrêtés. Il a rapidement découvert que nous n'étions pas les truands chevronnés qu'ils recherchaient. Il nous a aidés à régler cette histoire.

Ce fiasco provoqué par la drogue fut la principale raison de la séparation de Mythology. Obtenir des concerts devenait de plus en plus difficile, et Bill et moi sommes donc revenus à Birmingham. Je dus recommencer à vivre chez mes parents. C'était gênant, mais je n'avais nulle part où aller.

Bill et moi sommes restés soudés. Nous voulions monter un nouveau groupe, et nous nous sommes donc mis à chercher un chanteur. En entrant dans une boutique d'instruments, nous avons vu l'annonce

suivante : « Ozzy Zig cherche un gig, dispose d'un système de sono. »

J'ai dit à Bill : « Je connais un Ozzy, mais ça ne peut pas être lui. »

Nous nous sommes rendus à l'adresse indiquée et avons frappé à la porte ; sa mère a ouvert, et nous avons demandé : « Ozzy est là ? »

Elle a répondu : « Oui, une minute. »

Elle s'est retournée et a crié : « John, c'est pour toi ! »

Et quand il est arrivé à la porte, j'ai dit à Bill : « Oh, non, laisse tomber. Je le connais, ce type. »

13. Où l'on touche terre avec Earth

« Qu'est-ce que tu veux dire ? » a dit Bill.

J'ai répondu : « On allait à l'école ensemble. Et pour autant que je sache, il n'a rien d'un chanteur. »

Je suppose qu'Ozzy était aussi choqué que moi. Je ne l'avais pas revu depuis l'école, et la seule chose qu'il se rappelait de moi était que je frappais les gens. Ozzy a un an de moins que moi, et il était donc dans la classe d'en dessous. Il passait son temps avec son ami Jimmy Phillips. Albert et moi ne traînions jamais avec eux à l'école.

Bill et moi avons un peu discuté avec Ozzy, puis nous lui avons dit : « Bon, eh bien OK. »

Et nous avons levé le camp, et tout cela nous est complètement sorti de la tête. Quelques jours plus tard, Bill est venu chez nous et maman lui a fait un sandwich. Tout à coup, Ozzy et Geezer ont débarqué, ils étaient à la recherche d'un batteur. Je leur ai dit : « Bill est batteur, mais on ne se sépare pas. Cela dit, si Bill veut y aller, c'est bon. »

Mais Bill a dit : « Non, non, je reste avec Tony. »

J'ai dit : « Et pourquoi ne pas essayer tous ensemble ? Montons un groupe et voyons comment ça se passe. »

Nous nous sommes retrouvés pour une première répétition. Le copain d'Ozzy, Jimmy Phillips, était là aussi, à jouer de la guitare slide, et un autre type faisait couiner son saxophone. Geezer était guitariste, mais avait opté pour la basse. Le problème était qu'il n'avait pas de basse, ni l'argent pour en acheter une. Pour cette première répétition, il accorda sa Fender Stratocaster quelques tons en dessous, et essaya de jouer les parties de basse comme ça. Je me dis : « Oh, bon sang ! » A mon grand soulagement, plus tard, il est allé emprunter une basse Hofner à son ancien groupe. Elle n'avait que trois cordes, mais de toute façon, à l'époque, il ne jouait que sur une seule corde.

Nous avons joué quelques trucs de blues, avons fait quelques chansons, et nous nous sommes baptisés The Polka Tulk Blues Band. Jimmy Phillips et moi devions essayer d'obtenir des concerts. Nous étions dans mon salon, le téléphone posé sur les caisses, et je lui ai dit : « Bon, Jimmy, appelle ce numéro, là, Spotlight Entertainment, ça a l'air intéressant. »

Il a composé le numéro, et il a fait : « Pourrais-je parler à M. Spotlight, s'il vous plaît ? »

Nous avons éclaté de rire, et ça s'est arrêté là. Un vrai désastre. Puis j'ai appelé l'agent de Mythology, Monica Lynton, à Carlisle, et je lui ai dit : « On a un groupe, donnez-nous une chance. »

Elle m'a répondu : « OK, mais il faudra jouer des morceaux du Top 20 pour pouvoir jouer vos trucs de blues. »

« OK, OK ! »

Et nous sommes allés à Carlisle. Tout près, dans une ville du nom d'Egremont, nous avons joué au Toe Bar. Un Ecossais costaud est venu vers moi et m'a dit : « Votre chanteur, c'est de la merde ! »

« Ah, d'accord. Merci ! »

Nous devions avoir l'air d'une sacrée équipe : moi dans ma veste en daim, Bill avec sa tenue puante, et Ozzy qui s'était complètement rasé la tête. Geezer portait une longue robe d'Indien hippie. *Peace*, mec, etc. Je me suis dit : « C'est bizarre, un mec en robe. Dans quoi je me suis fourré ? »

Geezer sortait avec cette fille qui habitait à quelques maisons de notre boutique, et il passait donc souvent devant chez nous. Je l'ai vu encore plus souvent à l'époque où le groupe dans lequel j'étais jouait dans un nightclub, car le groupe de Geezer, Raze Breed, s'y produisait également. Il grimpait aux murs, parce qu'il prenait de l'acide, à cette époque. A mes yeux, c'était un taré. Quand nous avons joué au Bloke Hotel à Carlisle, un abruti qui avait déjà cogné sur deux policiers à l'extérieur et tué un de leurs chiens est entré. Nous étions en train de sortir notre matériel, Geezer était en train de descendre l'escalier dans sa tenue hippie, des guitares à la main, et ce type lui a sauté dessus : « Toiiii-aaaaargh ! »

Geezer a fait : « Hein ! » Puis il a lâché les guitares et a crié : « Ne me frappe pas, mec, je suis pacifique ! »

Et il est parti en courant. C'était incroyable, de voir ce grand type complètement fou courir après Geezer, et Geezer dans son caftan qui essayait désespérément de lui échapper. Il a fallu toute une troupe de policiers pour arrêter ce type et le mettre en prison. Bon Dieu : quels formidables débuts avec un nouveau groupe !

Jimmy Phillips et le joueur de saxophone n'ont pas fait long feu. Quand on faisait un solo, tout le monde jouait en même temps. C'était un vrai bordel. Ces deux types semblaient prendre ça à la blague, et cela ne me plaisait pas. J'ai eu une discussion avec Bill, Geezer et Ozzy, et je leur ai dit : « Ça ne marche pas avec ce saxophoniste, ni avec Jimmy Phillips. »

Ils m'ont répondu : « Qu'est-ce que tu veux faire ? »

Nous ne voulions blesser personne en les virant, et nous leur avons donc dit que nous nous séparions. Après, nous avons passé quelques jours sans nous voir, et puis nous nous sommes reformés tous les quatre.

Ces premiers concerts ont été vraiment pourris. Ce groupe n'arrivait pas à la cheville de Mythology, mais je disais : « Laissons-nous un peu de temps, ça va aller. »

Je percevais tout le potentiel du groupe. C'était une drôle d'association : quelqu'un que je connaissais depuis l'école et avec qui je ne m'entendais pas à l'époque ; Geezer, qui venait d'une autre planète ; et Bill et moi, qui venions sans doute également d'une autre planète. Mais la mayonnaise semblait prendre. Nous avons répété, répété, donné quelques concerts, et les choses commencèrent à marcher pour nous.

Nous avons abandonné notre nom de Polka Tulk Blues Band pour adopter celui de Earth Blues Band, qui s'est rapidement transformé en Earth. Nous jouions du « 12-bars blues », façon Ten Years After. J'aimais tout ce qui contenait de la guitare. Nous avions des albums de blues d'artistes dont je n'avais jamais entendu parler, mais qui comportaient un solo de guitare, ce qui nous faisait dire : « Allez, on va jouer ce morceau, voilà douze mesures de super thème. »

Les œuvres pour guitare sont devenues plus jazzy, Bill adorait les « big bands » et nous nous sommes donc mis davantage aux trucs jazzy. Ozzy faisait ça bien. J'étais souvent sur son dos, parce qu'au début, il ne savait pas ce qu'il faisait. Je lui disais tout le temps : « Allez, parle au public, dis ceci, dis cela. »

Et Geezer a très vite appris à jouer de la basse : sans qu'on ait eu le temps de réaliser, il jouait déjà. Mais comme on jouait du blues, nous n'étions pas souvent engagés. A Birmingham, ce qui marchait à l'époque, c'était la soul, et nous ne pouvions donc nous produire que

dans quelques salles. A nos yeux, le club Mothers était sans doute le meilleur club de Birmingham. Nous y avons joué, mais j'y ai aussi vu Chicken Shack, Jon Hiseman's Colosseum et Free. L'Hôtel de Ville avait une curieuse acoustique, mais nous y avons également joué quelques fois. L'intérieur de la pochette de *Volume 4* arbore même une photo de nous en train d'y jouer. La plupart des endroits dans lesquels nous jouions étaient des pubs, qui avaient une grande salle non utilisée qu'ils louaient à des gens pour y organiser des concerts. C'était le cas de Jim Simpson, qui avait loué une chambre au-dessus d'un pub du centre de Birmingham et l'avait baptisée Henry's Blues House. Il l'avait à disposition peut-être deux soirées par semaine, mais c'est devenu un endroit très populaire.

Comme les scènes étaient toutes petites, nous restions groupés les uns à côté des autres. Ozzy déambulait devant moi, mais plus tard, quand nous sommes passés à des scènes plus grandes, il s'est placé à gauche devant mes amplis tandis que j'occupais le milieu de la scène. Ne me demandez pas pourquoi, je ne l'ai jamais su. Ça faisait bizarre, mais ça me plaisait : le milieu de la scène était le meilleur endroit pour entendre le son d'ensemble. Nous avons gardé cette configuration jusqu'à ce notre séparation. Ozzy n'a occupé le centre que lorsque nous nous sommes reformés, bien des années plus tard, à la fin des années quatre-vingt-dix.

Le premier achat du groupe fut une grosse camionnette Commer aux vitres noires. C'était une épave, une ancienne camionnette de police, qui avait un gros trou dans le sol à la place du passager. Une fois, j'ai utilisé cette camionnette pour aller chercher une fille. Nous avions mis un tapis sur le trou, pour essayer de la camoufler un peu. Elle est arrivée, toute pomponnée, avec des bas et tout, elle est montée et elle est passée à travers le sol. Le métal a déchiré ses bas et lui a entaillé la jambe. Ce qui a mis fin à notre histoire d'amour.

Maman nous aida à verser un acompte. Nous l'avons arrangé un peu, et nous avons mis un sofa à l'arrière. Nous roulions jusqu'à Carlisle dans ce truc, ce qui semble incroyable. La camionnette tombait constamment en panne. C'était de la merde, mais à l'époque, les routes aussi étaient merdiques. Aller à Carlisle ou à Londres semblait le bout du monde.

Comme j'étais le seul à avoir mon permis et que nous ne pouvions pas nous payer un chauffeur, c'est moi qui conduisais. Je passais prendre tout le monde avant les concerts et les répétitions, mais comme tout reposait sur moi, j'étais épuisé et je ne sais vraiment pas comment

nous avons fait pour survivre à tout ça. Ils s'endormaient tous à l'arrière, tandis que je me flanquais des claques pour me maintenir éveillé. Le pire, c'était que quand j'ouvrais ma vitre pour rester réveillé, ils me criaient : « Hé, on gèle, derrière ! »

Un soir que l'on rentrait et que tout le monde dormait, j'ai découvert une rue qui ressemblait en tout point à celle d'Ozzy. Je me suis dit que ce serait très drôle de le laisser là ! Il était quatre ou cinq heures du matin. Ozzy dormait, et je lui ai dit : « Ca y est, Oz, tu es chez toi ! »

« Heeeeeiin ?... »

Il est sorti de la camionnette et je lui ai crié : « A demain, ta-ta-tsin ! »

J'ai démarré, et en regardant dans le rétroviseur, j'ai vu Ozzy essayer d'entrer dans la mauvaise maison. Le temps qu'il comprenne que ce n'était pas la sienne, nous étions déjà loin. Et il a dû marcher plus d'un kilomètre pour rentrer chez lui. Le lendemain, je suis passé le chercher, et il m'a dit : « Tu t'es trompé de rue, hier soir ! »

J'ai répondu : « Oh, vraiment ? Oh, désolé, j'ai cru que c'était ta rue ! »

– Non, non, ce n'était pas la bonne. »

Plus tard dans la soirée, en rentrant, il s'est de nouveau endormi à l'arrière et je l'ai de nouveau déposé dans la même rue.

« C'est bon, Oz, tu es chez toi ! »

– Heeeein ? »

Il est sorti, nous sommes partis, rebelote. Il a marché là-dedans je ne sais combien de fois.

Maman nous avait aidés à acheter la camionnette : ça, c'était le côté positif ; mais le côté négatif, c'était ses jérémiades : « Bon sang, ce que tu es pénible ! Trouve-toi un vrai boulot ! »

Mais elle faisait beaucoup pour nous, et s'occupait de tout le monde. Elle leur proposait toujours des sandwiches ou autre chose à manger, ce qui fait que tout le groupe l'adorait. Papa et maman aimaient tous les membres du groupe. Ils affectionnaient particulièrement Ozzy. Papa le trouvait drôle, et il avait raison : Ozzy était un type vraiment

drôle.

Le père d'Ozzy nous a aussi aidés. Ozzy avait sa propre sono, mais il nous en fallait une plus grande, et son père a signé un bon de paiement. Cela signifiait qu'il s'engageait à payer, et qu'Ozzy pouvait emprunter l'argent pour l'acheter. Il a acheté un ampli Triumph et deux enceintes. Et nous avions une sono Vox. A cette époque, on n'avait pas d'ingénieur du son qui tournait des boutons au milieu de la salle. Tout le son sortait du matériel qui était sur scène, et donc dès qu'on commençait à jouer, le volume à fond, les gens se mettaient à hurler : « Baissez le son ! »

Les gens se plaignaient parce qu'on jouait toujours trop fort. Toujours. Quand on était devant nos amplis, on n'entendait plus rien d'autre, et il fallait se déplacer pour se rendre compte de ce qui se passait ailleurs. On n'entendait jamais très bien les paroles, même si Ozzy réglait son ampli si fort qu'il se mettait à siffler.

Nous jouions beaucoup au Henry's Blues House, où nous avons rapidement attiré une petite foule d'habitues. Jim Simpson, le gérant de l'endroit, s'est intéressé à nous. C'était un amateur de jazz, qui jouait de la trompette, et nous jouions du blues jazzy. Cela lui plaisait, et il nous a proposé d'être notre manager. Nous n'avions personne d'autre en vue, il avait ce Blues House où nous pouvions nous produire et nous nous disions que si nous ne signions pas avec lui, nous n'aurions plus de concerts.

Jim Simpson a commencé à nous manager vers la fin de 1968 et le début de 1969. Nous étions donc désormais pourvus de plusieurs sonos, d'une camionnette Commer pourrie, d'une set list pleine de « 12-bar blues » jazzy et d'un manager. Nous étions très décontractés, et sans véritable objectif, excepté gravir les échelons.

La première chose qu'a faite Jim Simpson a été de nous inscrire au Big Bear Folly, une tournée de l'Angleterre avec quatre groupes, qui finissaient tous les soirs par jammer tous ensemble sur scène. En janvier 1969, nous avons joué au Marquee, mais ne nous sommes pas très bien entendus avec John Gee, le manager du club. Ce type aimait les « big bands » et quand Bill lui a dit qu'il faisait aussi du jazz, John Gee lui a passé quelques-uns de ces groupes en lui demandant : « C'est qui, ça, alors, c'est qui ? »

Bill s'est complètement trompé de nom, et John Gee s'est mis en rogne.

Ozzy portait un haut de pyjama et un robinet en pendentif. Ça n'a pas plu non plus à John Gee. Il devait sans doute nous trouver vraiment cradingues. Et c'était vrai. Nous n'avions pas les moyens de nous arranger un peu. Ozzy marchait pieds nus. Geezer était notre gourou en matière de mode, toujours vêtu selon la dernière tendance. Il portait un pantalon vert acide. C'était le seul qu'il avait, et il passait son temps à le laver et à le remettre. Un jour, il l'a mis à sécher sur le radiateur et l'une des jambes a pris feu. Il aimait tellement ce pantalon que sa mère le lui a recousu, avec la jambe d'un autre pantalon, et à compter de ce jour, il s'est baladé avec une jambe verte et une jambe noire. N'importe quoi !

Bill a même gagné le prix du pire costume pour une rock star : « La Rock Star la plus cradingue du coin », un truc comme ça. Il en était très fier. Et puis il y avait moi, avec ma veste en daim. Avec nos fringues et nos grosses touffes de cheveux, nous avions vraiment l'air « heavy ». Nous nous sommes tous laissé pousser la moustache en guidon de vélo, et Bill s'est aussi laissé pousser la barbe. Nous n'avions rien prémédité de tout cela. Dans un groupe, on a tendance à adopter un look similaire.

« Oh, tu t'es laissé pousser les cheveux, c'est chouette, n'y touche plus. »

Le mauvais côté de la chose, c'était que nous n'attirions aucune femme à nos concerts. Des cheveux longs et crasseux, que des mecs...

Quand j'y repense, il y en avait quand même quelques-unes. Mais elles avaient l'air de mecs !

14. Où je flirte avec Tull au Rock N'Roll Circus

Cela ne faisait que deux semaines que Earth donnait des concerts lorsque nous avons fait la première partie de Jethro Tull, qui était déjà très connu. Je les ai trouvés très bons, mais apparemment, il y avait un problème, parce que pendant le concert, leur guitariste, Mick Abraham, a fait passer un petit mot à Ian Anderson. Cela disait quelque chose comme « Je m'en vais » ou « C'est mon dernier concert. » Après le concert, ils m'ont demandé si cela me dirait de faire partie du groupe.

J'ai fait : « Oh, bon sang ! Je ne sais pas ! »

Et c'était vrai. Tout cela m'avait fait un choc.

Sur le chemin du retour, dans la camionnette, j'ai dit aux autres : « Je dois vous dire quelque chose. On m'a demandé de rejoindre Jethro Tull. Et je ne sais pas quoi dire. »

Ils se sont montrés très solidaires et m'ont dit : « Tu devrais le faire. »

Tull m'a contacté et j'ai répondu : « Bon, eh bien ouais, pourquoi pas. »

Mais ce n'était pas si simple. Ils m'ont dit : « Tu dois venir passer une audition. »

J'ai protesté, mais ils m'ont dit : « Allez, viens à Londres. Tout va bien se passer. »

J'y suis allé et j'ai pénétré dans cette pièce, qui était pleine de tant de guitaristes de groupes connus que j'ai paniqué... et suis ressorti. Je connaissais John, un mec de leur équipe, qui avait travaillé avec Ten Years After. Il m'a couru après et m'a dit : « Ecoute, t'en fais pas, va t'asseoir au café en face et je viendrai te chercher quand ça sera ton tour. »

« Ecoute, je ne suis pas très à l'aise avec tout ça. »

Mais il a insisté : « Tu dois vraiment essayer ; ils ont vraiment envie de t'entendre. »

Il est donc venu me chercher au café. Quand ça a été mon tour, tous les autres étaient partis. Nous avons joué un blues et j'ai dû faire un

solo. Nous avons jammé sur deux ou trois autres morceaux, puis ils m'ont dit : « Tu as le boulot. »

Avant que j'aie eu le temps de réaliser, j'entrais en répétition avec Jethro Tull pour l'enregistrement de leur album *Stand Up*. Le morceau « Living in The Past » extrait de cet album arriverait numéro 1 dans les charts britanniques. C'est moi qui suis à l'origine de quelques riffs de « Nothing is Easy ».

Je me sentais si peu à ma place à Londres et si mal de quitter Earth que j'avais emmené Geezer avec moi pour me remonter le moral. Il restait assis dans un coin de la pièce, et cela ne les dérangeait pas. John nous a accueillis chez lui et nous emmenait aux répétitions. Elles commençaient à neuf heures précises du matin. Avec notre groupe, nous n'avions jamais entendu parler d'un tel horaire, ni moi, ni les autres. Avec Earth, nous arrivions quand nous arrivions. Mais avec Tull, c'était plutôt : « Soyez là, à l'heure. »

Le premier jour, nous sommes arrivés avec peut-être dix minutes de retard, et j'ai entendu Ian Anderson crier à John : « J'ai dit neuf heures ! »

Et je me suis dit : « Bon Dieu, c'est du sérieux ! » Je n'avais pas encore branché ma guitare, et la tension était déjà palpable. A midi précis : déjeuner. Je me suis assis à une table avec Ian. Les autres étaient à une autre table, et ils me disaient « Non, non ! » tout bas.

Je me demandais quel était le problème.

Ils m'ont dit : « Tu ne dois pas t'asseoir avec Ian. Tu dois t'asseoir avec nous.

– Comment ça ? »

– Il aime manger tout seul. Nous, on mange ensemble. »

Je me suis dit : « Bon sang, quel arrangement bizarre ! C'est ça, un groupe ? »

Ce soir-là, Ian Anderson m'a emmené voir Free qui jouait au Marquee. Il m'a présenté à tout le monde comme son nouveau guitariste, et je me suis dit, c'est génial ! J'avais l'impression d'être une pop star. Je n'étais personne à Birmingham, et là, les gens au Marquee s'intéressaient à moi – c'était formidable. Nous avons un peu regardé

le concert de Free, et nous sommes rentrés tôt. Le lendemain matin, répétition, neuf heures. Et ne sois pas en retard !

Mais tout cela ne me plaisait pas. Et la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, ça a été le rendez-vous avec le manager du groupe. Il m'a dit : « Tu auras 25£ par semaine, et tu as vraiment de la chance d'avoir ce poste. »

Ça m'a gonflé. J'ai répondu : « Ça veut dire quoi, j'ai vraiment de la chance ? S'ils veulent de moi, c'est parce qu'ils aiment mon jeu, ce n'est pas une question de chance ! »

Et puis je me suis dit : j'ai envie de faire partie d'un groupe qui va arriver ensemble jusqu'au succès, pas d'être intégré à un groupe qui a déjà du succès et dans lequel j'ai « la chance » d'être. Je suis retourné à la salle de répétition, et j'ai dit à Ian : « Je peux te dire un mot ? »

Nous sommes allés dehors, et je lui ai dit : « Je ne suis pas à l'aise avec tout ça. »

Il m'a dit : « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

« Je n'aime pas cet état des choses. Et je n'aime pas avoir « la chance » d'être dans un groupe et tout ça. »

Ian a été génial. Je n'ai rien à lui reprocher ; il a vraiment été très bien sur toute la ligne. Il m'a dit : « Ecoute, si tu es vraiment sûr que tu veux partir...

– Eh bien oui.

– On va avoir un problème, parce qu'on doit faire ce film, *The Rolling Stones Rock and Roll Circus*, et qu'on n'a pas de guitariste. Tu veux bien faire au moins ça ? »

Je me sentais mal à l'idée de leur faire défaut, et j'ai donc dit : « D'accord, je vais le faire. »

Et ça s'est fini comme ça. Quand je suis rentré de cette ultime répétition, j'ai dit à Geezer : « Allez, on reforme le groupe. »

Il m'a dit : « Tu es sûr que tu veux quitter Tull ? Prends encore un peu de temps. » Il me poussait à rester, puis il m'a dit : « Je suis content

que tu ne le fasses pas. »

J'ai dit : « Faisons les choses bien. On va faire comme eux : répéter le matin, s'y mettre sérieusement. »

Il a accepté. Et nous avons donc téléphoné aux autres de Londres, pour mettre au point la reformation du groupe.

Je devais encore faire ce *Rolling Stones Rock and Roll Circus*. La scène d'ouverture du film avait lieu au Dorchester Hotel. Et moi, j'étais là, avec mon éternelle veste en daim. Je l'ai portée tout au long du film. Les Stones avaient installé leur matériel dans une salle de bal. Il y avait les Who, Taj Mahal, tous les gens qui étaient dans le film, mais je ne connaissais personne, et j'avais l'impression d'être un intrus. Marianne Faithfull a dû le sentir ; elle est venue me voir et m'a dit : « Ça va aller, je vais discuter avec toi. »

Et c'est ce qu'elle a fait, elle a été géniale.

Les Stones ont commencé à jouer, mais au bout d'une minute à peu près, ils se sont arrêtés. Ils ont commencé à se disputer, puis le ton est vraiment monté. Toute la salle est devenue silencieuse. Brian Jones et Keith Richards se hurlaient dessus : « Putain, tu joues faux, putain de... »

Comme il était avec Marianne Faithfull, Mick Jagger est venu vers nous et nous a dit : « Ils ne sont même pas capables d'accorder leurs foutues guitares. »

C'était un signe avant-coureur de leurs futurs problèmes.

Le lendemain, nous avons filmé dans un grand entrepôt. Ils avaient installé une scène et quelque chose qui ressemblait à une piste de cirque. Ils voulaient que les gens portent des chapeaux rigolos, des tenues de cirque, et cela me semblait ridicule. Même Eric Clapton a dit : « Putain, je me sens bête avec ce truc idiot ! »

Ils m'ont filé cette fichue clarinette et nous devions parader autour de la piste en faisant semblant de jouer. Clapton, les Who, John Lennon – tout le monde devait marcher en cercle autour de la piste. Après avoir fait ça je ne sais combien de fois, jusqu'à ce que ce soit bien, les gens ont commencé à papoter et l'ambiance s'est un peu décontractée.

Nous attendions tous avec impatience le moment tant désiré de

jammer avec Clapton, Lennon, Mitch Mitchell et Keith Richards à la basse. J'ai dit à Ian Anderson : « J'ai vraiment hâte de voir jouer Clapton. »

Ils ont commencé à jammer sur un instrumental, avec cette sacrée Yoko assise aux pieds de John, et ils n'étaient pas bons du tout. Et Ian m'a dit : « Alors, qu'est-ce que tu penses de ton héros, maintenant ? »

Nous partagions une loge avec les Who, et c'était la première fois que je les rencontrais. Ils étaient plutôt sympas, et quand ils ont commencé à jouer, ils étaient vraiment bons. J'ai été très surpris quand j'ai entendu Pete Townshend jouer la partie lead, parce que c'est quelque chose qu'il ne faisait pas souvent, et il a très bien joué.

Tout le monde ne jouait pas réellement ; nous avons joué « Song for Jeffrey ». Ian Anderson a trouvé un chapeau et m'a dit : « Essaye ça. »

J'ai dit : « Ça a l'air bien » mais j'étais très gêné et j'ai gardé la tête baissée pendant que je jouais pour que personne ne me voie.

Il s'est écoulé des années avant que le film ne sorte. J'ai croisé Bill Wyman deux ou trois fois, et à chaque fois il m'a dit : « Ah ouais, je t'en donnerai une copie. »

Il ne l'a jamais fait, et je ne l'ai donc vu que bien plus tard, et c'était horrible ! C'est tellement dépassé. Mais c'est aujourd'hui un classique ; la moitié des gens qui étaient dans ce film sont morts. Il y a John Lennon, Keith Moon, Brian Jones, Mitch Mitchell... un vrai « Rock n'Roll Circus », pour sûr!



Photo pour le calendrier Rolls Royce – est-il jamais sorti ?

15. Où l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt

Après mon retour de Londres, j'ai dit au reste du groupe : « Si nous voulons vraiment faire ça, il faut le faire sérieusement et vraiment s'y mettre. Et pour commencer, répétitions tous les matins à neuf heures précises ! »

Nous avons réservé un local au Newton Community Centre d'Aston, en face d'un cinéma, et nous avons redémarré sur de toutes nouvelles bases. Je passais prendre tout le monde pour m'assurer que nous commencerions à l'heure. Geezer n'habitait pas très loin, et il venait à pied. De temps en temps, il lui arrivait d'être en retard, mais globalement, nous pouvions commencer à travailler à une heure raisonnable. Et c'est là que nous nous sommes mis à composer nos propres chansons. « Wicked World » et « Black Sabbath » ont été les deux premières que nous ayons composées pendant ces répétitions. Nous savions que nous tenions quelque chose ; cela se sentait, cela nous donnait la chair de poule, c'était tellement différent. Nous ne savions pas pourquoi, mais cela nous plaisait. J'ai trouvé tout à coup le riff de « Black Sabbath ». J'ai joué : « dom-dom-dommm ». Et on s'est dit : c'est ça ! Nous avons bâti la chanson autour de ça. Dès que j'ai joué ce riff, on s'est dit : « Bon Dieu, c'est vraiment génial ! Mais d'où ça vient ? Aucune idée ! »

Un truc tout simple, mais qui dégageait quelque chose. Ce n'est que plus tard que j'ai su que j'avais utilisé ce qu'on appelle l'intervalle du Diable, une suite d'accords si noire que pendant le Moyen-Age, l'Eglise interdisait de l'employer. Je n'en savais rien ; c'était simplement quelque chose que j'avais ressenti au fond de moi. C'était comme si j'avais été poussé à sortir ça de moi, ces trucs me venaient tout seuls. Puis chacun a apporté sa pierre à l'édifice, et au bout d'un moment, nous avons trouvé ça extraordinaire. Vraiment bizarre, mais très bon. Nous étions tous sous le choc, mais nous savions que nous tenions quelque chose.

Geezer voulait devenir comptable. C'est pour cela que c'était lui qui était chargé de compter l'argent après chaque concert. C'était le plus intelligent du groupe, et c'est donc lui qui écrivait les paroles. Personnellement, j'aurais été incapable de m'asseoir pour écrire, et Bill aurait pu rester dessus vingt ans sans pondre une ligne. Ozzy trouvait la mélodie vocale. Il chantait tout ce qui lui passait par la tête, et c'est peut-être bien lui qui a trouvé « What is this that stands before me » à l'époque. Puis Geezer se servait de ça et ajoutait le reste des paroles. Finalement, c'était eux deux qui trouvaient des trucs.

A l'époque, nous prenions beaucoup de drogue. Un soir, nous étions dans un club, au milieu de nulle part. Ozzy et Geezer ont vu quelqu'un sauter dans tous les sens à l'extérieur, quelqu'un qui faisait le fou. A leurs yeux, c'était un elfe ou quelque chose comme ça. A mon avis, c'était plutôt l'effet des drogues, mais je crois que c'est de là qu'est sorti « The Wizard », une autre de nos premières chansons. Ils ont simplement retranscrit en mots ce qu'ils voyaient. Ces premiers morceaux sont souvent qualifiés d'effrayants. J'aimais les films d'horreur, Geezer aussi. Nous allions souvent au cinéma, en face de notre salle de répétition, et c'est peut-être ce qui nous a, inconsciemment, poussés dans cette voie. Je sais qu'il existe un film de Boris Karloff intitulé *Black Sabbath*, mais nous ne l'avions pas vu à cette époque. C'est Geezer qui a trouvé le nom Black Sabbath, qui sonnait assez bien pour que l'on s'en serve.

Nous avons toujours pensé que quelque chose nous avait conduits vers la musique que nous jouions. Quand j'ai joué ce riff de « Black Sabbath », d'un coup, ce dang-dang-dang, c'était parti. Ça m'est venu comme ça, comme beaucoup de mes riffs. C'était comme si quelqu'un était à mes côtés, me disant : « Joue ça ! »

Quelqu'un ou quelque chose, d'une autre dimension, nous inspirait et nous guidait, comme un cinquième membre invisible...

16. Où Earth devient Black Sabbath

Quand nous nous produisions au Toe Bar, près de Carlisle, ils nous installaient toujours dans une caravane. En hiver, il faisait si froid que nous brûlions les meubles pour nous réchauffer. Un jour, nous nous sommes pointés pour un concert à Manchester, et à la porte se tenait un mec en costume et nœud papillon. Nous nous sommes dits : « Curieux, pour un club de blues ! » Il nous a fait : « Oh, vous devez être Earth, entrez donc ! »

Nous sommes donc entrés, et là il a dit : « J'ai vraiment adoré votre dernier single. »

« Oh, merci ! »

A cette époque, nous n'avions pas sorti de single, mais nous n'avons pas relevé : nous avons apporté et installé notre matériel. Et puis nous avons vu entrer une foule de gens, en costume, nœud papillon et robe du soir, et nous avons alors compris que les organisateurs s'étaient trompés de groupe. Nous avons vite découvert qu'il existait un deuxième groupe appelé Earth, un groupe de pop. Le manager l'a compris aussi, mais il nous a dit : « Tant pis, vous n'avez qu'à jouer. »

Nous avons joué un morceau, et tous les spectateurs, qui s'attendaient à danser, se sont dit : « Mais qu'est-ce que c'est que cette merde ? »

Ils nous ont dégagés. Et puis le manager a refusé de nous payer, alors nous avons piqué la fontaine à thé, récupéré le tapis au fond de la loge, pris des couteaux, des fourchettes, tout ce qu'on pouvait prendre. Et nous nous sommes dits : « Terminé, plus jamais ça. Il faut qu'on trouve un nom qui ne soit qu'à nous. »

Jim Simpson nous a trouvé Fred Carno's Army. Bordel, c'était pire ! Fred Carno était un vieil impresario de music-hall, qui avait travaillé avec Charlie Chaplin et Stan Laurel. Ozzy a proposé Jimmy Underpass and the Six Way Combo. Sans commentaire. Geezer a proposé Black Sabbath, qui nous a semblé sonner parfaitement pour un nom de groupe.

C'est Jim Simpson qui nous a permis de décrocher nos premiers concerts en Europe. Pour notre tout premier voyage là-bas, quand nous sommes passés prendre Ozzy, il est apparu avec une seule chemise sur un cintre. On lui a dit : « On s'en va, tu sais ? »

– Je sais.

– On part pour quelques semaines.

– Je sais. »

Il avait une chemise, un jean, et c'était tout.

C'est en chemin que nous avons décidé de changer de nom. A moins que ce ne fût dans l'un des premiers clubs où nous avons joué, le célèbre Star Club de Hambourg. Il pouvait contenir quatre ou cinq cents personnes. Comme ils nous ont fait revenir un certain nombre de fois, nous avons pu nous constituer un public de fidèles, et nous avons fini par détenir le record d'apparitions là-bas, après les Beatles.

C'était après l'histoire avec Jethro Tull, et, m'inspirant de Ian Anderson, j'avais acheté une flûte pour en jouer sur scène. Là-bas, nous fumions pas mal de came, et j'étais souvent bourré. Je tenais ma flûte bien trop bas, ce qui fait que je soufflais principalement dans le micro. Ozzy est allé en coulisses et a rapporté un grand miroir sur scène et l'a posé devant moi. Il m'a tapé sur l'épaule, et j'ai fait : « Aaaah ! »

Un autre grand moment, ce fut le jour où Ozzy a trouvé un pot de peinture pourpre et qu'il s'est peinturluré le visage avec. Il y avait une grande échelle derrière la scène, et il est monté au sommet pour faire dépasser sa tête au-dessus des rideaux : on ne voyait que cette tête violette qui surgissait au-dessus du fond de scène. Ce genre de trucs déments contribuait à nous maintenir aussi sains d'esprit que possible.

Au début, nous avons fait une ou deux tournées européennes. La première nous a conduits à Hambourg, au Danemark et en Suède, et lors des tournées suivantes, nous sommes allés en Suisse, où nous avons joué six semaines durant à St Gallen. Nous jouions devant trois personnes, quatre ou cinq fois par jour. Et en échange, nous recevions un verre de lait et une saucisse. Pas d'argent : nous étions pauvres comme Job. Geezer était végétarien, mais il devait manger ces saucisses, parce que nous n'avions pas de quoi lui acheter autre chose à manger. Nous logions tous dans une seule pièce, au-dessus du café en face de la salle où nous jouions. Si on ne rentrait pas à temps, on se retrouvait à la rue. Un soir, Ozzy et moi sommes sortis avec deux filles, et avons passé la nuit avec elles. Geezer est rentré de je ne sais où, et n'a pas pu rentrer, alors Bill a noué des draps ensemble pour le faire monter par la fenêtre. C'est là que la police est arrivée : il a fallu

de longues palabres, en deux langues, pour se sortir de cette situation.

Puis nous sommes allés à Zurich. Quand nous sommes arrivés, l'endroit était bondé. Il y avait un groupe en train de jouer, l'air heureux : ils avaient même du champagne ! On s'est dit : « C'est merveilleux, nous aussi, on va y avoir droit ! » Nous ne pouvions pas savoir qu'ils étaient là depuis six semaines et que c'était leur dernier soir. Tous les gens qui étaient là étaient venus leur dire au revoir, et c'était la fête. Dès que nous avons commencé à jouer, c'est devenu mort. On se disait : « Mais attends, il se passe quoi, là ? Où sont tous les gens ? » Il y avait un dingo qui venait tous les jours : il faisait le poirier, tout son argent tombait de ses poches ; il le ramassait et s'en allait. Il y avait aussi une vieille pute assise à l'angle du bar : voilà tout notre public.

Comme l'endroit restait de toute façon désert, nous avons commencé à tenter des trucs. Et nous nous sommes dits : bon, si Bill fait un solo de batterie, si moi je fais un solo de guitare, cela permettra aux autres de se reposer. Cela s'est très bien passé les deux ou trois premiers jours, et puis évidemment, ils ont compris ce qui se passait. Pendant le solo de Bill, la fille du patron est venue nous dire : « Arrêtez ce boucan ! On vous paye pour jouer, pas pour ça ! »

C'était vraiment un endroit sinistre. Nous dormions tous dans la même chambre, avec un troupeau de rats. Le gérant du club nous avait pris nos passeports, et nous ne pouvions donc pas partir. C'était presque de l'esclavage : nous devions faire cinq sets de quarante-cinq minutes, sept le week-end, pour une somme dérisoire. Mais nous rigolions bien, entre autres parce que nous fumions un joint de temps en temps. Bill, lui, fumait des peaux de banane. Il mangeait la banane, grattait bien la peau, la mettait sur du papier d'aluminium, mettait ça dans le four, la faisait cuire, puis la fumait. Il affirmait que cela le faisait planer, il trouvait ça génial, et il en était très fier.

« Où est Bill ? »

– Oh, il fait cuire sa peau de banane. »

17. Où Black Sabbath enregistre Black Sabbath

Quand nous jouions au Henry's Blues House, des gens du business de la musique venaient nous voir. Nous étions une fois allés à Londres jouer au Speakeasy pour la même raison ; Chrysalis était venu nous voir, mais la salle était déserte et le concert avait été lamentable. Il s'agissait d'essayer d'obtenir un contrat. Nous essuyions des refus, mais ce n'était pas la fin du monde. Il faut s'accrocher à ce à quoi l'on croit, sans changer parce que l'on pense que c'est ce qu'attendent les gens. C'est ainsi qu'émergent les choses nouvelles. Faire la même chose que tout le monde, c'est la voie de la facilité ; il faut créer son propre truc.

Tony Hall était venu au Henry's Blues House, avait aimé ce que nous faisions et voulait nous signer. C'était au départ un DJ bien connu, qui dirige aujourd'hui Tony Hall Enterprises, quoi que ce puisse être. Nous avons signé avec cette boîte, qui nous a ensuite signés auprès du label Fontana. Je suis sûr qu'ils ont tiré un bon prix de ce contrat. Après, nous ne l'avons revu que rarement. Il est venu une fois à *Top of the Pops*, mais je ne l'ai pas revu depuis. Parmi les autres personnalités de nos débuts, il y avait aussi David Platz qui nous avait signés pour Essex Music. C'était un contrat de merde, mais j'ai entendu dire qu'à l'époque, c'était partout la même chose. Bref, il s'est certainement sucré sur notre dos. Nous ne sommes allés le voir qu'à quelques très rares occasions. Chose étrange, il y avait sur son bureau un bouton qui, quand on appuyait dessus, ouvrait une chambre secrète derrière son bureau. Il a réussi à survivre longtemps. Probablement grâce à cette chambre. Quand nous avons eu une vraie maison de disques, il fut temps pour nous d'enregistrer notre premier album. Nous avons chacun reçu 100£ pour notre peine, ce qui à l'époque représentait beaucoup d'argent, mais bien entendu, nous aurions été ravis de le faire pour rien. Avoir un album sur le marché signifiait que les gens pourraient nous écouter. Nous avons enregistré deux démos à l'automne 1969 : « The Rebel » et « Song For Jim ». « The Rebel » était une chanson écrite par Norman Haimès, du groupe de Jim Simpson, et Jim voulait que nous la jouions. Et je ne me souviens même plus de ce que donnait « Song For Jim », mais nous l'avons intitulée comme ça en son honneur, pour rire. Nous avons tout d'abord auditionné pour Gus Dudgeon, qui était déjà un producteur réputé à l'époque, aux Studios Trident de Londres. Nous ne voyions pas les choses comme lui, et il nous a refusés.

Deux jours plus tard, nous avons un concert à Workington, et c'est là qu'Ozzy a annoncé publiquement notre changement de nom. Cela n'a

rien eu de solennel, nous n'avons rien célébré : nous sommes simplement devenus Black Sabbath. Et le premier concert de Black Sabbath a eu lieu le 30 août 1969, même si pour moi, le groupe était constitué depuis 1968. J'oublie toujours que nous nous sommes d'abord appelés Earth ; pour moi, notre réunion à tous les quatre est la seule chose qui importe.

A ce moment-là, nous jouions déjà « The Wizard », « Black Sabbath », « N.I.B. » et « Warning », en gros les morceaux qui composeraient notre premier album. Nous ne voulions plus jouer de morceaux des autres. De toute façon, un « 12-bars blues » au milieu de nos nouvelles chansons aurait vraiment fait tache, parce que nos propres compositions étaient désormais bien différentes. Nous avons cependant enregistré « Evil Woman », une reprise d'un tube américain de The Crows. C'était une volonté de Jim Simpson, qui nous avait dit : « Il nous faut un truc commercial. »

Nous avons accepté à contrecœur, mais les choses tournaient déjà en notre faveur de toute façon, parce qu'au cours de cette même session, nous avons aussi enregistré une chanson à nous, « The Wizard ». Simpson a utilisé ces démos pour attirer sur nous l'attention de John Peel, le célèbre DJ. En novembre, nous sommes passés dans son émission *Top Gear*, où nous avons joué « Black Sabbath », « N.I.B. », « Behind the Wall of Sleep » et « Sleeping Village ». Nous étions sur une radio nationale. Les choses commençaient à bouger, il se passait enfin quelque chose.

Ce n'est pas nous qui avons choisi d'enregistrer avec le producteur Rodger Bain : on nous l'a imposé. Nous l'avons rencontré au préalable, et nous l'avons apprécié, il avait l'air plutôt sympa. Il était aussi débutant que nous, et n'avait pas encore fait grand-chose. En tant que producteur, Rodger supervisait l'ensemble. C'était bien de l'avoir à nos côtés, mais il ne nous a pas vraiment donné beaucoup de conseils. Il a peut-être suggéré un ou deux trucs, mais nos morceaux étaient déjà bien structurés et au point.

Notre roadie, Luke, a transporté notre matériel au studio Regent Sound, sur Tottenham Court Road à Londres, le 16 octobre 1969, et a installé les amplis. Le studio n'était pas plus grand qu'un petit salon, et nous y jouions tous en même temps, séparés de Bill par une cloison. Ozzy chantait dans une petite cabine tandis que le groupe jouait. Tout se passait comme en concert. C'était la chose la plus importante que nous ayons jamais faite, et nous étions donc tous très impliqués.

Je n'étais jamais allé en studio, et je ne connaissais rien aux enregistrements, à l'emplacement des micros, tout ça. Et de la même façon, je pense que Rodger Brain et Tom Allom, l'ingénieur du son, ont dû avoir du mal à venir travailler avec nous comme ça. Ces deux types n'avaient jamais voyagé avec nous, ne connaissaient pas notre son, mais sont arrivés et ont tout à coup commencé à ajouter leur grain de sel. Notre plus gros problème a toujours été de devoir expliquer aux gens qui nous ont enregistrés comment obtenir notre son. Ma guitare et la basse de Geezer doivent très bien s'accorder l'une à l'autre pour construire un mur sonore. Pour tous ces gens, une basse n'est qu'une basse, qui fait « dum-dum-dum », un son propre et net. Mais le son de Geezer est plus crunchy, plus brut, avec du sustain et des bends, comme à la guitare, ce qui lui donne un son plus gras. Certaines personnes ont essayé de lui faire supprimer la distorsion, et ça ne faisait plus que « tum-tum-tum ».

« Touchez pas à ça, putain ! Ça fait partie de notre son ! »

Il faut argumenter longtemps pour pouvoir faire comprendre ça aux gens. Et puis ils veulent toujours dissocier les sons. Quand ils entendent la guitare toute seule, ils font : « Oh là là, il y a trop de distorsion ! »

« Je sais ! Mais si tu écoutes le morceau avec tout le groupe, tu verras comment ça sonne ! »

Les gens n'arrivaient pas à comprendre que nous formions un groupe qui sonnait bien ensemble, peu importe le son qu'avait chaque musicien. Rodger Brain l'a plus ou moins compris, et c'est pourquoi les premiers albums que nous avons faits avec lui ont un son très direct. Ces albums sont un exemple parfait d'une absence de truc : on est arrivé, on a branché nos instruments, on a joué ; merci, bonsoir. Et c'était tout, nous n'avons pas beaucoup bricolé les sons que nous avions. Même pour la batterie : on s'est contenté de poser des micros, et on y est allé, ce qui donne ce son direct et honnête. Et c'est grâce à ce son que tout est arrivé.

Tout s'est déroulé très rapidement. Nous nous sommes dit : « Bon Dieu, on a une journée entière pour enregistrer ces morceaux, c'est génial, putain ! » J'ai appris plus tard que Led Zeppelin avait mis une semaine à enregistrer son premier album, mais ils avaient plus d'expérience que nous. Ils avaient Jimmy Page qui avait enregistré avec les Yardbirds et Dieu sait qui encore auparavant. Il avait passé sa vie en studio, ce qui n'était assurément pas notre cas, ce qui fait que

nous étions complètement novices.

Nous avons fait un morceau intitulé « Warning », avec un long solo de guitare. Comme c'était une longue chanson, il fallait la faire en une prise, ou nous manquerions de temps. Après la première, Rodger a dit : « OK, c'est bon.

– Mais je voulais essayer autre chose...

– C'est bon !

– On ne peut pas la refaire une fois ? Je crois que je peux faire mieux. »

Rodger a fini par dire oui, mais une seule fois : à prendre ou à laisser.

Tout l'album a été fait exactement comme ça : faites comme en concert. Jouez le morceau une fois, pas dix. En studio, « Warning » aurait quinze minutes, une durée absurde. Rodger et l'ingénieur du son l'ont réduite à dix minutes. Ils en ont coupé un grand bout et plusieurs petits, à des endroits auxquels je n'aurais pas touché. Cela me chagrinait parce que j'avais l'impression que l'originale coulait plus naturellement, mais sur un disque de vinyle, on était limité à une certaine durée, et un morceau de quinze minutes était sans doute trop long.

Le plus drôle, c'est qu'après avoir enregistré sur un disque une chanson comme celle-là, c'est la version que nous avons dû jouer depuis. Et quarante ans plus tard, nous reproduisons toujours sur scène ce qui s'est passé en studio ce jour-là. Par exemple, quand nous avons enregistré « Electric Funeral », Bill l'a jouée différemment à chaque fois. Il ne savait pas en quelle mesure il devait jouer, et à certains endroits, il est en 3/4 au lieu d'être en 4/4, et nous avons gardé ces passages. Et aujourd'hui encore, nous la jouons comme ça.

Beaucoup pensent que « N.I.B. » signifie Nativity in Black, si tant est que cela signifie quelque chose. C'est typiquement américain : il faut toujours qu'ils se disent : « Oh, ça doit être un truc satanique ! »

Nous appelions Bill « Smelly » mais aussi « Nib » [plume de stylo] parce qu'avec sa barbe, son visage ressemblait à une plume de stylo. Cela nous faisait rire, et quand il a fallu donner un titre au morceau, on s'est dit : « Comment va-t-on l'appeler ? »

« Heu... Nib ? »

Une simple blague.

J'adorais ma Fender Stratocaster blanche, parce que j'y avais investi tant de travail. Je l'avais eue en morceaux, que j'avais de nouveau assemblés, j'avais passé les micros à la cire, limé les frettes au plus près du manche, bref, j'avais tout fait pour faciliter mon jeu dessus. Mais un jour fatal, j'ai acheté une Gibson SG, pour avoir une guitare de rechange. Deux guitares ! Ça commençait à en jeter, non ? Au studio, après avoir enregistré le premier morceau de la journée, « Wicked World », le foutu micro de la Fender m'a lâché. Et je me suis dit : Bon Dieu, je vais devoir prendre la SG, et je ne m'en suis jamais servi ! J'ai enregistré l'album avec, et voilà, je ne l'ai plus lâchée. J'ai même échangé la Strat contre un saxophone. Aujourd'hui, je n'arrive pas à y croire. C'est devenu une guitare classique, qui avait un son très différent des Strats normales, à cause de tout le boulot que j'avais fait dessus. Des années plus tard, Geezer l'a vue dans la vitrine d'un magasin d'occasion, et il y est retourné pour me l'acheter, mais elle avait déjà été vendue, et je ne l'ai plus jamais revue.

C'était une Gibson SG pour droitier que je tenais à l'envers. Et puis j'ai rencontré un type qui m'a dit : « J'ai un ami droitier, qui joue avec une guitare pour gaucher qu'il tient à l'envers. »

« Tu déconnes ? » ai-je dit.

J'ai rencontré ce type, nous avons échangé nos guitares, ce qui nous a ravi tous les deux. La Gibson SG avait des micros à simple bobinage qui faisaient un boucan pas possible, parce que j'utilisais un booster d'aigus.

J'ai passé les micros à la cire avant de les replacer, et puis j'ai fini par en acheter des tout nouveaux. Je recommençais à bidouiller ma guitare, comme je l'avais fait avec la Strat. Cette SG m'était très chère, mais je ne l'ai plus. Je l'ai mise au vert au Hard Rock Café. Mais nous avons fait un marché : si jamais je veux la reprendre, je la reprends.

Nous n'avons pas eu le temps de nous intéresser au mixage définitif de l'album, parce que nous avons dû partir en tournée en Europe. De toute façon, il n'y avait pas grand-chose à mixer ; nous n'avions enregistré que sur quatre pistes, les morceaux ne comportaient pas beaucoup de batterie ou d'overdubs, et c'était vraiment très basique. Rodger Brain et Tom Allom ont ajouté les cloches, les coups de

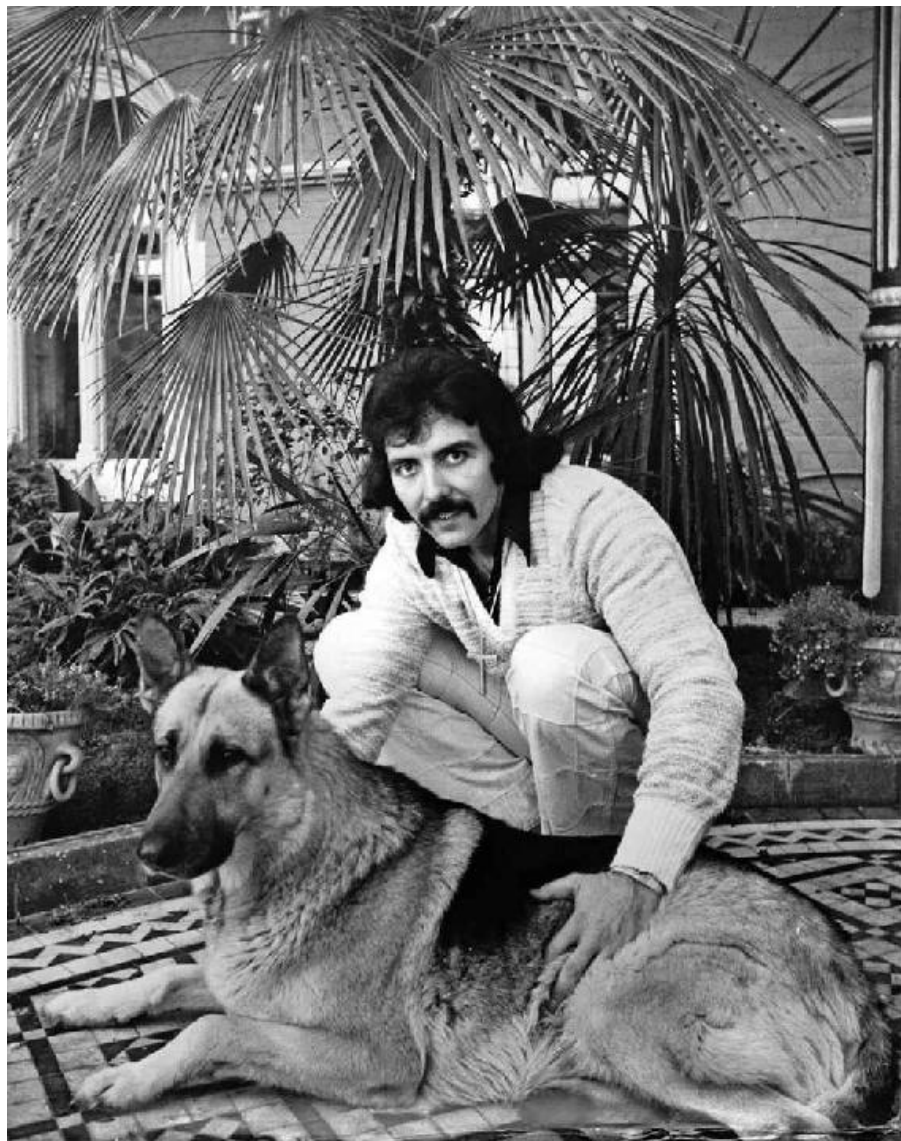
tonnerre et les éclairs au début de *Black Sabbath*. L'un d'eux est arrivé avec ces bandes d'effets sonores et nous a dit : « Et si on mettait ça ? »

« Oh, ouais, c'est génial ! » avons-nous répondu.

Et ça l'est vraiment, ça donne le ton du morceau.

Nous n'avons pas été consultés pour la pochette. La photo a été prise au moulin de Mapledurham. Nous n'étions pas là quand elle a été prise, mais nous avons rencontré la fille qui est sur la photo. Elle est venue assister à l'un de nos concerts et s'est présentée. Je trouvais que c'était une belle pochette, vraiment différente. Mais quand on ouvrait le disque, il y avait une croix renversée, qui nous a causé bien des problèmes. Tout à coup, nous étions devenus sataniques.

Mais l'excitation que nous ressentions à ce moment-là n'avait rien à voir avec ça. Nous étions simplement heureux d'avoir fait un album.



Au conservatoire Kilworth, avec l'un de mes nombreux chiens.

18. Où nous avons un nouveau management

La maison de disques nous fit passer de Fontana chez Vertigo Records, une de leurs filiales. Elle voulait la dynamiser, parce que c'était un nouveau label avec des groupes plus progressifs. Mais nous n'avions pas beaucoup de contacts avec eux ; ils voulaient seulement parler au manager. Du moins, c'était ce que l'on nous disait. Parfois, on voyait arriver des gens de la maison de disques, mais on ignorait de qui il s'agissait.

Les responsables du marketing firent en sorte que le disque sorte le vendredi 13 février 1970. Nous avons fait des interviews autour de la date de sortie, mais cela a pris fin lorsque Patrick Meehan a succédé à Jim Simpson au poste de manager. Il a stoppé tous nos contacts avec la presse, parce que le fait de ne pas donner d'interviews nous rendait encore plus spéciaux. Nous ne sommes quasiment pas passés à la radio : le seul qui nous ait diffusés fut John Peel. Mais malgré cela, le disque s'est vendu à 5000 exemplaires en une semaine, grâce au bouche à oreille dans le milieu underground, surtout dans les endroits où nous nous étions créés un noyau de fans grâce à nos concerts.

La presse nous détestait, et nous nous sommes fait incendier de tous côtés. Bien sûr, cela nous a affectés, mais on ne s'est pas dit : « Oh là là, on va changer de musique ! » L'album se vendait, donc nous avons dû faire quelque chose de bien. Nous croyions à ce que nous faisons, nous aimions ça, et nous n'avions donc pas d'autre choix que de continuer dans cette voie.

Ce n'est que lorsque le grunge s'est développé et que tous ces musiciens se sont mis à dire combien Black Sabbath les avait influencés que nous sommes devenus à la mode. Et nous nous sommes retrouvés à lire des articles élogieux pour nous, tout en nous disant : « Attends, qu'est-ce qui se passe ? Ils ne peuvent pas nous faire de compliments ! » Parce que nous nous étions toujours dit que quand on commencerait à recevoir des compliments, nous ferions mieux d'abandonner.

Le single « Evil Woman » ne s'est pas bien vendu, mais l'album s'est classé numéro 8. Jim Simpson nous avait programmé de nombreux concerts avant la sortie de l'album, et nous honorions toujours ces engagements pour environ 20£, une misère. Et nous lui avons dit : « Attends, là, on a encore beaucoup de concerts comme ça à donner ?

– Oh, il y en a encore pour quelques mois. »

Cela devenait n'importe quoi. Même les gérants des clubs où nous nous produisions nous disaient : « Vous devriez gagner beaucoup plus ! Qu'est-ce que vous faites là ? »

Et nous nous sommes dit : Eh merde, on en a assez fait. Et lorsque Don Arden, un poids lourd du management, nous a appelés pour nous dire qu'il aimerait bien travailler avec nous, nous sommes montés à Londres pour le rencontrer. Wilf Pine est venu nous chercher dans une Rolls Royce. Wilf était un mec sympa quand on le connaissait, mais d'un autre côté, il pouvait être très vicieux. Bordel, j'ai entendu des histoires juteuses sur ce qu'il faisait pour Don Arden. Tout ce qui tournait autour de Don semblait vraiment sulfureux. On voyait dans son entourage pas mal de types qui avaient des mines de gangsters. Quand nous sommes allés le voir à son bureau, c'était un peu intimidant d'entendre Don nous dire : « Vous allez être énormes. Vous allez avoir vos têtes sur des affiches partout. Je vais vous emmener au sommet ! »

Etc, etc. Et puis il nous a dit : « Signez là ! »

Nous ne pouvions pas faire ça. Cela faisait trop de choses d'un coup. Nous sommes donc repartis, en nous disant : Bon Dieu, qu'allons-nous faire maintenant ? Il va sûrement nous faire abattre ! Il ne cessait de nous appeler, de vouloir nous inviter à dîner, ce genre de choses. Il n'a jamais renoncé. Et puis un jour, Wilf nous a contactés. Il a dit : « Je connais un autre type qui veut vous rencontrer. Je l'amène à Birmingham. »

C'était Patrick Meehan. Il avait l'air bien plus tranquille qu'Arden, et nous a dit ce que nous voulions entendre : « Vous avez sorti un album, personne ne soutient cet album. Vous devriez obtenir de meilleurs concerts... »

Tout cela était une douce musique à nos oreilles. Plutôt que d'être à l'affiche, nous voulions simplement jouer. Il a adopté la bonne attitude au bon moment, et c'est pour cela que nous avons signé avec Patrick Meehan.

Rétrospectivement, c'est assez bizarre que ce soit Wilf, qui travaillait pour Arden, qui nous ait proposé Meehan. Wilf a dû se dire : Bon, ils ne veulent pas de Don, mais peut-être que Patrick les intéressera. Et c'est ce qui s'est passé. Mais nous ignorions la relation étroite qui liait Arden et Meehan. Dans le passé, le père de Patrick Meehan avait travaillé pour Arden, et il y avait donc bien un lien entre eux.

Il y a quelques années, Wilf a écrit un livre. Dedans, il y a une photo de lui et moi, et au verso de la page, une photo de Wilf et de John Gotti, qui était à l'époque à la tête de la mafia de New York. Et je me suis dit : « Bon Dieu, comment je me suis retrouvé mêlé à tout ça ? »

Patrick Meehan avait appris les ficelles du métier auprès de son père, qui possédait aussi une boîte de management. Au début, tout était rose. Meehan nous disait ce qu'on avait envie d'entendre, et, au début, il a vraiment fait bouger les choses. C'est lui qui nous a permis d'aller en Amérique. Tout a changé pour nous. Nous allions partout en jets privés. Dès que nous désirions quelque chose, il suffisait de l'appeler : « Je voudrais une nouvelle voiture. »

Il répondait : « Oh, OK, laquelle ? »

Pour ma part, une Lamborghini, une Rolls Royce, peu importait.

« Où est-elle ? »

Je lui disais où la trouver.

« Combien coûte-t-elle ? »

Je lui disais le prix.

« Je leur envoie un chèque et je m'arrange pour t'expédier la voiture. »

Et voilà le travail. Si je voulais acheter une maison : « Où est-elle ? Combien coûte-t-elle ? »

Et j'ai eu une maison. Voilà comment nous vivions. Mais nous n'avons jamais palpé de sommes d'argent liquide conséquentes, même s'il y en avait beaucoup en circulation. Nous avons réussi à mettre de l'argent à la banque, mais pas beaucoup. Mais pour nous, vu d'où nous venions, avoir quelques centaines de livres à la banque, c'était génial. Je crois que nous n'avons jamais su combien d'argent nous gagnions. Nous avions des comptables qui s'occupaient de nous, mais nous n'avons jamais posé de questions sur leur rôle ou sur la personne qui leur donnait des ordres.

« Oh, c'est une grosse agence comptable, tout doit être en règle ! »

Nous n'avions absolument pas le sens des affaires. Quand nous allions

au bureau, c'était toujours « entrez, tout va bien » : « Oh, au fait, il faut signer ces documents. En gros, c'est pour ça ou ça, je te raconterai plus tard ; une histoire de comptable. »

Et on se disait que tout était fait dans les règles.

Mais j'aimais bien Meehan. Nous l'avons tous immédiatement apprécié, et nous croyions en lui.

19. Où l'on met au point Paranoid

Après avoir enregistré *Black Sabbath*, nous avons immédiatement commencé à composer des morceaux pour notre second album. Nous en avons écrit certains sur la route en Europe, comme « War Pigs ». Quand nous avons joué dans cet endroit sinistre à Zurich, nous avons beaucoup jammé, et c'est de là qu'est venue l'idée de départ. Plus tard, en répétition, nous l'avons transformée en chanson. Nous organisons des séances d'écriture dans notre local de répétition du moment, et nous mettions au point les chansons. Nous avons aussi travaillé sur *Paranoid* à Monmouth, au Pays de Galles, parce que nous voulions un endroit où nous pourrions vraiment nous isoler. Nous avons été parmi les premiers groupes à aller là-bas, après Dave Edmund. Ailleurs, nous devions rentrer chez nous à la fin, mais là, nous pouvions être tous ensemble et à proximité les uns des autres en permanence.

L'enregistrement de *Paranoid* est allé assez vite. Nous sommes retournés au Regent Sound, pour travailler de nouveau avec Rodger Bain. Cela n'a pas pris plus de trois ou quatre jours, à peine plus longtemps que pour le premier. Comme nous nous étions battus deux jours plus tôt, j'ai enregistré l'album avec un bel œil au beurre noir. C'était l'époque des Mods et des Rockers, et nous jouions dans une station balnéaire. Nous avons terminé, et Geezer est sorti téléphoner. Il est revenu en catastrophe, en disant : « Putain, il y a toute une meute de skinheads qui me sont tombés dessus, ils attendent qu'on sorte ! »

Nous sommes sortis voir ce qui se passait, et c'était du sérieux. Ozzy a empoigné un marteau, et j'ai dit : « Alors, Geezer, lequel t'est tombé dessus ? »

Il en a pointé un du doigt : « C'est lui ! »

Je suis allé vers lui, et bam ! J'ai cogné sur ce type et ils sont tous arrivés de nulle part. C'était foutrement horrible, de se retrouver au milieu de la bagarre, à cogner. Un type m'a fait une clé au cou, et j'ai crié à Ozzy : « Ozzy, flanque-lui un coup de marteau ! »

Ozzy l'a frappé, et au même moment, un type lui a sauté sur le dos : il a donné un coup de marteau par-dessus son épaule dans la figure du type. C'était d'une grande brutalité. Ils portaient des bottes avec des bouts en métal, et nous donnaient des coups de pied dans la figure. Nous avons réussi à nous échapper, mais nous étions en charpie.

C'était Ron Woodward, mon ancien voisin et bassiste, qui nous avait emmenés à ce concert parce qu'il venait de s'acheter une voiture. Nous nous sommes rués dans la voiture en criant : « Vite, vite, fous le camp ! »

Mais il a démarré comme une limace sous Valium, tandis que, tout sanglants et avec nos yeux pochés, nous lui hurlions : « Allez, appuie, démarre, démarre ! »

Tous les skinheads dévalaient la colline, des battes à la main, et se rapprochaient, tandis que Ron s'éloignait au ralenti. Apparemment, il avait peur d'accélérer, parce qu'on n'est pas censé faire ça avec une voiture flambant neuve. Nous nous sommes échappés, mais nous avons mis des heures à rentrer chez nous tant il allait lentement. J'ai fini par arriver chez moi, où maman était couchée.

« Alors, ce concert ? »

J'ai ouvert la porte : « Oh, super ! »

Sur le plan des paroles, *Paranoid* était politiquement engagé, du moins pour « War Pigs ». Ce n'était pas à cause des réactions négatives à notre premier album soi-disant « occulte », parce que nous n'avons jamais regretté ce que nous avons fait. Ça s'est fait comme ça, voilà tout. Mais tous les morceaux de *Black Sabbath* n'étaient pas occultes, faute d'un autre mot, et tous les morceaux de *Paranoid* n'étaient pas politiques. Au départ, « War Pigs » devait même s'appeler « Walpurgis », ce qui laisse entendre que ça devait être un morceau sur le surnaturel. Ce qui n'est pas forcément le cas. Ce n'était peut-être qu'un titre de travail, pour un morceau dont les paroles n'étaient pas encore écrites. Je ne sais pas pourquoi Geezer a transformé « Walpurgis » en « War Pigs ». Les paroles, c'était son domaine. J'aimais toujours ce qu'il écrivait, et je ne lui posais donc jamais de questions.

Rodger Bain et Tom Allom ont accéléré la fin de « War Pigs ». La première fois que nous avons entendu ça, nous nous sommes dit : C'est bizarre, pourquoi faire un truc pareil ? Mais à l'époque, nous n'avions pas notre mot à dire.

Nous fumions beaucoup de came, ce qui explique peut-être l'aspect quelque peu inhabituel des paroles. Comme « Iron Man », inspiré d'un *comics* à propos d'un robot qui prend vie. Je suppose qu'il y avait un message profond derrière, que quelqu'un de vivant ne pouvait pas

sortir de ce corps, de ce truc. Ou bien « Fairies Wear Boots ». Quelles paroles ! Mais personne ne s'est posé de questions, les gens l'ont accepté.

Après avoir enregistré les morceaux, Rodger a dit : « On n'en a pas assez. Vous pouvez composer une autre chanson ? Quelque chose de court. »

« Euh, oui, je crois. »

Les autres sont allés déjeuner, et j'ai commencé à jouer : DadaDadaDadaDada DadaDadaDadaDada, dudududududududu, Dada da : « Paranoid ». Quand les autres sont revenus, je le leur ai joué, et ça leur a plu. Geezer a composé les paroles, je ne me souviens plus si Ozzy a mis son grain de sel ou pas. Quand nous commençons une nouvelle chanson, Ozzy se contentait d'improviser et de chanter n'importe quoi, « Je m'envole par la fenêtre », ce genre de choses, sans forcément toujours savoir ce qu'il chantait. Et Geezer faisait : « Oh, ouais, je vais reprendre ça. »

Geezer écrivait les paroles avant le début de l'enregistrement ou, parfois, dans le studio même. Et puis c'était à Ozzy de les mettre au point. Il trouvait la mélodie, et la plupart du temps, il suivait le riff. Je ne sais pas où Geezer a trouvé l'inspiration pour les paroles de « Paranoid », mais il avait une sacrée imagination. Il restait assis à écouter la musique, et parfois il demandait même le silence. Il se mettait à jeter quelques phrases sur le papier, en raturait quelques-unes, puis écrivait autre chose. Puis il donnait la feuille à Ozzy, qui bien entendu lui disait : « Putain, mais ça veut dire quoi, ça, Geez ? »

Paranoid [paranoïaque] : je nous soupçonne de ne même pas avoir su le sens de ce mot à l'époque. Ozzy et moi avons fréquenté la même école pourrie, et ce n'est certainement pas là que nous avons entendu ce genre de mots. Nous connaissions le sens de « fuck » et de « piss off », mais « paranoid » ? C'est pour cela que nous laissions faire Geezer, que nous considérions comme le cerveau du groupe.

Tous nos morceaux faisaient un peu plus de cinq minutes. Nous n'avions jamais écrit de morceau de trois minutes, et « Paranoid » était vraiment secondaire à nos yeux : « Ça bouchera les trous ! »

Nous n'avons pas pensé un instant que ça deviendrait notre tube. Parmi tous nos morceaux, c'est toujours celui qui se retrouve sur des compilations, dans des indicatifs télé, dans des films. Et nous avons dû

mettre quatre minutes à l'écrire. C'est son côté simple, basique, son thème accrocheur, qui plaît aux gens. « Paranoid » nous a même conduits à *Top of the Pops*. Nous étions très nerveux, parce que passer dans cette émission était considéré, en Angleterre, comme quelque chose de très prestigieux. De tous les groupes qu'elle avait reçus, nous devions être celui qui jouait le plus fort. Je n'ai pas du tout aimé l'ambiance qui régnait là-bas, avec tous ces gens de la BBC qui vous donnaient des ordres et toutes ces conneries. La situation est devenue critique quand je leur ai dit : « Eteignez-moi ce projecteur, ça me rend fou !

– Mais on ne peut pas l'éteindre !

– Allez, éteignez ça ! »

Et bien sûr, j'ai joué dans le noir. Mais nous ne sommes plus jamais passés dans l'émission. De toute façon, nous n'étions pas un groupe pour *Top of the Pops*.

Si l'album *Black Sabbath* avait fait polémique, avec la croix à l'envers sur la pochette, *Paranoid* a tout fait pour aller plus loin. Au début, nous voulions intituler l'album *War Pigs*, et sur la pochette, on voyait un type avec une épée et un bouclier : le « war pig », le « cochon guerrier ». Et puis on nous a refusé ce titre, qu'on a transformé en *Paranoid*. Nous avons demandé : « Mais quel est le rapport avec la pochette ? »

Mais c'était trop tard pour la modifier, et il leur fallait un titre rapidement.

« Non, on ne peut pas l'appeler *War Pigs*. Comment allons-nous l'appeler ? »

« Il faut que ce soit *Paranoid*. »

Et voilà !

20. Sabbath, Zeppelin et Purple

John Bonham et Robert Plant venaient tous deux de Birmingham. Quand Bill et moi étions dans The Rest, nous avons souvent donné des concerts avec Bonham. Il était dans un groupe, nous dans un autre et nous jouions dans les mêmes clubs. Et Geezer connaissait Robert Plant mieux que moi à l'époque. Un jour, Geezer et moi faisons des courses lorsque nous sommes tombés sur John et Robert. Ils nous ont dit : « On a un nouveau groupe, on le forme avec Jimmy Page. »

« Génial ! »

Nous ne connaissions pas Jimmy personnellement, mais nous savions qu'il avait joué dans les Yardbirds et nous étions donc heureux pour eux.

La première fois que j'ai écouté le premier album de Led Zeppelin, je l'ai trouvé vraiment bon. Leur côté heavy venait de la manière dont Bonham martelait la batterie. Jimmy Page jouait des riffs formidables, mais il n'avait pas un son heavy ; il avait un son différent. Mais la combinaison était fantastique. Néanmoins nous avons pris la route opposée : nous misions sur le riff, le son plus lourd de la guitare. Alors que Led Zep jouait sur une batterie monstrueuse, nous nous appuyions sur notre mur guitare-basse bien massif.

Bill Ward a déclaré qu'à cette époque, nous avons décidé d'être plus heavy que Led Zeppelin. Je ne m'en souviens pas, mais c'est bien possible. C'était le genre de l'époque. Mais en réalité, il n'y avait pas vraiment de rivalité entre Sabbath et Led Zep. Nous venions tous de Birmingham, nous étions tous dans le même camp, si vous voulez, et nous leur souhaitions bonne chance, comme je suis sûr qu'ils faisaient pour nous.

Aujourd'hui, entre groupes, tout le monde parle à tout le monde, mais à l'époque, ça ne se faisait pas beaucoup. Nous parlions aux types de Led Zeppelin, parce que Bonham et Plant étaient des potes. Il y a toujours eu ce truc entre les groupes de Londres et les groupes de Birmingham, des Midlands. Les musiciens londoniens étaient toujours persuadés que leur groupe était meilleur que le vôtre. Ils méprisaient les gens des Midlands et, en retour, nous considérions les Londoniens comme des snobs. Cela créait beaucoup de compétition, les groupes essayaient de faire mieux que les autres. Tout tournait autour de Zeppelin, Sabbath et Purple, mais la vraie rivalité était entre nous et Deep Purple, et elle est arrivée bien plus tard, quand *Paranoid* était

dans les charts et qu'ils ont sorti « Black Night ». C'est là, quand nous nous sommes tous les deux mis à grimper dans les charts, que nous avons ressenti une véritable rivalité.

Nous étions en si bons termes avec Led Zeppelin qu'ils ont même voulu nous prendre sur leur label, Swansong. Je ne sais pas pourquoi ça ne s'est pas fait. Sans doute parce que nous ne pouvions pas rompre notre contrat avec Warner et Phonogram, auprès de qui nous avions signé pour toujours. Nous aurions aussi adoré avoir Peter Grant comme manager, mais ça ne s'est pas fait non plus. Je crois qu'il n'a managé que Led Zeppelin, et, plus tard, bien sûr, Bad Company, qui a signé chez Swansong. A cette époque, les managers qui s'occupaient de beaucoup de groupes n'étaient pas nombreux. Il y avait un manager pour un groupe, c'est tout. Nous avions Patrick Meehan, et il ne s'occupait de personne d'autre, du moins au début.

Quand les mecs de Led Zep sont venus nous voir pendant l'enregistrement de *Sabbath Bloody Sabbath*, nous avons jammé ensemble. Bonham voulait jouer un de nos morceaux, « Sabbra Cadabra », je crois, mais nous lui avons dit : « Non, on joue déjà nos morceaux. Jammons, et faisons autre chose. »

Je ne sais pas s'il existe des bandes de ça. C'était sans doute quelque chose de différent : Black Zeppelin. C'est la seule fois que nos deux groupes ont joué ensemble. Au début, John venait jammer avec nous, mais Bill n'a jamais aimé lui prêter son kit. Il y tenait comme à la prunelle de ses yeux, et Bonham cassait toujours quelque chose.

« Allez, Bill, laisse-moi jouer...

– Non, tu vas casser quelque chose.

– Bill, laisse-moi essayer !

– Non ! »

Deux grands malades !

Nous sommes toujours potes avec Led Zep, même si Bonham a vraiment blessé Ronnie le jour où ils sont venus nous voir jouer au Hammersmith Odeon en mai 1980. John était sur le côté de la scène, à prendre du bon temps en buvant de la Guinness, et il était de plus en plus bourré à mesure que le concert avançait. Quand nous sommes sortis de scène, il a dit : « Ce mec a une putain de voix, pour un

nain ! »

Bien sûr, Ronnie l'a entendu. Pour Bonham, c'était un compliment, même si ça n'en avait pas vraiment l'air. Ronnie s'est tourné vers lui, en disant : « Espèce de connard ! »

Ils ont failli en venir aux mains. Le combat aurait été inégal, parce que John était un peu un hooligan. Alors je lui ai dit : « Non, ne fais pas ça. »

« C'est quoi, son problème ? » m'a-t-il demandé.

« Eh bien, disons que ça ne lui a pas tellement fait plaisir. Rentre à l'hôtel, on se voit plus tard. Ce n'est pas le bon moment, là. »

Il est parti, mais bon sang, ça aurait pu très mal tourner.

Page est un pote. Il y a deux ans, il a voulu assister à notre concert aux Fields of Rock en Hollande, et il a pris l'avion avec nous. Nous avons passé du temps ensemble, il a assisté au concert, nous avons assisté ensemble à celui de Rammstein, et nous avons repris l'avion. Depuis, je l'ai vu souvent, occupant diverses fonctions.



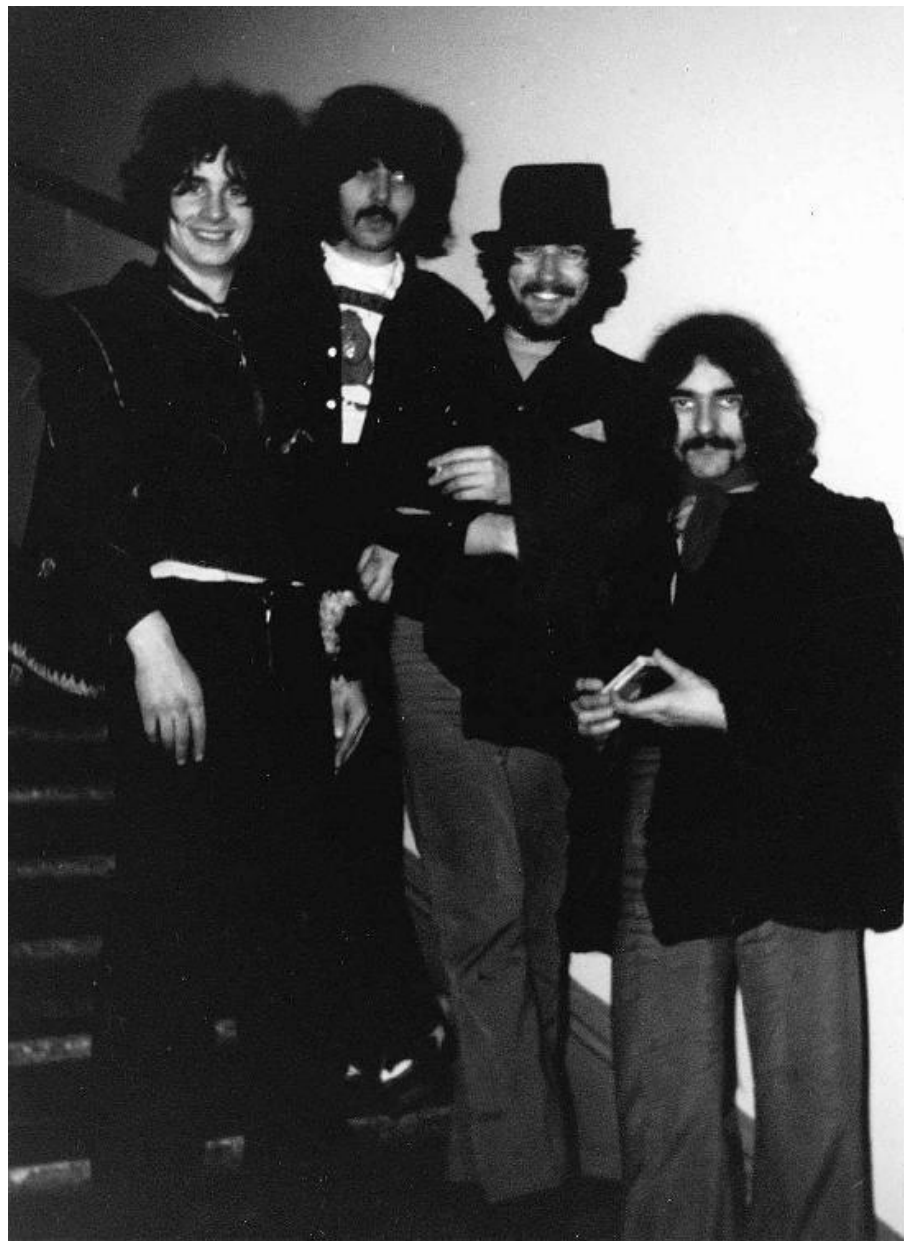
Mon premier mariage, avec John Bonham comme témoin (à droite).



La maison de Kilworth, où j'ai vécu avec ma première femme, Susan.



On a l'air de se marrer !



21. C'est ça, l'Amérique ?

Notre premier album était depuis longtemps dans les charts américains, mais nous n'étions jamais allés là-bas. Après avoir enregistré *Paranoid*, nous avons fini par y aller. L'une des choses les plus idiotes que nous ayons faites a été d'emmener notre propre sono. Nous avons emporté une sono Laney, des colonnes Laney, mais nous n'avions pas de flight cases ou autres pour les protéger, ce qui fait que les têtes d'amplis et les amplis ont beaucoup souffert d'être jetés sans ménagement dans et hors de la soute. En arrivant à New York, nous avions de gigantesques espérances : « On y est vraiment, ça y est, ah, génial, je n'arrive pas à y croire ! »

Mais notre premier concert eut lieu dans un petit club minable, Ungano's, sur la Soixante-Dixième rue Ouest à Manhattan. C'était censé être l'endroit où il fallait jouer, comme le Marquee à Londres, mais ce n'est pas ce que nous nous sommes dit en voyant ce trou à rats. Je pense qu'ils nous avaient programmés là parce que des agents et des gens des maisons de disques étaient censés venir nous voir.

Notre roadie, Luke, n'avait pas compris que le voltage était différent en Amérique, ce qui fait que quand il a branché notre équipement, tout a sauté.

« Oh, bordel, qu'est-ce qu'on va faire ? »

Nous étions en plein chaos, mais ils ont vite réussi à remettre les fusibles. Nous avons joué deux soirs dans ce club, et je me disais : Eh bien, c'est ça ? C'est ça, l'Amérique ? Quelle déception ! Mais le troisième soir, nous avons joué au Fillmore East, et là, ça a été fantastique. Bon Dieu, avoir des retours !... Quelle différence ! C'était la première fois que nous pouvions nous entendre correctement sur scène, la première fois que j'ai réellement entendu Ozzy chanter. C'était formidable et après ça, nous n'avons plus jamais fait machine arrière.

Nous avons joué au Fillmore avec Rod Stewart et The Faces. Notre concert s'est vraiment bien passé, puis quand Rod Stewart est arrivé, il s'est quasiment fait huer et sortir de scène. Nous avons donné deux concerts avec lui, et il s'est passé la même chose les deux soirs. Il n'était pas content. Mais c'est là que nous avons compris que nous les tenions...

Ils nous appréciaient vraiment, ces Américains !

Comme nous n'étions pas encore très connus, certaines personnes pensaient que Black Sabbath était un groupe de Noirs. Ça n'a pas duré longtemps, parce qu'ils ont vite compris que nous n'avions rien d'un groupe de soul. Au fil de la tournée, nous avons pris l'habitude d'aller voir d'autres groupes, comme le James Gang. Nous avons joué au Fillmore West de San Francisco avec eux, et Joe Walsh fumait cette putain de poussière d'ange. Juste avant le concert, Geezer a dit : « Je vais tirer une bouffée de ce truc. »

Ozzy l'a imité. Ils pensaient que ce serait comme fumer un joint. Geezer a dit qu'il avait halluciné sur scène. Ça lui a flanqué une frousse du diable. La majorité d'entre nous étions défoncés la moitié du temps. Moi, je n'en prenais pas tant que ça. Je n'étais pas un saint, mais je pensais qu'il était plus sage de garder la tête froide. Jusqu'à un certain point.

22. Bon anniversaire, les sorciers !

Dans plusieurs pays, les gens ne comprenaient même pas nos paroles parce qu'ils ne parlaient pas anglais ; mais l'atmosphère dégagée par la musique leur donnait l'impression que nous étions sataniques. On nous a même proposé de rejoindre des sectes sataniques. Alex Sanders, « Le Roi des Sorciers » à la tête des sorciers britanniques, est venu à nos concerts pour essayer de nous gagner à sa cause. Et la première fois que nous avons joué à San Francisco, Anton LaVey, le fondateur de l'Eglise de Satan, avait organisé un rassemblement en notre honneur. J'en ai encore une photo : LaVey avec une Rolls Royce et une grande bannière proclamant « Bienvenue, Black Sabbath ». Je me suis dit : mais qu'est-ce que c'est que ça ? Qu'est-ce qu'ils sont gentils !

Lorsque nous avons décliné une invitation à venir jouer pour la nuit de Walpurgis à Stonehenge, une secte nous a jeté une malédiction. Nous l'avons prise très au sérieux. C'est là que nous avons commencé à porter des croix. Au départ, Ozzy portait un robinet autour du cou, puis cela s'est rapidement transformé en vraie croix. A l'époque, nous parlions souvent de nos rêves, et plus d'une fois, il s'est trouvé que nous avions rêvé de la même chose, ce qui était vraiment bizarre. C'était peut-être cette histoire de Walpurgis, mais une nuit, nous avons tous rêvé qu'il fallait porter des croix pour nous protéger du mal. Et c'est ce que nous avons fait.

Le père d'Ozzy nous a offert des croix en aluminium qui avaient l'air d'être en argent. Il en a d'abord fabriqué quatre, puis il s'est mis à les produire en masse, parce que nous avons commencé à les vendre lors des concerts pour nous faire un peu d'argent. Plus tard, c'est Patrick Meehan qui nous a offert nos croix en or. Il nous a vus arborer ces trucs en alu suspendus à une ficelle, et je suppose qu'il s'est dit : il faut que je leur trouve quelque chose de mieux.

Je ne monte jamais sur scène sans ma croix. Quand je pars en tournée, je fais vraiment attention à deux choses : la croix et les capuchons pour mes doigts. C'est une grosse croix, et je me la suis même prise plus d'une fois dans la figure. Je me baisse pour entrer dans la voiture, et bang ! Ça fait mal. Geezer a perdu la sienne lors d'un match de football d'Aston Villa. Bill a toujours la sienne, rangée quelque part, mais il porte toujours sa croix en aluminium des débuts. Moi, j'ai perdu cette première croix. J'ai sans doute fait ce que je fais tout le temps : j'ai dû la ranger quelque part et oublier. J'imagine ce que les futurs habitants de mes anciennes maisons se diront en tombant dessus par hasard : qu'est-ce que c'est que cette croix... et ce gramme

de coke ?

Bien sûr, ni nous ni notre musique n'étions sataniques. Geezer et sa famille étaient très pieux, des catholiques irlandais – il l'est toujours – mais il s'intéressait aussi à l'occultisme. Il lisait beaucoup de livres d'Aleister Crowley, écrivain occultiste et mystique anglais. Nous nous intéressions tous les deux à l'au-delà, et cela nous passionnait. C'était là qu'il puisait ses idées. Cela a joué un grand rôle dans notre premier album. Je pense que pour Geezer, la musique véhiculait quelque chose de si heavy, que les paroles devaient traiter d'un thème en lien avec la musique. Partout ailleurs, ce n'était que « flower power », tout le monde est bon et gentil, et personne ne parlait de la vraie vie : les guerres, la famine, tout ce que les gens ne veulent pas voir. Nous, nous le voyions, et il nous semblait devoir en parler. Mais nous accuser d'avoir fait un album occulte ou pire, satanique, c'était ridicule.

Mais nous avons été très critiqués. En Amérique, bien sûr, parce que là-bas, l'Eglise a un poids énorme. En arrivant à un concert, on tombait sur des prêtres et leurs ouailles, brandissant des pancartes : « N'allez pas voir ce groupe, ce sont des satanistes. »

Et puis une infirmière s'est suicidée dans son appartement, et devinez ce qu'il y avait sur son tourne-disque ? *Paranoid* ! C'était donc de notre faute. Il y eut une enquête, on a parlé de *Paranoid* et on a découvert qu'il n'y avait pas de rapport. Mais cette histoire nous a fait un choc, parce que ce n'était pas du tout ce que nous recherchions. Nous ne voulions tuer personne ! De plus, si les gens sont déprimés et écoutent un disque, ce n'est pas à cause de la musique qu'ils risquent de se tuer.

Et puis il y avait ces gens du côté obscur. Un soir, trois sorcières sont venues à un concert. En fait, des soi-disant sorcières. Quand elles ont vu que nous avions de vraies croix, elles sont reparties. Un peu plus tard, de retour à notre hôtel, en remontant à nos chambres, nous avons découvert toute une troupe de gens en capes noires, avec des bougies, assis dans le couloir devant les portes de nos chambres. Nous nous sommes demandés : qu'est-ce que c'est que ça ? C'est vraiment nous prendre trop au sérieux ! Putain ! Nous les avons enjambés pour rentrés dans nos chambres, tandis qu'ils s'accrochaient à leurs bougies en marmonnant. Nous nous sommes téléphoné en nous demandant ce que nous allions faire : « Bon, dans une petite minute, on sort tous. »

Et c'est ce que nous avons fait. Nous sommes sortis dans le couloir et nous avons soufflé leurs bougies en chantant « Joyeux anniversaire ». Cela les a dégoûtés, ils se sont levés et sont partis. Mais les choses

auraient pu mal tourner. Ils auraient pu nous poignarder !

Plus tard, à l'époque de *Volume 4*, nous jouions au Hollywood Bowl. Après la balance, nous sommes retournés à nos loges : la porte était verrouillée, avec une grande croix rouge dessus.

« Bordel de merde ! »

Nous avons fini par ouvrir la porte, et nous n'y avons plus pensé. Nous sommes montés sur scène, et au bout d'un moment, mon ampli a commencé à crachoter. Ce n'était pas ma journée. Cela m'a énervé, je me suis retourné et j'ai flanqué un coup de pied à l'ampli. Luke, le roadie, était derrière, mais je me suis mis à pousser mon ampli, à lui taper dessus pour le renverser, et puis j'ai fini par quitter la scène. J'étais comme ça, à l'époque. Je n'étais pas patient. En sortant de scène, en rage, je n'ai même pas remarqué le type sur le côté, armé d'une dague. Il était sur le point de me poignarder. Ils ont fini par le maîtriser et l'emmener. En fait, il s'était entaillé la main pour dessiner cette croix avec son sang sur la porte de notre loge. C'était l'un de ces fous de Dieu, complètement parti. On m'a montré la dague, et je n'en ai pas cru mes yeux : elle était énorme ! Il fallait faire avec ce genre de personnes, mais là, c'était un cas extrême.

Toujours en Amérique, le chef des Hell's Angels est venu nous donner sa bénédiction. Il nous a dit : « Si vous avez le moindre problème, appelez-moi, et je résoudrais le problème, quel qu'il soit. »

Que répondre à un type qui vous propose un truc comme ça ? « Va te faire foutre ? » Blam ! Nous lui avons donc simplement dit : « Génial, merci ! »

Nous aurions peut-être dû le prendre au mot, pour ce type avec sa dague...

23. Ozzy et ses provocations

Ozzy avait des problèmes de vessie. Un soir, nous sommes allés dans un club, où nous avons bu comme des trous. Ozzy s'est endormi sur un canapé, et à la fermeture, le videur nous a dit : « Vous allez devoir le porter. »

Je lui ai répondu : « Hors de question. Si vous voulez qu'il sorte, il va falloir le bouger vous-même. »

Il m'a dit : « Ouais, putain, je vais le faire bouger. »

Il l'a soulevé pour le mettre sur son épaule, et Ozzy s'est pissé dessus, inondant les vêtements de ce type.

Nous avons fini par avoir de quoi nous payer une chambre pour deux. Geezer et Bill partageaient une chambre, et je partageais l'autre avec Ozzy. C'était un progrès, mais quand j'étais couché et profondément endormi, Ozzy se réveillait à n'importe quelle heure. Il mettait la télé à fond et partait prendre une douche. Je me réveillais en sursaut, en me demandant ce que c'était que ce bordel, puis j'éteignais la télé et retournais me coucher. Quand Ozzy sortait de la douche, il rallumait la télé, à fond. Je pouvais l'entendre cogner dans les meubles, fermer portes et tiroirs à grand bruit, fureter dans la chambre, et je finissais par me dire : je n'ai plus qu'à me lever, maintenant !

Quand nous avons fini par avoir chacun notre chambre, j'ai trouvé cela formidable. Mais rien n'a changé : quand j'étais couché, à je ne sais quelle heure, quelqu'un frappait à la porte. J'allais ouvrir, et c'était Ozzy, qui me demandait par exemple : « Tu n'aurais pas du feu, par hasard ? »

« Putain, mais tu sais quelle heure il est ? Et tu me réveilles pour avoir du feu ? »

Ozzy et les hôtels... Nous étions en tournée, et nous avions roulé pendant des heures dans un paysage désertique. Nous sommes arrivés à un magasin au milieu de nulle part, et nous sommes tous précipitamment sortis du bus pour voir ça. Une enseigne proclamait en gros : « Feux d'artifice ». Ozzy est entré et a acheté toutes les fusées qu'ils avaient. Je lui ai demandé : « Qu'est-ce que tu vas en faire ? »

« Oh, sans doute les faire partir plus tard. »

Quand il a dit « plus tard », je ne pensais pas que ce serait si tard, et je ne savais pas où il comptait le faire : ce fut à quatre heures du matin, dans l'hôtel. Nous étions dans nos chambres, et j'ai entendu les sifflements des fusées qui passaient. J'ai regardé par l'œilleton de ma porte, et j'ai constaté que le couloir était rempli de fumée. Puis cette fumée a commencé à passer sous ma porte, et je suis donc sorti. A ce moment-là, les détecteurs de fumée s'étaient déclenchés et il pleuvait dans le couloir et toutes les chambres. Les clients sont sortis en pyjamas, en hurlant, sans savoir ce qui se passait. C'était un vrai bordel.

Et pendant ce temps-là, Ozzy, complètement défoncé, continuait à faire partir ses fusées dans le couloir. Bien entendu, la police est arrivée et l'a emmené. Ils nous ont dit : « Vous feriez mieux de descendre pour le faire sortir. »

Nous avons répondu : « Non, gardez-le pour la nuit. On paiera sa caution demain. Pour l'instant, on veut dormir ! »

L'hôtel était flambant neuf, mais les feux d'artifice d'Ozzy avaient brûlé les moquettes et abîmé les murs. Il a dû tout rembourser au prix fort, ce qui lui a donné une bonne leçon.

Ou pas.

Il n'a pas changé, il continue à montrer son cul à tout le monde. Même le jour de notre intronisation au UK Music Hall of Fame, où nous avons joué « Paranoid », Ozzy a montré son cul au public. Quand je dis le public... il n'y avait pas grand monde, mais il ne les trouvait pas assez enthousiastes, ce qui fait qu'il a décidé de baisser son froc une nouvelle fois. Quand on joue pour des gens du milieu musical, il faut s'y attendre, non ? Ils ne vont pas se mettre à sauter dans tous les sens en criant ; ils restent poliment assis sur leurs sièges. Les Kinks étaient au premier rang : ils n'allaient pas bondir de joie !

Mais ça ne m'a pas énervé, ça ne nous a pas dérangés. Nous sommes habitués à ce spectacle.

J'ai vu le cul d'Ozzy plus souvent que le mien !



Ozzy, barbu. Circustheater Scheveningen, Hollande, oct. 1975



24. Crime mystérieux aux antipodes

En janvier 1971, nous nous sommes envolés pour Adelaide, où nous étions tête d'affiche du Myponga Open Air Festival. Le tourneur nous avait attirés en nous disant : « Et si vous veniez passer une semaine de vacances ? Tous frais payés ! »

Vraiment génial pour nous ! Nous y sommes allés, et il s'est révélé être un hôte très généreux. Il nous a dit : « Pendant votre séjour : tout ce que vous voulez. »

Et nous en voulions ! Caviar, champagne, que le meilleur. Nous avions quatre limousines à notre disposition, et en plus de ça, il nous avait donné une voiture flambant neuve à chacun. Il nous a dit : « C'est pour vous, au cas où vous voudriez aller quelque part tout seuls, visiter un peu. »

Mauvaise idée. Nous avons décidé d'aller à la plage faire une course au ras de l'eau. L'une des voitures s'est enlisée. En essayant de la tracter, je me suis enlisé aussi.

« Ah, merde ! »

Et puis la marée est montée. A mesure que l'eau se rapprochait, nous nous sommes mis à paniquer. Nous avons retiré les rames d'un bateau qui était là, et nous avons essayé de les glisser sous les roues. Crrrrrac ! Les deux rames se sont brisées. Malgré tous nos efforts, les voitures ne bougeaient pas. Nous avons regardé avec impuissance l'eau recouvrir les voitures. J'ai appelé le tourneur pour lui raconter ce qui s'était passé. Il n'a pas sourcillé et a envoyé un camion pour tracter les voitures, qui bien entendu, étaient complètement détruites.

Pendant la période précédant le festival, j'ai donné quelques interviews à la radio, et lors de l'une d'elle, j'ai déclaré : « Nous nous sentons très seuls, nous aimerions bien qu'il y ait quelques femmes, ici. »

En direct, à l'antenne. Et qu'est-il arrivé ? Des centaines de filles ont débarqué à l'hôtel. Patrick Meehan et moi avons fini avec une fille dans notre chambre et... elle s'est écroulée.

Meehan a dit : « Elle est morte ! »

Oh, Bon Dieu ! Je me suis dit : mon Dieu, elle est morte ! Elle est

morte !

Je voyais déjà les gros titres : « Une jeune femme trouvée morte dans la chambre de deux types ». Je me suis immédiatement dit qu'on nous tiendrait responsables.

Meehan a poursuivi : « Il faut s'en débarrasser ! Il faut s'en débarrasser ! »

Son plan était de la jeter du balcon, et de dire qu'elle était tombée. Nous planions vraiment complètement. Aujourd'hui, je suis effrayé d'avoir eu cette pensée, mais dans ma panique, j'ai suivi le mouvement. Nous l'avons traînée sur le balcon, nous avons essayé de la soulever, et c'est là qu'elle s'est réveillée.

« Bordel, elle est vivante ! »

Elle devait être défoncée, mais nous aurions très bien pu la balancer de là, et je serais devenu un meurtrier de vingt-deux ans.

« Mais, votre Honneur, elle était déjà morte ! »

Je parie que cette fille ne sait même pas ce qui s'est passé. Je vais sans doute me faire arrêter, maintenant. Si elle lit ce livre, elle va sortir du bois : « C'est lui, c'est lui ! »

« Non, c'était Meehan, c'était Meehan ! »

Vraiment, la honte ! C'était un gros festival, tout s'est formidablement bien passé, et le tourneur s'est occupé de nous de façon inimaginable. Nous avons appris plus tard qu'il s'était fait arrêter.

Je me demande bien pourquoi...

25. Poisson volant

En février 1971, nous avons entamé notre deuxième tournée américaine. Elle s'est très bien passée, grâce à nos amis de Mountain. C'était un bon groupe, ils nous ont bien traités et ils avaient plein de drogue. J'ai beaucoup apprécié leur guitariste, Leslie West. C'est toujours le cas. Je lui ai même dit : « J'aime vraiment le son que tu as. J'adore ta guitare. »

Il m'a déniché la même Gibson que lui. Il est venu en Angleterre me l'apporter. Mais elle a été volée. Quand on fait une pause entre deux albums, on entrepose ses guitares quelque part. Un jour, je me suis fait voler quatre guitares dans un lieu de stockage, et celle-ci en faisait partie. La perte de la guitare de Leslie m'a brisé le cœur.

C'est lors de cette tournée que nous avons résidé pour la première fois au Los Angeles Hyatt, surnommé le « Riot » [Emeute], où nous avons rencontré nos premières groupies. Nous ne savions pas bien ce que c'était. En Europe, les femmes n'étaient pas aussi entreprenantes qu'en Amérique. A peine étions-nous entrés dans le hall de l'hôtel que ces filles nous ont sauté dessus en disant : « Ça va ? Vous venez d'Angleterre ? »

Avant même de réaliser ce qui nous arrivait, nous avions une fille chacun. Nous ne pouvions y croire : « Bon sang ! C'est ça, l'Amérique ? »

Et puis, un peu plus tard, on les revoyait, au bras d'un autre. Et c'est là que nous nous sommes dit : « Ah, c'est donc ça, une groupie ! »

A Seattle, nous logions à l'abominable hôtel Edgewater : on pouvait pêcher par la fenêtre. L'hôtel a été construit sur pilotis et surplombe l'eau. On pouvait se procurer une canne à pêche à la réception, pour pêcher par la fenêtre. Et c'est ce que nous avons fait. Je ne sais pas bien pourquoi, d'ailleurs. Un jour, Ozzy était en train de pêcher et a ramené un requin, qu'il a mis dans la baignoire le temps de donner notre concert. Bien évidemment, la pauvre bête est morte, parce qu'elle était aussi longue que la baignoire et que les requins ont besoin d'espace pour respirer. Ozzy a alors entrepris de le découper. Il y avait du sang et des saloperies partout. Il essayait de... Je ne sais pas bien ce qu'il voulait faire.

Bill était dans la chambre en dessous de la mienne, et sa fenêtre était ouverte. J'ai attrapé un requin, qui s'est balancé au bout de ma ligne,

et que j'ai envoyé dans la chambre de Bill. Il a été très surpris. Ce n'était pas une bonne surprise, mais il a été très surpris. Voir un putain de requin entrer par sa fenêtre : aaaaaahh !

Il l'a rejeté dans la mer, mais à compter de ce jour, sa chambre a empesté le poisson. A vrai dire, toutes les chambres sentaient le poisson. On ne pouvait pas laver par terre, vu qu'il y avait des tapis partout. Je ne sais pas ce qu'ils voulaient que les clients fassent avec les poissons qu'ils avaient pêchés.

Un autre jour, nous avons attaché notre ligne à l'une des lampes basiques qui meublaient la chambre. Nous sommes partis et à notre retour un peu plus tard, la lampe avait disparu. Partie par la fenêtre ! On nous présenté la note, pour cette lampe.

Pendant la dernière tournée que nous avons faite avec Sabbath, lors de notre étape à Seattle, Bill et moi sommes retournés à l'Edgewater, en souvenir du bon vieux temps. Ils nous ont fait visiter : il y avait une chambre Led Zeppelin et ils étaient en train de faire une chambre Sabbath.

A nos débuts, tous les hôtels n'acceptaient pas d'accueillir des groupes, à cause de leur réputation. Mais aujourd'hui, nous séjournons tout le temps dans des Ritz-Carlton ou des Four Seasons, des hôtels de luxe. Et à soixante et quelques années, nous ne jetons plus nos téléphones par les fenêtres.

On n'arriverait même pas à les soulever, de toute façon.

26. Numéro 3 : Master of Reality

Paranoid se classa numéro 1 des charts britanniques et, bien qu'il ne fût pas encore sorti en Amérique, nous avons ressenti une pression au moment de créer notre album suivant, *Master of Reality*. Parce qu'une fois qu'on a un album numéro 1, que reste-t-il à faire ? Si le suivant ne se classe pas aussi numéro 1, il n'est pas aussi bon, et il faut donc composer des morceaux qui puissent rendre le prochain album au moins aussi populaire que le précédent.

Le management nous faisait tourner en permanence, avec des plannings bizarres. Parfois nous donnions deux concerts dans la même journée, dans deux villes différentes. Nous n'avions quasiment jamais de pause. A cause de cela, et aussi parce qu'il ne nous restait pas de chansons de nos précédentes séances en studio, nous nous sommes réunis dans une salle de répétition et avons commencé à composer. J'avais quelques riffs, et une fois sur notre lancée, les chansons nous sont venues assez facilement. Il était parfois un peu difficile d'en composer suffisamment pour un album, parce qu'il nous fallait du temps pour élaborer une chanson et la laisser évoluer. Et nous manquions de temps. Surtout après *Paranoid*. Si nous n'avions pas assez de morceaux pour un album, il faudrait en composer un autre en studio. Nous pourrions aussi ajouter quelques parties de guitare aux morceaux, pour les rallonger un peu. J'aimais bien composer aussi des instrumentaux pour guitare, comme « Embryo », qui sert d'intro à « Children of the Grave » sur *Master of Reality*. C'est une petite pièce classique qui permet à l'ensemble de respirer et qui apporte des nuances d'ombre et de lumière. Quand on écoute un album, ou même une chanson, de bout en bout, et que tout est violent, on n'en remarque même pas le côté heavy, parce qu'il n'y a aucun temps de répit. Et c'est pour cela que, parfois au milieu d'un morceau, j'insère un passage plus léger, pour renforcer le côté heavy du riff quand il réapparaît. « Orchid » a la même fonction, et permet d'introduire « Lord of This World ». Je suis tout seul à la guitare acoustique, un peu de calme avant la tempête, qui fait ressortir toute la puissance du reste. Au début, tout le monde pensait : « Hum, c'est bizarre. » Mais nous aimions bien faire des choses atypiques. Nous ne nous disions jamais : on ne peut pas faire ça, on ne peut pas faire de morceaux acoustiques, on ne peut pas utiliser d'orchestre, et cela nous permettait de faire bien plus que du heavy.

Lors de l'enregistrement de *Master of Reality*, en février-mars 1971, je m'y suis vraiment impliqué et j'ai commencé à avoir des idées. Nous avons fait des choses que nous n'avions jamais faites. Sur « Children of

the Grave », « Lord of This World » et « Into The Void », nous nous sommes accordés trois demi-tons plus bas. C'était un essai : jouer tous plus grave pour obtenir un son plus ample, plus lourd. A cette époque, tous les groupes avaient des guitaristes rythmiques ou des claviers, mais nous nous débrouillions avec une guitare, une basse et une batterie, et nous voulions donc les faire sonner le plus large possible. Jouer plus grave semblait apporter plus de profondeur à l'ensemble. Je pense avoir été le premier à faire ça.

Nous n'avions pas peur de tenter quelque chose d'inattendu. Comme avec « Solitude », la première chanson d'amour que nous ayons jamais enregistrée. Ozzy avait un effet de delay sur sa voix, et il la chante joliment. Il a une très belle voix pour les ballades. Sur ce morceau, je joue aussi de la flûte. J'ai essayé toutes sortes de choses sur les albums, même si je ne pouvais pas les jouer, et comme j'avais passé quelque temps au sein de Jethro Tull, je m'étais dit que je pourrais essayer la flûte. Je dois bien admettre que j'en suis resté un niveau de grand débutant. Mais j'ai toujours cette flûte.

Nous avons joué « Sweet Leaf » en étant tous défoncés, vu qu'à l'époque, nous prenions beaucoup de drogue. Pendant que j'enregistrais une partie de guitare acoustique pour un autre morceau, Ozzy m'a apporté un énorme pétard. Il m'a dit : « Allez, prends-en une bouffée. »

« Non, non », ai-je répondu.

Mais j'ai tiré quand même, et j'ai failli m'étouffer. Je me suis mis à tousser comme un malade, ils m'ont enregistré et nous avons utilisé cette bande pour le début de « Sweet Leaf ». Tout à fait adéquat : une bonne grosse toux pour introduire une chanson sur la marijuana... la meilleure prestation vocale de toute ma carrière !

« Into The Void » est l'une de mes chansons préférées avec cette formation ; « Sabbath Bloody Sabbath » en est une autre. Ces deux chansons sont très bien structurées, parce qu'elles ont beaucoup de couleurs, il s'y passe plein de choses. Dans « Into The Void », il y a ce riff initial qui change de tempo au cours de la chanson. Ça me plaît. J'aime bien les choses qui contiennent des passages intéressants.

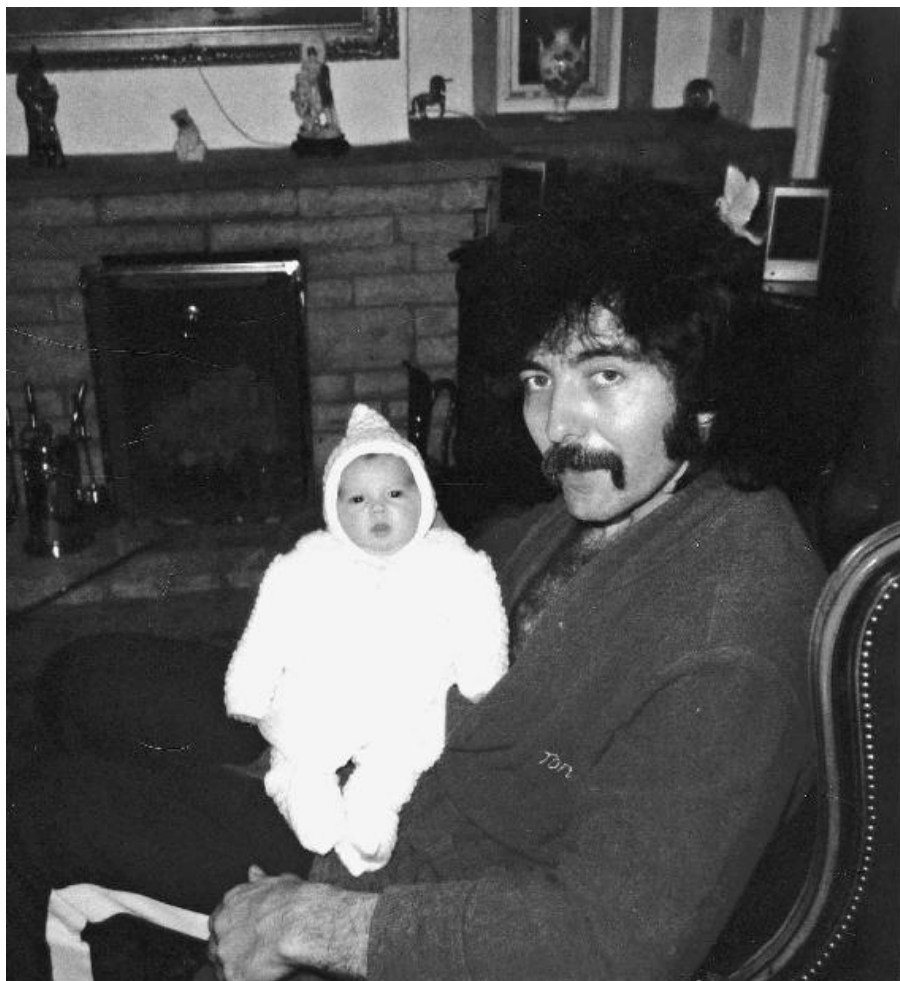
Ozzy n'arrivait pas toujours à chanter les paroles de Geezer. Sur « Into The Void », il a vraiment eu du mal. Il y avait un passage lent, mais le riff sur lequel Ozzy fait son entrée est très rapide. Il devait chanter très vite : « Rocket engines burning fuel so fast, up into the sky they

blast », des mots qui s'enchaînaient très rapidement. Geezer les lui avait tous écrits.

« Rocket whapatatata, c'est quoi ce bordel, je ne peux pas chanter ça ! »

Nous étions morts de rire à le regarder essayer de chanter.

Tout comme nos précédents albums, *Master of Reality* contenait quelques passages controversés. « Sweet Leaf » a choqué quelques personnes à cause de ses allusions à la drogue, tout comme « After Forever » avec la phrase ironique de Geezer : « Would you like to see the Pope on the end of a rope » [aimeriez-vous voir le Pape se balancer au bout d'une corde]. La pochette aussi était de nouveau atypique : on ne voyait que les mots en violet et noir sur fond noir. Un petit côté Spinal Tap, bien avant Spinal Tap. Même si cette fois, on nous avait accordé deux semaines pour enregistrer cet album, toujours avec Rodger Bain à la production et Tom Allom au son, *Master of Reality* était le prolongement musical de *Paranoid*. A l'époque, je trouvais que le son aurait pu être meilleur. C'est le problème quand on est musicien : on aime que les choses soient faites d'une certaine façon, sonnent d'une certaine façon, et il est donc difficile de laisser faire les autres. Quand on s'en remet à quelqu'un d'autre, on ne contrôle plus rien, et quand on écoute le résultat, ce n'est pas ce à quoi on s'attendait. C'est pourquoi je me suis de plus en plus impliqué dans l'élaboration des albums suivants.



Ma fille !



Succès américain pour *Paranoid*.

Quand nous avons enregistré *Paranoid*, je vivais toujours chez mes parents. Ils avaient acheté une nouvelle maison à Kingstanding, près de Birmingham. Ils voulaient s'y installer dès qu'ils auraient vendu la boutique. Maman voulait s'en débarrasser. C'était devenu un fardeau. Dès qu'elle était levée, il fallait ouvrir la boutique, et elle allait au lit immédiatement après la fermeture,. Ils ne pouvaient pas s'absenter. Nous n'avons jamais pris de vacances en famille, ils n'étaient jamais allés à l'étranger.

J'étais fier de la nouvelle maison. Avant qu'ils ne s'y installent, j'avais une clef, et quand je rencontrais une fille, je l'y emmenais : « C'est notre nouvelle maison ! »

Après tout, je ne pouvais emmener personne dans notre ancien chez-nous : « Tiens, assieds-toi sur ce carton de haricots, je t'apporte à boire. »

Quelle idée !

Mais il était temps pour moi d'avoir ma propre maison. Au début, je n'avais pas l'argent pour cela, et quand l'argent a commencé à rentrer, j'étais tout le temps en tournée. Les premiers gros chèques sont de toute façon partis dans une grosse voiture. Dès que j'ai eu une somme d'argent suffisante, je me suis acheté une Lamborghini. Et il y avait donc une Lamborghini garée devant cette maison d'Endhill Road, à Kingstanding. La maison avait coûté 5.000 £ à mes parents ; cette voiture valait cinq fois plus. Laisser cette voiture dehors ! Nous étions fous, à cette époque !

Nous étions tous fanas de voitures. Geezer disait toujours : « Quand j'aurais passé mon permis, j'achète une Rolls-Royce. »

Un jour, en rentrant, j'ai vu une Rolls garée devant la maison d'Endhill Road. Je me suis dit : Ça y est, il l'a fait ! Geezer a passé son permis ! Bill s'est aussi acheté une Rolls-Royce. Parmi les anciens propriétaires de cette voiture, on comptait Frank Mitchell, le célèbre Fou à la Hache, qui a tué beaucoup de personnes, Sir Ralph Richardson, le grand acteur, et maintenant Bill Ward ! Il avait mis des caisses de cidre à l'arrière, comme un bar ambulant. Ozzy n'avait pas son permis, mais ça ne l'a pas empêché de me racheter ma Rolls. C'était sa femme qui conduisait, et il arrivait chez moi avec tous ses chiens sur le siège arrière. Quand je la lui ai vendue, la voiture était impeccable, et

quand il venait me voir, elle était dans un état ! Pleine de merde de chien et autres !

Geezer ne savait pas non plus à prendre soin de sa voiture. C'était l'époque des chaussures à semelles compensées, et celles de Geezer étaient très très hautes. Je ne sais pas comment il pouvait conduire avec. Un jour qu'il était dans le Devon, où les collines sont assez raides, il s'est arrêté à un magasin au sommet d'une de ces collines. Il s'est garé, est descendu, avec ses compensées, et puis tout à coup, quelqu'un dans le magasin a crié : « Regardez ! Il y a une voiture qui dévale la colline ! C'est une Rolls-Royce ! »

« Oh putain ! » a fait Geezer.

Il s'est précipité dehors, titubant sur ses hauts talons, et essayant de courir aussi vite que possible pour ouvrir la porte de sa voiture et l'arrêter. Mais bien sûr Geezer n'a pas réussi à la rattraper et la voiture a dévalé la colline avant de défoncer une barrière et de s'encaster dans un arbre. En rentrant chez lui, il est passé devant chez moi et j'ai entendu le bruit que faisait sa voiture, le « kchh, kchh, kchh » du ventilateur qui raclait contre le radiateur. L'avant était complètement embouti, et Geezer m'a dit : « Je vois pourquoi on appelle ça une Rolls... »

J'ai acheté ma première maison en 1972 à Stafford, au nord de Birmingham. C'était un domaine d'un hectare et demi, avec une piscine. J'ai vite remarqué la maison neuve qui se construisait derrière, et je me suis dit : merde, juste derrière ma piscine ! Mais au lieu de m'énerver, je l'ai achetée pour mes parents. Ils ont quitté leur maison de Kingstanding pour s'installer là. C'était un endroit charmant, tout neuf, avec des moquettes, des salles de bains modernes, la totale. J'ai donné un bout de terrain à mon père pour qu'il élève ses poulets, et il s'y est bien plu. Mais maman avait l'impression d'être au milieu de nulle part, trop loin de la ville. C'était une idée formidable de leur avoir donné cette première maison, mais ils ne s'y plaisaient pas, et j'ai été profondément déçu. Je leur ai dit : « OK, trouvez-vous une maison qui vous plaise, je ne veux pas m'en mêler. Vous me dites, et je vous l'achète. »

C'est ce qu'ils ont fait. Ils ont trouvé une maison à leur goût lors d'une vente aux enchères. A l'époque, j'étais en Amérique et j'ai donc envoyé un type l'acheter à ma place. Et il s'est retrouvé à enchérir contre quelqu'un. Devinez qui ? Ma tante, qui voulait elle aussi la leur offrir ! Je ne l'ai appris que plus tard. Mais c'est nous qui l'avons

emporté, et ils étaient absolument ravis d'y habiter. Papa y élevait des chevaux et des poulets, et il était donc dans son élément. Mais c'était presque trop tard pour lui, parce qu'il commençait à être trop malade pour en profiter ; il y a cependant passé quelques belles années.

J'essayais de prendre soin d'eux, mais ce n'était pas facile. Auparavant, quand nous vivions à Kingstanding, j'avais vu mon père essayer de faire démarrer sa voiture avec sa vieille manivelle, et je m'étais dit : Oh mon Dieu ! Il fait ça tous les matins, cigarette au bec ! C'est affreux, on ne peut pas le laisser faire ça ! Je lui ai donc offert une Rolls-Royce. Maman m'a dit : « Ça ne va pas lui plaire ! »

« Bien sûr que si ! »

Je suis allé chez un concessionnaire et je lui acheté une Rolls pour son anniversaire. Ils la lui ont livrée à la maison, avec une caisse de champagne à l'arrière. Et papa a fait : « C'est quoi, ça ? Je n'en veux pas ! Tu m'imagines aller travailler avec ça ? Qu'est-ce que les gens vont penser ? Et les voisins ? Moi en Rolls-Royce ! »

Bordel ! J'ai dû téléphoner aux gens de chez Rolls-Royce pour leur dire : « Il n'en veut pas.

– Comment ça, il n'en veut pas ? C'est une Rolls-Royce !

– Oui, mais il ne veut même pas monter dedans. »

Ils sont donc revenus la chercher. J'ai demandé à mon père : « Qu'est-ce qui te ferait plaisir, alors ?

– Je ne veux rien.

– Mais tu serais mieux, dans une nouvelle voiture ! Et une Jaguar ?

– Bon, ça sera toujours mieux que ce machin ! »

Je lui ai donc offert une Jaguar 3.4, le modèle classique avec tableau de bord en bois, des boutons partout, et tout. Il n'en voulait toujours pas, mais je lui ai dit : « Papa, tu dois l'accepter. Je ne peux pas me faire rembourser. J'ai acheté cette voiture : ils ne vont rien vouloir entendre, je ne peux pas la leur rendre. »

Il s'en est servi quelque temps, mais il avait du mal. Je me suis dit :

putain, je fais ça pour lui rendre service, et lui, tout ce qu'il me répond, c'est : « Je ne veux pas de ce satané machin. »

Mon père est mort en 1982, à soixante-cinq ans seulement. Maman lui a survécu de presque quinze ans. C'était un homme entêté, très fier, et qui ne se plaignait jamais. Il se contentait de trimmer. Il avait travaillé dur toute sa vie. C'était ce en quoi il croyait : le travail, et rien que le travail. Et il n'a jamais arrêté de fumer. Il a fumé à en crever. Il est mort d'un affaïssement pulmonaire et d'un emphysème.

Un jour, j'ai constaté qu'il avait l'air malade. Comme Black Sabbath avait joué bénévolement à l'hôpital de Birmingham, je connaissais certains spécialistes. Je leur ai parlé de papa, et ils m'ont dit : « Eh bien dites-lui de venir nous voir. »

Papa détestait les docteurs, et j'ai donc répondu : « Non, il est hors de question qu'il vienne à l'hôpital. Pourriez-vous vous déplacer pour l'examiner ? »

Ils ont accepté, et ça l'a rendu fou. Il est devenu enragé, il criait : « Ne me les ramène plus jamais par ici ! »

Ils l'ont tout de même examiné, et ont dit : « Eh bien, son état est préoccupant. »

Mais il n'y avait rien à faire, il ne voulait rien accepter.

Il ne m'a pas laissé lui offrir une maison, ni une voiture... ni une meilleure santé.

28. Lignes blanches et costumes blancs

En Angleterre, tout le monde carburait au hash, à la came et aux cachets, mais en automne 1971, lorsque nous avons été tête d'affiche au Los Angeles Forum, j'ai découvert la cocaïne. J'ai dit à l'un de nos roadies : « Je suis très fatigué.

– Pourquoi tu ne te fais pas un rail de coke ? m'a-t-il demandé.

– Non, pas question. »

Il était Américain, et il avait l'habitude. Il m'a dit : « Ça ira mieux, après. Prends-en juste un petit peu avant de commencer. »

J'en ai pris un petit peu, et je me suis dit : mais c'est merveilleux ! Allez, hop, sur scène et on joue ! Et voilà. Bordel de merde ! Je me sentais en pleine forme sur scène, et bien entendu, la fois suivante, j'en ai repris un peu avant le début du concert. Et puis j'ai commencé à augmenter les doses. Classique.

Pour faire de ce concert un événement un peu particulier, nous avons également joué au Whisky a Go Go sur Sunset Strip. Patrick Meehan nous a dit : « Pourquoi ne pas changer de tenue ? Des costumes blancs, avec des chapeaux hauts de forme et des cannes ! »

Nous avons loué des costumes blancs, qui se sont retrouvés tout poussiéreux en un rien de temps. La plupart des gens rapportent ces tenues toutes propres sur des cintres, mais les loueurs ont dû se demander qui avait porté celles-là.

Ce soir-là, les Beach Boys sont venus nous voir, mais je ne savais pas à quoi ils ressemblaient. En sortant des loges, j'ai vu quelqu'un s'approcher de moi et me demander : « Je peux entrer voir les autres ? »

« Non, non, personne n'est autorisé à entrer dans les loges. »

J'ai été un peu gêné d'apprendre, après, que c'était un Beach Boy.

L.A., les stars du cinéma, le soleil... tout cela nous a fait grande impression. Nous fréquentions les soirées huppées où nous rencontrions de nombreuses stars du cinéma, comme Tony Curtis ou Olivia Newton-John. Mais de toute façon, nous étions défoncés à la coke, comme la plupart d'entre eux. Nous flottions...

Je crois que c'est à la fin de cette troisième tournée américaine que nous avons joué au Hollywood Bowl pour la première fois. Je ne me souviens pas parfaitement de ce concert, parce qu'à la fin, je me suis écroulé. Je suis tombé d'épuisement. Je me souviens d'être arrivé au bout de la dernière chanson, et puis arghhh, boum, fini. Le médecin qui m'a examiné m'a dit : « Vous devez rentrer en Angleterre par le prochain avion, rentrer chez vous et vous reposer. »

J'étais sur le point de faire une dépression nerveuse, et on m'a donc prescrit du Valium à hautes doses. J'étais un putain de zombie. Il fallait vraiment que je me repose. Nous étions allés trop loin, entre notre mode de vie, les tournées et le manque de sommeil. Et aussi les drogues, je suppose. On a diagnostiqué une hépatite à Bill, qui a fini à l'hôpital : il avait toujours un couteau rouillé sur lui, et en ouvrant des palourdes, il s'est entaillé la main. Selon lui, il avait attrapé son hépatite à cause du couteau ou de la palourde. Geezer, qui était végétarien, ne trouvait jamais ce qu'il lui fallait à manger, et entre le manque de nourriture et les drogues, il était devenu affreusement maigre. Il a eu des calculs rénaux et il a fallu aussi l'hospitaliser. Nous tombions en morceaux. Ozzy était sans doute celui d'entre nous qui menait la vie la moins saine, mais c'était le seul qui tenait encore debout.

Nous étions tous au tapis, mais Ozzy ? Frais comme un gardon.

29. Air Elvis

Nous avons démarré 1972 par une tournée anglaise de dix-neuf jours avec le groupe de Glenn Cornick, Wild Turkey. Nous les avons pris en première partie parce que Patrick Meehan s'était associé avec Brian Lane, et qu'ils manageaient ce groupe. Lane était le manager de Yes, avec qui nous avons donc fait notre tournée suivante : trente-deux concerts aux States et au Canada à partir du mois de mars, la tournée Iron Man. Nous et Yes : une combinaison hautement improbable. Ils nous détestaient, parce que je suis sûr que dans leur esprit, ils étaient des musiciens brillants alors que nous n'étions que des gens laborieux. Tantôt ils nous parlaient, tantôt ils nous ignoraient. Très bizarre. Des années plus tard, nous nous entendons tous bien, mais il a fallu du temps. Et ils étaient très drôles sur scène. Si quelqu'un faisait une erreur, il se faisait massacrer. Pour nous, nous ne voyions pas où était le problème : c'est de la musique, quelqu'un fait une erreur, et alors ? Il valait mieux qu'ils ne fussent pas dans notre groupe. Nous faisons un pain toutes les deux minutes. Et là, ils jouaient en première partie, avec leurs morceaux d'intellos, tandis que nous faisons des « boing », des « clunk », des « zzz ». Ils devaient se dire : « Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Qu'est-ce qu'on fait là ? »

Leur clavier, Rick Wakeman, ne s'entendait pas avec eux, et voyageait avec nous aussi souvent que possible. Nous aimions bien Rick. Je crois qu'il aurait aimé jouer avec nous, mais il aurait été trop bon pour ce que nous faisons. Nous voulions quelque chose de très basique, du genre « duh- duuh- duh ». Rien à voir avec la musique de Yes.

Un soir, sur notre tournée précédente, nous étions dans le même hôtel qu'Elvis. Nous l'avons vu entrer avec tous ses gardes du corps et aller au dernier étage. Nous avons été invités à monter pour le voir jouer. Ce soir-là, j'étais avec une nana, et j'ai donc dit : « Moi, je n'y vais pas. »

Je l'ai regretté par la suite, parce que je n'ai pas pu voir son spectacle et je n'en ai plus jamais eu l'occasion.

Lors de cette tournée, nous avons fait l'aller-retour entre L.A. et Vegas en avion, dans un appareil qui appartenait à Elvis. Très bizarre : tous les sièges étaient en peau de léopard, très tape-à-l'œil. L'hôtesse de l'air nous a présenté un plateau de sandwiches multicolores. Je lui ai demandé : « Bon sang, qu'est-ce que c'est que ça ? »

– Du pain coloré.

– Ah. »

C'était sans doute quelque chose qu'appréciait Elvis. Mais c'était un chouette avion. Nous l'avons utilisé, nous nous sommes bien tenus et nous l'avons laissé en bon état, parce que, bien sûr, nous étions remplis de respect. Après tout, il s'agissait d'Elvis !



Brian May, moi et Eddie Van Halen en 1975.



Ronnie, Vinny, moi et Geezer, à Buffalo, NY, décembre 1981.

30. Aveuglés par la neige

Nous avons mis pas mal de temps à composer et répéter l'album *Volume 4*. Ce n'est pas que nous avions plus de difficultés à créer des choses, mais le pub n'était qu'à un kilomètre, ce qui fait que lorsque nous commençons à avoir des idées, ça tournait vite à « Ah, oh... »

Et tout le monde filait au pub pour « un » verre.

Je me disais : moi, je n'y vais pas ; je reste là, et j'essaie de trouver quelque chose. Je jouais un peu, une heure, deux heures, trois heures, et ils revenaient, complètement faits : « T'as trouvé ? »

Génial ! Je me sentais vraiment sous pression.

Lorsqu'on nous a proposé d'aller enregistrer aux Etats-Unis, nous étions tous très favorables à cette idée. C'était un moyen d'éviter le percepteur d'impôts anglais, et de plus les tarifs des studios étaient bien mieux là-bas, bien moins chers. Plus important encore, nous pensions que ce serait bien d'aller ailleurs pour essayer de trouver une nouvelle atmosphère. Nous sommes partis pour Los Angeles en mai 1972. Patrick Meehan connaissait John Dupont, de la firme Dupont, qui fabriquait des briquets, de la peinture, tout ça. Une grosse – énorme – entreprise. Nous avons loué sa maison à Bel Air. C'était un endroit immense avec une grande pièce, une sorte de salle de bal, qui donnait sur la piscine. Il y avait une vue superbe sur L.A., la totale. Nous vivions tous là, le groupe, Meehan, et deux Françaises au pair fournies avec la maison.

En Amérique, les vibrations étaient incroyables. Le Record Plant, où nous avons enregistré, était un studio dernier cri, bien meilleur que ce dont nous avions l'habitude. Nous avons décidé de produire *Volume 4* nous-mêmes. Ce n'était pas que nous en eussions assez de Rodger Bain, pour moi, il était très bien. Mais nous avons passé tant de temps en studio que nous avons l'impression de pouvoir nous débrouiller tout seuls. J'ai entendu dire que depuis, Rodger a disparu et refuse d'adresser la parole à quiconque. Je ne comprends pas. Je me demande quelles peuvent être ses raisons.

Patrick Meehan s'est également donné le titre de producteur. Là encore, je me demande bien pourquoi. C'est vrai qu'il était présent, il était dans la salle de contrôle et je suppose qu'il a dû se dire : tiens, je vais ajouter mon nom. A une ou deux reprises, il a peut-être dit : « Et si on essayait ça... » mais voilà toute sa contribution à la production

de l'album.

Comme nous le produisions nous-mêmes, tout le monde disait : « Je veux qu'on monte le son de ma basse », « Je veux ci », « Je veux ça », mais ça s'est bien passé. Ce n'est que plus tard, à partir de *Sabbath Bloody Sabbath*, que j'ai vraiment commencé à fourrer mon nez plus avant dans le processus.

L'enregistrement a pris six semaines, peut-être même deux mois. Pendant ce temps, nous avons également installé du matériel dans notre maison de Bel Air, où nous avons composé les dernières chansons. Nous étions dans un environnement différent, tout le monde était plus positif, et nous avons un objectif : « Il faut le finir ! »

Nous continuions à déconner et à faire des blagues idiotes, mais les idées et les chansons nous venaient facilement. Sans doute les choses étaient-elles aussi accélérées par les énormes quantités de cocaïne dont nous disposions. Et nous en avions beaucoup. Elle arrivait dans des boîtes scellées de la taille d'un haut-parleur, remplies de dossiers recouverts d'une pellicule de cire. Il fallait gratter la cire, et dessous, c'était de la pure, un truc fantastique, et en quantité. On se prenait pour Tony Montana dans *Scarface* : on en mettait un gros tas sur la table, on en faisait des lignes et puis on en prenait un peu ; enfin, beaucoup. La rumeur a circulé, et bientôt, d'autres musiciens, beaucoup de femmes et de nouveaux « amis » sont arrivés chez nous, et tout le monde pouvait se servir.

Un jour ensoleillé, nous étions installés dans le salon de télé autour d'une table couverte de cocaïne et d'herbe. Cette maison avait des boutons dans toutes les pièces. Bill a cru que c'était pour appeler la bonne et a appuyé dessus, mais c'était une alarme qui appelait la putain de police de Bel Air. Quelques minutes après, je me suis levé et par la fenêtre j'ai vu six ou huit voitures de police dans l'allée. J'ai hurlé : « Vite, la police ! »

Tout le monde a éclaté de rire.

« Je suis sérieux, c'est la police ! »

« Ha ha ha ! »

J'ai dû aller en choper un et lui dire : « Regarde ! »

Et là : « Oooh, c'est la police ! »

Nous avons rapidement ramassé toute la coke et la came qui étaient sur la table. Nous avons aussi des réserves personnelles dans nos chambres, alors nous nous sommes précipités là-haut et nous avons essayé d'en sniffer le plus possible avant de jeter le reste dans les WC. Puis nous avons dit à l'une des au pairs : « Vite, va ouvrir ! »

Elle y est allée, et bien entendu, la police est entrée. Nous étions tous assis dans la salle de bal, tous très calmes en apparence, les yeux exorbités. Ils nous ont demandé : « Qu'est-ce qui se passe, ici ? »

« Heu, rien... pourquoi ? »

Il était évident que nous étions à l'ouest. Ils voulaient savoir ce que nous faisons là, et nous leur avons expliqué que nous avions loué la maison, etc etc. L'enfer sur Terre. S'ils nous avaient fouillés, les choses auraient pu très mal se passer pour nous. Mais ils sont partis après avoir entendu notre explication selon laquelle Bill s'était trompé de bouton.

Nous avons dû tirer la chasse d'eau à répétition. Mais bien entendu, ensuite, ça a été : « Oh, putain, il n'y en a plus, les mecs ! Vite, rappelle le type ! Dis-lui de passer ! »

Mais au Record Plant, nous étions un peu plus sérieux. Avoir le contrôle en studio nous laissait libres de faire davantage d'expériences. Nos trois premiers albums étaient vraiment du même tonneau, mais avec *Volume 4*, nous avons commencé à introduire des choses différentes. J'avais découvert un piano dans la salle de bal de la maison, et j'en jouais après avoir pris des lignes de coke par million. Je n'avais jamais joué de piano, et c'est là que j'ai commencé à apprendre à jouer, en deux semaines. En fait, je restais debout toute la nuit avec un rail de coke, je jouais un peu, un autre rail de coke, piano, ce qui fait que j'ai dû rester debout quelque chose comme six semaines. Et c'est ainsi que j'ai composé « Changes ». Ozzy est entré, et a dit : « Oh, j'aime bien ! » et il s'est mis à chanter dessus. Nous avons ajouté un mellotron, sur lequel Geezer a commencé à jouer un accompagnement, quelque chose d'orchestral. Et voilà, nous avons décidé de l'enregistrer. Ça sonnait vraiment bizarrement : je n'arrivais pas à croire que c'était nous. J'ai même été très gêné, parce que quand nous l'avons enregistré au Record Plant, Rick Wakeman est entré et a demandé : « Qui est-ce qui est au piano ? »

J'ai pensé : Oh non, il va dire que c'était de la merde.

Mais ça lui a plu.

Je suppose que nous aurions pu demander à quelqu'un de jouer cette partie de claviers, mais Geezer et moi voulions le faire tout seuls. Nous étions tous les deux débutants, c'était un défi.

« Changes » était un morceau atypique, mais « FX » était carrément barré. Quand nous l'avons enregistré, nous étions quasiment nus. Quand on passe des heures en studio à fumer de l'herbe, on devient un peu fou. Nous nous sommes mis à jouer, et à danser à moitié nus, en faisant les idiots. J'ai cogné ma guitare avec ma croix, et ça a fait « boing ! » et tout le monde a fait : « Ooh ! »

« Boing ! »

« Aaah ! »

Et tout le monde s'est mis à danser à côté de la guitare, en lui cognant dessus. Nous étions en train de nous amuser. Nous n'avions pas l'intention d'utiliser ça, mais ça a été enregistré avec un effet delay : nous nous sommes dits : « Hmmmm, tiens tiens ! » et nous l'avons gardé sur l'album. Je travaille toujours beaucoup chaque chanson, pour insérer toutes les petites modifications et tout, et là, nous avons un morceau créé accidentellement, parce que deux ou trois types défoncés s'amusaient à cogner sur ma guitare, et ça a fini sur l'album ! Quelle blague ! Si seulement nous avions des vidéos de ce moment ! Ce serait fantastique !

Ou pas.

« Laguna Sunrise » fut inspiré par un lever de soleil sur Laguna Beach. J'étais là-bas avec Spock, un type de notre équipe qui était aussi très bon guitariste. Nous avons passé une nuit blanche, et j'avais commencé à jouer sur une guitare acoustique et à développer cette idée. Nous avons essayé de composer un accompagnement orchestral pour cette chanson. Je n'avais encore jamais fait cela, puisque nous n'avions encore jamais utilisé d'orchestre. Je ne sais pas écrire la musique, mais Spock savait, et nous avons donc essayé de noter une partition pour orchestre : « C'est quoi, ce point, là ? OK, écris. »

Nous sommes allés au studio, mais bien entendu, l'orchestre a refusé de jouer ça. Les musiciens voulaient que leurs parties fussent écrites correctement, et quand nous avons réussi à le faire faire, ils ont été formidables. Sur la fin de « Snowblind », nous avons encore mis un

orchestre, et plus tard encore sur « Spiral Architect », de l'album *Sabbath Bloody Sabbath*. Et sur « Supertzar », dans l'album *Sabotage*, c'est moi qui joue une partie de guitare heavy par-dessus un chœur et une harpe. Je faisais des trucs comme ça pour donner un son différent à notre musique.

Bill a failli ne pas survivre à cet enregistrement. Un soir que nous explorions la maison, nous avons trouvé de la peinture Dupont dans le garage. Nous avons pris des bombes de peinture dorée et une de laque transparente. Puis en rentrant dans la maison, nous avons trouvé Bill par terre, rond comme une queue de pelle. Nous lui avons demandé : « On peut te peindre ? »

Et bien entendu, il a dit oui.

Nous l'avons déshabillé, nous avons pulvérisé la peinture sur lui, et il s'est retrouvé tout doré. Puis nous avons pris la bombe de laque, que nous avons aussi pulvérisée sur lui. C'était vraiment drôle. Bill était par terre, tout brillant, et puis il a commencé à faire de petits bruits bizarres. Puis il s'est mis à vomir et il a fait une violente syncope.

Bordel de Dieu !

Nous avons appelé une ambulance, tout en nous disant : « Mais comment diable allons-nous expliquer ça ? »

« Quel est le problème ? »

« Eh bien... il est allongé par terre et il est... doré. »

Et, essayant d'avoir l'air sérieux : « Il ne va pas bien du tout. »

« Pardon, qu'est-ce qui ne va pas, exactement ? »

« Eh bien... il a été peint en doré à la bombe, et il est à poil par terre. »

Ils sont arrivés, et nous ont passé un savon monstrueux : « Bande de crétins ! Vous ne voyez pas que vous auriez pu le tuer ? »

Tout était doré, son cul, sa barbe, la totale. Apparemment, cela avait bouché ses pores, et on peut en mourir. Ils nous ont demandé de leur montrer les bombes de peinture que nous avons utilisées, ainsi que la

laque. Ils ont examiné les étiquettes, l'air très inquiet, puis ils lui ont fait une piqûre de quelque chose. Pendant ce temps, nous étions là comme de petits garçons penauds, à demander : « Il va s'en sortir ? »

Nous nous sommes précipités au garage où nous avons trouvé des dissolvants que nous avons utilisés pour lui enlever cette peinture dorée aussi vite que possible. Nous avons eu un mal fou à le nettoyer. L'idée était marrante, mais elle s'était retournée contre nous.

L'enregistrement de *Volume 4* fut formidable. Nous avions la maison Dupont, il faisait beau, nous avions la piscine, des femmes, tout. Et de la coke, des tonnes de coke. Nous nous amusions tellement que nous ne voulions pas que cela s'arrête.

Un jour, vers la fin de notre séjour, nous avons été un peu loin. Nous étions à la maison, et nous avons commencé à faire les fous. Nous avons commencé à nous jeter des trucs, et finalement, nous avons apporté à l'intérieur un tuyau d'arrosage pour nous asperger. Ozzy s'est peinturluré de plusieurs couleurs, ce qui a mis un sacré bazar. Et puis on a sonné à la porte. C'était le propriétaire de la maison, John Dupont. Ozzy est allé ouvrir, trempé et couvert de peinture. Dupont lui a fait : « Qu'est-ce qui se passe, ici, bon sang ? »

Il est entré, et c'était un vrai bordel. J'étais là, le tuyau d'arrosage à la main, et je lui ai dit : « Ah, bonjour, ça va ? Ravi de vous rencontrer. »

Il a remonté les bretelles à Patrick Meehan, et nous avons dû le rembourser. Le problème a été réglé par de l'argent. Comme s'il n'en avait pas assez, ce John Dupont !

Mais ce genre de délires se produisait parce que nous étions heureux, là-bas. Nous répétions, avions des idées, composions la journée et le soir, nous allions au Rainbow Bar ou autre, et faisons la fête.

Toute cette époque fut l'un des meilleurs moments de nos vies, et un morceau comme « Snowblind » illustre bien le rôle joué par une certaine drogue. C'est pour cela que, sur la pochette de l'album, nous avons écrit : « Nous voudrions remercier la formidable compagnie COKE-Cola. »

Juste un petit clin d'œil pour remercier nos fournisseurs. Il y a deux ans, j'ai de nouveau loué une maison à Bel Air, alors que nous étions en train de travailler sur des chansons pour l'album de Heaven & Hell, *The Devil You Know*. La maison Dupont était sur Stradella Road, et

comme je me promenais beaucoup à pied, je passais devant tous les matins. Apparemment, elle appartient aujourd'hui à Jaclyn Smith, ancienne Drôle de Dame, et j'essayais tout le temps de voir à l'intérieur, pour l'apercevoir.

Mais je n'ai jamais réussi.

31. Où le capitaine panique

Lors de notre tournée américaine de l'été 1972, nous voyagions dans un avion privé. Nous allions quelque part, y passions quelque temps pour donner nos concerts dans le coin, puis nous repartions en avion faire la même chose ailleurs. Dès que c'était possible, nous restions en Floride pour passer la journée sur la plage. Voyager en avion privé était une idée de Meehan. Nous l'avions déjà fait en 1971 sur la tournée *Paranoid*. Cette année-là, en mars, nous étions en tournée aux Etats-Unis avec Fleetwood Mac, et ils ont fait un trajet avec nous. Ozzy était assis à l'avant, et nous discussions à l'arrière. Soudain, l'avion a piqué du nez en faisant « Vroooooom ! »

Ozzy avait pris les commandes ! Je ne sais pas pourquoi le pilote l'avait laissé faire ! Je me suis chié dessus. Bordel de merde ! Mais bien entendu, Ozzy trouvait ça hilarant. Et comme tout le monde hurlait et criait, il a remis ça : « Woo-hoo ! »

Ça n'a pas arrangé la phobie des avions de Bill. Cela le terrifiait, et il devait prendre du Valium avant d'embarquer. Il a donc commencé à prendre la voiture plutôt que l'avion. Il avait un mobil-home GMC que son frère, Jim, conduisait d'un concert à l'autre. De temps en temps, ils devaient s'arrêter sur une aire pour vider le réservoir des toilettes. Un jour, Jim a appuyé sur le bouton censé ouvrir le réservoir, mais rien ne s'est produit ; Bill a donc décidé d'aller voir sous le camion quel était le problème. Il s'était mis à la CB, comme les routiers, et il était dans une phase où il parlait comme ça, du genre « Break, voilà un bouledogue, 10-4 ! » Bill était donc sous son bus, à dire : « Négatif, pour la merde, Jim, négatif pour la merde. Il ne se passe rien, négatif ! »

Il était en train de taper dessus, quand son frère a tiré sur un levier, et toute la merde et les eaux usées bleues lui sont tombées dessus.

Bwwêêêêrk !

Bill a simplement dit : « Positif, pour la merde, Jim, positif pour la merde. »

Jim a fait avancer le bus, et on a pu voir la silhouette de Bill dessinée sur le sol au milieu d'un paquet de merde. Il en avait plein la figure, on aurait dit l'Etrange Créature du Lac Noir. Un grand classique !

Sacré Bill !

32. Un mariage en blanc

Ma première épouse avait pour nom Susan Snowdon. Je l'avais rencontrée par l'intermédiaire de Patrick Meehan, dans ses bureaux de Londres. Meehan était lui-même issu d'une famille très aisée. Il fréquentait le beau monde, portait des costumes, roulait en Rolls et avait ses entrées dans tous les lieux branchés. Je suppose que c'est ainsi qu'il avait rencontré Susan. Elle voulait chanter, et je lui ai donc dit : « Je vais t'écrire une chanson. »

Bien entendu, je n'en ai jamais rien fait. Un jour, elle est arrivée chez moi, et nous nous sommes retrouvés dans une situation quelque peu embarrassante : j'ai découvert qu'elle ne savait pas chanter et elle a découvert que je ne lui avais pas écrit de chanson. Mais nous sommes tout de même allés dîner ensemble, et c'est ainsi que tout a commencé.

Nous étions complètement à l'opposé l'un de l'autre. Les parents et la famille de Susan étaient plutôt sympa, mais certains de ses amis, bon sang ! « Oh, et qu'est-ce que tu fais ? Tu joues du... ah, comment dit-on ? Bling, blang, ah, c'est ça que tu fais ? »

Très condescendants. Je ne voulais vraiment rien avoir à faire avec eux. Susan avait envers mes amis la même réaction que moi envers les siens, ce qui fait qu'elle allait voir ses amis pendant que j'allais voir les miens. Cela ne semble peut-être pas un très bon début pour une relation, mais la nôtre a duré huit ans, une durée plutôt respectable. Bien sûr, j'étais en tournée la plupart du temps. Notre relation était très particulière. A vrai dire, elle a toujours été trop classe pour moi.

Nous devions nous marier le 3 novembre 1973. Avant de pouvoir épouser Susan, j'avais dû rencontrer ses parents dans leur immense manoir et demander sa main à son père. En arrivant là-bas, j'étais terriblement nerveux. Ils avaient sorti les gâteaux, le thé, la théière, les petites soucoupes, et je priais pour ne rien casser. Mais son père et sa mère étaient des gens très simples et très honorables. Je me suis très bien entendu avec eux. Il était entendu que le jour du mariage, la réception aurait lieu chez eux. Et je me disais : « Bon Dieu, qu'est-ce qui va se passer quand ils vont rencontrer mes amis ? »

Mais avant cela, je devais survivre à mon enterrement de vie de garçon. Il n'y avait que John Bonham, moi et un chauffeur. Nous avons fait plusieurs clubs de Birmingham, et notre ultime étape, juste avant la fermeture, fut pour le Sloppy's, sur Corporation Street. John a

dit : « Allez, on va prendre un dernier verre. »

C'est ça, un dernier... il a demandé douze bouteilles de champagne et douze verres, et quand tout a été aligné sur le comptoir, il a dit au barman : « Allez, versez. »

Je croyais qu'il voulait régaler tout le club, mais pas du tout : il m'a dit : « C'est pour toi. »

« Va te faire foutre, John ! Je me marie demain ! Si je bois tout ça, je ne pourrai jamais y être ! »

« Eh bien je vais le faire, moi ! »

Et il l'a fait. Et bien entendu, une demi-heure plus tard, il était ivre mort et faisait : « Whuehheu... »

Pour ne rien arranger, le club allait fermer et nous devions sortir. Le Sloppy's était à l'étage et l'escalier était raide. En sortant, John a attrapé par le cou le gérant du club et le type est tombé dans l'escalier. Il s'est fait mal et n'était vraiment pas content. Le chauffeur et moi avons fini par traîner Bonham hors du club et dans la voiture, et nous l'avons ramené en premier. Quand nous sommes arrivés chez lui, il n'avait pas ses clefs. Il était quatre heures du matin. J'ai sonné : rien. Re-sonné : toujours rien. Puis on a allumé la lumière à l'étage ; sa femme, Pat, a ouvert une fenêtre et a crié : « Je ne le laisserai pas rentrer ! »

J'ai dit : « Pat, s'il te plaît, laisse-le rentrer. Je me marie demain, et il faut qu'il soit là.

– Il ne rentrera pas !

– Je t'en prie ! »

Finalement, Pat a dit : « Bon, d'accord, mais dans ce cas, il ne monte pas ! Il peut rentrer, mais il n'a qu'à dormir en bas. »

« OK ! »

Elle est descendue nous ouvrir, puis elle est remontée en courant. Nous avons porté John à l'intérieur, dans le couloir, nous l'avons assis contre un radiateur et je lui ai dit : « Tu ne seras pas en état, demain,

hein ? »

Il a levé le pouce en bredouillant : « Si, si, je serai là ! »

Le chauffeur m'a ramené à la maison, et je me disais : Bon Dieu, John ne sera jamais là, et je vais me retrouver sans témoin !

L'heure du rendez-vous était absurdemement matinale, et je n'en ai pas cru mes yeux quand, à huit heures pile, j'ai vu Bonham remonter mon allée en haut-de-forme et queue-de-pie, sur son trente-et-un. Il vivait à une bonne demi-heure de chez moi, et je n'avais pas encore eu le temps de me raser ou autre. Quand j'ai ouvert la porte, il était en pleine forme, débordant d'énergie : « Je suis prêt, et toi ? »

Moi, j'étais dans un état bien pire que lui. Nous sommes montés dans la voiture où, bien sûr, nous nous sommes immédiatement fait quelques lignes. C'est là que je me suis dit : Aïe, la journée va être longue ! Nous sommes arrivés à l'église et en attendant d'entrer, tous nos copains ne cessaient de disparaître derrière le bâtiment, l'un après l'autre, pour aller se faire un rail. A leur retour, ils reniflaient en disant : « C'est bon ! »

Et puis un autre s'éclipsait : « Je reviens ! »

Du côté de ma femme, tout le monde se demandait où ils allaient, et je me disais : « Bon Dieu, je ne vais pas y arriver ! » Une fois dans l'église, tous mes amis reniflaient et se raclaient le nez, on n'entendait que ça dans l'édifice, c'était affreux ! Et de l'autre côté, ils étaient tous impeccables et comme il faut.

J'avais composé un instrumental intitulé « Fluff ». Quand Susan s'est dirigée vers l'autel, on a fait partir la bande, mais elle s'est détraquée : le morceau a commencé, s'est arrêté, a redémarré, et tout le monde a pouffé. Un vrai désastre.

Quand le prêtre a dit : « Quelqu'un dans l'assistance souhaite-t-il s'opposer à l'union de ces deux personnes ? », j'étais persuadé que quelqu'un allait dire quelque chose. Mais personne ne l'a fait. Ils se sont contentés de ricaner. J'ai été sacrément soulagé de sortir de cette église.

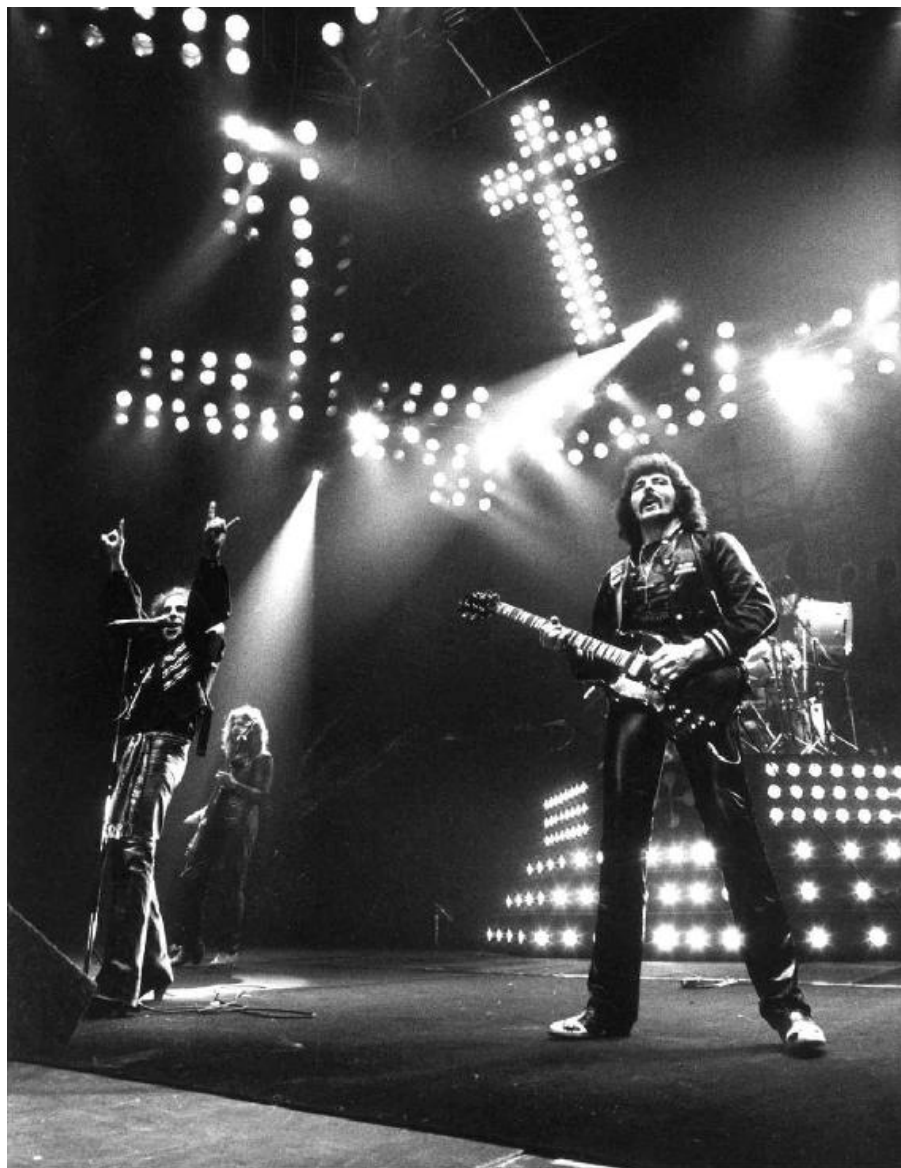
Une fois à la maison pour la réception, ils ont recommencé à s'éclipser. Encore des lignes. Ma belle-mère me disait : « C'est drôle, vos amis ne mangent rien ! »

Bien sûr, je me suis contenté de répondre : « Ah oui ? C'est bizarre. »

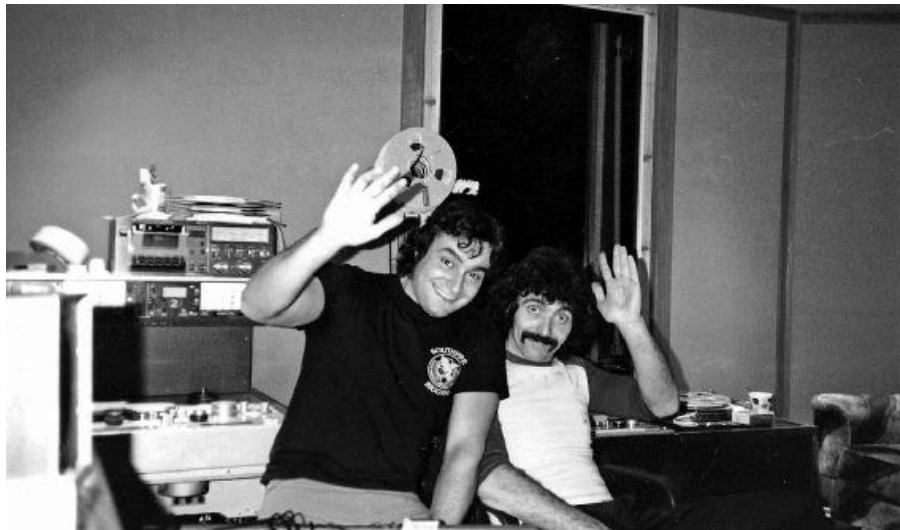
John Bonham, Ozzy et quelques autres étaient des buveurs notoires, qui mettaient le bazar après quelques verres. C'est pour cela que nous avons jugé préférable de ne porter qu'un seul toast au champagne, puis de ne plus boire d'alcool après. Mais ça n'a pas très bien marché. Nous avons bu le champagne, puis nous avons rempli nos verres de jus de pomme, et là, Bonham a tout recraché en disant : « Putain, du jus de pomme ! »

Du côté de Susan, personne ne jurait jamais, et je me suis dit : « Aïe, ça va faire un scandale ! » Ma mère a sauvé la situation : elle a dit à Bonham : « Ne t'en fais pas, John. On va aller chez moi, j'ai plein d'alcool, là-bas. »

Ils se sont éclipsés chez maman, où ils ont continué à boire. Sans elle, de précieux bibelots auraient sans doute été fracassés contre les murs, à cause de ce jus de pomme !



Geezer, Ronnie et moi, Toledo, Ohio, novembre 1981.



Vinny a remplacé Bill à la batterie, en 1980..

33. Dans la grande maison

Susan ne voulait pas habiter chez moi à Stafford, et nous avons donc décidé d'emménager entre Londres et Birmingham. Nous cherchions à acheter une maison, mais rien ne nous plaisait. Un jour, son père nous a dit : « Pourquoi ne viendriez-vous pas habiter ici ? Cette maison est bien trop grande pour nous. »

Sue a répondu : « C'est une idée ! »

Et ainsi fut fait. Nous disposions d'une grande partie de cette énorme maison de 200 pièces. Mon beau-père a érigé un mur entre leurs quartiers et les nôtres, et nous avons vécu là quelque temps.

Comme à Carlisle, nous n'étions pas les seuls à habiter là. Une nuit, j'ai vu une apparition monter les escaliers. Ce n'était pas une personne en trois dimensions, plutôt une silhouette. Et j'ai assisté à d'autres phénomènes bizarres là-bas. Les serrures de toutes les pièces étaient munies de grosses clefs à l'ancienne. Un soir, j'étais dans le salon, mon attaché-case ouvert devant moi. Je l'ai refermé avant de monter me coucher. Soudain, j'ai entendu un grand bang et je me suis précipité en bas. Un des grands tableaux s'était décroché du mur. En entrant dans le salon, j'ai trouvé mon attaché-case ouvert. Et quand j'ai voulu ouvrir la porte, j'ai vu qu'il n'y avait plus de clef. Plus une seule. On ne les a jamais retrouvées. J'ai raconté ça à mes beaux-parents qui m'ont répondu : « Oui, il y a un fantôme dans la maison. Mais c'est un gentil fantôme. »

Ce genre de choses vous pousse à réfléchir. Déjà les esprits frappeurs peuvent être assez terribles... mais ces fantômes pouvaient bouger des objets ! J'ai toujours pu voir des choses que la plupart des gens ne voient pas. J'ai du mal à en parler, parce que les gens se disent : « Ouais, c'est ça, il a abusé des drogues ! » Mais j'ai vraiment vu des choses, comme le fantôme de Carlisle. Je l'ai vu comme je vous vois.

Je me suis toujours demandé ce qui se passait après la mort, quand on passe dans l'au-delà, et j'ai essayé de trouver des réponses dans les livres. Pendant que j'habitais dans cette grande maison, j'ai lu beaucoup d'ouvrages de Lobsang Rampa. Cet auteur affirmait avoir été moine tibétain, avant de passer le reste de sa vie dans le corps d'un Anglais, du moins à l'en croire. J'ai commencé à m'intéresser à ces histoires d'expériences extracorporelles, de voyage astral. J'y croyais vraiment, et j'avais envie d'essayer. Je m'y suis préparé, j'y ai réfléchi et j'ai essayé quelques fois, mais rien ne s'est produit. Et la première

fois que j'y suis finalement parvenu, je suis sorti de mon corps avant de le réintégrer brutalement, avec une secousse. On sent qu'on est retenu quand notre corps astral quitte notre corps : on sent une traction dans la colonne vertébrale. J'ai dû avoir peur, et j'ai tout de suite réintégré mon corps.

Après cette première fois, j'étais décidé à y arriver vraiment. J'ai continué à m'entraîner. Il faut être seul dans une pièce et être très très détendu, mais sans aller jusqu'à s'endormir, parce qu'il faut rester conscient. Et puis il faut se concentrer pour partir. Au début, c'est drôle, on a l'impression de tomber. La plupart des gens connaissent la même sensation quand ils s'endorment. On se sent partir et ooh : une secousse. C'est lorsque le corps astral réintègre le corps au cours d'un rêve. On s'endort et on est sur le point de quitter son corps, mais si l'on bouge, paf, on revient, et c'est là que se produit cette secousse.

Au bout d'un moment, ça a marché. Je suis sorti de mon corps. C'était bizarre. Je flottais autour de la pièce et je me voyais du haut du plafond. Et puis je pouvais sortir de la pièce, traverser les murs et même monter sur le toit. Ça a l'air fou, mais une fois, je suis même allé sur la plage.

Puis on revient. On est lié par un filin argenté qui nous ramène. Si jamais ce filin se rompt, on ne revient plus : cela peut être risqué. Quand on rêve et que le corps astral quitte le corps, s'il y a une entité dans les parties inférieures du monde astral et qu'elle tire sur ce filin argenté pour vous embêter, c'est là qu'on a des rêves horribles. Cela peut être causé par les drogues, l'alcool, n'importe quoi. Je sais que ça a l'air curieux, mais j'ai vécu tout cela et cela m'a ouvert un nouvel univers.

J'ignore pourquoi je ne le fais plus. Je n'ai pas poursuivi. J'ai essayé deux ou trois fois : rien. Je n'arrive plus à quitter mon corps. Mais à cette époque, j'y arrivais assez facilement. Je suis même parvenu à y arriver sans m'endormir.

Je continue à croire que l'on peut accéder à un niveau non-physique de l'existence. Quand on meurt, c'est là que l'on va et c'est de là que l'on peut passer en revue sa vie passée, grâce à quelque chose appelé les annales akashiques. Je crois vraiment que ça se passe ainsi : on peut vérifier si l'on a atteint le but que l'on désirait et si ce n'est pas le cas, on peut renaître dans un autre corps et essayer de nouveau...

Pour revenir à la réalité de cette grande maison, j'ai voulu la rebâtir et

la redécorer. J'ai téléphoné à une entreprise, à la suite de quoi la camionnette d'un peintre et décorateur a remonté mon allée. Il est entré dans la maison, l'a examinée, puis il a fait demi-tour et est reparti. Je n'arrivais pas à trouver des gens disposés à se charger d'un chantier aussi gros, et j'ai été obligé de faire affaire avec des entreprises spécialisées dans les écoles. On ne peut plus acheter de propriétés aussi vastes, mais à l'époque, elles étaient encore abordables. Aujourd'hui, c'est devenu un superbe hôtel, Kilworth House. La vieille salle de billard est devenue la salle à manger, et la serre est intacte, car il n'en existe que trois dans le pays et qu'elle est classée. A l'époque, je n'y faisais pousser que des tomates et quelques plantes exotiques. Mais ce que cette maison contenait de plus exotique, c'était sans doute ce mec d'Aston, aux cheveux longs, qui quelques années plus tôt seulement partageait sa chambre minuscule avec un pensionnaire venu de nulle part, des boîtes de petits pois par millions et un téléphone qui ne cessait de disparaître.

34. Où je suis seul contre la nature

Le 2 janvier 1973, nous nous sommes envolés pour la Nouvelle-Zélande, pour le Great Ngaruawahia Music Festival pour la Paix près de Hamilton City, que devaient suivre quelques concerts en Australie. Sur le chemin, l'avion s'est arrêté à New Delhi, à Singapour, bon sang, et partout où il le pouvait, et nous étions obligés de descendre, de patienter une heure, et de remonter. Cela a duré une éternité. Nous étions soûls, puis sobres, soûls, puis sobres...

Lors de ce Festival Ngaruawahia, quelqu'un a dressé une grande croix sur une colline avant d'y mettre le feu. Je ne sais pas pourquoi il a fait ça, mais le spectacle était vraiment formidable. Je ne me rappelle pas grand-chose d'autre. Le trajet pour y aller est encore gravé dans mon esprit, mais le souvenir du concert en lui-même est parti en fumée comme cette croix.

Après la Nouvelle Zélande, nous avions un peu de temps avant nos concerts suivants en Australie. Patrick Meehan a dit : « On va faire une pause : allons aux Fidji ! »

Et nous sommes partis. De nouveau, ce fut un vrai calvaire pour arriver là-bas, et après l'atterrissage, le trajet en voiture sur une piste conduisant à un hôtel perdu au milieu de nulle part fut abominable. L'endroit était magnifique, au bord d'une plage tout aussi magnifique, mais la nuit, les choses prenaient une autre tournure.

Cet hôtel comportait un bar en plein air. Il n'y avait pas de drogues aux îles Fidji, mais on buvait beaucoup. Quand je rentrais dans ma chambre au milieu de la nuit, il y avait tellement d'insectes et de cafards sur l'allée que mes pas faisaient « crunch crunch ». Un soir, je me suis mis au lit. Quand j'ai éteint la lumière pour dormir, j'ai senti quelque chose sur ma poitrine. J'ai tâté, et j'ai mis la main sur un cafard de près de dix centimètres. J'ai fait un bond, j'ai rallumé la lumière et je les ai entendus – « krchhh krchhh » – cavalier sur le sol en pierre pour disparaître dans la bouche d'évacuation de la chambre. C'était absolument affreux. En panique, j'ai appelé la réception en hurlant : « Venez ici ! »

Le type est arrivé tranquillement, comme si de rien n'était, avec une bombe insecticide. Il me l'a donnée avant de repartir, l'air de dire : mais de quoi il se plaint ?

J'ai dit : « C'est tout ? »

On ne pouvait pas les tuer non plus. On aurait dit qu'ils étaient en pierre. Je leur tapais dessus à coups de chaussures, et... rien. Toujours « krchhh ». Une véritable armée !

Affreux !

C'est également aux îles Fidji que nous avons joué au golf pour la première et dernière fois. Nous nous dirigions joyeusement vers le premier trou, quand j'ai vu un crapaud sautiller et je l'ai ramassé. Puis un type est arrivé en courant vers moi, en hurlant « Non, non, non ! »

Apparemment, c'était un crapaud venimeux et mortel. Il sécrétait un truc qui me coulait sur les mains. Pris de panique, j'ai filé à l'hôtel pour me dépêcher de me laver.

Sur ces entrefaites, Bill a marché sur une fourmilière, et tout à coup, toutes les fourmis lui ont grimpé sur la jambe. Elles le mordaient, et il dansait sur place en hurlant « Aaah, ooh, ooohhh ! »

Un petit golf tranquille, et j'ai failli mourir empoisonné, tout comme Bill. Nous avons vite fait nos valises. Je ne suis même pas sûr que nous ayons dépassé le deuxième trou.

A part ça, les îles Fidji étaient merveilleuses. Nous avons fait des promenades en bateau, nous avons traîné sur la plage et au bar le soir : le genre de choses que l'on fait en vacances.

Mais je n'ai pas eu une seule bonne nuit de sommeil, là-bas.

35. Où le puits se tarit

Nous avions tellement aimé enregistrer *Volume 4* à Los Angeles que nous avons voulu réitérer cette expérience pour ce qui deviendrait notre album suivant, *Sabbath Bloody Sabbath*. Nous sommes retournés à L.A. où nous avons loué la même maison. Vu que nous avions ravagé l'endroit la dernière fois, John Dupont a dû exiger une forte somme pour nous laisser revenir. Nous sommes également retournés au Record Plant, mais l'endroit semblait différent.

« Que s'est-il passé ? C'est tout petit !

– Oh, nous avons installé un Moog pour Stevie Wonder.

– Oh, non ! »

De retour à la maison, j'avais beau essayer de trouver des idées, rien ne me venait. Je ne sais pas pourquoi. Je n'y arrivais pas. C'est là que j'ai commencé à paniquer : « Oh la la, que vais-je faire ? »

Jusque-là, chaque fois que nous étions allés quelque part pour composer et répéter, j'avais toujours eu l'impression que tout le monde mourait d'envie d'aller au pub plutôt que de travailler les morceaux. Mais il faut faire le boulot. C'est facile de s'installer pour blaguer et picoler, mais pendant ce temps, l'argent file par la fenêtre : une journée de studio coûte bien deux mille dollars par jour ou à peu près. Et cela, j'en étais très conscient.

Les choses étaient déjà plus difficiles à l'époque de *Volume 4*, parce que nous avions déjà du succès. Dans le passé, je n'avais qu'à dire : « Allez, il faut vraiment qu'on bosse, là. »

Les autres m'écoutaient, parce que j'avais toujours assumé le rôle de leader du groupe. Mais j'étais un leader très réticent à l'être. Ce rôle a fini par m'échoir, parce que quand les choses tournaient mal, il fallait que je sois le pilier qui soutenait l'ensemble, et que je dise : « Tout va bien, tout va bien se passer. »

Si j'avais craqué, je crois que tous les autres se seraient effondrés. Le fait que je croie en ce que nous faisons et que je ne me laisse pas abattre, je pense que les autres voyaient ça comme une preuve de force. Peut-être le fait que j'étais aussi physiquement le plus fort de nous tous a joué également. En cas de bagarre, c'était toujours moi qu'ils appelaient. Et c'est arrivé plus d'une fois. Un soir que je rentrais

à l'hôtel, Bill s'est précipité en courant vers moi, en disant : « Oh, bon Dieu, tu es là ! Ozzy et Geezer se battent, là-haut, viens vite ! »

« Eh merde ! »

J'ai foncé à l'étage, et ils étaient tous les deux soûls et très déterminés. Ozzy était monté sur Geezer, vêtu de son grand manteau de vison. J'ai attrapé Ozzy par le col et j'ai tiré : je me suis retrouvé avec le col dans les mains, et Ozzy était toujours en train de bourrer Geezer de coups de poings – j'avais déchiré son manteau. J'ai relevé Ozzy, qui m'a filé un coup de poing, alors je lui en ai mis un dans la mâchoire et il est allé au tapis. Je m'en voulais, parce que je ne voulais pas en arriver là. Mais j'étais forcé d'adopter ce rôle : quelqu'un devait garder le contrôle, sinon tout irait à vau-l'eau.

Ozzy a un jour déclaré qu'il avait toujours eu l'impression que j'avais édifié un mur autour de moi. C'est sans doute parce que j'essayais de ne pas trop faire la fête. Nous descendions souvent dans des hôtels miteux aux cloisons très fines. J'entendais souvent les autres crier, fumer des joints et s'éclater, mais j'avais l'impression que si j'allais les rejoindre, nous nous retrouverions tous dans la même galère ; donc je n'y allais pas. Il fallait bien que quelqu'un garde le contrôle, si jamais les choses tournaient mal. Si j'étais devenu comme eux, personne ne m'aurait plus écouté. Je pense qu'il faut garder une sorte de distance. C'est un peu comme un chef d'entreprise : quand les gens ont un problème, ils vont le voir dans son bureau. Au sein de Black Sabbath, c'était un peu la même chose. Ce n'était pas ce que je voulais, mais c'était comme ça. Je ne peux pas dire que j'étais constamment responsable, parce que j'ai évidemment fait ma part de bêtises et, dans mon genre, j'étais aussi taré qu'Ozzy, mais je ne pouvais pas me permettre de trop dépasser la limite.

Je crois que, pendant des années, Ozzy a eu peur de moi ; quand je disais : « Il faut faire ceci et cela », il m'écoutait. J'étais redevenu le caïd de l'école, et cela ne me plaisait pas. Mais il fallait le faire. L'objectif était de faire fonctionner le groupe, le faire partir en tournée et travailler, avec le moins de frictions possible. Quand quelqu'un disait : « Je ne veux pas jouer, ce soir, je suis crevé », il fallait bien que quelqu'un réponde : « Va te faire foutre, tu joueras ! »

Faire partie d'un groupe n'est pas toujours marrant, c'est sacrément dur. Je crois qu'il faut se coller à tout ce que la vie nous inflige, même quand c'est mauvais. J'ai tendance à toujours vouloir me battre pour quelque chose, et j'ai du mal à comprendre ceux qui n'en font

pas autant. Je n'attends pas que mes problèmes se règlent autrement, comme ceux qui se disent par exemple : « Je vais prendre ces comprimés et tout ira mieux. »

C'est comme les cures de désintoxication : jamais je n'irai là-bas. Pour moi, c'est une façon d'éluder le problème : on part en désintox, et en ressortant, on se contente de dire : « Ah, j'ai fait une cure de désintoxication. »

Ozzy est allé à la Clinique Betty Ford, et là-bas, on lui a fait laver le sol. Et c'était censé le désintoxiquer ? Il aurait aussi bien pu faire ça chez lui ! Je pense qu'une grosse partie de tout cela dépend de nous ; on peut le contrôler jusqu'à un certain point. Comme moi : à un moment, je prenais énormément de coke. J'aurais pu dire : « Je pars en désintox » mais je ne l'ai pas fait : j'ai arrêté tout seul.

Cela demande beaucoup de détermination, et je n'en manque vraiment pas. C'est à cause de la manière dont j'ai été élevé. Ma mère et mon père me disaient tout le temps : « Oh, tu n'es qu'un bon à rien. »

Les autres membres de ma famille renchérisaient : « Pourquoi ne trouves-tu pas un vrai travail, comme ton cousin ? »

A cause de cela, je suis devenu très déterminé à réussir, quels que fussent les obstacles que je rencontrerais, simplement pour leur prouver que je pouvais le faire. Cela m'a donné la détermination pour me battre. C'est ce qui s'est passé quand je me suis sectionné le bout des doigts et que l'on m'a dit que je ne pourrais jamais plus jouer. Je ne l'ai pas accepté.

Je suis sûr que cela a aidé Black Sabbath. J'étais le moteur du groupe, c'est moi qui les faisais répéter et bouger leur cul pour faire le nécessaire afin d'arriver là où ils voulaient arriver. Je voyais bien que pour cela, il fallait un minimum de contrôle. On ne peut pas se lancer avec insouciance en attendant que les choses arrivent d'elles-mêmes.

Mais tandis que nous devenions de plus en plus populaires, j'étais de moins en moins capable de tenir les rênes d'une main ferme. Et comme personne d'autre n'avait le contrôle, les choses sont parties en vrille. Quand nous étions en studio mais qu'ils décidaient d'aller au pub, ils allaient au pub. Si j'essayais de trouver quelque chose pour un passage en particulier et que j'y passais plus d'un quart d'heure, ils commençaient à s'impatienter et à dire : « Bon... on va boire un verre ? »

Le reste de la journée était flingué, et c'était pareil le lendemain, jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque chose à travailler. Cela devenait de plus en plus difficile. Quand on n'a personne pour échanger des idées, cela devient quasiment impossible, et je n'avais plus aucun retour. Au début, quand nous jammions, je trouvais des riffs et tout le monde s'enthousiasmait et apportait sa contribution. Mais nous avons à présent atteint un point où nous nous disions : « Bon, il faut faire un nouvel album » mais où personne n'avait la motivation suffisante pour s'y mettre vraiment.

Mon rôle était d'apporter la musique, les riffs. C'est sans doute ce qui empêchait les autres de composer. Si je ne trouvais rien, nous ne faisons rien. Cela me mettait la pression, mais j'avais toujours été capable de la supporter. Mais elle m'a rattrapé pendant que nous faisons *Sabbath Bloody Sabbath*. Nous étions tous de retour à Bel Air, assis dans la salle de bal de John Dupont. Tout le monde me regardait, et je n'arrivais pas à me mettre dans l'ambiance. Tout avait changé. Je n'arrivais plus à fonctionner correctement. J'étais bloqué, l'angoisse de la page blanche, et je n'arrivais plus à penser.

Nous avons donc tout arrêté et nous sommes repartis. Nous sommes rentrés en Angleterre, très déprimés. Les trois autres se disaient que c'était la fin. Je revois Geezer et Ozzy discuter comme si tout était fini. J'ai paniqué. Je me suis dit : « Bon Dieu, ça ne marchera plus jamais ! J'ai tout perdu ! »

Deux semaines plus tard, nous avons loué Clearwell Castle, dans le Gloucestershire, pour voir si nous pouvions ranimer la flamme et recommencer à écrire. Nous cherchions simplement quelque chose de différent. Dans ce château, tout était lugubre, notamment ses cachots : c'était vraiment angoissant là-dessous. Il y avait une grande salle d'armes, une autre pièce remplie d'autre chose et un salon. C'est là que nous avons installé notre matériel et essayé de créer une ambiance. Et nous avons réussi : en marchant dans un long couloir avec Geezer, nous avons vu quelqu'un venir vers nous.

« Qui est-ce ? »

– Aucune idée. »

Nous ne savions absolument pas qui cela pouvait être, parce que nous avons privatisé tout le château. Nous avons vu ce type, une silhouette noire, venir vers nous et entrer dans la salle d'armes. Nous nous sommes regardés, et nous l'avons suivi là-bas et... rien ! C'était une

pièce dépouillée, meublée d'une grande table couverte d'armes, avec des épées et des boucliers accrochés aux murs. Et c'était tout. Pas d'autre issue. Cela nous a laissés sans voix : « Mais que s'est-il passé ? Où est-il ? Bon Dieu, c'est vraiment bizarre ! »

Nous avons cherché partout, mais il n'y avait aucune porte ou trappe. Il ne pouvait pas non plus être caché sous la table, parce qu'on voyait en dessous. Nous avons appelé la femme à qui appartenait le château et elle nous a dit : « Oh, c'était un homme avec un chapeau ? »

J'ai répondu : « Eh bien, nous avons simplement vu une silhouette venir vers nous. »

« Oh, c'est Untel, le fantôme du château. Vous allez sans doute le revoir de temps en temps. »

Comme si c'était la chose la plus normale du monde. Bordel de merde ! Mais nous ne l'avons jamais revu.

A peu près à l'époque où nous avons vu notre fantôme, Ozzy s'est endormi dans le salon, où il y avait une immense cheminée. Il l'avait bourrée de charbon, et l'un des morceaux avait roulé sur le tapis et y avait mis le feu. Quand nous sommes entrés, il était raide sur le canapé, et sur le point d'être brûlé vif. Il a la mauvaise habitude de mettre trop de combustible dans les cheminées. Cela lui est arrivé chez lui : il a mis le feu à la cheminée et ils ont dû appeler les pompiers parce que la maison commençait à flamber. Et cette fois-là, si nous étions arrivés un peu plus tard, Ozzy serait lui aussi devenu un fantôme.

Après avoir raconté l'histoire du fantôme aux autres, nous avons commencé à nous faire peur. Notre roadie, Luke, dormait dans l'une des chambres : elle était meublée d'un grand lit, avec de beaux rideaux, et il y avait une grande maquette de bateau sur la cheminée. J'ai acheté du fil à pêche, que j'ai fait passer sous le tapis et que j'ai attaché aux rideaux et au bateau. Puis j'ai fait repasser les fils à l'extérieur, en notant à quoi ils étaient attachés, et en remplaçant le tapis dessus. J'ai attendu que Luke aille se coucher, et j'ai commencé avec le bateau, en le tirant un peu. Puis le rideau. Et je l'ai entendu crier : « Quoi ? Qui est là ? Qui ? »

Il était complètement pétrifié, et il a surgi hors de la chambre en courant. Et il est tombé sur moi, mes lignes à la main...

La propriétaire du château avait dit à Bill : « Vous risquez parfois de ressentir des choses étranges, parce qu'il y a une atmosphère bizarre dans cette chambre. »

Bill a répondu : « Ah, vraiment, et pourquoi ça ? »

Elle a dit : « Eh bien il y a de cela des années... »

Et elle lui a raconté l'histoire d'une femme de chambre qui vivait là et qui avait eu un enfant du châtelain. Après avoir accouché, elle s'était tuée en sautant par la fenêtre. Cela s'était produit dans la chambre de Bill et apparemment, de temps en temps, on pouvait voir cette femme traverser la chambre en courant et sauter. Cela a tellement effrayé Bill qu'il s'est muni d'une grande dague qu'il gardait à son chevet.

Je lui ai dit : « Mais qu'est-ce que tu vas faire avec ça ?

Si ce fantôme...

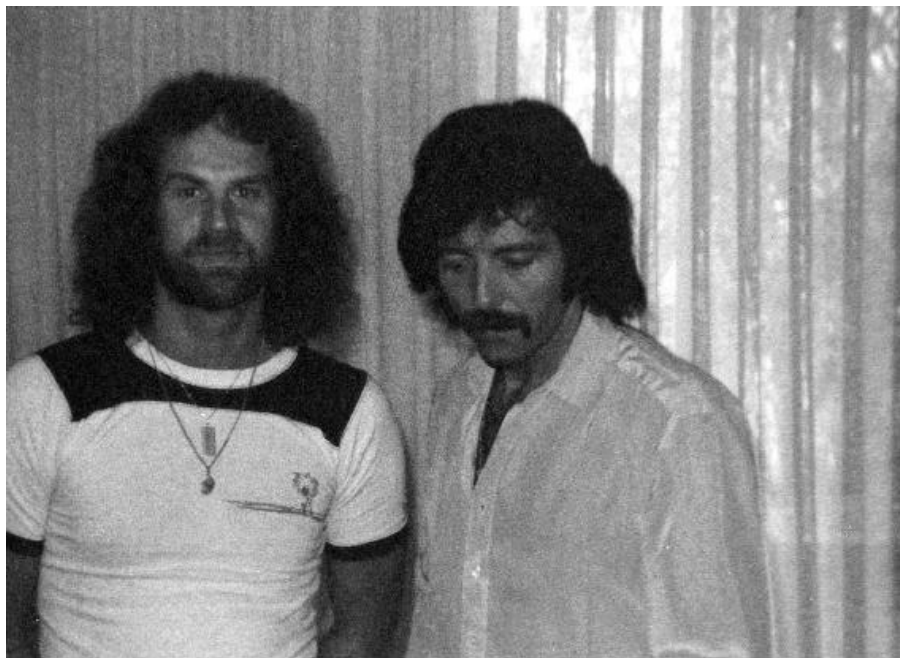
Bill, c'est un fantôme ! Comment veux-tu poignarder un fantôme, bon sang ? »

Au début, Geezer aimait cet endroit. Il restait dans sa chambre qui était censée être hantée, et essayait de percevoir une vibration quelconque. Mais à la fin, personne ne savait plus si le château renfermait vraiment quelque chose ou si c'était quelqu'un qui nous jouait un tour, et aucun de nous ne voulait plus rester. Je me suis dit : Bordel, on a loué ce truc au milieu de nulle part pour pouvoir composer, et maintenant tout le monde s'est fait si peur que tout le monde rentre chez lui !

Mais l'atmosphère des lieux m'a permis de surmonter mon blocage. Dès que nous avons commencé à travailler, le premier morceau que j'aie composé était « Sabbath Bloody Sabbath ». Premier jour dans ces lieux, et bam !



Geezer, moi et Brian May, Hammersmith Odeon, 1989.



Avec Geoff Nichols, un collaborateur de longue date.

36. Sabbath Bloody Sabbath

Nous avons enregistré *Sabbath Bloody Sabbath* à Willesden, au nord de Londres, et nous l'avons produit nous-mêmes. La mention « direction Patrick Meehan » figurait toujours sur la pochette, mais nous avions le sentiment qu'il ne « dirigeait » plus grand-chose : en effet, Meehan multipliait ses activités, et ne nous accordait sans doute pas toute l'attention qu'il aurait dû. Cela s'est fait progressivement, et les premières fêlures ont commencé à apparaître dans nos relations. J'ai vraiment beaucoup travaillé à cet album. J'ai essayé toutes sortes de choses différentes. Cela voulait dire que j'étais en permanence dans le studio, à créer des sons. A l'époque, il fallait le faire soi-même, et cela prenait du temps. Aujourd'hui, avec les ordinateurs, c'est : bam, c'est bon, suivant.

Le riff de « Sabbath Bloody Sabbath » donnait le ton de cet album. C'était un riff lourd, puis le morceau prenait une tournure plus légère au milieu, avant de revenir à ce riff heavy : l'alternance d'ombre et de lumière que je recherche toujours. Ozzy chante très bien sur ce morceau, comme sur tous les morceaux de l'album, d'ailleurs. Très aigu !

Pour les paroles de cette chanson, Geezer a écrit des vers comme « The race is run, the book is read, the end begins to show, Sabbath Bloody Sabbath, nothing more to do » [la course est achevée, le livre refermé, c'est bientôt la fin, Sabbath sacré Sabbath, plus rien à faire]. Je ne sais pas à quoi il pensait en écrivant cela, mais cela fait peut-être allusion au sentiment qu'il a eu que tout était fini, lorsque nous avons eu notre blocage. Néanmoins, après cette chanson, le reste s'est enchaîné sans problèmes. Les autres ont aussi eu de bonnes idées. Ozzy avait apporté un synthétiseur Moog. C'était le top du top, mais il ne savait pas vraiment s'en servir. Je ne sais pas de toute façon qui peut comprendre le fonctionnement de ce truc, qui me semblait très compliqué. Mais il a réussi à en tirer un son, à partir duquel est né « Who Are You ? ». Le morceau fonctionnait très bien. J'ai rajouté un peu de piano au milieu. Et le riff de départ de « A National Acrobat » est une trouvaille de Geezer, à laquelle j'ai rajouté quelques petites choses. Geezer compose des trucs géniaux. Il suffit de les lui faire sortir. C'est probablement la première fois qu'il faisait quelque chose qui a fini sur un album.

Rick Wakeman a joué sur « Sabbra Cadabra ». Il n'a pas voulu être payé pour cela, alors nous l'avons payé en bière. Nous rigolions toujours bien, avec lui. A la fin de la chanson, Ozzy a dit un truc

comme « mets-la-lui dans le cul », pour plaisanter. Ce n'était pas censé figurer sur l'album, car le morceau devait se terminer bien avant qu'Ozzy ne se mette à délirer, mais, comme Rick jouait, nous avons laissé tourner la bande. Et puis nous nous sommes dit que nous nous ferions massacrer si ces mots figuraient sur l'album : nous avons donc déformé sa voix pour que l'on ne comprenne pas ce qu'il dit. Mais ce langage ordurier est bien présent sur le disque, quoiqu'un peu bidouillé.

« Paranoid » excepté, nous ne passions jamais à la radio. L'un des rares à nous avoir donné une chance était Alan Freeman, l'animateur de la BBC qui était surnommé « Fluff ». Il nous aimait bien et a pris « Laguna Sunrise » comme indicatif de son émission, *The Saturday Rock Show*. Et quand j'ai composé un nouvel instrumental tranquille, je me suis dit que j'allais l'intituler « Fluff », en son honneur.

Sur « Spiral Architect », nous avons de nouveau mis des cordes, arrangées par Will Malone. Will a une manière charmante et bizarre de penser. De nouveau, nous avons fait venir un groupe de gens sérieux pour jouer cette partie de cordes. Je ne joue pas de cornemuse sur ce morceau, et pourtant ce n'est pas faute d'avoir essayé. J'ai cru un moment que je pourrais y arriver, et j'ai donc envoyé quelqu'un de chez nous m'acheter une cornemuse dans un magasin écossais. J'ai commencé à souffler dedans, sans résultat. Et encore, et encore : un vrai gâchis de temps et d'argent en studio. J'ai dit : « Rapporte ça à la boutique, dis-leur que ça ne marche pas. »

Il l'a rapportée, le type de la boutique a essayé d'en jouer, et il a dit : « Aucun problème, cette cornemuse. »

Et je me suis dit : eh merde. J'ai alors essayé de la fixer sur un aspirateur, pour voir si cela gonflerait le sac suffisamment pour me permettre de jouer. Mais bien entendu, tout ce que j'ai obtenu, ça a été le « whououououou » de l'aspirateur. J'ai essayé encore et encore, mais tout ce que je réussissais à produire, c'était quelque chose qui évoquait un chat mourant : « Wiiiiiihuuhhhwiuh ! » J'ai donc fini par abandonner. Nous aurions pu engager un Ecossais pour le faire, mais nous avons toujours voulu essayer de faire ce genre de choses nous-mêmes. La première fois que Geezer et moi avons envisagé de mettre des cordes, nous avons cru que nous pourrions jouer nous-mêmes, multiplier les pistes des instruments et donner l'impression d'avoir tout un orchestre. Nous avons fait venir un violon et un violoncelle, et le son était affreux : « Woohooo, yieieieieieih ». J'avais très bien en tête ce que je voulais, mais nous n'arrivions pas à le reproduire. Nous

avons essayé jusqu'au moment où nous avons lâché l'affaire : « Eh merde, engageons un orchestre ! »

Pareil pour le sitar : je n'ai jamais réussi à en jouer. J'avais plein d'idées géniales, mais j'étais incapable de les concrétiser. J'ai toujours ce sitar, quelque part. Par contre, je me suis débarrassé de la cornemuse.

L'album se termine sur quelques applaudissements. Notre ingénieur du son les a ajoutés, nous avons trouvé ça drôle, et ils ont fini sur l'album. C'était parfois le cas de certaines de ces petites choses, parfois non. A ce sujet, sur l'un de nos premiers albums, alors que nous travaillions avec Tom Allom, nous avons passé une heure et demie à monter et descendre un escalier en chantant « Hey ho, hey ho, on rentre du boulot ». Nous devions descendre ces trois volées de marches, et le micro était placé en bas, ce qui fait que le son devenait de plus en plus fort. Et Tom ne cessait de nous dire : « Non, non, remontez, recommencez ! »

A la fin, nous étions morts, mais nous continuions : « Hey ho, hey ho ! »

Nous avons dans l'idée de descendre, puis de claquer la porte avant que « da-da-da-da » le morceau ne commence. Cela nous semblait une bonne idée, mais lorsque nous avons essayé, c'était affreux. Nous avons donc supprimé ce passage.

Sur la pochette figurent de superbes dessins de Drew Struzan, avec le bien d'un côté et le mal de l'autre. A l'intérieur, il y a une photo du groupe dans ce qui devait ressembler à une pièce médiévale, sauf que l'on voit une prise électrique dans un coin du mur. Cela gâche un peu l'ensemble, je dois dire.

Aujourd'hui encore, je trouve que la musique de ce disque, comparée aux albums précédents, a plus de classe, plus d'arrangements, plus d'éclat, si vous voulez, et qu'elle est plus aventureuse. C'était un bond en avant. Nous avons utilisé des cordes et Dieu sait quoi encore ; nous étions vraiment passés à la vitesse supérieure. C'est pour cela que, pour moi, *Sabbath Bloody Sabbath* est notre apogée. Le suivant serait *Heaven and Hell*, avec lequel j'ai retrouvé les mêmes sensations.

37. California Jam

Nous avons terminé 1973 par deux ou trois dates en Grande-Bretagne au mois de décembre. Après les vacances de Noël, nous avons donné quelques concerts en Europe avant de nous envoler pour l'Amérique, où nous devons donner beaucoup de concerts en février. Nous nous retrouvions souvent avec les mêmes groupes, chaque fois que nous allions aux Etats-Unis. Nous avons l'impression de toujours avoir Edgar Winter, Johnny Winter, Brownsville Station ou Black Oak Arkansas en première partie. Du coup, on faisait : « Quoi, Black Oak Arkansas ? Oh non, pas eux ! »

Après les Etats-Unis, nous sommes rentrés chez nous nous reposer un peu. L'échéance suivante devait être le California Jam, le 6 avril 1974, sur l'Ontario Motor Speedway à Ontario, près de Los Angeles. Nous étions censés y répéter avant le concert, et nous y avons donc envoyé Spock et le reste de notre équipe en éclaireurs. Mais c'est alors qu'a éclaté une sévère dispute entre Deep Purple et ELP pour savoir qui jouerait en dernier. Ils essayaient de nous mêler à cela. Nous nous sommes dit : Oh là, attendons un peu, ce truc ne va pas se faire. Purple voulait jouer en dernier, ELP aussi, et à un moment, Patrick Meehan a dit : « On n'y va pas, c'est annulé. »

Nous étions d'accord : « On ne veut pas être mêlé à ça, on se retire. »

Et Puis Spock m'a appelé vers quatre heures du matin : « Il faut venir ! Tout le monde veut vous voir ! Ça va être un bordel de tous les diables si vous ne venez pas ! »

J'ai appelé les autres, pour leur dire : « Il faut y aller, on fonce à l'aéroport ! »

Ils ont cru que c'était une blague : « Oh, ha ha ha ! »

« Non, sérieusement ! Il faut y aller. Spock m'a appelé... »

Nous avons embarqué de justesse. Une fois là-bas, nous nous sommes dit : « Bon, on s'en fout. On monte sur scène, peu importe. »

Et c'est ce que nous avons fait. Nous sommes montés sur scène et c'est ELP qui a conclu la soirée. C'était bizarre : tu es couché dans ton lit, et l'instant suivant, tu te retrouves dans un avion, en route pour un concert. Cela faisait cinq ou six semaines que nous n'avions pas joué, nous n'avions pas répété ; cet événement n'aurait lieu qu'une fois, ce

qui le rendait un peu flippant.

On a tous le trac de temps en temps. Cela dépend. En général, sur le premier concert d'une tournée, on se dit : « Hououou ! » Pour le second, on est bien plus détendu. Et c'est là que tout va mal. Il y aussi ces concerts auxquels assistent tous les gens qu'on connaît, comme au Hammersmith Odeon à Londres, au Forum de Los Angeles et au Madison Square Garden de New York. Tous tes amis et la presse sont là, et tu commences à t'inquiéter : « Oh putain, tout le monde vient ce soir. Si ça se passe mal... Je serais content quand ça sera fini ! »

C'est comme quand on enregistre un concert. Neuf fois sur dix, si on pense au fait qu'on est enregistré, on se plante. C'est parce qu'on est crispé. Lors d'un concert normal, on s'en moque, on monte sur scène et on y va, c'est comme une seconde nature. Mais le California Jam, avec la manière bizarre dont il avait démarré et ses centaines de milliers de spectateurs, c'était vraiment très angoissant. En plus, c'était retransmis à la télé, ce qui rendait les choses encore plus terrifiantes. Mais le trac ne dure jamais longtemps. Nous sommes montés sur scène, nous avons joué, et tout s'est bien passé.

Ce fut un bon concert. C'était l'ensemble qui nous avait donné un choc. Mais je pense que ça a marché.

Après le California Jam, nous avons tourné au Royaume-Uni aux mois de mai et juin, avant de faire une pause jusqu'en novembre : là, nous avons bouclé notre tournée Sabbath Bloody Sabbath par huit concerts en Australie. C'est AC/DC qui ouvrait pour nous. Je n'ai pas vraiment fait leur connaissance à cette occasion, mais nous avons davantage appris à nous connaître quelques années plus tard quand ils ont ouvert pour nous lors de notre tournée européenne au printemps 1977. Nous nous sommes bien entendus avec Bon Scott, mais il semblait y avoir des tensions entre les deux groupes pendant cette tournée. Il y avait quelque chose de très pesant entre Geezer et Malcolm Young. Ils étaient au bar, se sont soûlés à mort, le ton est monté, et quelqu'un a sorti un couteau. Je crois que c'est Malcolm qui a dégainé. Je ne pense pas que ç'ait été Geezer, mais ça aurait pu.

Nous étions à Sydney pour démarrer la tournée, et l'organisateur nous a emmenés dans un restaurant très huppé. Il avait été privatisé pour nous, et nous étions donc les seuls clients. Nous étions en train de déguster des mets exquis avec une belle argenterie et tout, quand soudain, quelqu'un a jeté un petit pois sur quelqu'un d'autre.

Celui-ci lui en jeté un autre.

Et puis ça a été une pomme de terre...

A la fin, ça devenait n'importe quoi. Notre dîner volait dans la pièce. Tout le monde demandait aux garçons : « Vous pouvez m'apporter une autre salade, s'il vous plaît, avec beaucoup d'huile et de vinaigre ? »

Et vlan, sur la tête de quelqu'un !

Bien entendu, Bill, qui se prend toujours tout dans la figure, était complètement maculé : il avait du gâteau, de l'huile d'olive, de la sauce et du chocolat partout, sur la figure et sur les habits. Un vrai désastre. Nous étions tous dans un état lamentable. Ozzy portait un pantalon jaune : nous nous en sommes emparé, et crac, nous avons déchiré les jambes jusqu'à la taille. Le propriétaire du restaurant était désespéré. Un de nos hommes est allé le voir pour lui dire : « Ils vont s'occuper de tout ça. »

Il lui a donné une liasse de billets. Ca a subitement ragaillardisé le propriétaire, qui a fait : « Ah, très bien, continuez, continuez ! »

Puis nous avons encore plus mis à contribution les serveurs : « Allez, apportez-moi une grosse tarte à la crème, mais sous la table ! »

Et tout à coup : « Whaouh ! » Vlan !

Puis nous sommes rentrés à pied à l'hôtel. Nous étions atroces. Quel tableau ! Avec tout cela, sans compter l'alcool et tout le reste, je me suis dit qu'ils n'allaient pas nous laisser rentrer dans l'hôtel. Nous sommes entrés dans le hall, les portes se sont ouvertes, et il y avait un bal. Nous avons fendu la foule, des gens en costumes, nœuds papillons et robes de bal, et ils sont restés bouche bée. Bien entendu, les vigiles ont accouru, et nous leur avons fait : « Non, tout va bien, nous logeons ici ».

Je parie que l'organisateur n'a plus invité grand monde, après ça. Nous, en tout cas, il ne nous a jamais réinvités.

38. Mais où est passé l'argent ?

Nous nous disions : « Est-ce que quelqu'un sait ce qui se passe ? Quelqu'un a vu des bilans comptables ? »

Aucun de nous ne savait de combien d'argent nous disposions, parce qu'à chaque fois que nous désirions quelque chose, nous l'avions. Il suffisait d'appeler Meehan, et quelque fût la somme que nous voulions : « Je m'en occupe. »

Parfois, quand Meehan envoyait un chèque, le type de la banque disait : « Il est refusé. »

« Ah bon ? »

Et je le rappelais.

« Oh, je vais arranger ça. Vas-y, tu peux le représenter, maintenant, tout va bien. »

Il était très prudent. Il avait toujours beaucoup d'argent liquide dans ses poches, et n'utilisait jamais de carte de crédit, sans doute pour ne laisser aucune trace des sommes qu'il dépensait. C'est ainsi qu'il fonctionnait. Nous nous demandions pourquoi nous ne pouvions pas avoir un peu d'argent à la banque, pour savoir de combien nous disposions et pouvoir agir en conséquence. Un jour, nous avons rencontré des gens au bureau, et Meehan nous a dit : « Ce sont vos comptables. Ils vont s'occuper de vos affaires. Vous devez vous adresser à eux. Ne vous adressez plus à moi, mais à eux. »

Et tout notre argent est passé aux mains des comptables. Il ne nous arrivait jamais directement. Nous avions des rendez-vous avec eux, et ils nous disaient : « Vous ne pouvez pas récupérer tout ce que vous gagnez et le mettre à la banque. Il faut nous en laisser une partie que nous allons placer sur un compte à Jersey à cause des impôts. »

Nous nous contentions de dire : « Bon... » Nous ne connaissions rien à cet aspect des choses, et tout nous semblait régulier. Quand quelqu'un d'une grande agence comptable vous explique ce qu'il va faire avec votre argent, vous laissez faire. Nous avons découvert plus tard qu'ils travaillaient tous pour Meehan.

Et puis nous avons aussi découvert que nos contrats de management avec Meehan n'avaient pas été signés par lui, mais seulement par

nous, ce qui était encore pire. Il nous a vraiment piégés à nos débuts avec cette ruse.

Nous étions tellement naïfs à propos de tout. Nous voulions simplement jouer, aller partout, aller en Amérique, tout ça. C'est pour cela qu'au début, nous n'avons jamais remis en question la façon de faire de Meehan. En plus, la plupart du temps, nous étions en tournée, ce qui fait que nous ne demandions pas grand-chose. Ce n'était que lorsque nous faisions une pause que nous rentrions et que nous disions : « J'aimerais m'acheter une nouvelle maison » ou autre. Et là, il faisait : « Je vais te verser encore dix mille livres » et tout allait pour le mieux.

Nous avons commencé à voir de nombreux changements dans les bureaux. Au début de notre association avec Patrick Meehan, il n'y avait que lui. Puis il a gagné de l'argent et a acheté des compagnies comme NEMS, le vieux truc des Beatles, le label de Brian Epstein. Il s'est aussi associé avec David Hemmings, l'acteur rendu célèbre par le film *Blow-Up*, au sein de la compagnie Hemdale. Meehan s'est donc aussi retrouvé à faire des films. Un jour, il m'a dit : « Aujourd'hui, je fais passer des auditions. Je dois voir plein de femmes. »

Je suis descendu, et j'ai vu une longue file de femmes magnifiques devant les bureaux.

Puis il s'est tourné vers le bâtiment, une entreprise qui construisait des logements, tout ça. Bien entendu, chaque fois que nous achetions une maison, nous passions par lui. Meehan touchait à tellement de domaines que je ne saurais dire exactement lesquels. Il a même acheté un cheval de course baptisé Black Sabbath ainsi qu'une voiture de course. Nous le voyions toujours voyager en jet privé, et il avait toujours le dernier modèle de Rolls-Royce. Mais nous aussi, si tel était notre désir, alors nous n'allions pas ergoter.

On nous apprit que « tout l'argent avait été déposé à la London & County Bank », qui finit par faire faillite.

En engloutissant apparemment tout notre argent au passage.

Nous avons vraiment commencé à nous poser des questions en voyant la troupe de personnages peu recommandables à nos yeux qui frayaient avec Meehan au sein de NEMS. Ces gens étaient gentils avec nous, mais ils nous rendaient très nerveux. Il me semble que David Frost, une très célèbre figure de la télévision, et Dave Hemmings,

faisaient partie de ses clients.

Enfin, quand nous sommes partis en tournée en Europe, l'un d'eux nous a accompagnés. Il s'appelait Willy. Peut-être était-il là pour s'assurer que rien ne nous arriverait, ou peut-être devait-il s'assurer de nos faits et gestes, une sorte d'espion au service de cette pègre, de ce groupe. Cela faisait un peu peur, surtout le jour où un fan a voulu nous aborder et que Willy a dégainé son revolver. C'était vraiment du lourd.

Nous n'avions pas la moindre idée de ce qui se passait.

Le fait que Meehan fût un joueur impénitent, qui misait comme un fou, n'a pas aidé non plus. Lors de notre tournée américaine avec Yes, nous avons joué à Las Vegas. La situation était très délicate. Nous nous demandions : bordel de merde, que va-t-il se passer ? Comment lutter contre ça ?

La situation ne nous plaisait pas, et nous devions donc faire quelque chose. Nous avons fini par décider de nous séparer de Meehan. A notre surprise, il a d'abord semblé d'accord avec nous. Je pense qu'il avait tiré de nous tout ce qu'il pouvait, et qu'il était ravi de nous laisser partir. Il se passait tellement de choses dont nous n'étions pas informés, que c'est à mon avis pour cela que nous avions l'impression de nous être fait baiser. Nous avons poursuivi Meehan en justice, mais au moment du procès, pour une raison qui m'échappe encore, nous n'avions pas suffisamment de preuves à conviction. Il nous a poursuivis à son tour, et il a gagné. J'ai l'impression qu'à partir du moment où nous avons eu du succès, nous avons passé notre temps au tribunal. Jim Simpson nous a fait un procès quand nous nous sommes séparés de lui, et ça a traîné des années. L'affaire Simpson ne s'est réglée qu'à l'époque où nous nous sommes séparés de Meehan, et Simpson a reçu 35.000 £ que nous avons dû lui verser. Il a également fait un procès à Meehan, qui a dû lui verser la même somme.

Terminé, donc, avec cet ancien management, mais il fallait en trouver un nouveau. Nous avions du mal à faire confiance à quiconque. Certains managements nous ont approchés, mais comment savoir s'ils étaient fiables ? A cette époque, il n'existait pas d'avocats spécialisés dans la musique qui auraient pu nous conseiller, des gens qui connaissaient le business et qui auraient pu vérifier les contrats. Beaucoup de trucs signés à l'époque grouillaient de failles. Nous avons décidé que la seule façon d'y arriver était de nous débrouiller tout seuls et de demander à Mark Forster, qui travaillait déjà pour nous, de

gérer nos affaires au quotidien. Nous avons simplement pris un nouveau comptable, toutes ces conneries, et nous sommes repartis de zéro. Nous avons organisé des réunions de groupe, mais cela s'est révélé trop lourd pour nous. Nous nous sommes dit : « Bon, on n'est pas des hommes d'affaires, comment faire ? On ne sait pas comment ça marche. On est des musiciens, qu'est-ce qu'on essaye de faire, là ? »

Nous rencontrions des avocats et des comptables. C'était fatigant, parce que ce n'était pas du tout notre truc. Au bout de cinq minutes, Ozzy s'endormait ou se levait et se mettait à déambuler avant de sortir, puis de revenir en disant : « Bon, on va manger, ou quoi ?

– Ca veut dire qu'on doit mettre un terme à la réunion ?

– Heu...

– Assieds-toi.

– D'accord. »

Il restait assis quelques minutes, puis il commençait à s'agiter et à poser des questions : « Ca y est ? C'est fini ? »

M. L'impatient. C'était très difficile. Mais nous n'avions pas le choix. C'était tout ce que nous pouvions faire.



Devant les Manor Studios. Oui, c'est un chat noir !



Cozy et Neil Murray à Mexico.

39. Sabotage !

Début 1975, nous nous sommes retrouvés pour composer et répéter ce qui deviendrait *Sabotage*. La genèse de cet album a pris très longtemps parce que nous passions un jour en studio, et le lendemain au tribunal ou en réunion avec les avocats. Une assignation [*writ* en anglais] est une obligation de comparaître au tribunal, et on nous apportait des assignations même lorsque nous travaillions en studio. C'était très perturbant. Nous avions l'impression que l'on sabotait tout notre travail et que les coups pleuvaient de tous côtés. Nous avions constamment de nouveaux problèmes avec le management ou autres. Cela a renforcé la cohésion du groupe, parce que c'était eux contre nous. Nous essayions de faire de la musique, et c'était difficile d'être créatif dans ces conditions, à moins de composer une chanson là-dessus, ce qui nous a permis de dédramatiser la situation. C'est pour cela que l'un des morceaux s'intitule « The Writ » et que l'album s'appelle *Sabotage*.

Outre ce harcèlement légal, nous avions également des problèmes techniques en studio. Nous avons eu du mal à enregistrer « Thrill Of It All » et nous avons fini par y arriver après je ne sais combien de prises. Peu après, nous sommes allés dans le bar d'en face pour jouer aux fléchettes, et Dave Harris, le responsable des bandes, est venu nous dire : « On a un problème.

– Qu'est-ce qui se passe ? ai-je dit.

– L'un des techniciens a aligné les bandes sur la master.

– Tu déconnes ?!

– Non, je t'assure. »

Leur boulot consistait à placer une série de sons de référence, en gros plusieurs bips plus ou moins aigus, sur une bande maîtresse, pour que tout soit aligné et prêt à l'emploi. Il fallait faire comme cela à l'époque : aligner les têtes de lecture, tout ça, s'assurer que tout était en ordre. Puis il fallait tout installer sur l'enregistreur : « C'est bon, allez-y ! »

Mais ce type avait malencontreusement mis ces sons sur la bande maîtresse de « Thrill Of It All ». Nous avons écouté l'enregistrement, et tout à coup, ça a fait : « Doo-doo-doo-doo ».

Il en avait effacé un morceau tellement long que nous avons dû tout réenregistrer. Ça a été un vrai calvaire. Nous n'avons pas tué Dave Harris, mais nous avons immortalisé sa boulette sur la pochette de l'album : « Tape operator et saboteur : David Harris ».

Nous avons nous-mêmes produit *Sabotage*. La plupart du temps, le groupe disparaissait, ce qui ne laissait plus que moi et l'ingénieur du son. Je me suis de plus en plus impliqué dans la production, mais je n'étais pas du genre à dire aux autres gars ce qu'ils devaient faire, parce qu'ils savaient quoi jouer, ils apportaient leur pierre à l'édifice. Simplement, je passais plus de temps en studio parce que, quand il fallait ajouter des parties de guitare ou s'occuper du mixage, ça prenait plus de temps et j'étais plus souvent là qu'eux. Cela ne me dérangeait pas vraiment. J'y aurais passé ma vie.

Sur *Sabotage*, il y a quelques morceaux atypiques, comme « Symptom of the Universe ». On a dit que c'était le premier morceau de metal progressif, et je ne vais pas dire le contraire. Il commence par une partie acoustique, puis on a une partie plus rapide pour le côté dynamique, et beaucoup de changements de tempos, notamment avec l'instrumental final. Cette dernière partie a été composée en studio. Nous avons fini le morceau, puis nous nous sommes mis à jammer. J'ai commencé à jouer ce riff, les autres ont suivi, nous avons continué, et nous avons fini par le garder. Puis j'ai rajouté en overdub de la guitare acoustique. Certains de nos enregistrements sont nés d'une jam comme celle-là. Nous continuions tout simplement à jouer, et parfois la fin de la chanson est plus longue que la chanson elle-même. De toute façon, la plupart de nos chansons ont tendance à être longues. « Megalomania », par exemple : nous avons continué encore et encore avant de faire un fade out. La plupart de ces morceaux duraient bien le double du temps que ce que l'on entend sur l'album, mais nous avons été obligés de les écourter par un fade out.

J'ai écrit « Supertzar » chez moi avec un Mellotron, pour créer des chœurs. J'ai rajouté une guitare heavy et le mélange était vraiment sympa. Je me suis dit : j'adorerais essayer ça en studio, ce serait génial d'avoir un vrai chœur. J'ai donc demandé au London Philharmonic Choir de venir. Ils sont arrivés, tous prêts à travailler, dès neuf heures du matin. Ozzy n'était pas au courant. Quand il est entré et qu'il a vu tous ces gens, il est reparti : « Bordel, je me suis trompé de studio ! »

Puis il est revenu : « Qu'est-ce qui se passe, qui sont tous ces gens ?

– On essaye un truc sur cette chanson.

– Ah... Oh. »

Une femme a apporté une harpe, parce que j'en avais une à la maison, dont je ne savais tirer que « ding dong ». Elle m'a dit : « Que voulez-vous que je joue ? »

« Eh bien, un truc comme « ding dong ». C'est ce que moi je joue. »

Elle m'a dit : « Ah, quelque chose dans ce goût-là ?... »

Et elle a fait voler ses doigts sur les cordes.

« Ouais, c'est ça ! »

Je me sentais très bête. A quoi pensais-je, en lui demandant de jouer « ding dong » ? Mais à ma connaissance, personne n'avait jamais fait ça : un riff de guitare heavy avec un chœur et une harpe. C'était un défi. Je me suis dit : maintenant qu'on a ces cinquante choristes et cette harpiste, ça a intérêt à marcher ! On l'a fait, et cela sonnait vraiment différemment, c'était vraiment génial.

La pochette de *Sabotage* est peut-être la pire que nous ayons faite. Nous posons devant un miroir qui nous reflète du mauvais côté. En arrivant à la séance photo, Bill a dit : « Je ne sais pas quoi mettre. »

Il a demandé à sa femme : « Je peux t'emprunter tes collants ? »

Il a mis les collants, mais il portait en dessous un slip à carreaux qui se voit à travers. Sacré Bill ! Ozzy n'était pas mieux, avec son espèce de robe de deuil japonaise. J'ai souvent entendu des gens parler du « homo en kimono ». C'est tellement ringard ! Nous sommes tous différents, là-dessus. Bordel, nous avons eu du mal à nous défaire de cette image au fil des années !

Sur *Sabotage*, le son était un peu plus dur que sur *Sabbath Bloody Sabbath*, tout comme mon son de guitare. C'était dû à toutes les contrariétés que nous causaient nos affaires, entre le management, les avocats et les assignations. *Sabotage* s'est bien vendu, mais pas aussi bien que les albums précédents. Mais c'est pareil pour tout le monde : on ne peut pas monter sans cesse, on finit toujours par redescendre. D'autres gens arrivent, d'autres musiques s'imposent. Le goût des gens change, évolue. Et pourtant, nous nous acharnions à faire ce que nous faisions. Mais même là, nous avons eu de la chance avec nos fans, qui sont d'une grande loyauté. Nous sommes passés par une phase, à

l'époque de *Paranoid*, où nous avons attirés plein d'adolescentes hurlantes, mais ce n'était pas notre public. Elles seraient venues voir n'importe quoi, pourvu que ce fût dans le Top 10. Nous ne voulions pas de ça, parce que ce n'était pas nous. Nous étions loin de l'image des beaux gosses ; pour nous, seule la musique qui comptait. C'est une des raisons pour lesquelles nos albums continuent à bien se vendre après toutes ces années. Je n'arrive pas à y croire, c'est tout bonnement phénoménal. Les jeunes générations successives doivent continuer à les acheter.

40. Des bleus et des pintes

Mon vieil ami Albert Chapman était manager, portier et homme à tout faire d'un club de Birmingham. Je lui ai demandé : « Ça te dirait de venir travailler un peu avec nous en Australie ? »

« Oh, j'adorerais ! » fut sa réponse.

Cela se passait en novembre 1974. Après être allé avec nous à l'autre bout du monde, il décida de rester à nos côtés, et nous accompagna sur la tournée Sabotage de 1975 qui nous entraîna en Amérique pendant l'été. Sur quelques dates, nous avons eu Kiss en première partie. Leur show était très intéressant à regarder. J'halluciniais devant tout ce qu'ils mettaient en œuvre, les costumes, le maquillage, le cracheur de feu, les fusées au bout des guitares et Dieu sait quoi encore. Je n'avais jamais rien vu de tel.

Au début, nous ne nous sommes pas bien entendus avec Kiss. Nous avons même modifié la première lettre de leur logo, en transformant le K en P. Nous ne savions même pas qui étaient les mecs de Kiss, parce que nous ne les avons jamais vus sans maquillage. Ils devaient certainement être dans l'aéroport en même temps que nous, à attendre leur avion, un groupe de types chevelus, sans doute couverts de boutons à cause de tout leur maquillage, et nous nous disions : « Je parie que c'est eux ! »

Au fil du temps, nous avons appris à les connaître et nous nous sommes plutôt bien entendus. Il y a quelques années, j'ai fait une émission de télé américaine, *Rock School*, aux côtés de Gene Simmons. Ils sont venus tourner ici, en Angleterre ; l'idée était d'apprendre à des jeunes à jouer. Gene a participé à plusieurs saisons. Il est sympa. Chaque fois que je le croise aujourd'hui, je sais qu'il faut le prendre au second degré. Il me raconte combien d'argent il a gagné, comment gagner tant, comment faire cela. Mais il est comme il est. C'est sa nature.

Après cette très longue tournée américaine, nous avons fait dix dates au Royaume-Uni, dont certaines avec Bandy Legs, un groupe de Birmingham, en première partie. J'avais rencontré leur guitariste, Geoff Nicholls, grâce à Albert Chapman, qui était leur manager. Ils ont plus tard changé leur nom en Quartz. Albert les a fait signer sur le label de Don Arden, Jet Records, et m'a demandé si cela m'intéresserait de les produire. J'appréciais certaines de leurs chansons, et j'ai fini par accepter. Quand on est pris par ses propres

projets, on tombe dans une routine. Quand on s'occupe de quelqu'un d'autre, il faut voir les choses différemment. Tout compte fait, ce fut une bonne expérience pour moi.

Geoff Nicholls était le compositeur principal. Il me faisait penser à moi, par sa manière d'aimer que les choses soient faites et d'y travailler dur. C'était quelqu'un de créatif, qui adorait jouer de la guitare et du clavier, et qui chantait également. Après la séparation de Quartz, Geoff allait travailler pour Black Sabbath un certain temps, en jouant du piano, tout ça.

A vrai dire, c'est lors de la tournée Sabotage que nous avons pour la première fois emmené un pianiste. Nous avons toujours fonctionné à quatre, et les autres voulaient continuer de la même façon, ce qui était compréhensible. Ozzy a simplement dit : « On n'a pas besoin de piano. »

Je pensais simplement que si quelqu'un était là pour soutenir mes solos, cela apporterait plus de couleur à la chanson. De plus, comme nous utilisions de plus en plus de piano et d'orchestre sur nos disques, avec un pianiste sur scène, nous pourrions reproduire sur scène une partie de nos albums. Nous avons donc embauché Gerald « Jezz » Woodroffe. Il venait de Birmingham, où sa famille possédait un magasin bien connu, Woodroffe's Music Shop. Bon sang, ce qu'il s'est fait charrier ! Notre équipe lui jouait des coups terribles. On ne savait jamais où il allait être placé : tantôt il était sur le côté de la scène, tantôt il était complètement caché. Il avait un grand nez qui le faisait un peu ressembler à un perroquet. Nous avons plusieurs machines à fumée, et les roadies ont placé une de ces machines juste devant lui. Ils l'ont camouflée pour qu'il ne la voie pas, et puis, pendant le concert, nous avons vu un faux perroquet accroché à un fil voltiger en battant des ailes. Il s'est arrêté pile en face de Gerald, sans cesser de battre des ailes. Nous étions morts de rire. Puis nous avons attaqué « Black Sabbath » – « da- daaa- da » – et tout à coup un nuage de fumée lui est arrivé dans la figure. Le pauvre a encaissé bravement, mais ça ne lui a pas plu du tout. C'est un très bon musicien, mais on ne cessait de lui faire des blagues. Ce qui est marrant, c'est que ça s'est reproduit avec tous les claviéristes que nous avons eus.

Après le Royaume-Uni, nous sommes partis pour l'Europe. Nous avons joué à Düsseldorf le 2 novembre, le jour de l'anniversaire d'Albert et de mon anniversaire de mariage : nous avons décidé de fêter ça. Nous sommes allés au Why Not Club. Geezer et Ozzy nous ont rejoints, ainsi que Dave Tangye et Luke, de notre équipe. A l'autre bout du club, il y

avait aussi Roger Chapman, qui chantait dans Family et assurait notre première partie avec son groupe, Chapman Whitney Streetwalkers, et Nicko McBrain, son batteur à l'époque, même s'il fait aujourd'hui partie de la légende d'Iron Maiden.

Notre petite bande était tranquillement assise, à boire et à se détendre dans son coin. Puis un groupe de videurs du club ont commencé à encercler notre table.

« C'est drôle, non ? »

« Mais qu'est-ce qui se passe... »

En fait, ils étaient venus voir ce que nous faisons, parce que certains des Streetwalkers avaient mis le bazar, et qu'à leurs yeux, nous devions être tous les mêmes : « Ils font tous partie de ce groupe ! »

Ozzy est allé aux toilettes et Dave Tangye l'a accompagné. Quelqu'un a dit quelque chose ou l'a accosté un peu vivement, Tangye s'est précipité pour régler ça et ça s'est transformé en bagarre d'anthologie. Albert et moi avons foncé voir ce qui se passait. Nous sommes descendus, et le type en bas de l'escalier a tiré dans la bouche d'Albert. Il a brandi un pistolet, et bang ! Albert avait déjà perdu pas mal de dents à la boxe, donc il n'avait plus grand-chose à perdre de ce côté-là. Il s'en est bien sorti. La balle lui a traversé la joue. Je n'oublierai jamais le type qui a fait ça. Il portait un costume et des gants noirs. Puis Albert l'a frappé si fort que le type s'est retrouvé en sang. C'était une vilaine bagarre.

J'ai fini par me battre avec ce type, et entre deux coups de poing, j'ai réalisé que c'était le chef du restaurant. Je ne sais pas comment il s'était retrouvé dans cette histoire, qui avait tourné à la mêlée générale. C'était comme dans ces westerns où quelqu'un se retourne, et bang ! Des gens passaient par-dessus la rampe et tombaient du balcon, c'était incroyable. Passer du calme à ça en un rien de temps !

La bagarre s'est déplacée à l'extérieur, dans la rue. Nous avons surnommé l'adversaire d'Albert Bumble [bourdon], parce qu'il portait un T-shirt rayé. Il faisait partie des agents de sécurité du club. Il ne voulait pas s'avouer vaincu. Il allait au tapis, puis se relevait, y retournait, se relevait de nouveau, et encore et encore, tandis qu'Albert le massacrait. Puis un autre type s'en est mêlé et Albert l'a massacré lui aussi. C'était vraiment affreux.

Puis le mec qui avait tiré sur Albert a voulu frapper Ozzy sur la tête avec une barre de fer. J'ai interposé ma main, et ce sont mes doigts qui ont tout pris : « Aaargh ! »

Bordel, ça faisait mal ! C'est là que j'ai commencé à le frapper. C'était de la folie. Je me suis dit : « Il faut qu'on se sorte de là ! » Puis des voitures sont arrivées et j'ai hurlé : « Dans la voiture, vite ! »

J'ai attrapé Albert et me suis engouffré à l'arrière d'une voiture en criant : « A l'hôtel Hilton ! »

Les deux mecs à l'avant se sont retournés, et je me suis retrouvé nez à nez avec un canon de revolver : c'était la police.

Bordel de merde.

Ils m'ont mis en prison avec Albert. Nous sommes sortis à temps pour le concert du lendemain, et le public a dû s'interroger sur notre état, avec des yeux au beurre noir et tout. Ça avait été une bagarre terrible, et on nous avait tenus pour responsables !

C'est ainsi que nous avons fêté mon anniversaire de mariage et l'anniversaire d'Albert.

Une soirée fantastique !

Après l'Europe, Ozzy s'est blessé dans un accident de moto et nous avons dû repousser quelques concerts en Angleterre. Quand il fut guéri, nous sommes retournés en Amérique. Nous avons commencé par le Madison Square Garden, avec Aerosmith en première partie. Il s'est passé plusieurs trucs bizarres ce soir-là. Le pire a été quand quelqu'un a sauté du balcon. On nous l'a appris à la fin du concert. Apparemment, le type s'était cassé le cou.

Au fil des années, ce genre de choses est arrivé plus d'une fois. Nous avons vu des gens escalader les amplis et se faire très mal en tombant. Lors de certains concerts en Amérique, au tout début, les gens se faisaient écraser contre les barrières au premier rang ; ils passaient en dessous et se faisaient piétiner. On les voyait se faire traîner sur la scène puis en coulisses, morts. Nous avons entendu dire que certains gamins se sont tués en voiture en rentrant des concerts. Et ils avaient à côté d'eux tous ces trucs de Black Sabbath...

C'est affreux, mais c'est arrivé quelques fois.

Lors de ce concert au Madison Square Garden, j'ai reçu en pleine tête une cannette de bière pleine, et j'ai eu le visage en sang. J'ai continué à jouer, nous avons terminé la chanson, et en sortant de scène, quelqu'un a dit : « Regarde, il y a le type qui bosse pour Mohammed Ali, celui qui le rafistole ! »

En grand fan de boxe, je me suis dit que ce qui était bon pour Mohammed Ali devrait être bon pour moi : « Allons-y ! »

Il m'a recousu et m'a appliqué un emplâtre en un rien de temps. Je suis remonté sur scène et j'ai continué. Mais j'avais un sacré mal de tête.

Certaines personnes deviennent un peu tarées, et jettent toutes sortes de choses. Elles ne veulent pas vous faire de mal, elles deviennent juste un peu crétines. Après cet incident, Ozzy a crié : « Bande d'abrutis ! » mais il en avait le droit. C'était le jour de son anniversaire. Pour fêter ça, on a apporté un gros gâteau sur scène et une fille en est sortie.

De tous les concerts au Madison Square Garden, celui-ci était vraiment la cerise sur le gâteau.

41. Ecstasy et moi

Pendant l'écriture des morceaux de ce qui allait devenir *Technical Ecstasy*, Gerald Woodroffe m'a été d'un grand secours, parce que j'avais désormais quelqu'un sur qui essayer des idées. Le groupe n'émergeait pas avant deux heures de l'après-midi, et j'allais souvent dans la salle de répétition plus tôt pour travailler des idées avec Gerald. C'était bon d'avoir quelqu'un qui pouvait jouer les accords pendant que je jouais les solos.

Il y avait encore un pub à proximité, et souvent, tout le monde y allait, moi compris. Nous avons tout de même réussi à écrire *Technical Ecstasy* en six semaines et à répéter les morceaux pour être prêts à enregistrer. Nous sommes allés aux Studios Criteria à Miami. Nous avons entendu dire que les Bee Gees, Fleetwood Mac et les Eagles y avaient travaillé. A vrai dire, les Eagles enregistraient *Hotel California* pendant notre séjour là-bas. Ils devaient parfois s'interrompre à cause de nous, parce que nous jouions trop fort et qu'on nous entendait dans leur studio.

Mais c'était un endroit génial. Encore une fois, j'étais tout le temps en studio, très impliqué dans la production. J'étais là nuit et jour, au point qu'Ozzy a déclaré : « C'est un album de Tony. »

Nous logions à West Palm Beach, et tous les autres passaient leur temps à la plage. Je sais que j'ai l'air de me jeter des fleurs, mais c'était comme ça. Ils voulaient me laisser faire, ils me faisaient confiance, et c'était donc à moi de le faire.

Nous nous sommes aussi bien marrés là-bas, surtout quand nous jouions des tours à Bill. Il ne voulait jamais que les bonnes fassent sa chambre. Un jour, nous avons acheté un gros bout de gorgonzola, un fromage qui puait affreusement, et pendant que quelqu'un détournait son attention, je me suis faufilé dans sa chambre et j'ai mis ce fromage sous son lit. Plusieurs jours après, je suis retourné le voir, et l'odeur était abominable. Je lui ai dit : « Bill, qu'est-ce que c'est que cette odeur ? »

« Je ne sais pas, ça doit être mes habits ! »

Bill est un gros crado : il empile son linge sale dans un coin.

« Et tu comptes les laver, un jour ? »

« Oui, oui, je vais le faire. »

Il n'a jamais trouvé ce fromage sous son lit. L'odeur était vraiment atroce. Il commençait même à sentir le fromage lui-même. Quand les femmes de chambre ont fini par entrer faire le ménage, elles ont dû mourir asphyxiées.

Un soir, dans le studio, nous avons déguisé Bill en Hitler. Il avait bu quelques verres, ce qui nous a facilité la tâche. Nous avons pris du gaffer, un gros scotch qui colle à peu près tout, et nous en avons mis sur sa tête, pour le coiffer à la Hitler. Nous lui avons aussi fabriqué une petite moustache. Nous lui avons mis un uniforme et tout, et il s'est bien amusé jusqu'à ce que nous essayions de lui enlever le scotch. Impossible de lui enlever celui qu'il avait sur la tête : nous lui aurions arraché les cheveux. Nous lui avons donc tout simplement coupé les cheveux. A ce moment-là, il était complètement soûl et il ne s'est même pas rendu compte de ce que nous faisions, jusqu'au lendemain. Il n'était pas très content. Il était encore plus mal coiffé que d'habitude.

Andy Gibb enregistrerait dans le studio d'à côté. A cette époque, il existait une poupée à son effigie, toute blanche, avec des cheveux blonds et de beaux habits. Nous avons décidé d'en acheter une que nous avons transformée en poupée Bill Ward. Un des types qui bossaient pour nous était un véritable artiste : il lui a emmêlé les cheveux, lui a collé une barbe et a massacré les habits. On aurait vraiment dit Bill. Nous l'avons installée sur la console de mixage. Un jour, Andy Gibb est entré pour écouter ce qu'il venait d'enregistrer. En voyant cette poupée, il a demandé : « Qui est-ce ? »

« C'est Bill Ward » avons-nous répondu.

Andy en est resté baba : « Bill a aussi une poupée à son effigie ? »

Un jour, nous sommes tous sortis d'un club de Birmingham à une heure absolument indécente. Nous avons bu un peu et nous sommes allés jusqu'à un lac voisin. Bill était complètement bourré et nous l'avons mis dans un bateau que nous avons poussé au milieu du lac.

Puis nous sommes partis.

Une autre fois, nous avons emmené un Bill très soûl dans un parc, nous l'avons installé sur un banc et recouvert de journaux pour qu'il ait l'air d'un vieux clochard.

Et derechef, nous sommes partis.

Une fois, quand il a été ivre mort, nous l'avons mis au lit et nous avons voulu lui retirer son pantalon. Quand nous avons tiré dessus, une des jambes d'est déchirée. Le lendemain, quand il est arrivé, il avait toujours le même pantalon, avec une jambe en moins. Il s'en fichait, tout simplement.

Un jour, au Sunset Marquis Hotel de Los Angeles, nous avons confectionné une grande banderole proclamant : « Je suis homo, venez me voir ». Nous avons grimpé jusqu'à son balcon au troisième, et nous y avons accroché la banderole. Une bêtise parmi d'autres. La manager de l'hôtel l'a vue et lui a demandé de l'enlever, mais Bill n'était au courant de rien et ne savait pas de quoi il parlait. Le manager lui a dit : « J'aimerais que vous enleviez cette banderole.

– Une banderole ? Quelle banderole ? » a fait Bill.

Puis il est sorti sur le balcon et l'a vue : « Aargh ! »

Il mettait ses chaussures sur le balcon pour les aérer. Comme il se levait très tard, et que moi j'étais déjà debout depuis des heures, je grimpais sur son balcon, je remplissais ses chaussures de terre et j'y mettais des plantes. Il se faisait avoir à tous les coups.

C'est un miracle que nous ne l'ayons pas rendu fou. C'était toujours sur Bill que ça tombait. Et si on ne lui faisait rien pendant quelque temps, il venait même nous demander : « Il y a un problème ?

– Non, pourquoi ?

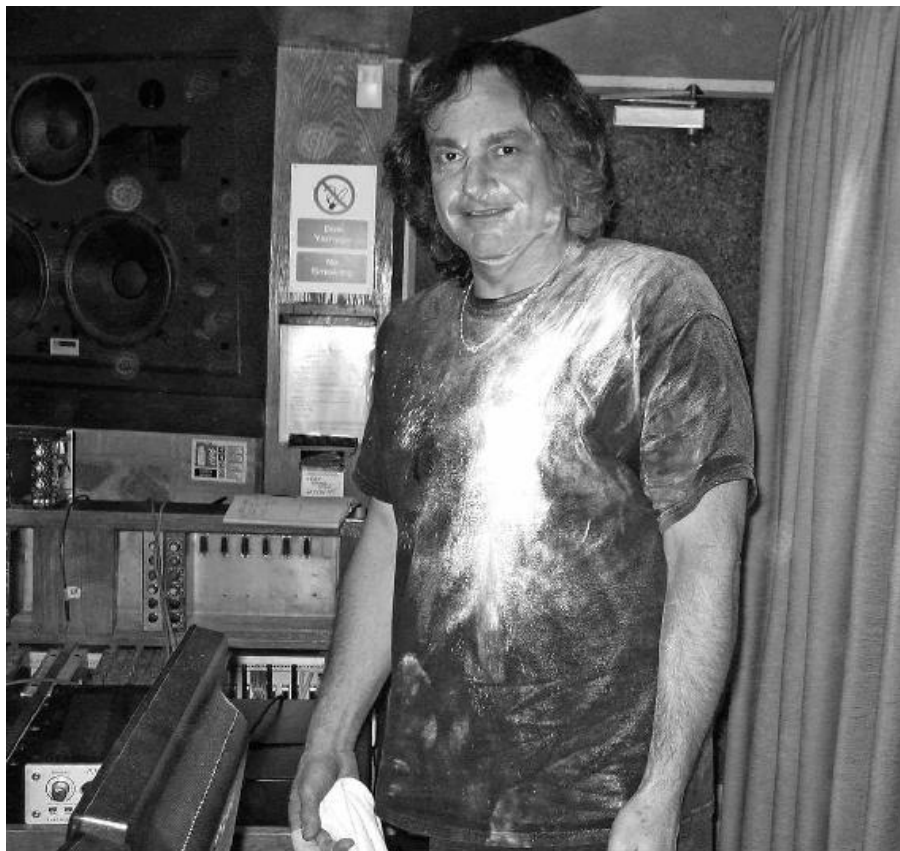
– Eh bien, vous ne m'avez rien fait aujourd'hui. »

Il n'est plus le même aujourd'hui. Pendant la dernière tournée, il était même debout à l'heure du petit déjeuner. Il a changé de mode de vie, et il est en bien meilleure santé aujourd'hui. Depuis qu'il a fait une crise cardiaque, il a dû arrêter de fumer et, en fait, il a dû tout arrêter.

« It's Alright » est une chanson de Bill Ward. Alors que, bien des années auparavant, il avait été le chanteur de The Rest, c'était la première fois qu'il chantait sur un album de Black Sabbath. Nous l'avons encouragé à le faire parce que nous trouvions que c'était une bonne chanson, et Ozzy l'aimait bien aussi.

« Dirty Woman » parle de prostituées, parce que nous étions en Floride et que Geezer en avait vu beaucoup aux alentours, ce qui fait qu'il s'en est inspiré. Ce n'est pas que nous étions portés sur les prostituées. Bon, nous en avions fréquentées une ou deux à nos débuts. A cette époque, nous étions un jour dans le quartier rouge d'Amsterdam et je suis allé dans l'un de ces endroits. J'étais bourré et je me suis endormi. Je ronflais comme un bienheureux et j'ai dépassé le temps imparti ; et tout à coup, un type s'est mis à hurler : « Où est l'argent ? » et il m'a jeté dehors. Je n'avais rien fait là-dedans, je m'étais tout bonnement écroulé.

Il y a des claviers sur tous les morceaux, ce qui était quelque chose de nouveau pour nous. Moi, ça me plaisait, mais *Technical Ecstasy* s'est moins bien vendu que les albums précédents. *Sabotage* n'avait pas eu énormément de succès non plus, mais c'est avec celui-ci que le déclin a vraiment commencé. C'était surtout décevant pour moi, parce que je m'étais vraiment investi dans cet album, du début à la fin. Mais ce n'était pas la seule raison : nous étions en 1976, en pleine explosion du punk, face à une toute nouvelle génération de gamins.



On t'a eu ! Vinny au Rockfield Studios pendant l'enregistrement de *The Devil You Know*, en 2008.



Avec Toni-Marie, ma tante Pauline et Maria.



Mon étoile sur le walk of Fame de Birmingham..

42. Tournée Ecstasy

Sur la tournée Technical Ecstasy, nous n'avions pas une grosse production : juste l'équipement musical, une machine à neige et de la neige carbonique. Rien d'excentrique, nous ne surgissions pas de la scène ni ne descendions des cintres. Mais Bill a eu l'idée brillante de se faire faire un grand coquillage derrière sa batterie. Elle était en fibre de verre et faisait fortement résonner les sons. Et chaque soir, il entourait sa batterie de tonnes de fleurs fraîches. Il commençait à devenir de plus en plus timbré, mais l'idée du coquillage était meilleure que celle qu'il avait eue précédemment, où il voulait encadrer sa batterie de tubes remplis d'eau qui changerait de couleur. Il avait plein d'idées originales comme ça. Elles étaient géniales, jusqu'au moment où on essayait de les mettre en œuvre : impossible.

Nous avons commencé notre tournée américaine en octobre. En première partie, nous avions des groupes comme Boston, Ted Nugent, Bob Seeger et le Silver Bullet Band. Les concerts affichaient tous complet. Lors du concert à Denver pour Halloween, c'est Heart qui assurait notre première partie. Pendant notre concert, il y avait deux filles qui nous regardaient du côté de la scène, et Albert les a délogées parce qu'il pensait que c'était des groupies. Il nous a dit : « Je les ai virées, ces deux-là. Elles étaient là, en coulisses, à danser.

– C'était l'autre groupe ! ai-je dit.

– Quel groupe ?

– Heart !

– Oh non ! »

Linda Blair, qui joue dans le film *L'Exorciste*, est venue voir notre concert de New Haven, dans le Connecticut. Ozzy s'était entichée d'elle, sans doute après avoir vu le film. Ou bien c'était qu'il s'identifiait avec elle, vu que dans le film, elle aussi pissait partout.

A vrai dire, Linda nous avait fait grande impression à tous. Deux ans avant, nous étions allés voir *L'Exorciste* au cinéma à Philadelphie et ce film nous avait fichu une trouille de tous les diables. De retour à l'hôtel, nous étions allés boire un verre au bar pour nous remettre de nos émotions. Et là, à la télévision, il y avait un prêtre qui parlait d'exorcismes. Ce qui n'a pas arrangé notre état. Nous étions tellement effrayés qu'aucun de nous n'avait pu dormir, et nous avons donc tous

passé la nuit dans la même chambre. Tout simplement pathétique.

A New Haven, l'un des murs du bar de notre hôtel était en verre, et on avait donc vue sur l'intérieur de la piscine. Après quelques verres, Albert Chapman et moi avons eu une idée de génie : « Et si on allait là-bas et qu'on plongeait tout nus ? »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Et nous avons collé nos culs nus contre la vitre. Je ne sais pas ce que les clients du bar en ont pensé. De la folie pure !

En sortant de l'eau, nous avons dû nous dépêcher de filer, alors nous avons piqué une voiture de golf garée non loin. Deux adultes à poil roulant en voiture de golf dans les jardins de l'hôtel ! Nous avons réussi à rentrer dans notre chambre, nous nous sommes séchés, rhabillés, et nous sommes retournés au bar comme si de rien n'était. La plupart des gens n'ont même pas réalisé que c'était nous, puisqu'ils n'avaient vu qu'une paire de culs contre la vitre.

Joli tableau !

Nous avons rencontré Frank Zappa lors d'une fête à New York quelques années auparavant. Il nous avait emmenés au restaurant et nous avait dit combien il avait apprécié « Snowblind ». C'était très gentil de sa part, et nous sommes devenus amis. Le 6 décembre, nous avons joué au Madison Square Garden, et c'est Frank qui nous a annoncés. Il voulait également jouer avec nous. Nous avons mis son matériel sur scène, mais cette soirée a été vraiment calamiteuse. Frank attendait d'entrer en scène, et moi je me disais : ce n'est pas possible, c'est un désastre, tout va de travers, ma guitare est désaccordée, il y a du bruit, ça craque, et Dieu sait quoi encore. Et je lui ai donc dit : « Ecoute, il vaudrait vraiment mieux que tu ne joues pas. »

Nous nous entendions bien avec lui. Et plus tard, à l'époque de Ronnie James Dio, je lui ai même téléphoné après le départ de Geezer. Je lui ai demandé : « Tu ne connaîtrais pas de bassiste, par hasard ?

– Si, tu peux prendre le mien.

– Non, on voudrait un bassiste qui puisse rester longtemps. »

Ronnie et moi sommes allés chez lui. Frank nous a accueillis, un perroquet perché sur l'épaule. Il nous a demandé : « Vous voulez boire quelque chose ? Un soda, un thé glacé ? »

Nous, on était plutôt bière.

« Pas de bière. »

Il n'avait que des boissons de hippie. Nous sommes allés dans son studio, et il nous a dit : « Est-ce que vous voulez écouter mon dernier album ? »

« Oui, avec plaisir. »

J'aimais bien certains trucs de lui, comme *Hot Rats*, mais ce nouvel album qu'il m'a passé, ce n'était vraiment pas ma tasse de thé. Il y avait trop de choses dedans, et c'était tellement déjanté que je n'accrochais pas. Je me suis dit : bon, restons poli, qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui dire à la fin ? Parce qu'il va me demander : « Alors, qu'est-ce que tu en penses ? »

Et il m'a demandé : « Alors, qu'est-ce que tu en penses ?

– Heu... eh bien... c'était quoi, ce truc... sur le troisième morceau... ce...

– Oh, c'était... »

Et il a commencé à tout m'expliquer : « Là, c'est tel tambour, et là... »

Moi, j'étais simplement venu chercher un bassiste !

En tant que musicien, Frank était un mec extrêmement intelligent, surtout au niveau des arrangements, et son groupe était super solide.

Quand je suis allé le voir jouer un soir à Birmingham, il m'a dit : « J'ai une surprise pour toi ce soir. »

« Ah ? »

Ils ont joué « Iron Man ». J'étais au bar quand je les ai entendus jouer, et je me suis dit : bordel ! Je suis ressorti en me disant que j'allais le remercier après le concert. Mais il avait eu une mauvaise soirée, et il est sorti de scène furieux, vraiment énervé. Et je me suis donc dit : Hum, je crois que j'irais une autre fois. Mais c'était quand même une jolie surprise.

C'est lors de cette tournée Technical Ecstasy que le mystérieux « jumeau de Tony » a commencé à nous tourner autour. Ce type m'a harcelé pendant des années. Le jumeau de Tony s'habillait comme moi, avait une moustache et jouait aussi de la guitare. Il s'était fabriqué des capuchons pour les doigts et a même commencé à les commercialiser et à les vendre. Il venait tout le temps à notre hôtel, et les gens pensaient que c'était moi. Il a fini par se lasser, encore que j'ai eu de ses nouvelles il y a peu sur mon site web. Il a posté une photo de lui en train de jouer, mais il n'a plus la même tête : il a rasé sa moustache et tout. Vraiment bizarre.

Plus tard, je me suis fait harceler par un autre type. Il disait être mon fils. Il devait avoir cinquante ans, et je ne vois pas comment il aurait pu être mon fils, mais il insistait. Il se débrouillait toujours pour obtenir mon numéro et m'appeler. Un jour, c'est ma seconde épouse, Melissa, qui a décroché, et c'était lui : « C'est le fils de Tony ! »

Bien évidemment, ça l'a mise hors d'elle : elle a cru que j'avais un enfant caché.

« Comment ça, tu as un fils ?

– Je n'ai pas de fils !

– Je viens de l'avoir au téléphone ! »

Ce type a même changé de nom pour s'appeler Iommi. Un groupe a même composé une chanson sur lui : elle s'intitule « Practising To Be Tony Iommi » ou quelque chose comme ça.

43. Never Say Die !

Préalablement à l'enregistrement de *Never Say Die !* nous avons essayé de composer des chansons, mais c'était difficile. Pendant notre tournée en Amérique, le punk était né. Nous avons même eu les Ramones en première partie. Ce n'est absolument pas pour les dénigrer, mais je pense que ce n'était pas une combinaison très heureuse. Leurs concerts ne se passaient pas bien, les gens leur jetaient tout le temps des trucs, ce qui fait que nous avons dû les retirer de la tournée.

Je n'arrivais pas à dire si ce phénomène punk me plaisait ou pas. En musique, c'est une chose d'être agressif, mais en arriver à cracher et à s'automutiler en se tailladant, ça me semblait un peu trop extrême. Mais j'aimais bien certains morceaux, en tout cas j'en ai aimé plus tard. Et certains groupes ont même cité Black Sabbath comme l'une de leurs influences.

Là, je me suis dit : Hum, je ne vois pas vraiment le rapport.

L'irruption du punk nous a un peu décontenancés. Les Stranglers étaient numéro 1 à l'époque. Je revois Geezer dire : « On fait un peu vieillot, maintenant, avec nos riffs et tout. »

J'ai failli me dire : Mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir trouver, maintenant ? D'autant que les autres continuaient à aller au pub et à me demander, quand ils revenaient : « Alors, tu as trouvé quelque chose ? »

« Non, je n'ai pas d'idée... »

Composer devint très difficile, surtout après ce qu'avait dit Geezer. J'avais l'impression que nous ne croyions plus à ce que nous faisons. Je me sentais blessé. Je n'arrêtais pas de me dire : Si je trouve un riff, ils vont sans doute me dire : « Heu, on ne pourrait pas faire autre chose ? »

Ils n'ont jamais dit ça, mais j'avais toujours l'impression qu'ils allaient le faire. En plus, j'avais déjà réservé un studio d'enregistrement à Toronto : la pression grimpeait.

Et puis Ozzy est parti. Il n'avait tout simplement plus envie de faire ça. Ce fut une période vraiment difficile pour nous, mais nous n'avons jamais envisagé d'abandonner. Nous nous sommes demandé : Reviendra-t-il ? Il peut changer d'avis, on ne sait jamais. Mais nous

nous disions aussi que nous ne pouvions pas nous contenter de rester là à l'attendre : il fallait faire quelque chose.

Bill et moi connaissions un chanteur, Dave Walker, depuis longtemps, depuis l'époque où il faisait partie d'un groupe de Birmingham appelé The Red Caps. Il avait ensuite chanté avec Savoy Brown et Fleetwood Mac, avant de partir à San Francisco. Je me souvenais qu'il avait une bonne voix, et nous l'avons donc appelé. En réalité, nous étions un peu aux abois : nous avions un album à faire, nous avions réservé un studio, mais nous n'avions pas de chanteur. Nous avons répété quelque temps avec Dave, et composé deux ou trois chansons avec lui. La nouvelle a circulé dans la presse, et nous avons même fait une émission pour la télévision locale de Birmingham avec lui, mais nous ne nous sentions pas à l'aise. Et puis Ozzy a dit : « Je suis désolé » et tout, et il est revenu. Nous en avons informé Dave, qui est parti. Mais Ozzy n'est revenu que deux ou trois jours avant la date prévue pour notre entrée en studio à Toronto. Nous ne pouvions pas annuler, parce que nous avions déjà versé un gros acompte. Mais nous n'avions toujours pas de chansons, outre les trois que nous avions composées avec Dave, et Ozzy ne voulait pas les chanter.

Nous sommes allés à Toronto, où il faisait un froid de loup. Nous avons tous loué des appartements à proximité des Studios Sounds Interchange. Nous avons aussi loué un cinéma muni d'une scène, pour composer et répéter de nouveaux morceaux. Nous travaillions là à partir de neuf heures du matin, dans un froid glacial, parce que la salle était à peine chauffée ; puis nous allions enregistrer au studio. Cela ne nous allait pas du tout. Jusque-là, quand nous composions un morceau, nous prenions le temps de la réflexion, en laissant le morceau évoluer de lui-même : « Ça nous plaît ou pas ? Si on modifiait ceci, si on changeait cela. »

À Toronto, nous ne pouvions pas nous le permettre. C'est pour cela que, pour moi, *Never Say Die* est complètement décalé. J'apprécie certains morceaux, mais j'ai du mal à être touché par cet album, à cause de la manière dont il a été fait. C'était une époque amère pour nous.

Un malheur ne vient jamais seul. Le studio s'est avéré être une grosse merde. C'est moi qui l'avais réservé, donc tout était de ma faute. Je l'avais choisi en fonction du nom des gens qui l'avaient utilisé. Il coûtait très cher, mais le son était plat et mort : l'ingénieur et moi avons donc essayé d'obtenir un son plus « live » en enlevant la moquette. Le propriétaire du studio a été informé de ce que nous

faisons, et il a débarqué en hurlant : « Qu'est-ce qui se passe, ici ? »

J'ai répondu : « On n'arrive pas à obtenir un son correct. C'est mort.

– Vous ne pouvez pas enlever la moquette !

– C'est fait. Elle est là, roulée. »

Un vrai cauchemar. Il paraît que les Rolling Stones avaient utilisé ce studio, mais ils n'avaient dû y faire que des overdubs, ce genre de choses. J'ai même acheté une chaîne stéréo que Keith Richards avait laissée là, parce que je voulais pouvoir écouter de la musique dans mon appartement. Il y avait des marques sur le dessus des enceintes, là où il s'était fait des lignes. A l'époque, nous nous contentions de fumer beaucoup de came. Un jour où j'avais un peu trop fumé, j'ai dit : « Je vais aller dans ma chambre. » Mon appartement était au troisième. J'ai pris l'escalier, parce que je n'avais pas envie de tomber sur quelqu'un dans l'ascenseur. Je suis monté, j'ai mis ma clef dans la serrure, suis entré, ai allumé la lumière et me suis dit : « C'est bizarre, ça a changé. On a décoré la pièce. Il y a du papier peint et tout ! »

Je ne sais pas pourquoi ça ne m'a pas arrêté. Je suis allé dans la chambre, et là j'ai trouvé un type et sa femme au lit : ils se sont levés d'un bond, et j'ai eu la peur de ma vie. Ils ont hurlé, et j'ai hurlé en retour. Je ne comprenais vraiment plus rien. Et j'ai donc dit : « Désolé, désolé, j'ai dû me tromper de chambre. » avant de filer.

J'étais monté à l'étage du dessus. Ma clef ouvrait leur porte, ce qui était vraiment curieux. J'ai réintégré mon propre appartement, et le lendemain, le concierge est venu me voir, parce que mes voisins du dessus s'étaient plaints. Je lui ai dit : « Et pourquoi est-ce que ma clef ouvrait leur porte ? »

Je leur ai expliqué ce qui s'était passé, passant sous silence le fait que j'étais complètement stone.

Malgré le froid, la came et le studio, nous avons réussi à enregistrer un album. J'ai même fait les chœurs sur « A Hard Road ». C'était la première fois que je faisais cela. Et la dernière aussi, parce que les autres n'arrivaient pas à garder leur sérieux. Je chantais, en les regardant, et Geezer éclatait de rire. Je devais continuer à chanter, et il n'arrivait pas à s'arrêter de rire. C'était vraiment gênant. Plus jamais !

« Swinging the Chain » était l'un des morceaux que nous avions composés au départ avec Dave Walker. Ozzy refusait de le chanter, mais nous n'avons pas eu le choix parce qu'autrement, nous n'aurions pas eu assez de chansons pour un album. Bill a dit : « Bon, c'est moi qui vais chanter, alors. »

Et c'est ce qu'il a fait. Nous avons gardé la musique, et Bill a simplement réécrit les paroles.

Ce n'est pas qu'Ozzy refusait aussi de faire « Over To You », mais il n'arrivait pas à trouver un thème pour les paroles, alors nous avons fini par engager des saxophonistes. C'était une période vraiment bizarre, avec Ozzy qui était parti puis revenu. Aller en studio pour enregistrer cet album n'était vraiment pas évident. Et de toute façon, Ozzy n'est bien entendu pas resté très longtemps après ça. Il a quand même fini par chanter sur une des chansons que nous avions faites avec Dave Walker, peut-être à son insu. Geezer a composé les paroles et nous l'avons intitulée « Junior's Eyes ».

Le morceau « Never Say Die » est sorti en single : c'était la première fois depuis « Paranoid ». Nous avons dit que nous ne referions plus jamais de single, parce que cela nous attirait un public d'adolescents braillards. Mais il s'était écoulé quelques années, alors... Le morceau s'est classé dans les charts anglais, et nous l'avons même joué à *Top of the Pops*. Encore une fois, ce fut étrange de passer dans cette émission. Bob Marley était là aussi. A cette époque, Bill s'était fait des nattes, et tout le monde a cru qu'il se fichait de Bob. Cela n'avait rien à voir : il était simplement coiffé comme ça à l'époque.

En somme, nous avons mis un certain temps à enregistrer *Never Say Die* !. Nous avons sans doute traîné les pieds. Ce n'est pas que nous n'y arrivions pas – nous y arrivions toujours – mais c'était difficile, bien plus difficile qu'auparavant. Vu les circonstances dans lesquelles nous étions, il était très difficile d'enregistrer un album, et je ressentais beaucoup de pression. Et puis cela coûtait cher. Il ne s'agissait pas simplement du studio, mais il fallait vivre, aussi. Nous nous sommes mis à faire les courses, à arpenter les supermarchés avec nos chariots que nous remplissions de provisions, avant de rentrer chez nous sous la neige. Faire les courses nous donnait une raison de sortir de l'appartement, d'aller ailleurs, pour une fois. Et puis nous allions aussi dans un club au coin de notre rue, le Gasworks. Le supermarché, et le club au coin de la rue : voilà toutes nos distractions.

Never Say Die ! était voué à l'échec dès le début. Le départ d'Ozzy, la

tentative avec Dave Walker – cela a déglingué tout le processus. Cet album a été fait au jour le jour, et il manque donc de structure. On ne peut pas l'écouter en se disant : ah, je vois comment les choses s'enchaînent. Les chansons n'ont aucun rapport les unes avec les autres, tant l'album est barré. Les auditeurs ont dû se dire la même chose : qu'est-ce qui se passe, là ?

Encore une fois, nous nous sommes dit : « Pas besoin de producteur, on peut le faire nous-mêmes. »

Je n'étais pas le seul à le dire, nous pensions tous la même chose. Mais nous aurions mieux fait de prendre un producteur. Nous nous en sommes rendu compte quand nous avons fait l'album suivant, *Heaven and Hell*. Faire intervenir un producteur permet de soulager un peu la pression.

La tournée Never Say Die démarra en mai 1978 : nous avons sillonné la Grande-Bretagne, l'Europe et les Etats-Unis, et Van Halen assura notre première partie jusqu'au bout, en décembre. Même s'ils étaient encore relativement inconnus, ils étaient vraiment bons. Ils venaient nous voir jouer quasiment tous les soirs, et nous sommes devenus bons amis. Je voyais beaucoup Eddie. J'avais toujours de la coke, il passait me voir, et nous parlions pendant des heures. Classique.

Pour moi, Eddie Van Halen était vraiment différent des autres guitaristes qui évoluaient à l'époque. Sa technique du tapping – que lui n'appelle pas comme ça – est géniale. C'était un groupe bourré d'énergie, et leurs concerts étaient géniaux. On avait presque l'impression d'être ternes, après eux, tant ils faisaient d'acrobaties, avec David Lee Roth qui faisait des sauts périlleux et Dieu sait quoi encore. Une bonne mise en scène, de très bons musiciens : on voyait tout de suite qu'ils iraient loin.

Ce fut une bonne tournée, mais dans notre camp, on voyait des signes de fêlure. Ozzy n'était pas heureux. Peut-être la mort de son père avait-elle joué un rôle là-dedans. Jack Osbourne était mort d'un cancer à l'automne 1977, juste avant le premier départ d'Ozzy. Le père d'Ozzy était un type génial, adorable, et j'ai assisté à ses funérailles. Mais nous n'en avons jamais vraiment parlé. Peut-être Ozzy voulait-il simplement prendre un peu de recul par rapport à tout ça, le temps de régler ses problèmes personnels en suspens. Mais nous ne pouvions pas nous le permettre, nous ne pouvions pas faire de pause. Nous en sommes arrivés à devoir continuer, coûte que coûte. Nous avions déjà accompli beaucoup, nous avions profité de notre succès, nous avions

tous des maisons et des voitures, tout le monde était à l'aise. Peut-être avons-nous trop pris nos aises, justement, ce qui nous a fait perdre notre motivation, notre agressivité à nous battre pour y arriver.

Nous commençons aussi à nous dire que nous devenions trop vieux pour ça, parce que nous voyions arriver des gamins, comme Van Halen. Nous n'étions en réalité pas si vieux, même si nous étions plus vieux que la plupart des nouveaux groupes. Lors des interviews, on nous demandait toujours : « Combien de temps encore allez-vous continuer ? Ne pensez-vous pas qu'il va falloir raccrocher ? »

Nous n'avions que trente, trente-cinq ans, et ils voulaient déjà nous voir prendre notre retraite. Nous n'étions plus dans le coup, et je crois que nous avons perdu notre fougue. Nous avons tous l'impression d'être en pilotage automatique. Et nous faisions la promotion d'un album que nous-mêmes n'aimions pas.

Nous avons joué au Hammersmith Odeon les 10 et 11 juin 1978, où nous avons fêté nos dix ans. Dix ans, c'est long. Van Halen et David Lee Roth n'ont pas tenu dix ans ! Nous avons enregistré ces concerts, pour sortir une cassette vidéo live. Elle s'intitulait *Never Say Die !*, mais le groupe n'était pas en forme, et même si nous n'en présentions encore aucun symptôme apparent, la maladie allait se révéler fatale.

Bien avant son second départ, Ozzy disparut. En novembre, juste avant un concert à Nashville, il disparut. Apparemment, il avait mal à la gorge. Nous sommes allés voir à son hôtel, et il avait bu tout un flacon de Night Nurse, un sirop contre le rhume et la grippe. Normalement, il faut n'en prendre que quelques cuillerées, mais il avait bu toute la bouteille. Il était monté dans sa chambre, mais il s'était trompé : il avait vu une chambre ouverte, il y avait une femme de ménage dedans, elle est sortie, il est entré, s'est écroulé sur le lit, et voilà. Pendant ce temps-là, ses bagages avaient été transportés dans sa vraie chambre. Nous devions donner un concert le soir-même, mais pas d'Ozzy.

« Oh, bon sang ! »

Nous avons téléphoné dans sa chambre : rien. Nous avons donc demandé au type d'ouvrir la porte : sa valise était là, intacte, et le lit n'avait pas été défait.

« Bon Dieu, mais qu'est-ce qui s'est passé ? »

C'est là que nous avons commencé à nous inquiéter.

« Mais qu'est-ce que... Peut-être est-il déjà parti pour le concert ? »

« Mais pourquoi aurait-il fait ça ? »

Nous sommes allés à la salle de concert, pour voir s'il était là : aucune trace de lui. Nous ne savions plus que penser. Puis le bruit a couru qu'il avait été kidnappé. Partout, à la télévision, à la radio, on disait qu'il avait disparu. C'était hallucinant. Et l'heure du concert approchait.

Pas de concert.

Nous avons dû annuler le concert, ce qui n'a pas posé trop de problèmes. Nous avons attendu jusqu'à la dernière minute, en nous disant qu'il finirait peut-être par arriver. Il lui était déjà arrivé de disparaître auparavant, et nous l'avions retrouvé chez quelqu'un, complètement défoncé, mais jamais un jour de concert. Nous étions donc à moitié morts d'inquiétude, et à moitié énervés ; nous nous disions : « Cette salle est pleine de monde, ils ne vont jamais nous croire si on leur dit qu'on a perdu Ozzy. »

Nous avons vraiment commencé à paniquer. En dépit de la prestation de Van Halen, le public est devenu fou et nous avons dû filer rapidement. Nous avons contacté les stations de radio, et tous les quarts d'heure, ils diffusaient un communiqué : « Avez-vous vu Ozzy ? »

Cela a duré, duré, nous n'avons pas dormi de la nuit en nous demandant ce qui avait bien pu se passer. Et puis Ozzy m'a téléphoné : « Qu'est-ce qui se passe ?

– Bordel, comment ça, qu'est-ce qui se passe ? Où es-tu, putain ?

– Dans ma chambre.

– Non, ce n'est pas vrai !

– Mais si !

– Mais non ! »

Etc.

« J'ai bu du Night Nurse, et puis je ne sais pas ce qui s'est passé, je me suis écroulé. »

Voilà l'histoire. Nous étions persuadés qu'il s'était fait enlever et qu'on allait nous demander une rançon. Mais en fait, il était à l'hôtel. Nous avons failli l'étrangler. Mais la disparition d'Ozzy n'était que de la petite bière en comparaison de ce qui allait nous arriver au cours des mois suivants.

Cela allait devenir de pire en pire...

44. Où Ozzy s'en va

Après notre tournée mondiale, le groupe alla s'installer à L.A. pour onze mois. C'était encore une histoire d'impôts, et nous nous étions dit que nous allions nous installer là-bas, pour composer et enregistrer le prochain album. Mais tout ce processus s'est révélé très frustrant et sans fin.

C'était Don Arden qui nous manageait à l'époque, assisté de sa fille Sharon. C'était surtout moi qui m'occupais des affaires du groupe, et j'étais donc très souvent en contact avec elle : nous parlions de l'endroit où le groupe allait vivre, répéter, enregistrer, tout ça.

Nous avons tous emménagé dans une maison immense, dont nous avons transformé le garage en salle de répétition. L'étape suivante était de trouver des idées, mais nous n'y arrivions pas. Nous avons recommencé à prendre beaucoup de coke. On sortait faire la fête, on continuait à la maison, et on essayait de composer : pas facile. Mais ce qui rendait les choses encore plus compliquées, c'était qu'Ozzy n'était plus avec nous. Il était sur une autre planète. Nous essayions de le motiver : « Alors, une idée ? »

« Non, rien de rien. »

Et puis il s'écroulait sur le canapé. C'était très frustrant, parce que c'était toujours comme ça et que ça ne débouchait sur rien. Quand j'allais chez Warner Bros. Records, qui voulaient savoir comment les choses se passaient, on me demandait : « Alors, ça avance ? »

« Super ! »

Mais nous n'avions rien fait.

« Les morceaux sonnent bien ? »

« Oh, oui, vraiment génial ! »

Putain, qu'est-ce que j'étais censé leur dire ? « Ça fait six mois qu'on est là et on n'a absolument rien foutu » ? Je ne pouvais pas leur dire ça. J'étais de plus en plus gêné chaque fois que j'allais là-bas.

Cela faisait des mois que nous étions là, et Ozzy n'avait pas beaucoup chanté. Nous n'arrivions pas à vraiment lui parler, parce qu'il prenait encore plus d'alcool et de drogues, et était défoncé la plupart du

temps. Nous l'étions tous, par moments, mais il était passé à un tout autre niveau. Nous arrivions toujours à être créatifs, mais la drogue et l'alcool provoquent des effets différents selon les gens. Je pense qu'Ozzy a perdu tout intérêt pour tout ça. Nous avons peut-être accouché de trois idées, sur le plan musical, mais nous ne savions pas quoi faire en l'absence de motivation d'Ozzy. Si nous écrivions un morceau, il nous disait : « Je ne veux pas chanter là-dessus. » Il a un peu chanté sur « Children of the Sea » avant de laisser tomber. On en est arrivé au point de se dire : « Si Ozzy n'y arrive plus, il va falloir soit se séparer, soit faire venir quelqu'un d'autre. »

Ozzy n'était pas encore avec Sharon. En fait, c'est moi qui me suis intéressé à elle en premier, mais nous avons une relation d'amitié. Ça n'a jamais été une relation amoureuse. J'étais tout le temps en train de régler quelque chose avec elle, et je l'appréciais beaucoup en tant que personne. J'ai dit à Sharon : « Nous avons un vrai problème avec Ozzy. »

Elle m'a dit : « Oh, il faut lui laisser un peu de temps. »

J'ai répondu : « Mais il faut qu'on avance ! La maison de disques me demande toujours où est la musique. »

Puis la situation est devenue critique, et nous avons dû poser un ultimatum à Ozzy : « Tu dois faire quelque chose, ou on va devoir te remplacer. »

Et c'est ce qui s'est passé. Bill est allé lui parler : « Ecoute, il faut qu'on avance, nous. »

C'était triste. Cela faisait dix ans que nous étions ensemble, mais nous en étions arrivés à un point où nous n'avons plus rien en commun. Il y avait trop de drogues en jeu, de la coke, des Quaaludes, du Mandrax, trop d'alcool, de soirées, de femmes, de tout. Et c'est là qu'on devient paranoïaque, et qu'on se dit : Ils me détestent. Nous ne nous sommes jamais disputés, mais c'est difficile d'établir une relation avec les gens, de communiquer et de résoudre les problèmes quand tout le monde est défoncé. Pour je ne sais quelle raison, c'est moi qui suis passé pour le méchant dans cette histoire. Ozzy semble penser que c'est moi qui l'ai mis à la porte, mais je ne faisais que parler au nom du groupe et essayer de maintenir ce truc sur les rails. Il fallait que quelqu'un prenne une décision, fasse quelque chose, sans quoi on en serait toujours au même point, toujours aussi défoncés. Il en a donc été ainsi.

Je me suis dit que nous ferions peut-être mieux de nous séparer, pour que je fasse autre chose. C'est là que Sharon m'a présenté Ronnie James Dio lors d'une soirée. Elle m'a suggéré de me lancer dans un projet annexe, et de le faire avec Ronnie. Je suis allé le voir et je lui ai dit : « Je suis dans une situation affreuse. Je ne pense pas pouvoir encore y arriver dans l'état actuel des choses. Ça t'intéresserait de faire autre chose ? »



Une conférence de presse avec Ian Gillan en Arménie, en 2009. On a reçu l'Ordre de l'Honneur pour le single de charité que nous avons fait 25 ans plus tôt.



Le bébé a grandi : Toni-Marie



Maria et moi aux Classic Rock Awards.

45. Où Susan rejoint une secte écossaise

Ozzy ne fut pas le seul de mes plus proches et plus chers amis à me quitter. Mon mariage avec Susan prit fin à peu près au moment où j'allai m'installer à L.A. avec le groupe. A certains égards, je peux comprendre pourquoi. Sue restait toute seule dans cette immense maison pendant que j'étais en tournée, et dès que je rentrais, c'était pour m'enfermer en studio. Elle devait se sentir très seule. Elle voyait aussi les autres partir en vacances avec leur femme, alors que moi je restais en studio pour travailler. Je ne comprenais pas qu'il fallait que je fasse plus attention à notre relation. Avec moi, c'était boulot, boulot, boulot. Je me suis laissé aveugler par ça. Il faut ce qu'il faut, pas vrai ? Mais c'est pour cela que notre relation est partie en vrille.

Elle voulait divorcer et a commencé à remplir les papiers. Ce fut un choc. Je l'ai eu très mauvaise, et en réaction, j'ai un peu pété les plombs. Je suis allé à L.A., et j'y suis allé à fond. Je faisais venir tant de filles que je devais leur donner des horaires : j'en faisais venir une à deux heures, puis une autre deux heures plus tard, en lui disant : « On ne finit de répéter qu'à trois heures, donc si tu viens à quatre heures... »

Une fois, j'étais avec une fille quand j'ai entendu sonner à la grille. J'ai regardé par la fenêtre, et c'était une autre fille. J'ai dit à la première : « Vite, tu dois partir, c'est ma femme ! »

Elle a paniqué : « Aah ! »

Je lui ai dit : « Passe par le toit, et saute par-dessus le mur ! »

Je l'ai fait sortir par la fenêtre, et elle a longé le toit qui était en pente, ce qui lui a permis de sauter assez facilement. Pendant qu'elle rampait sur le toit, la femme de ménage et mon assistant guitares étaient dehors, et contemplaient ce spectacle en secouant la tête.

J'ai renoncé à Kilworth House. Quand je suis rentré de L.A., j'ai vécu un temps chez mes parents. Pendant ce temps-là, Susan avait rejoint une secte britannique : on leur donne tout son argent et tous ses biens et on s'installe avec eux, en vivant de la terre. C'était vraiment embarrassant. J'en ai parlé à ses parents, qui étaient sous le choc. Ils m'ont dit : « Mais reviens vivre dans la maison ! »

Mais je leur ai dit : « Non, je ne peux pas. Je ne me vois vraiment pas revenir à présent. »

J'ai demandé à quelqu'un de venir estimer les meubles. J'ai mis ce qui m'appartenait dans un garde meubles, j'ai vendu d'autres trucs et j'ai donné l'argent à Susan. Elle n'en voulait pas vraiment, maintenant qu'elle était dans cette secte à qui elle avait donné tout l'argent qu'elle pouvait. Je n'ai jamais tout à fait compris ce que c'était que cette secte, et ses parents non plus, d'ailleurs.

Bien après la fin de notre mariage, elle m'a un jour téléphoné à l'improviste, en me disant : « Je t'en prie, viens me chercher. J'ai des ennuis. »

Elle était à Inverness, en Ecosse. J'étais avec un ami dans un club de Birmingham et j'avais bu quelques verres. J'ai paniqué et j'ai dit : « Elle a des problèmes, je dois y aller. »

Mon ami et moi y sommes allés avec ma Rolls-Royce. Comme la route était longue, nous avons conduit cent soixante kilomètres chacun. Quand nous avons fini par arriver, mal rasés, épuisés, en vrac, elle nous a dit : « Pourquoi êtes-vous là ?

– Parce que tu avais des problèmes !

– Oh, mais je crois que c'est réglé, maintenant !

– Tu viens avec nous, ai-je dit.

– Non !

– Si ! »

Etc. Elle a refusé de venir, nous sommes donc remontés dans la voiture et repartis. Trois cents bornes de plus.

Je l'ai revue une dernière fois, à l'époque où j'étais avec Lita Ford. Lita était à L.A. tandis que j'étais rentré à Birmingham, et Susan est venue chez moi. Elle voulait que l'on se remette ensemble. Je lui ai dit : « Ecoute, je n'éprouve plus les mêmes sentiments à ton égard, et puis j'ai une petite amie, maintenant. »

Il est difficile de ressusciter une relation comme ça. Et ce fut tout. Elle est partie en Australie, et je ne l'ai jamais revue.

46. Où Dio veut bien, mais pas Don

Ronnie était partant pour que l'on fasse quelque chose ensemble, mais j'ai mis du temps à le recontacter, parce que nous étions encore en pleine confusion au sujet d'Ozzy. Après son départ, j'ai fini par dire à Bill et Geezer : « Pourquoi ne pas essayer avec Ronnie ? »

Je l'ai appelé et je lui ai dit : « La situation a évolué ; tu serais partant pour essayer ? »

Nous l'avons invité à la maison et nous lui avons joué « Children of the Sea ». Et Ronnie nous a trouvé, comme ça, une mélodie pour le chant. Nous étions très impressionnés de passer, en une journée, d'une situation bloquée depuis des lustres à la mise au point instantanée d'une chanson. Nous lui avons joué un passage de « Lady Evil » et, là encore, Ronnie s'est immédiatement mis à chanter. Nous nous sommes dit : Bon sang, là, on tient quelque chose ! Cela nous a un peu remonté le moral. Nous étions toujours attristés du départ d'Ozzy, mais c'était désormais du passé. A présent, nous étions ravis d'être enfin en mesure de faire quelque chose.

Ozzy avait alors quitté la maison, mais Don Arden essayait désespérément de le faire revenir dans le groupe. Don avait finalement le groupe dont il avait toujours rêvé... et nous avions splitté ! Il ne pouvait l'accepter, il lui fallait la formation originelle, et c'est pour cela qu'il insistait : « Ça ne va jamais marcher avec Ronnie ! »

Je répondais : « Mais si, ça marche ! On a des bons morceaux, et tout roule ! De plus, Ozzy n'est pas capable, pour l'instant, de faire ça, il n'est pas dedans du tout. »

Il continuait : « Allez, donnez-lui une chance. »

Nous avons passé ces dix mois dans la maison, et rien ne s'était passé avec Ozzy : comment aurait-il pu tout à coup se passer quelque chose en deux semaines ? Nous n'avions pas non plus oublié qu'Ozzy était déjà parti une première fois, avant *Never Say Die* !. Cela nous coûtait une fortune, nous ne composions plus rien, tout le monde était déprimé et énervé de tout cela : nous ne voyions pas comment continuer avec lui. Don insistait : « Il faut qu'Ozzy revienne, il faut qu'Ozzy revienne ! »

Nous lui avons dit : « Don, il refuse de s'impliquer. Ça ne marchera pas. »

Et là, Don nous a rétorqué : « Mais vous ne pouvez pas prendre un nain pour chanter dans Black Sabbath ! »

C'était son avis. Mais nous avons été catégoriques : nous allions continuer avec Ronnie.

Et puis c'est Geezer qui est parti. Il avait des problèmes conjugaux, et il devait rentrer pour les régler : il a donc quitté le groupe pour un temps. Ronnie a joué de la basse quelque temps, et nous nous sommes donc retrouvés tous les trois : Bill, Ronnie et moi. Nous avons composé deux ou trois trucs, et c'est alors que j'ai demandé à Geoff Nichols de venir nous rejoindre. J'ai dit : « On va prendre quelqu'un temporairement, pour nous aider tant qu'on est là. »

La première chanson que nous ayons composée tous les quatre était « Heaven and Hell ». J'ai joué un riff, et Ronnie s'est mis à chanter, tout simplement. Ce fut instantané. Et nous nous sommes dit : « Bon sang, c'est bon, ça ! »

Ronnie roulait toujours en Cadillac. Il devait remonter le siège, car c'était vraiment une grosse voiture. Il y avait beaucoup de serpents près de là où nous habitions. Nous avons découvert que Ronnie en avait peur : je me suis donc procuré un serpent mort, je lui ai attaché un bout de fil de pêche autour du cou, et j'ai noué l'autre bout à la poignée de la voiture. J'ai mis le serpent sur le siège passager avant de refermer la porte : quand Ronnie a ouvert côté conducteur, il a tiré le serpent vers lui. Ça a marché : il a failli se chier dessus.

Mais j'ai eu droit au retour de bâton : un jour que j'allais aux toilettes, j'ai relevé l'abattant et bon sang, un serpent ! Mort, lui aussi. Mais je me suis chié dessus avant de m'asseoir sur la lunette !

Nous nous faisons des blagues en permanence. Plaisanter de la sorte permet aux gens de mieux s'entendre. C'est aussi une sorte de test, je pense : il s'agit de voir comment les gens le prennent.

Tout se passait très bien, mais Don continuait à dire : « Ça ne va jamais marcher. Si Ozzy ne revient pas, c'est fini. »

Nous étions en train de travailler dans la maison, et tout à coup des types sont arrivés pour reprendre les meubles que Sharon avait loués pour nous. Petit à petit, nous voyions les objets disparaître. Nous nous avertissions : « Ne les laisse pas entrer, ils vont prendre le canapé ! »

C'était vraiment affreux, et nous avons décidé de rompre totalement nos relations avec Don. Cela faisait si longtemps qu'il voulait nous manager, et là, il ne s'était occupé de nous que pour une courte période. Sandy Pearlman, un Américain qui manageait Blue Öyster Cult, s'est alors proposé. Nous l'avons gardé sous le coude, mais nous avons décidé de recommencer à nous débrouiller seuls pour le moment, comme nous le faisions avant que Don n'intervienne. Mark Forster travaillait toujours pour nous, et nous aidait à gérer le quotidien, comme il l'avait fait depuis *Sabbath Bloody Sabbath*. Il jouait le rôle d'un assistant, voyageait avec nous et s'occupait des hôtels, des transports, etc.

Mark avait un problème physique, une sorte d'éléphantiasis au niveau de l'aîne. Ce qui était fou, c'était qu'il avait cette grosse boule à l'aîne et qu'au lieu d'essayer de la camoufler, il mettait dessus un *stage pass*, ce qui fait qu'on la repérait immédiatement.

Un jour, après la dissolution de la formation avec Ronnie, on m'a appelé pour me dire que Mark était mort. On ne lui connaissait pas de famille, et on m'a donc demandé : « Désirez-vous récupérer ses affaires ? »

« Non, ai-je répondu, je ne veux rien. »

Je me sentais vraiment mal. Mark était anglais, mais il avait dû épouser une Américaine, parce que je crois qu'il avait un fils. C'est ce que j'ai dit à ceux qui m'avaient appelé, mais je ne savais pas où il se trouvait.

Mais pour le moment, Mark était bien vivant et nous aidait, et nous avons décidé que nous n'avions pas d'autre choix que de quitter cette maison. De toute façon, les Arden avaient plus ou moins enlevé tous les meubles, et le bail arrivait à expiration. Nous avons estimé qu'il fallait quitter L.A. Ce n'était pas un endroit pour nous à ce moment-là.

Nous avons donc mis le cap sur Miami.

47. Où Bill a les boules

Dans l'avion qui nous emmenait à Miami, nous nous sommes demandé : « Mais pourquoi il n'y a personne, dans cet avion ? »

En fait, nous nous dirigions droit sur une tornade, et tout le monde évacuait les lieux. Nous nous sommes dit : « Tout le monde s'en va, et nous, on arrive ! »

A notre arrivée, tout était barricadé par des planches. Nous avons loué la maison de Barry Gibb, mais nous avons commencé par passer trois jours à l'hôtel, parce que c'était dangereux ailleurs. Ils avaient complètement barricadé le bâtiment. En prévision de l'ouragan, il fallait remplir sa baignoire et ne pas quitter l'hôtel. Ils avaient prévu des sandwiches, mais ils ont bien entendu fini par être à court de vivres. Un jour, Geoff et moi étions sur le balcon comme deux idiots, à regarder les arbres se balancer. Puis nous avons entendu : « Hé, vous deux ! Rentrez dans la chambre ! Quittez ce balcon ! »

C'était la police.

« Espèces d'idiots, rentrez dans la chambre ! »

Ça faisait peur. Ils ont même fini par nous dire : « C'est trop tard pour évacuer, vous devez rester là. Allez aux abris. »

Nous nous sommes dit : « Oh mon Dieu, c'est la fin ! »

L'ouragan nous a simplement frôlés. Il y a eu des lampadaires arrachés, des feux de signalisation arrachés et des arbres déracinés, mais il ne s'est pas abattu dans toute sa force. Néanmoins, c'était assez violent pour nous flanquer la frousse.

Nous avons passé plusieurs mois dans la maison de Barry Gibb. Lui était allé s'installer ailleurs. Nous avons fait comme à L.A. : nous avons installé un studio de répétition avec tout notre matériel. Nous avons demandé à Craig Gruber de venir : c'était un bassiste qui avait joué dans Rainbow, comme Ronnie. Nous avons gardé Geoff, car nous nous entendions si bien que nous lui avons fait faire un bout d'essai aux claviers. Il était plutôt novice en la matière, mais cela suffisait pour ce que nous voulions : jouer les accords et trouver des idées concernant ce qu'il devait jouer derrière les accords.

Nous avons écrit d'autres trucs, mais sans Geezer cette fois. Bill et moi

n'étions pas à l'aise, parce que nous étions tellement habitués à travailler avec lui. Nous avions l'impression que tout cela n'était que temporaire, tant nous espérions encore que Geezer reviendrait. C'était dur, mais nous avons tenu bon. Les compositions avançaient bien, et nous avons rapidement eu de quoi remplir un album.

Bill buvait vraiment beaucoup. Sa femme était avec lui, et elle aussi buvait beaucoup. Le matin, Bill se réveillait, en pleine forme, et prenait une bière dans le frigo, puis une autre, et encore une autre. Je lui demandais : « Bill, tu en as bu combien ? »

« Oh, juste deux. »

Mais il en était plutôt à dix. On a pris l'habitude de dire : « Il n'en n'est qu'à deux. »

Au fil de la journée, plus il buvait, plus son humeur évoluait : après une première phase agréable, il devenait vraiment maussade. A neuf ou dix heures du soir, nous tâchions de l'éviter, parce qu'il était généralement très bas et devenait agressif. Mais il continuait à bien jouer. Il buvait le matin, mais s'il n'avait bu que quelques bières, il jouait correctement. C'était après, le soir, qu'il passait à la phase suivante. Et quand nous décidions de nous octroyer un jour de pause, bon sang, il y allait à fond.

Comme toujours, c'était à Bill que nous jouions des tours. Un jour, je me suis procuré le numéro des Alcooliques Anonymes et le nom du responsable. J'ai dit à Bill : « Il y a un type qui cherche à te joindre. C'est pour une interview. »

– Quoi ?

– Tu as une interview. Rappelle-le, demande ce nom-là, et dis-lui : “Pouvez-vous me renseigner, je m'appelle Bill Ward.” »

Et il l'a fait. Bill lui a dit : « Allô ? Je suis Bill Ward. Pourriez-vous me renseigner, on m'a dit de vous appeler. »

Ils ont commencé à lui parler des problèmes liés à l'alcool. Derrière, nous écoutions, et il a complètement pété les plombs. Je ne l'avais jamais vu dans cet état. Il a balancé le téléphone qui s'est écrasé par terre. Nous avons mis les bouts aussi vite que possible. Cela ne l'a pas fait rire du tout, et il est resté de très mauvaise humeur un bout de temps. Nous l'avons soigneusement évité tout le reste de la journée.

Mais malgré ses abus de boisson, nous lui avons confié la tâche d'aller à la banque chercher la paye de tout le monde. Nous voulions lui fournir un but : « Ne te bourre pas la gueule ce matin, Bill, tu dois aller à la banque ! »

« Ah ouais, c'est vrai, OK. »

Il prenait son rôle très au sérieux. Le matin, il se levait, se rasait – bon Dieu ! – et se faisait beau. Il s'était acheté un attaché-case et tout à coup, il se transformait en homme d'affaires qui allait à la banque, et devenait quelqu'un de responsable. C'était drôle de le voir se métamorphoser ainsi tous les vendredis, quand il allait chercher l'argent.

Ronnie aimait vraiment beaucoup Bill. Mais l'arrivée de Ronnie avait changé la dynamique du groupe, et cela avait affecté Bill. La situation ne lui convenait pas à cent pour cent. Il était habitué à voir Ozzy, comme nous tous, mais Bill n'arrivait pas à se faire à son absence. De plus, à mon avis, l'alcool n'aidait pas. En fait, les choses ont même tellement empiré qu'il ne serait pas resté beaucoup plus longtemps. Bill regrettait peut-être Ozzy, mais cela ne voulait pas dire que nous aurions pu prendre quelqu'un qui aurait eu la même voix que lui. Les gens nous auraient accablés de critiques, et puis il n'y a qu'un Ozzy. Nous avons opté pour Ronnie parce que nous aimions bien sa façon de travailler et sa voix. La musique a changé d'orientation après son arrivée. Sur *Heaven and Hell*, nous avons écrit pour un chanteur tellement différent que cela nous a ouvert plus de portes. Après avoir travaillé dix ans avec Ozzy, on savait en gros ce qu'il allait chanter et comment il allait le faire. Nous savions de quoi il était capable. Nous ne savions pas de quoi Ronnie était capable, et nous le poussions en permanence dans ses retranchements, pour voir ce qu'il savait faire. Il apportait du sang neuf au groupe, je pouvais jouer d'autres accords, il m'a ouvert de nouveaux horizons musicalement parlant. Et Ronnie m'a vraiment encouragé à faire des solos, à me mettre un peu plus en avant. Ce n'était pas que je manquais de solos dans les premiers albums, mais Ozzy ne me disait jamais : « Et si tu mettais un solo, là ? »

Cela ne l'intéressait pas beaucoup. Ou alors cela l'intéressait un temps, puis son attention se relâchait et il passait à autre chose. Il ne participait pas beaucoup au processus. Ce n'était pas de sa faute. Il n'était pas vraiment musicien. Il ne savait jouer d'aucun instrument, et il ne savait donc pas quelle note il fallait chanter, alors qu'avec Ronnie, nous fonctionnions davantage comme un groupe : quand nous

étions ensemble, il avait aussi une guitare ou une basse à la main, et proposait : « Que penses-tu de cet accord ? »

« Oh, ouais... Ouais ! »

Et on parlait de là en l'améliorant. Ronnie s'impliquait beaucoup, ce qui était génial.

Ozzy chantait en suivant le riff. Pour mieux comprendre ce que je veux dire, écoutez « Iron Man » : sa ligne de chant suit la mélodie musicale. C'était très bien, mais Ronnie aimait mieux chanter en accompagnement du riff qu'en le suivant, trouver une mélodie différente de celle de la musique, ce qui ouvrait plus de possibilités musicalement parlant. Je ne veux pas avoir l'air de démolir Ozzy, mais l'approche de Ronnie m'a montré une nouvelle voie, une nouvelle manière de me dire : « Ah ouais, à partir de ça, voilà jusqu'où je peux aller. »

Ronnie a également apporté beaucoup sur le plan vocal. Il savait ce qu'il voulait et pouvait nous le dire en termes techniques : « Et si on essayait un *la*, ici ? »

Ozzy ne savait pas faire ça ; il ne connaissait pas la différence entre *la* et *ré*. Au mieux, il disait : « Il faut autre chose, là.

– Une idée ?

– Pas vraiment. Et si on essayait, heu... »

Nous sommes aussi devenus plus professionnels. Ronnie voulait toujours faire mieux, il allait toujours de l'avant, sur scène et hors de scène. C'était une bonne chose pour nous, parce qu'il nous poussait nous aussi. Au fil des années, nous étions sans doute devenus un peu paresseux, nous reposant sur ce que nous savions faire, mais avec Ronnie, nous avions un nouveau défi à relever. C'est ainsi que nous sommes redevenus un groupe : nous sommes redevenus plus soudés, désireux de protéger le groupe, de protéger ce que nous avons. Et nous avons recommencé à y croire.



Nijmegen, Hollande, juin 2005.



Festival de Donnington, juin 2005.

48. Heaven and Hell

Nous avons enregistré *Heaven and Hell* aux Studios Criteria de Miami, à l'endroit où nous avons déjà enregistré *Technical Ecstasy* quelques années plus tôt. Pour la première fois depuis *Master of Reality*, l'album fut produit par une personne extérieure, ce qui nous a beaucoup aidés ; Martin Birch m'a déchargé d'une grande partie de la fatigue et du stress. Il avait déjà fait quelques bons albums pour de grands noms, comme Rainbow. Ronnie nous l'avait recommandé, et c'est pourquoi nous avons décidé de tenter le coup.

Nous étions de retour en Floride, ce qui signifiait des drogues en abondance. A côté de la maison de Barry Gibb, un de ses voisins disposait en permanence de réserves de coke comme vous n'en avez jamais vues. Quand j'allais le voir, il en avait une pile de plusieurs kilos sur la table.

« Tiens, vas-y, sers-toi ! »

C'était incroyable. Nous pouvions passer à quatre heures du matin : « On peut entrer une minute ? »

Et il était toujours debout ! « Ouais, passez une minute ! »

Nous nous sommes lâchés, parce que c'était là, à notre disposition. Cela ne nous a pas empêchés d'être créatifs. Il y a toujours eu parmi nous un cinquième membre, une présence, un guide, si vous voulez, qui nous guidait dans la bonne voie. Et cette présence était là, à Miami, chez Barry, et nous a permis de composer « Die Young ». Dans cette chanson, il y a un break : quand Ronnie chante « die young », on passe à un passage plus calme. A cette époque, c'était quelque chose que Ronnie n'avait encore jamais fait, ce changement d'ambiance : il était plutôt du genre « on fonce » ! Je lui ai dit : « Cela fait des années qu'on fait ça, dans plein de trucs de Sabbath, on insère un passage calme au milieu. »

Et Ronnie a répondu : « Ah ouais, ça fonctionne ! »

C'était une nouvelle expérience enrichissante pour lui, de voir comment nous composions, ce que l'on pouvait faire : une nouvelle direction, un monde nouveau. J'avais le sentiment de savoir où j'allais dans ce domaine. Je crois que nous étions tous dans le même cas, nous avions tous ce sentiment : c'était ce cinquième membre qui nous guidait. « Die Young » est un morceau bien construit. Ce fut notre

second single après « Neon Knights » et aujourd'hui encore, il reste efficace.

« Chidren of the Sea » était un morceau que nous avions déjà enregistré quand Ozzy était toujours là. J'ai toujours une version où c'est lui qui la chante, avec différentes paroles et une mélodie vocale complètement différente de ce qu'en a fait Ronnie. Quand nous avons enregistré la nouvelle version, je voulais qu'elle évoque des galériens en train de ramer sur un grand navire. Dans ma tête, j'entendais une sorte de chant religieux, et nous avons donc dit au type du studio : « Vous savez où l'on peut embaucher des moines ? »

Il a passé quelques coups de fil, à la recherche de moines. A vrai dire, c'était plus une blague qu'autre chose. Mais il est revenu et nous a dit très sérieusement : « Eh bien, je n'ai pu en avoir qu'un... mais on pourra faire des overdubs. »

« Ah ! »

Je l'ai fait venir et « oo-oooo-ooo » je l'ai laissé psalmodier. Nous étions pliés de rire. Nous avons imaginé tout un chœur, et nous nous retrouvions avec un seul moine.

Mais nous pourrions faire des overdubs.

A L.A., nous avions des magnétophones JVC avec micros intégrés qui nous permettaient d'enregistrer partout et n'importe quand. Nous étions dans la maison, et nous faisions des jams. J'avais un petit ampli, de quelques watts seulement, ainsi qu'un petit kit de batterie, et nous avons dû jouer « Heaven and Hell » des heures et des heures. Nous aimions vraiment beaucoup ce morceau. Au début, Ronnie jouait quelques lignes de basse, puis Geoff a pris le relais. Ronnie chantait quelque chose, ce qui nous donnait une idée de la direction pour la suite. C'est ainsi que nous avons petit à petit bâti cette chanson, en jammant.

A Miami, l'enregistrement se passait bien, mais nous voulions voir revenir Geezer ; je l'ai donc appelé. Il avait alors réglé ses histoires et nous nous sommes arrangés pour le faire venir et jouer de la basse sur cet album. Craig Gruber avait déjà enregistré les parties de basse, mais nous les avons enlevées sans laisser Geezer les écouter au préalable. J'étais certain qu'il aimerait les nouveaux morceaux, parce que nous partagions souvent le même avis sur les choses et que j'aimais vraiment nos nouvelles chansons. En réalité, quand il les a entendues,

il a été soufflé. Dès que Geezer eut enregistré ses parties, notre « mur du son » est revenu, la musique a de nouveau repris forme. Les autres bassistes se contentent de jouer « dom-dom-dom » mais Geezer fait des bends – « do-mmm » – qui donnent plus d'agressivité à la musique. Il est différent de tous les autres bassistes que j'ai pu entendre. Et cela fonctionne très bien.

La présence de Martin Birch m'a permis de ne pas être là en permanence et de trop m'investir dans tous les domaines. Auparavant, comme je faisais ça tout seul, je ne savais pas m'arrêter et je jouais encore et encore, au point de ne plus faire la différence entre ce qui était bon et ce qui ne l'était pas. Mais avec Martin, c'était : « Parfait ! Elle est bonne !

– Ah. Bon, je vais quand même refaire une prise.

– Non. C'est bon, elle est bonne. »

C'était bien qu'il sache poser des limites. Et cela nous a sans doute également permis d'économiser un peu d'argent.

Nous avons réussi à foutre la trouille de sa vie à Martin. C'était un dur, mais il était aussi un peu nerveux. Il faisait du karaté, et était ceinture noire de ceci et cela, mais il avait un point faible.

Et nous avons trouvé lequel.

Nous avons découvert qu'il était terrorisé par la magie noire, et nous avons décidé d'y aller à fond. Je me suis procuré un morceau de balsa d'une quarantaine de centimètres, dans lequel j'ai sculpté une silhouette humaine. Je l'ai enveloppée de tissu noir et placée dans mon attaché-case. Puis j'ai fait semblant de chercher quelque chose dedans, et j'en ai tiré ce truc pour que Martin voie bien la forme que ça avait.

« Qu'est-ce que c'est ?

– Oh, ai-je fait avant de le ranger rapidement et de refermer la mallette.

– C'est quoi ?

– C'est rien, ne t'inquiète pas. »

Mais il s'est inquiété. Il a dit à Ronnie : « Tony, il a un truc dans sa mallette. On dirait une poupée vaudou ou un truc comme ça ! »

Bien sûr, Ronnie était dans le coup, et il en a rajouté.

Après le départ des autres, Martin a commencé à me poser des questions. Mais je répondais : « Martin... vraiment, c'est personnel.

– Ouais, ouais... mais qu'est-ce que c'est, ce truc ?

– Je préfère ne pas en parler. »

Il s'est vraiment monté la tête avec ça. Il a fini par s'imaginer que c'était une poupée vaudou dans laquelle on plantait des épingles, et que la poupée était à son effigie. Il m'a dit : « Je ne me sens pas très bien, ces temps-ci... Tu n'aurais pas... »

Il croyait que je lui avais jeté un sort, alors j'en ai rajouté. Je lui ai dit : « Tu ne te sens pas... Est-ce que tu ne te sens pas un peu bizarre, aujourd'hui, Martin ? »

« Pourquoi ? Pourquoi ? Je devrais ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu fais ? »

Il s'est monté la tête tout seul, je ne faisais que l'encourager dans son délire. Je voulais laisser tomber, mais il ne cessait de m'asticoter : « Est-ce que tu es adepte de ces trucs de magie noire ? »

« Je ne veux pas en parler. »

Et puis nous inventions encore des trucs. Par exemple, je disais à Geezer, assez fort pour que Martin l'entende : « Est-ce que tu vas au... à la réunion, demain ? »

Martin : « Quelle réunion ? »

« Rien, rien, Martin... C'est juste... tu sais... »

Il mordait à l'hameçon, et avalait tout, la ligne et le bouchon ! Nous nous pissions dessus de rire, mais il se mettait dans des états pas possibles : « Dis-moi juste deux trois trucs...

– Mais... Que...

– Dis-moi simplement ce qui se passe. Qu'est-ce que vous faites à ces réunions ?

– Oh non, Martin, on ne peut pas... c'est secret, vraiment secret, on n'a pas le droit d'en parler. »

J'adorais ça. Ça me faisait ma journée. J'étais impatient de recommencer le lendemain, juste pour le faire flipper encore un peu plus. Martin a changé : lui qui était un type sûr de lui est devenu une loque nerveuse, qui ne cessait de dire : « Qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui se passe ? »

« Rien... rien... »

J'ai ressorti la poupée, et il a dit : « Tu y mets des épingles ! C'est moi, hein ? C'est moi !

– Quoi ?

– Cette poupée ! C'est moi, je l'ai vue ! »

Fabuleux, une vraie pépite, et ça a duré tout le temps de l'enregistrement. Nous ne lui avons jamais dit la vérité. S'il lit ce livre, il va se dire : « Oh, le bâtard ! »

Nous avons aussi employé Martin sur l'album suivant, *Mob Rules*.

Et nous avons continué...

Un jour, nous avons dû quitter les studios Criteria, notre temps imparti était écoulé. De toute façon, nous devions faire une pause. Martin, surtout, parce que nous l'avions rendu fou. Nous sommes donc rentrés chez nous, en Angleterre.

Pour des raisons d'impôts, je devais rester hors d'Angleterre un an. J'avais mal calculé, et je suis rentré deux jours trop tôt. Mon comptable m'a dit : « Va-t'en, va-t'en !

– Comment ça, va-t'en ?

– Prends un avion, va n'importe où ! Va à Jersey ! »

Je suis allé à Jersey, avec Geoff. J'ai réservé au Grand Hôtel, qui était

le plus grand de l'île, et qui me paraissait donc adéquat. Nous sommes allés boire un verre au bar, et j'ai fini rond comme une barrique. Je discutais avec le barman, qui m'a demandé : « Les chambres vous conviennent ? »

J'ai balbutié : « Z'aime pô ma chambre. »

Il a répondu : « Pourquoi ne pas en changer, alors ? Demandez au responsable ! »

Il a fait venir le responsable : « Z'aime pôo ma chambre ! »

Il lui a dit qu'il fallait me changer de chambre, tandis que j'étais assis à boire et à me bourrer d'olives. J'en ai tellement mangé que j'ai vomi, juste derrière le bar. Heureusement que je n'ai pas gerbé sur ce responsable avant qu'il accepte de me changer de chambre : il m'a dit : « Oui, pas de problème, nous avons une chambre superbe. »

Je n'ai même pas compris ce qu'il m'a dit.

Il a continué : « Elle a des stores électriques. »

Et il s'étendait sur cette chambre, qui avait ceci et cela, mais je n'ai pas tout entendu. Tout ce que j'ai retenu, c'était : « C'est une chambre somptueuse. »

J'ai donc répondu : « Ouais, très bien. »

Je ne me sentais pas très bien, et je suis allé me coucher. A huit heures du matin, le téléphone a sonné, et on m'a dit que ma nouvelle chambre était prête. Je me sentais très mal en point et je n'étais pas vraiment motivé pour changer de chambre à cet instant précis, mais je me sentais un peu obligé de le faire, à cause de l'épisode des olives la veille au soir ; je me suis donc exécuté. Je suis allé dans cette nouvelle chambre, qui était vraiment très belle. Il y avait un grand lit rond avec un matelas d'eau, des stores électriques, tout était vraiment splendide. J'ai appelé Geoff et je lui ai dit : « Viens, on va prendre le petit déjeuner ensemble dans ma nouvelle chambre. »

Il est venu ; et quand nous sommes sortis de la chambre après, nous sommes tombés sur cinq femmes de ménage qui ont éclaté de rire.

« Putain, qu'est-ce qui leur prend ? »

Je n'avais pas réalisé que c'était la suite matrimoniale. Elles nous prenaient pour un couple d'homos.

« Oh, non ! »

Après ce matin-là, je disais à Geoff : « Je te retrouve en bas. Ne viens pas dans ma chambre. On prendra le petit déjeuner en bas. »

Après Jersey, comme je ne pouvais toujours pas rentrer en Angleterre, nous sommes allés à Paris. Le reste du groupe m'y a rejoint. Nous avons loué le studio Ferber et c'est là que nous avons enregistré la dernière chanson de l'album, « Neon Knights ». Nous avons le sentiment qu'il nous fallait un morceau rapide comme celui-ci pour contrebalancer les morceaux plus lents du reste de l'album. Je trouve difficile d'écrire des chansons rapides. Je sais écrire des morceaux lents ou mid-tempo à volonté, mais pour les chansons rapides, j'ai vraiment besoin d'y consacrer plus de temps. Je suppose que cela vient de la manière dont j'ai toujours travaillé avec Sabbath : la plupart du temps, c'était un peu laborieux.

Après Paris, nous sommes enfin arrivés à Londres. Nous avons fait les overdubs et le mix final au Studios Town House. C'est là que j'ai mis le feu à Bill. Nous enregistrions *Heaven and Hell* [Paradis et Enfer], et pendant quelques instants atroces, Bill a bien failli y aller, en enfer...

49. Mise à feu

J'avais déjà mis le feu à Bill Ward auparavant, mais là, les choses ont dégénéré. Il se roulait par terre dans le studio en hurlant, tandis que je riais aux éclats. Mais quand j'ai vu qu'il continuait à hurler et à se tortiller, l'horrible vérité m'est tombé dessus : mon batteur était en train de flamber !

Tout avait commencé comme un jeu. Bill et moi nous étions déjà livré plusieurs fois pour rire au jeu suivant : j'approchais un briquet de sa barbe qui s'enflammait quelques secondes. Cela nous faisait toujours rire, et un jour, pendant que nous travaillions sur *Heaven and Hell* aux Studios Town House, Bill est entré et je lui ai demandé : « Bill, je peux te mettre le feu encore une fois ? »

« Pas maintenant, je suis occupé. »

« OK. »

Et cela m'est complètement sorti de la tête. Quelques heures plus tard, Bill est revenu, alors que je bricolais avec ma guitare, et il m'a dit : « Ecoute, je rentre à l'hôtel, tu veux toujours me mettre le feu, ou pas ? »

Martin Birch, le producteur, n'en croyait pas ses oreilles : « Oh, bon sang ! »

Comme Bill avait l'air d'y tenir, j'ai décidé de faire les choses en grand, et je l'ai inondé de ce produit avec lequel les techniciens de studio nettoient les têtes de lecture. Ses vêtements en étaient complètement imbibés. Puis je l'ai allumé, et il s'est enflammé comme de l'étoffe : « Whoosh ! »

Il est tombé sur le sol, tandis que je continuais à l'arroser de ce produit. Je pensais qu'il rigolait, mais il était vraiment en feu. Les flammes avaient dévoré son pantalon et ses chaussettes avaient fondu. Il a fini avec des brûlures au troisième degré sur les jambes.

Birch l'a emmené d'urgence à l'hôpital. Puis j'ai reçu un coup de téléphone de la mère de Bill : « Espèce de taré... »

Elle m'a passé un savon qui m'a roussi les oreilles. Et elle a conclu par : « On va peut-être devoir lui couper la jambe ! »

Putain, je me sentais si mal que je ne savais plus quoi faire. Mais il s'en est sorti, même s'il a toujours des cicatrices de brûlures sur ses jambes. Récemment, je lui ai demandé : « Tu as toujours ces cicatrices, Bill ? »

« Ouais, toujours, ouais. »

J'aurais pu le tuer, ce qui est un peu exagéré pour une simple plaisanterie. Et je n'ai plus jamais mis le feu à Bill.

50. Où Vinny dit Aloha

Bill buvait beaucoup trop, même lors des concerts, ce qu'il ne faisait pas auparavant. Cela ne se voyait pas vraiment quand il jouait. Mais il devenait plus agressif et coléreux, et sa condition physique se dégradait également. Il avait tout le temps de petits ennuis, des crises de panique, ce genre de choses. Cela nous affectait tous, mais nous n'avons pas eu le temps de lui en parler, parce qu'un jour, il a tout simplement disparu. C'était le 21 août 1980. Nous devions donner un concert à Denver, mais il s'est mis minable, a grimpé dans son bus avec son frère Jim au volant, et il est parti. Nous ne l'avons appris que lorsque quelqu'un nous a dit : « Bill est parti.

– Pardon ?

– Bill est parti.

– Non ! »

Il ne nous a pas dit au revoir, rien : il est parti. J'avais souvent discuté avec Bill, mais son départ m'a choqué. J'ai vraiment été pris de court. Et nous étions dans la merde. Nous avons dû annuler le concert. Ronnie était inquiet, parce qu'il aimait vraiment bien Bill : « Il faut le faire revenir ! »

Quand nous avons enfin réussi à le retrouver, il nous a dit qu'il ne voulait plus faire ça. Lors de l'enregistrement, l'album lui plaisait, mais la tournée l'avait vraiment affecté. Nous devions recommencer à faire nos preuves : il n'avait pas pu le supporter et n'a rien voulu savoir.

Terminé !

Nous avons donc dû trouver quelqu'un pour le remplacer. C'était terrible pour moi, parce que je n'avais jamais travaillé avec un autre batteur depuis bien avant la création de Black Sabbath. Je me reposais beaucoup sur Bill. Cela faisait un siècle que nous jouions tous les deux !

Nous devions faire un grand festival en plein air à Hawaïi, en tête d'affiche, et nous commençons à paniquer : « Bon Dieu, qu'est-ce qu'on va faire ? »

Nous avons reçu des cassettes de plusieurs batteurs, et parmi eux, il y

avait Vinny Appice. Ronnie avait entendu parler de lui, et il a dit : « Appelons-le ! »

Nous n'avions qu'un jour et demi pour tester Vinny et voir s'il ferait l'affaire ou pas. S'il était bon, il jouerait à Hawaï avec nous ; sinon, il faudrait annuler le concert. Et il a été bon.

Il est arrivé avec un tout petit kit, et il jouait très bien, mais j'étais habitué à l'énorme kit de Bill. Je me suis dit : « Ah, c'est ce qu'il utilise en répétition ». Nous sommes allés à Hawaï et je suis allé sur la scène : il y avait la grande estrade de Bill, sur laquelle se trouvait le même tout petit kit. On aurait dit une batterie pour enfant. Je me suis dit : bon sang, mais on ne va jamais l'entendre ! En coulisses, j'étais dans tous mes états, je faisais les cent pas, tandis que Ronnie disait : « Tout va bien se passer ! »

Je répondais : « Non ! Cela fait des années que je n'ai pas joué avec un autre batteur ! »

J'étais complètement terrifié. Quand nous sommes montés sur scène, ça faisait vraiment bizarre, ce gros mur d'enceintes, cette grande estrade et cette petite batterie ridicule. Mais putain, il savait s'en servir !

Vinny ne connaissait pas parfaitement tous les morceaux, et il avait donc pris plein de notes. Il s'est mis à pleuvoir, et l'encre a été diluée, ce qui fait qu'il ne pouvait plus rien lire. Il ne savait plus où on en était. Mais il s'est est très bien sorti.

Et oui, on l'entendait.

Ce concert a été pour moi une série de crises de panique. Un abruti a lancé un vrai tir de mortier. Nous avons entendu « shhhhhhhhh boum ! » L'obus a explosé en coulisses. Heureusement, c'était un endroit très spacieux. Aucun de nous n'a été blessé et je crois qu'il n'y a pas eu de victimes, mais cela a creusé un sacré cratère. Je n'arrive toujours pas à croire que quelqu'un ait pu faire une chose pareille. Et où avait-il pu trouver ce genre de choses ? C'est quand même du lourd !

C'était peut-être Ozzy.

Raté !

Il y a une vraie différence entre les jeux de Vinny et de Bill. Vinny faisait des roulements rapides, ce que Bill ne faisait pas du tout. Bill était de la trempe de John Bonham et Cozy Powell : il était bon, mais il avait son propre style, il créait son propre truc. Pas du tout orthodoxe. Bill ne jouait pas un rythme régulier, il rajoutait toujours des petites variations, comme un percussionniste. Il entendait des symphonies dans sa tête et essayait de jouer comme s'il avait huit bras. Nous lui disions : « Bill, tu sais, tu n'as que deux mains. »

Mais Bill était comme ça. Quand il écoutait les chansons, il y voyait plein de trucs dramatiques, des timbales, ce genre de choses, ce qui fait qu'il pensait davantage en percussionniste. Vinny est un batteur, pur et dur, et il sait garder un rythme *ad vitam aeternam*. Il fait aussi quelques petits roulements bizarres, mais Vinny est un batteur très précis, là où avec Bill, c'était plus tangent. Bill tentait des choses : quelquefois ça passait, quelquefois ça ne passait pas.

Le jeu de batterie de Vinny a apporté quelque chose à notre musique. Il l'a rendue plus cohérente, plus précise, sans doute plus grand public. Quand Bill jouait quelque chose comme « boum-tchac-pa-pa-pa », Vinny jouait simplement « boum-tchac-boum-tchac-boum-tchac ». Moins rigolo, mais plus précis. Et sans doute moins personnel, parce que Bill avait développé son propre style et c'était... Bill. On aime ou on n'aime pas. Moi, j'aime.

En travaillant avec Vinny, j'ai dû aussi revoir ma manière de penser. Je me disais : bon sang, il est vraiment bon, mais il va falloir qu'il soit un peu moins précis sur les anciennes chansons, il doit lâcher un peu de lest. Black Sabbath n'a jamais été très précis sur le rythme : avec Bill, on partait sur un tempo et on finissait sur un autre ; c'était une évolution naturelle, que Bill possédait tout naturellement. J'ai dû tout revoir avec Vinny, comme j'ai dû le faire avec tous les batteurs qui ont suivi, pour essayer de lui faire jouer les anciennes chansons comme prévu. Mais n'anticipons pas. Je lui ai dit : « Il va te falloir une batterie plus grande si tu fais partie de ce groupe ! »

Il ne l'a jamais oublié. Maintenant, il a une batterie énorme, avec des fûts partout. Je lui ai dit : « Bordel, Vinny, tu n'as pas assez de fûts, là ? »

Il m'a répondu : « C'est ta faute ! »

Que voulez-vous répondre à cela ?

51. Où l'on prend des coups

Notre tournée Heaven and Hell démarra en Allemagne en avril 1980. Nous devions faire des va-et-vient entre l'Allemagne et l'Angleterre pendant quelques temps avant de nous diriger vers les Etats-Unis au mois de juillet. Ronnie ne cessait de faire son fameux signe du Diable, qui consiste à brandir l'index et l'annulaire en repliant les deux autres doigts sous le pouce. On dit souvent que c'est lui qui est à l'origine de ce geste, mais j'ai une photo de Geezer, des années auparavant, qui le faisait déjà. Mais c'est Ronnie qui a le plus contribué à le mettre en lumière, et ce faisant, il se l'est approprié.

Sur notre scène, il y avait une croix. Nous avions fait construire ce truc qui fonctionnait électroniquement. Des lumières clignotaient tout autour, en changeant de couleur selon plusieurs séquences, et quand nous jouions « Heaven and Hell », la croix était censée prendre feu. Ça n'a quasiment jamais fonctionné. Un exemple typique : notre concert au Madison Square Garden. Ronnie a fait monter la pression, en disant au public : « Concentrez-vous sur cette croix ! »

Il continuait à attirer l'attention dessus : « Allez, concentrez-vous ! »

On est monté crescendo, puis il a compté « Un, deux, trois » et la croix a fait : « Pfffft ! »

Quelques pauvres étincelles, dignes d'un cierge magique. Et Ronnie a fait : « Ah, je crois que vous ne vous êtes pas assez concentrés ! »

Cela rendait très bien quand ça prenait feu, mais ce soir-là, c'était une soirée digne de Spinal Tap. Et cela se produisait trop souvent.

A cette époque, c'était Sandy Pearlman qui nous manageait. Il préparait son coup depuis que nous nous étions séparés de Don Arden ; nous n'avions pas d'autre solution. Sandy avait un look de randonneur : il portait une casquette sur la tête et un sac à dos. Je ne l'ai jamais vu en costume. Au début, ça allait, mais il s'est vite avéré que ce type n'était qu'une imposture.

Aux Etats-Unis, il nous a fait tourner avec Blue Öyster Cult. Comme il les avait managés pendant longtemps, il les favorisait par rapport à nous. C'est pour cela que nous avons entrepris la tournée Black and Blue, où ils avaient la vedette un soir et nous la suivante. Nous n'avions jamais fait une tournée à deux groupes auparavant, parce que nous avons toujours eu des groupes de première partie. C'était bizarre

de les voir avoir la vedette eux aussi, d'autant qu'ils n'avaient pas tant de succès que cela. Je suppose que Sandy voulait leur en donner en les mettant en avant de la sorte.

Ce fut un désastre, parce qu'ils utilisaient sur scène une espèce d'énorme Godzilla en fibre de verre, et qu'ils mettaient des heures à la démolir. Les soirs où nous jouions après eux, nous passions une heure et demie en coulisses avant de pouvoir monter sur scène. Les spectateurs en avaient marre d'attendre et nous en voulaient. Puis nous dépassions les limites horaires fixées par les syndicats. C'était un peu injuste.

Sandy ne s'est pas occupé de nous très longtemps. Nous l'avons viré. Il a fini par se faire payer, et il est parti avec une coquette somme d'argent. Puis nous avons tout simplement continué avec Mark Forster. Nous donnions de grands spectacles, et c'était difficile pour Ronnie de se produire devant des gens qui avaient vu Ozzy occuper cette place pendant dix ans. Certains spectateurs détestaient ça et lui criaient « Ozzy, Ozzy ! »

Mais Ronnie a fini par faire leur conquête.

Pendant la tournée Heaven and Hell, NEMS a sorti *Live at Last*, un album de morceaux enregistrés en 1975. C'était un coup de Patrick Meehan. Cela nous a beaucoup contrariés, mais il s'est classé numéro 5 dans les charts avant que nous n'obtenions l'injonction de le retirer. Il avait un son affreux et il interférait avec notre travail avec Ronnie. L'injonction n'a rien donné, et nous avons réglé cela plus tard. En 2002, il est ressorti, cette fois sous le titre *Past Lives*.

Le 25 septembre 1980, pendant notre tournée américaine, John Bonham est mort. Cela m'a vraiment affecté, mais je ne crois pas que quiconque connaissant John l'ait vu finir autrement. Il adorait faire tous les excès possibles. Keith Moon et lui se ressemblaient : un peu fous, de bons amis, qui brûlaient la chandelle par les deux bouts autant qu'ils le pouvaient. Ils étaient devenus un peu déments : on ne pouvait jamais savoir ce qu'ils allaient inventer. Je me suis toujours dit : Ils ne peuvent pas continuer comme ça éternellement, ils vont finir par se heurter à un obstacle, ça va se payer. Mais quand j'ai appris la nouvelle, cela m'a fait m'interroger sur la vulnérabilité de chacun. Bon Dieu, qui est le suivant ? Cela pourrait nous arriver ! Cela a vraiment flanqué un coup à tout le monde, c'était vraiment déprimant. John avait tant de qualités.

Environ deux semaines plus tard, à la Mecca Arena de Milwaukee, un spectateur a jeté une grosse croix de métal sur Geezer : elle a rebondi sur sa guitare et l'a frappé au visage. Cette personne devait se dire : « Oh, ça va lui faire plaisir, ce cadeau, je vais le lui jeter sur scène. » Les gens qui font des trucs comme ça sont des crétins. S'il l'avait reçue dans la tête, il aurait pu rester aveugle ou être tué.

Nous avons quitté la scène et comme la majeure partie du public n'avait pas vu ce qui s'était passé, une émeute a éclaté. Les gens se battaient, cassaient les sièges, jetaient les morceaux, c'était le chaos. Mais qu'est-ce que vous voulez ? On ne pouvait pas remonter sur scène et dire : « Salut, on est de retour, tout le monde se calme ! »

En novembre, nous avons démarré notre première tournée au Japon, avec des dates à Tokyo, Kyoto et Osaka. J'ai été victime d'une sérieuse intoxication alimentaire. Ce devait être les sushis. J'étais sur scène, à courir en cercles, et tout à coup, bam ! je me suis écroulé. On m'a conduit à l'hôpital, et on m'a fait une piqûre. C'était la plus grosse seringue que j'aie jamais vue. Dieu seul sait ce qu'il y avait dedans, mais ça a été très efficace. J'aurais vraiment dû en faire un stock : « Vous m'en mettez à emporter ? »

Pendant que les sushis me mettaient au tapis, Geezer s'y est mis tout seul. Un soir, il a pété les plombs et s'est cassé le bout du doigt. Ce devait être le saké. Ronnie et lui avaient coutume d'aller au bar, de trop boire et de se quereller. Bien entendu, le lendemain, ils regrettaient profondément. Geezer se laissait souvent emporter, et je suppose que c'est comme ça qu'il s'est cassé le doigt. Je n'étais pas là quand cela s'est produit. J'ai juste appris plus tard que les prochains concerts étaient annulés à cause de cela. Geezer a gardé une attelle au doigt quelque temps. Pour une fois que je n'étais pas le seul à avoir des doigts abîmés...

J'ai rencontré Melinda au cours de l'été 1980, à Dallas, dans un club, après un concert que nous y avons donné. C'était une Américaine qui faisait un peu de mannequinat. J'ai commencé à la fréquenter, nous sommes restés ensemble un bout de temps, et elle nous a suivis en tournée. Le groupe devait se demander : Mais qu'est-ce qu'il nous fait, là ? Parce qu'elle nous a suivis en Australie, au Japon, en Nouvelle-Zélande, partout.

Un jour, à L.A., nous avons décidé de nous marier à notre hôtel, le Sunset Marquis. Je prenais des Quaaludes et toutes sortes d'autres merdes, et j'étais vraiment dans une autre dimension. J'ai appelé un pasteur et lui ai demandé : « Pouvez-vous venir nous marier ? »

Il est venu, et ça n'a pas été compliqué : signez là, et voilà. Puis le pasteur a demandé : « Où sont les témoins ? »

– Je n'ai pas de témoin, ai-je dit.

– Ah, mais il vous en faut un. »

Il y avait un gros ours en peluche dans la chambre ; j'ai dit : « Voilà, il est là, le témoin. »

« Très bien », a-t-il répondu.

Et le tour était joué. Il ne m'a jamais dit : « Non, ce n'est pas possible. »

Et ça a même été retenu au tribunal. Quand nous avons divorcé, j'ai dit : « Nous n'avions pas vraiment de témoin. »

On m'a dit : « Pourquoi, qui vous a servi de témoin ? »

« Un ours en peluche. »

Cela a fait grande impression. Mais je ne crois pas que ça ait changé quoi que ce soit.

Bref, voilà. Nous nous sommes mariés au Sunset Marquis.

Après toutes les tournées avec Dio, nous sommes rentrés en

Angleterre. C'est là que Melinda a mis au monde notre magnifique fille. Toni est née en 1983. Nous avons été heureux quelque temps, mais j'ai découvert que Melinda avait des problèmes. Elle faisait les magasins et revenait avec plein de robes qui portaient encore leurs étiquettes. Elle ne les avait pas payées, et je ne sais toujours pas pourquoi. Ce n'était pas par manque d'argent, et j'étais vraiment gêné, parce que je connaissais les gens dans ces boutiques. Peut-être se disait-elle que je paierais la note. Bien sûr, cela provoqua des tensions au sein de notre couple : nous nous disputions très souvent. Elle s'emportait, et pouvait devenir très violente. Elle a fini par repartir à Dallas avec Toni. Pendant que nous réglions notre séparation, mon comptable m'a appelé de Londres pour me dire : « C'est quoi, ce bordel ? J'ai une facture de 100.000 \$ sur ta carte American Express et une autre sur ta MasterCard. Combien tu dépenses par mois ?

– Mais de quoi tu parles ? Je ne dépense pas ce genre de sommes !

– Eh bien quelqu'un le fait à ta place ! »

Il s'est avéré que Melinda avait passé un accord avec une entreprise de location de limousine : elle avait un garde du corps et une limousine vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle devait croire que j'allais l'assassiner, ou quelque chose comme ça. Je ne sais pas comment elle s'est débrouillée, parce qu'elle n'était pas cosignataire sur ma carte, mais je me suis retrouvé avec ces factures exorbitantes, et un gros problème : je devais les payer. Un point, c'est tout.

Les tribunaux anglais ne voulaient rien savoir non plus, parce que Melinda refusait de revenir d'Amérique. Ils me disaient : « Peut-être que si vous arriviez à la faire rentrer... »

La procédure de divorce a duré longtemps. De son côté, ils faisaient tout pour compliquer les choses et pour obtenir davantage d'argent. Des avocats américains venaient éplucher mes comptes. Aussi bizarre que cela puisse être, c'était à moi de les loger à leur arrivée, et ils voulaient tous résider, par exemple, au Ritz de Londres, putain ! Les sommes que ces gens pouvaient dépenser étaient hallucinantes. Et les choses traînaient en longueur, parce qu'ils étaient persuadés que je leur cachais beaucoup d'argent. Ils se disaient : « Il doit avoir des milliards planqués quelque part. » Classique. Un putain de cauchemar. Cette relation a également été désastreuse pour notre fille, Toni.

C'était la mère de Melinda, à Dallas, qui devait s'occuper d'elle la plupart du temps.

Une situation vraiment bizarre : je n'ai jamais rencontré la mère de Melinda, mais elle semblait être une femme bien, qui n'approuvait pas ce qui se passait.

Je n'avais pas le droit de voir ma fille, parce que je ne sais pourquoi, dans cette histoire, c'était moi le méchant. Bien après, on m'a dit que je pouvais la voir, mais seulement à Dallas ou Los Angeles. Je n'avais pas le droit de l'emmener ailleurs. Cette porte m'était fermée.

Des années plus tard, j'ai reçu un appel de la protection de l'enfance aux Etats-Unis, me disant que Toni avait été retirée à sa mère. Les voisins avaient porté plainte, les services de protection infantile étaient venus et s'étaient aperçus qu'elle vivait dans un vrai taudis. Je me suis demandé : que faire ? Je veux qu'elle revienne ici ! Mais je n'avais pas le droit d'emmener Toni. J'ai dû retourner au tribunal là-bas pour la récupérer.

Cela m'a brisé le cœur, mais il allait s'écouler des années avant que Toni ne puisse rentrer à la maison.

53. Amis pour la vie

En septembre 1980, l'album *Blizzard of Ozz* d'Ozzy Osbourne parut sur le label Jet Records de Don Arden. Après son départ, nous espérions que tout irait bien, mais que pouvions-nous faire de plus ? Avant de mettre un terme à notre relation, nous avons essayé de notre mieux d'aider Ozzy à repartir en tournée, se reprendre et faire quelque chose. Mais c'était un combat extrêmement difficile.

Etre loin du groupe a sans doute contribué à l'aider, parce qu'il pouvait enfin faire tout ce qu'il voulait et évacuer ce qu'il avait à dire. Avec lui, soit ça tournait court, soit il y allait à fond : c'est donc une très bonne chose qu'il ait monté un groupe. Et puis il y avait Sharon : elle prenait vraiment soin de lui.

Je n'ai pas écouté *Blizzard of Ozz* à l'époque, parce que nous étions trop pris par nos propres projets. Ce n'était pas par manque d'intérêt : je me tenais au courant de ce qu'il faisait en tournée, ce genre de choses, comme nous tous. Je suppose qu'il y avait aussi un peu d'émulation entre nous, mais je lui souhaitais bonne chance. J'étais heureux de voir qu'il s'était repris en main et qu'il faisait ce qu'il avait envie de faire. Il était sans doute très heureux, parce qu'avec nous, tout tournait autour du groupe, alors que là, tout tournait autour de lui, et Sharon et lui contrôlaient tout.

Ozzy est venu me voir une fois, quand j'étais à L.A., à l'hôtel Le Parc avec ma femme Melinda, à travailler sur les morceaux de *Mob Rules*. Il avait vécu pas mal de choses, et s'était de nouveau rasé le crâne. A deux ou trois heures du matin, on a frappé à ma porte : et c'était lui, le crâne lisse, vêtu d'un long manteau.

« Je peux te parler ? »

Je l'ai fait entrer, et il a parlé, parlé, passant en revue différents moments de sa vie. C'était trop pour moi. Je ne l'avais pas vu depuis des lustres, et tout à coup, il était là, à s'épancher auprès de moi. Il m'a parlé de tout et de rien, de son ex-femme, de Sharon, ceci, cela, et puis ça, et encore autre chose. Et puis il est parti. C'était vraiment curieux. Il devait simplement avoir besoin d'un ami, quelqu'un à qui parler. Mais c'était génial de voir qu'il avait su se ressaisir.

Au fil des années, nous sommes restés amis, en dépit de toutes les conneries qui se sont passées. Dès que l'on abordait la partie « business », il y avait des problèmes. Mais peu importe, Ozzy et moi

sommes toujours amis. Et nous le resterons.

54. Mob Rules

En décembre 1980, nous sommes allés à Tittenhurst Park, à Ascot, enregistrer un morceau pour le film *Heavy Metal*. C'était l'ancienne maison de John Lennon. Ringo Starr l'avait récupérée et la louait à des gens comme nous, qui pouvaient y composer, répéter et enregistrer. Nous sommes arrivés juste après l'assassinat de Lennon, et cela faisait très, très bizarre. Nous devions y passer une semaine, et nous avons eu tout le temps nécessaire pour explorer les lieux. Nous avons même fouiné dans les placards : « Qu'est-ce que c'est que ça ? Oh, encore des disques d'or ! »

Dans la chambre, de chaque côté du lit, il y avait écrit « John » au-dessus d'un interrupteur, et « Yoko » au-dessus de l'autre. C'était un peu bizarre : vous les imaginez se demander : « Bon, lequel est le mien ? » ?

La pièce dans laquelle nous répétions était la pièce blanche que l'on voit toujours dans les vieux films sur John et Yoko. Ils s'étaient construit un petit studio à l'arrière de la maison, et nous nous sommes servis de leur matériel. Nous avons mis Vinny dans le couloir, et j'avais mis mon ampli dans le studio. Nous avons aussi employé l'ingénieur du son de Lennon, qui nous a raconté toutes sortes d'anecdotes. Ce furent quelques jours vraiment agréables. Il y avait une bonne ambiance, et nous avons reçu toutes sortes d'ondes positives dans cet endroit.

Heavy Metal était un film d'animation. On nous avait demandé de composer une chanson pour la bande originale, mais le film n'était pas encore terminé : nous n'avions reçu que quelques esquisses en noir et blanc et le story-board. C'était difficile de composer à partir de ça, surtout qu'on ne connaissait pas le timing des scènes. Ils nous ont juste dit la durée qu'ils souhaitaient pour la chanson, et je suppose qu'ils ont rajouté quelques images autour de ce que nous leur avons donné. Nous avons fait une intro pour la scène avec tous les gens, avant qu'ils se transforment en monstres. Nous avons créé des effets sonores, des bruits de bulles, de la basse, et Dieu sait quoi d'autre, avant d'attaquer le morceau « Mob Rules ». Nous l'avons enregistré sur-le-champ, et nous l'avons envoyé aux responsables du film, qui l'ont utilisé tel quel sur la bande originale. Nous voulions le mettre aussi sur notre propre album, mais Martin Birch, notre producteur, nous a dit : « Oh, non, ça n'ira pas, au niveau du son » et nous l'avons donc réenregistré. En fait, nous l'avons même réenregistré deux fois, parce que la première fois, nous avons encore un super plan qui est tombé à l'eau.

Martin nous avait dit : « Vous savez combien ça coûte de faire un album ? Et si vous vous payiez votre propre studio ? Comme ça, on pourrait y passer deux, trois mois, sans avoir à se préoccuper du coût final ! »

C'était une idée géniale. Nous avons envoyé Martin à L.A. voir un studio qu'il avait repéré, pour vérifier son état. Il nous a dit : « C'est bon. Il faut juste une nouvelle console. »

Nous en avons acheté une, une putain de console de mixage à vingt-cinq mille dollars, nous l'avons installée, nous avons branché les magnétophones, et hop, nous sommes entrés en studio.

C'était de la merde.

Nous n'arrivions pas à obtenir un son de guitare correct. Nous avons essayé dans le studio. Nous avons essayé dans le couloir. Nous avons essayé partout, mais rien ne marchait. Nous avions acheté un studio, et il ne fonctionnait pas ! Nous avons enregistré une nouvelle version de « Mob Rules », que nous avons abandonnée. Nous avons fini par partir au Record Plant, où nous avons dû payer encore, ce qui fait qu'au final, ça nous a coûté le double. Personne n'y croyait : « J'ai appris que tu avais acheté un studio ? Mais qu'est-ce que tu fous au Record Plant, alors ? »

« Ben, heu... »

Nous avons fini par revendre cette console. Nous avons envoyé des gens la récupérer : quelqu'un a cru qu'ils étaient en train de cambrioler le studio et a appelé les flics. Alors qu'ils étaient en train de bosser, une brigade les attendait à l'extérieur pour les arrêter. Mais après quelques explications, tout s'est bien terminé. Puis nous avons revendu le studio. Il avait été baptisé Can Am. Aujourd'hui, c'est un studio florissant. Je ne sais pas ce qu'ils lui ont fait, mais aujourd'hui, tout fonctionne.

Nous avons écrit le reste des chansons de *Mob Rules* à L.A. Nous avions un local de répétition quelque part dans la Vallée, où nous tentions des choses et des idées que nous mettions sur bande avant de les rapporter à la maison. J'avais loué une maison à Toluca Lake. Après les répétitions avec le groupe, Geoff et moi y retournions, prenions un peu de coke et continuions à bosser sur certaines des idées que nous avions eues. Nous y ajoutions des éléments, modifions quelques trucs, enrichissions l'ensemble, essayions quelques nouvelles idées, et le

lendemain, nous nous retrouvions tous dans la salle de répétition pour voir ce que ça donnait.

Geoff n'a pas été mon seul invité à Toluca Lake. Un soir, Glenn Hughes est passé avec son guitariste Pat Thrall. Bien entendu, j'avais de la coke. Glenn a dit : « Heu... Tu n'aurais pas de... tu sais ? »

J'ai répondu : « Si, un peu. »

Je suis allé dans ma chambre, j'en ai prélevé un peu sur ma réserve, puis je suis revenu en disant : « J'ai ça. »

« Oh, super ! »

Et c'est parti en un rien de temps.

Puis Glenn a dit : « Tu n'en aurais pas d'autre, par hasard ? »

Pat Thrall était aux cent coups parce qu'il n'avait jamais vu Glenn dans cet état. Ils sont restés jusqu'à quatre ou cinq heures du matin, puis j'ai dit : « Glenn, il faut que je rentre dormir, je dois être en studio demain matin. »

« Oh, encore un petit peu, encore un peu. »

J'ai dit à Pat : « Il va falloir que tu le ramènes.

– Désolé, a-t-il répondu, je ne sais pas comment faire. Qu'est-ce je fais ?

– Mets-le dans la voiture et ramène-le ! »

Je ne voulais pas faire ça à Glenn, mais j'ai fini par être obligé de le mettre à la porte : « Dehors ! »

Ils seraient encore là, si je n'avais pas fait ça. Ils avaient un projet tous les deux : Hughes/Thrall. Ça n'a pas duré. Je me demande bien pourquoi.

D'ailleurs, cette maison était un endroit affreux. Il faisait chaud à Toluca Lake, et quand je me suis installé, il n'y avait pas l'air conditionné. Je m'étais déjà demandé pourquoi je l'avais payée si peu cher. On se serait cru dans un sauna. Les voisins ont dû me trouver

bizarre, parce que j'avais recouvert les fenêtres des chambres de papier d'aluminium, pour essayer de renvoyer la chaleur. C'était horrible. J'avais hâte de sortir de là.

Puis je me suis installé quelque temps dans un hôtel de Sunset Boulevard. Ronnie m'a rejoint et nous avons mis au point quelques idées dans ma chambre. Nous avons découvert qu'il était parfois plus productif d'échanger nos idées tous les deux plutôt que de travailler avec les autres, parce que tout le monde attendait que l'on trouve quelque chose.

Heaven and Hell s'était très bien vendu, et la tournée avait été un grand succès. Les membres du groupe s'entendaient bien, mais chacun faisait des efforts pour maintenir cette situation, parce que nous avions tous l'impression que cela pouvait péter à tout instant. Après le grand succès du disque, Warner Bros. a prolongé notre contrat, tout en offrant à Ronnie un contrat pour un album solo. Cela nous a semblé un peu bizarre, parce qu'en tant que groupe, nous ne voulions mettre personne à part. Je ne suis pas en train de dire qu'il n'aurait pas dû faire un projet solo, mais à ce moment-là, ce n'était pas une bonne idée. Nous en avons discuté, et Ronnie était d'accord. Et nous avons continué notre petit bonhomme de chemin.

A cette époque-là, Ronnie devint un peu plus... autoritaire, pourrais-je dire. A sa façon de se comporter et de parler, c'est sans doute l'impression qu'il donnait aux gens extérieurs, mais la plupart du temps, ce n'était pas son intention. Ronnie était simplement très franc. Et à l'inverse, Geezer et moi détestions les conflits. Nous avons toujours été comme ça, à essayer de ne blesser personne, ni nous, ni les autres. Cela a fini par se retourner contre nous, parce que nous ne nous disions pas immédiatement ce que nous avions sur le cœur. Au lieu de cela, nous commençons par en parler, et puis on donnait l'impression de parler dans le dos des gens, ce qui amenait toutes sortes de problèmes. Bien entendu, nous ne nous occupions pas non plus immédiatement de ces problèmes : on commençait par en parler, ce qui amenait d'autres problèmes, dont etc etc... Bref, vous avez compris. Cela finissait par créer une situation inextricable, peu importe ce que chacun pouvait bien dire ou faire.

Mais même ainsi, l'enregistrement de *Mob Rules* se passa sans accroc. « Turn Up The Night » était un morceau rapide, idéal pour le début de l'album. Depuis que nous travaillions avec Ronnie, les morceaux rapides nous venaient plus facilement qu'avant. Un autre morceau important était « The Sigh Of The Southern Cross ». Nous voulions un

morceau vraiment puissant sur l'album, comme « Heaven and Hell » sur le précédent, et ça a donné ça : une autre chanson longue et massive.

L'album sortit le 4 novembre 1981. Quand nous avons vu la pochette avec la photo de Greg Hildebrandt, nous nous sommes dit : « Whaouh, ça nous plaît. »

La seule chose que nous avons supprimée, c'était les visages sur les masques des silhouettes. Il y a eu une petite polémique à propos des taches que l'on voit par terre sur la photo : selon certaines personnes, elles dessinent les lettres d'Ozzy. Quelqu'un nous l'a fait remarquer, et notre réaction a été : « Comment ? »

C'était n'importe quoi. Je n'ai jamais rien remarqué, et je n'arrive toujours pas à le voir.

Même si, dans mon souvenir, la plupart des critiques de *Mob Rules* étaient positives, certaines disaient : « C'est simplement *Heaven and Hell*, 2^{ème} partie. »

On ne peut pas plaire à tout le monde.

« C'est dans la lignée de ce que vous avez déjà fait.

– Ben ouais, c'est le même groupe !

– Je sais, mais on a l'impression que vous prolongez l'album précédent.

– Ben ouais, c'est l'album suivant ! »

Ou alors, on nous disait : « Oh, mais ça n'a rien à voir avec l'album précédent ! »

« Ben non, c'est un album différent ! »

Difficile, hein ?

55. Mob Rules en tournée

La tournée Mob Rules démarra au mois de novembre 1981 au Canada, avant de se diriger vers les Etats-Unis. Puis nous sommes rentrés chez nous pour quatre dates au Hammersmith Odeon à partir du réveillon. Nous utilisions beaucoup d'effets pyrotechniques avec du feu et des bombes, et nous avions embauché un type pour s'occuper de tout ça. Avant les concerts, nous avons répété à Londres dans la grande arrière-salle d'un pub irlandais. A l'époque, il y avait beaucoup d'attentats à la bombe en ville. Notre préposé à la pyrotechnie a voulu essayer une bombe dans la salle de répétition. Quand elle a explosé, tout le monde a quitté le pub en panique. C'était le chaos, le chaos total. Un de nos gars était dans le pub et m'a dit : « C'était incroyable, tout le monde a filé dehors. Ils ont laissé leurs verres, tout, et hop ! »

Ces bombes faisaient beaucoup de bruit ; Ils ont dû se dire : bon sang, quelqu'un veut nous faire sauter ! C'était de la folie !

Mon grand ami Brian May est venu nous voir pendant que nous répétions. Je lui avais dit : « Apporte ta guitare, et on se fera un petit bœuf. »

Il est venu et à la fin de la séance, Brian et moi avons continué à jouer. Nous jammions tous les deux, pendant que les roadies emportaient petit à petit les instruments. Quand nous avons levé la tête, il n'y avait plus qu'une de mes enceintes et son ampli : « Bon sang, tout a disparu ! »

Nous ne nous étions absolument pas rendu compte, parce que nous nous éclations. Le type de la pyrotechnie aurait pu lâcher une de ses bombes, Brian et moi ne nous en serions pas aperçus !

Nous avons joué au Hammersmith, et le type en question a mis ses bombes sous la scène. Il a voulu en tester une : elle a explosé en faisant un trou de soixante centimètres de diamètre dans le sol, juste à côté de moi. Si j'avais été dessus, j'aurais explosé. Mon Dieu, que c'était dangereux ! Ce type commençait à nous causer des problèmes, et nous avons donc fini par lui annoncer : « On te vire, tu t'es grillé. »

Sans jeu de mots.

Quelques mois plus tard, nous donnions un concert au Madison Square Garden. Le type qui installait mes amplis avait fabriqué de gros tuyaux épais. Il soutenait qu'en y mettant les effets pyrotechniques, cela ferait

un boucan terrible. Il nous a montré, et c'était le cas. Il les a donc mis sous la scène du Madison Square Garden, et il les a fait partir pendant « War Pigs ». Dès la première note – « Daa... » – ça a fait bang !

La scène a tressauté et à cause de la déflagration, toutes les lampes de mon ampli ont sauté, ainsi que celles de Geezer. Un vrai désastre. Nous n'avions joué qu'une note, et tout était fichu. Nous étions sains et saufs, mais nous avons dû nous arrêter.

Boum ! Et voilà, fini, merci, bonne nuit à tous !

Après quelques semaines de tournée en Angleterre, à l'issue des concerts au Hammersmith, nous étions censés retourner aux Etats-Unis en février.

Et puis papa est mort.

Il n'allait pas bien depuis quelque temps déjà. Il avait de l'emphysème, parce qu'il avait toujours été un gros fumeur. J'étais de retour en Angleterre, quand une nuit, j'ai reçu un coup de téléphone de ma mère : papa était tombé du lit. J'ai appelé son médecin, et je lui ai hurlé dessus, en lui disant qu'il devait venir tout de suite. J'ai moi-même foncé là-bas avec Melinda, et j'ai trouvé papa par terre, inconscient, et la respiration laborieuse. Puis il a cessé de lutter et il est mort.

J'ai assisté à sa mort. Ce fut horrible.

Ce fut une période difficile. Nous avons repoussé le début de la tournée américaine, mais rapidement, j'ai recommencé à jouer, soir après soir, à voyager partout dans le monde ; à travailler dur... comme papa l'avait fait toute sa vie.

56. Où un Monstre entre dans le mix

La tournée Mob Rules se déroulait sans problèmes et nous nous entendions bien, si ce n'est qu'on parlait beaucoup des projets solo de Ronnie. Cela ne passait pas très bien auprès de Geezer et moi. Nous avons entendu dire qu'il répétait en ce sens avec un autre groupe, et nous nous sommes dit : mais qu'est-ce qui se passe, là ?

Nous avons enregistré plusieurs dates de la tournée américaine, pour ce qui allait devenir le premier live officiel de Black Sabbath, mais cela a tourné au cauchemar. Nous étions retournés au Record Plant à L.A. Le type qui s'occupait du son et du mixage s'appelait Lee De Carlo. C'était le frère d'Yvonne De Carlo, l'actrice qui jouait Lily Munster dans *Les Monstres*. Nous avons entamé le mixage du disque, et c'est là que tout a commencé : Geezer, Ronnie et moi quittions le studio le soir, et quand nous revenions le lendemain, cela ne sonnait plus pareil. Lee ne faisait jamais aucun commentaire. Nous remettons les choses en ordre, et quand nous revenions le lendemain, les choses avaient de nouveau changé ! Lee a fini par craquer. Cela le rendait fou, il buvait de plus en plus de scotch, et il a fini par me dire : « Je dois t'avouer quelque chose : quand vous partez le soir, Ronnie revient et modifie tout.

– Tu déconnes ?

– Non. Je ne sais pas quoi dire. Je suis dans une position terrible, là.

– Mais pourquoi ne pas nous l'avoir dit plus tôt ?

– Je ne savais pas quoi faire ! »

Ronnie a toujours nié avoir fait ça, mais c'est bien ce que Lee nous a dit. Je ne sais pas si c'était vraiment vrai – nous n'avions que sa parole – mais sur le moment, nous l'avons cru. Nous avons piqué une crise et nous avons eu un gros clash en studio. Nous avons interdit à Ronnie d'y remettre les pieds, et ça a été la fin. Ronnie a déclaré : « Je me casse. »

Il est parti, et Vinny l'a suivi. C'est ainsi que nous nous sommes séparés.

Geezer et moi avons tenu à terminer le disque. *Live Evil* sortit fin 1982, début 1983. Il s'est plutôt bien vendu, compte tenu des circonstances et du fait que le groupe était alors dissous.

Chose incroyable, Ozzy a également sorti un album live à la même époque. Alors que *Live Evil* réunissait des chansons de *Heaven and Hell* et de *Mob Rules*, avec quelques morceaux plus anciens de Black Sabbath, l'album d'Ozzy, *Speak of the Devil*, ne contenait que des morceaux de Black Sabbath, sans aucune de ses chansons solo. J'ai été désagréablement surpris de voir qu'il se contentait de reprendre notre ancienne set-list. J'en suis encore surpris aujourd'hui : il joue tout le temps « Iron Man » et « Paranoid » en concert, alors qu'il dispose d'un super répertoire avec ses propres chansons. Je crois que la sortie de son album live à ce moment-là avait été décidée par Sharon, qui essayait de semer la zizanie.

Après le départ de Ronnie et Vinny, j'ai appelé David Coverdale et Cozy Powell pour savoir si cela les intéresserait de se joindre à nous. La réponse de Coverdale fut : « Ah, merde, je viens de signer avec Geffen pour faire un album de Whitesnake. »

Cozy aussi était engagé avec Whitesnake, donc c'était cuit pour ces deux-là.

Geezer et moi avons dû tout recommencer. Nous avons reçu un million de cassettes de différents chanteurs, et la plupart étaient atroces. L'un d'eux était Michael Bolton. Je ne le connaissais pas à l'époque. Nous l'avons fait venir et nous lui avons demandé de chanter « Heaven and Hell », « War Pigs » et « Neon Knights ». Il était plutôt bon, mais ce n'était pas exactement ce que nous recherchions. Sacrée boulette, non ? Michael Bolton ! Une petite erreur de parcours.

Nous avions du mal à trouver quelqu'un capable d'endosser ce rôle, de chanter à la place d'Ozzy et Ronnie. Mais quelqu'un de tout à fait improbable rôdait dans les parages, et nous n'allions pas tarder à renaître de nos cendres...

Après le départ de Ronnie et Vinny, nous avons de nouveau changé de manager, pour nul autre que... Don Arden. Il ne voulait pas nous manager sans Ozzy, mais il avait changé d'avis, peut-être parce qu'il s'était violemment disputé avec Sharon lorsqu'elle était partie avec Ozzy. Et après le désastre avec Sandy Pearlman, nous avons accueilli Don à bras ouverts.

Don nous a tout de suite proposé de rencontrer Ian Gillan, ancien Deep Purple. Il a dit : « Histoire de voir si ça colle ! »

Je ne connaissais pas Ian. Nous avons convenu de nous retrouver pour déjeuner au Bear, un pub de Woodstock, dans l'Oxfordshire. Nous avons bu un verre, puis un autre, et un autre et encore un autre. Le pub a ouvert, fermé, ouvert et fermé encore, et nous étions toujours là. Au petit matin, nous avons formé un groupe.

Le lendemain, Ian ne se rappelait apparemment pas de tout, parce que son manager, Phil Banfield lui dit : « La prochaine fois que tu veux monter un groupe, ce serait gentil de m'en informer ! Je viens de recevoir un coup de fil de Don Arden au sujet de ce groupe. J'ai demandé : 'Quel groupe ?' et Don m'a répondu : 'Eh bien il vient d'intégrer Black Sabbath !' »

Cela a fait du bruit dans le milieu musical. Notre association faisait délirer les gens. Même dans le pub à Woodstock, certains fans venaient nous voir, trouvant incroyable que nous fussions réunis tous les trois. C'était rare de voir les membres de deux gros groupes s'associer pour en former un troisième.

Phil Banfield manageait Ian et Don nous manageait (Phil me présenterait plus tard Ralph Baker et Ernest Chapman, qui deviendraient mes managers en 1988). A l'époque, c'était surtout Don qui s'occupait de tout, parce que Phil ne voulait pas vraiment se mêler à tout cela. Phil et Ian le regardaient, l'air de dire : « Ce Don Arden, il serait prêt à vous couper le bras ! »

Nous ne voulions pas appeler le groupe Black Sabbath. L'idée était de former un super-groupe, en réunissant plusieurs grands noms au sein d'un même groupe, et de lui trouver un autre nom. Mais Don estimait que nous devions garder le nom Black Sabbath, et nous avons fini par dire : « Bon, d'accord. »

Bill Ward et moi étions restés en contact et quand nous avons monté ce nouveau groupe, je me suis dit : voyons un peu ce que devient Bill. Nous lui avons demandé de venir, ce qu'il n'a pas tardé à faire. Nous pensions que ce serait bien de faire jouer Bill, parce que c'est ce qu'il sait faire, jouer. Il s'en sortait bien à l'époque : il vivait à L.A., et il avait arrêté de boire. Il nous a rejoints en Angleterre accompagné d'un gars des Alcooliques Anonymes, son parrain, et pour nous, il était donc en cours de désintoxication.

Nous sommes allés au Manoir, un studio dans la campagne de l'Oxfordshire qui appartenait à Richard Branson, pour enregistrer *Born Again*. Ian m'a dit : « Pendant l'enregistrement, je resterais dehors.

– Dehors ? Qu'est-ce que tu veux dire ? ai-je répondu.

– Eh bien je vais faire dresser un barnum à l'extérieur de la maison, et c'est là que je vais m'installer.

– Mais pourquoi ?

– Je pense que ce sera mieux pour ma voix.

– OK. »

Je pensais qu'il plaisantait, mais quand je suis arrivé au Manoir, j'ai vu ce barnum dressé à l'extérieur ; je me suis dit : putain de merde, il était sérieux ! Ian avait érigé une grande tente ; elle était munie d'un coin cuisine, d'une chambre et de Dieu sait quoi encore.

Il nous restait pas mal d'effets pyrotechniques de la tournée, et une nuit, nous les avons placés tout autour de la tente. Quand Ian a été couché, nous avons tout fait sauter : Boum ! Tout s'est envolé, et Ian s'est retrouvé par terre, sonné, à demander : « Que s'est-il passé ? »

Le pire, c'était qu'il avait dressé sa tente près du lac, dans lequel Richard Branson élevait des poissons précieux de près d'un mètre de long. Le souffle de la déflagration a balayé le lac, tuant certains poissons et assommant les autres, au point qu'on les a retrouvés flottant à la surface. Des carpes sonnées : ça n'a pas plu à Branson quand il l'a appris.

Pendant notre séjour au Manoir, nous nous sommes dit qu'à terme, il serait sans doute plus économique d'avoir nos propres voitures au lieu de les louer pour la tournée à venir : nous avons donc acheté quatre

Ford neuves. Bill était particulièrement content de son nouveau véhicule. Un soir, nous sommes tous allés au pub et Ian est rentré au Manoir un peu avant nous. Il y avait une piste de kart autour de la piscine, et il a décidé de faire une pointe de vitesse dessus avec une des voitures. Il a perdu le contrôle et paf ! la voiture s'est retournée. Il a réussi à s'en extraire, mais la voiture a pris feu, et il n'a rien fait. Il est rentré dans la maison, a jeté les clés sur la table, et a dit qu'il allait se coucher. Le lendemain matin, en se levant, Bill a demandé : « Mais où est ma voiture ? »

Nous l'avons trouvée au bout de la piste de kart, sur le toit et complètement calcinée. Bill a piqué une crise : « Qui a fait ça ? »

Ian avait un bateau sur la Cherwell, la rivière qui passait derrière le Manoir. Bill a découvert que c'était Ian qui avait retourné sa voiture : il a donc pris un burin, est allé au bord de l'eau, et a percé des trous dans la coque du bateau qui a coulé. Quand Ian est sorti : « Putain, quelqu'un m'a volé mon bateau ! »

Il a longé la rivière dans les deux sens, pour voir si le bateau n'aurait pas dérivé, ou si quelqu'un ne l'aurait pas volé. Il ne le trouvait pas, et il est devenu complètement dingue. Il a déclaré la perte de son bateau, avant de découvrir qu'il était toujours dans la rivière, mais sous l'eau. Il venait d'acheter deux nouveaux moteurs, des trucs énormes, qui étaient fichus. Bill s'est donc bien vengé.

Ian avait réussi à sortir indemne de la voiture accidentée de Bill, mais il s'est blessé en essayant d'entrer dans ma chambre par la fenêtre. Il a escaladé une échelle, a enjambé l'appui de la fenêtre, s'est coincé le pied dans le radiateur, est tombé dans la chambre et s'est foulé la cheville. Tout ça pour mettre un poisson sous mon lit.

De la folie !

Richard Branson est venu passer quelques jours, et Ian et lui fumaient des joints énormes. Il en tenait une couche ! Don Arden et son fils David sont aussi venus nous voir au Manoir. Pour les accueillir convenablement, nous avons disposé des bombes à l'entrée. Quand ils ont franchi la grille, les bombes ont explosé.

Cette formation était improbable, mais nous nous amusons bien. Nous avons produit l'album nous-mêmes. A l'époque, Ian avait des nodules sur les cordes vocales. La première fois que nous l'avons rencontré, il nous avait dit : « Je ne vais pas vraiment pouvoir chanter, parce que

j'ai un problème de voix. »

« Ah ? »

Mais nous avons réussi à enregistrer les chansons sans trop de difficultés. Les paroles d'Ian parlaient de sexe ou d'événements qui s'étaient réellement passés au Manoir. Elles étaient très bien, mais très éloignées des paroles de Geezer et de Ronnie. Il y avait un mur en briques à l'arrière du Manoir, à proximité d'une église. J'y avais installé mon matériel, parce que je voulais essayer d'obtenir un nouveau son pour ma guitare. Le bruit était assourdissant, et tous les voisins se sont plaints. Ils ont fait circuler une pétition contre nous, et c'est le prêtre qui nous l'a apportée. C'est pour cette raison que l'un des morceaux de l'album s'intitule « Disturbing The Priest ». C'est un bon exemple de la manière dont Ian s'inspirait d'événements réels.

A cette époque, il fallait bricoler vous-mêmes vos effets sonores. Bill a inventé le « tingngng ! » bien particulier que l'on entend sur « Disturbing the Priest ». Il l'a obtenu en tapant sur une enclume qu'il a ensuite plongée dans une baignoire pleine d'eau, de sorte que le « tingngng ! » se modifie et diminue lentement. Nous avons passé toute la journée là-dessus, parce que plonger progressivement cette enclume dans l'eau était un vrai cauchemar. Il fallait deux personnes de chaque côté pour la porter, pendant qu'un cinquième tapait dessus. Elle était si lourde qu'on ne pouvait même pas parler, on se contentait de se faire des signes de tête. C'était un sacré spectacle : si quelqu'un avait pu filmer, nous aurions été parfaitement ridicules. Mais ça a marché. Et tout ça pour faire « tingngng ! », un son qu'aujourd'hui on peut produire en quelques secondes avec un ordinateur !

Je trouvais que «Zero the Hero» était un bon morceau, et apparemment, je ne suis pas le seul à l'apprécier. Quand j'ai entendu « Paradise City » de Guns N'Roses, je me suis dit : putain, mais on dirait une chanson à nous ! Quelqu'un m'a aussi suggéré que les Beastie Boys avaient peut-être emprunté le riff de « (You Gotta) Fight For Your Rights (To Party !) » à notre morceau « Hot Line ». Si c'est vrai, faisons-leur un procès. Nous n'aurons plus besoin de jouer, nous gagnerons assez d'argent avec ces procès ! Mais inutile de dire que nous n'avons poursuivi personne. « Keep It Warm » était un riff que je traînais depuis *Mob Rules*, et j'avais le sentiment qu'il était temps de s'en servir. J'ai l'habitude de conserver mes riffs : j'en ai des milliers. On sait qu'un riff est bon quand on le joue et qu'il ne vous quitte plus. Un bon riff, ça se sent. Celui qui sera peut-être le point de départ d'une chanson, c'est celui qui sort du lot et qui vous fait dire : c'est ça,

ça me plaît ! J'ai découvert que, tant que je peux en créer des nouveaux, je ne reviens généralement pas aux anciens, et c'est ainsi que je les entasse. Peut-être devrais-je vendre des riffs !

Quand on est passé au mixage, Ian a passé les morceaux vraiment très fort. Apparemment, ça a fait sauter deux ou trois tweeters. Nous avons procédé au mixage sans nous en être rendu compte, ni nous, ni personne. Nous trouvions bien que le son était un peu bizarre, mais les choses se sont vraiment dégradées entre le mixage et le pressage de l'album. Nous n'avons pas suivi le processus, mais apparemment, quand ils ont testé la matrice, le son était vraiment terne et étouffé. Je n'en ai rien su, parce que nous étions déjà partis pour notre tournée européenne. Quand nous avons pu écouter l'album, il était déjà dans les bacs et les charts, mais le son était affreux. Il s'est très bien vendu, mais nous étions très déçus que le résultat ne soit pas conforme à nos attentes à tous. Les bandes d'origine sonnaient vraiment mieux.

Born Again était très différent de tout ce que nous avons fait juste là : d'abord au niveau des paroles, parce que la vision des choses d'Ian était différente de celles de Ronnie et Geezer ; et puis au niveau du son, parce que tout s'est gâté en cours de route. Mais cet album comporte quelques très bons morceaux, très heavy. Pour la pochette, ce fut une autre histoire. Ian a halluciné quand il l'a vue : il a dit : « Mais vous ne pouvez pas faire ça ! On ne peut pas mettre sur la pochette un bébé avec des griffes et des cornes ! »

Il la détestait. C'était quelqu'un qui l'avait proposée à Don Arden : « J'ai une idée pour toi... »

Et Don avait fait : « Génial ! »

Il a vraiment insisté auprès de nous : « Je pense que ça va causer plein de problèmes, attirer beaucoup d'attention, les gens vont en parler. »

C'est sûr, les gens en ont parlé !

J'étais mort de rire la première fois que je l'ai vue, mais nous avons fini par l'adopter.

« Mais qui mettrait ça sur une pochette ? »

« Nous ! »

Pendant l'enregistrement, Bill a connu des problèmes avec son ex-

femme. Je crois que c'était à propos de la garde de leur fils. Un jour, j'ai acheté à Bill une plaque commémorative, parce que cela faisait un an qu'il n'avait pas bu une goutte. Mais quand j'ai voulu la lui donner, il était rond comme une queue de pelle. C'était vraiment un choc, tout allait si bien, et bam ! d'un seul coup, il était retombé dans la bouteille et déprimait de nouveau. J'ai dit à Geezer : « Mais qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? »

« Oh, il a reçu de mauvaises nouvelles de L.A. »

A ce moment-là, son parrain des AA était reparti. Nous l'avions surpris en train de voler des trucs à Bill, et nous lui avons donc dit d'aller faire ses valises. Nous avons essayé de ramener Bill à la raison, mais il traversait une phase difficile. Il a passé les quelques jours suivants assis dans la cuisine du Manoir. C'était une belle maison ancienne, avec des vitraux au plomb d'origine, et dans un accès de rage, Bill a jeté des assiettes, de la vaisselle et autres à travers. Nous avons dû faire venir des gens pour les refaire, changer les fenêtres et refaire les plombs, et devinez quoi, Bill a recommencé le lendemain. Il était vraiment très en colère, et voulait rentrer à L.A. pour recommencer à se soigner.

Ce fut une vraie déception pour nous. Il avait enregistré l'album, mais... et après ?

58. Où on apprend que la taille, ça compte

Nous nous demandions qui allait remplacer Bill. J'ai appelé Bev Bevan, qui avait joué avec The Move et ELO, pour voir s'il aimerait se joindre à nous quelque temps. Bev était un vieil ami. Il m'a dit : « Je ne sais pas si je peux jouer ça. »

« Viens essayer », ai-je répondu.

Nous avons répété, il a appris les chansons et jouait de mieux en mieux au fil du temps ; au final, il est venu en tournée avec nous tout le temps qu'a duré cette formation. C'était bon d'avoir un autre vieil ami auprès de moi sur cette tournée. Au début, nous ne savions même pas combien de temps nous aurions besoin de Bev. Nous pensions que Bill serait en mesure de revenir, mais il n'en a pas été capable.

Quand nous avons commencé à réfléchir au décor de la scène pour la tournée Born Again, Geezer a dit : « Et si on faisait quelque chose qui ressemble à Stonehenge, tu sais, avec des pierres et tout ? »

« Hummm, oui, bonne idée. »

Geezer a fait un croquis de ce qu'il avait en tête et l'a donné aux décorateurs. Deux ou trois mois plus tard, nous avons vu le résultat. Nous étions en train de répéter la tournée au Birmingham NEC, quand nous nous sommes dit : « Génial, le décor arrive aujourd'hui ! »

Il est arrivé, et nous n'en avons pas cru nos yeux. C'était aussi grand que le vrai Stonehenge : ils avaient mal compris les mesures de Geezer, et avaient cru que ce devait être grandeur nature. « Comment ça a pu se produire ? » ai-je dit.

« J'ai noté la taille en centimètres, ils ont dû croire que c'était des pouces ! »

Nous étions sous le choc. Les éléments du décor ne cessaient d'arriver, encore et encore. Il y avait des colonnes pour l'arrière, aussi larges qu'une chambre standard, les colonnes de devant faisaient quatre mètres de haut, et en plus de tous ces cailloux, nous avions aussi les retours et les retours latéraux. Le tout était fait de fibre de verre et de bois, et cela pesait très lourd.

La tournée a continué en Europe. J'ai proposé de jouer « Smoke on the Water », parce que Ian était célèbre pour cette chanson, et que je ne

trouvais pas juste qu'il n'ait pas le droit de chanter des trucs à lui alors qu'il ne chantait que des trucs à nous. Je ne sais pas si nous le jouions comme il faut, mais le public adorait. Les critiques, en revanche, râlaient : c'était une nouveauté dont ils ne voulaient pas entendre parler.

Ian avait noté toutes les paroles, parce qu'il avait du mal à s'en souvenir. A un moment, il y en avait partout sur la scène. Un jour, pendant « Black Sabbath », ils ont projeté trop de neige carbonique sur nous. Ian se tenait tête baissée, les cheveux dans les yeux, tout essoufflé et essayant furieusement d'enlever la neige carbonique sur ses feuillets.

Je lui ai dit : « Tu ne peux pas garder toutes ces feuilles, c'est trop visible ! »

Il a répondu : « Je les sais presque toutes. Je les saurai bientôt ! »

Mais il ne les a jamais sues, il n'arrivait pas à s'en souvenir. Un jour, il est tombé sur mon pédalier. Il faisait des grands gestes vers la foule, il a reculé, et bam ! il s'est retrouvé cul par-dessus tête. Il s'est relevé d'un bond et a essayé de faire croire que c'était prévu. Ian était très drôle. En fait, en dehors de la scène, Ian était complètement fou. Sur scène, il était plus calme. Il n'aurait pas pu être fou sur scène et calme en dehors, non ?!

Quand Ian nous a rejoints, il avait deux gros bongos, comme Edmundo Ross. Je lui ai dit : « Tu ne vas pas t'en servir ! »

Il a répondu : « Mais je m'en servais tout le temps avec Purple !

– Oui, mais dans Black Sabbath, ça ne va pas le faire, si tu as deux bongos devant toi !

– Oui, mais je ne sais pas quoi faire de mes mains si je ne les ai pas. Je suis habitué à taper dessus !

– Ça va faire vraiment nul, ces foutus bongos au milieu de la scène !

– Et si je les mets sur le côté, près de Geezer ? »

Et c'est ce qu'il a fait. Lui et ses bongos !

Un jour, les roadies leur ont attaché des bouts de ficelle. L'idée était de tirer dessus pendant qu'Ian jouerait, pour qu'il soit obligé de courir derrière. Mais ça n'a pas très bien fonctionné. Quand ils ont tiré sur les ficelles, les bongos ont chancelé et ont failli tomber. Mais lui, il essayait encore de taper dessus. Nous avons fini par nous en débarrasser, heureusement.

Quand Ian nous a rejoints, il nous a dit : « Je ne sais pas quoi porter. »

Je lui ai dit : « Tout le monde est en noir, ou alors en cuir.

– Je ne porte pas vraiment de cuir. »

C'est un peu compliqué de chanter dans Black Sabbath avec une chemise à fleurs, et nous lui avons donc demandé d'assombrir un peu son look. Il a fini par se faire faire cinq ou six vestes, toutes en cuir noir, ainsi qu'un pantalon en cuir. Nous y sommes arrivés petit à petit.

Le 13 septembre, nous devions jouer dans une arène à Barcelone. La veille au soir, nous étions invités dans un club très sympa. L'alcool coulait à flots et Ian a décidé de mettre le feu au cul du serveur. Il a allumé son briquet pendant que le type servait quelqu'un d'autre, et lui a brûlé les fesses. Je me suis dit : C'est parti et j'ai dit à Bev : « Moi, je rentre à l'hôtel. »

Il m'a dit : « Je viens avec toi. »

Mais Ian a fait : « Attendez, on arrive, on partira tous dans une minute ! »

« Oh, putain... Bon, OK, c'est bon. »

Nous avons pris un autre verre, et puis le club a fermé et nous sommes partis. Ian a emporté sa pinte de bière et il s'est entendu dire : « Vous ne pouvez pas emporter ça dehors. »

Mais il l'a fait quand même, et puis le ton est monté : « Fais pas chier ! »

Et bang ! Une bagarre a éclaté, et une sacrée. Ils sont sortis de partout, les cuisiniers, les garçons, toute la troupe, avec des couteaux, des nunchakus et tout. De notre côté, il n'y avait que les membres du groupe et deux gardes du corps. Nous nous battions pour sauver notre peau, et on ne voyait Ian Gillan nulle part. Il a plus tard déclaré être

tombé dans un fossé, mais à mon avis il avait filé. Geezer a frappé quelqu'un avec un verre et s'est entaillé la main. La police est arrivée et l'a arrêté, ainsi que l'un de nos gardes du corps. Ils les ont mis en prison, dans la même cellule que deux des mecs du club, qui en ont profité pour tabasser notre garde du corps.

Comment avons-nous réussi à rentrer à l'hôtel ? Je l'ignore. Nous avons ensuite tenté d'appeler Don Arden, mais le club avait déjà appelé l'hôtel et nos appels étaient bloqués. Nous nous sommes dits : « Oh, bon Dieu ! Et quoi, encore ? »

Ils nous ont jetés de l'hôtel, qui avait des relations avec le club. Il y avait de la Mafia là-dessous ; c'était du lourd. Nous sommes montés dans notre *tour bus* et nous avons cherché un endroit où loger, mais personne ne voulait nous accueillir. Nous avons roulé des heures et des heures et nous avons fini par atterrir à cent mètres de notre point de départ. Nous avons réussi à avoir Don au téléphone, et il nous a dit : « Je vous envoie quelqu'un. »

Il s'est débrouillé pour faire venir un groupe de huit Allemands, des costauds. Et effectivement, au milieu de la nuit, boum, ils ont débarqué. Le chef était le plus vieux : grisonnant, des lunettes, très bien habillé ; il nous a dit : « Restez dans vos chambres, et ne bougez pas. Je vais aller leur parler. »

Don m'avait dit : « Ce type est très sérieux. »

Apparemment, il avait tué plusieurs personnes, et je me suis dit : Oh putain, on ne veut pas tremper là-dedans ! Je lui ai donc dit : « Mon Dieu, réglez ce problème, mais n'allez pas là-bas. Je vous en prie, n'aggravez pas les choses ! »

Il a répondu : « Ils vont m'écouter. »

C'était un type charmant et je me suis bien entendu avec lui, mais on se serait cru dans un film. Le soir, nous avons joué dans l'arène et je me suis dit : mon Dieu, on est à découvert, on a déconné avec des gens qu'il valait mieux laisser tranquilles, on va se faire assassiner ! Mais les Allemands se sont déployés à toutes les entrées et dans toutes les loges et ont sécurisé le périmètre. De vrais professionnels.

Le pire, c'était que nous avions avec nous un type du *Daily Mail*, qui nous suivait. Il a assisté à tout ça et l'a rapporté dans son article. Il était venu pour prendre quelques photos et faire le compte-rendu du

concert dans l'arène, mais il a récolté bien plus.

En octobre, nous avons emmené tout notre Stonehenge en Amérique. Nous avions des charpentiers et toute une équipe chargés de le mettre en place, mais la plupart du temps, ça ne fonctionnait pas. Les colonnes à l'arrière étaient trop hautes, et nous avons fini par n'utiliser que celles qui supportaient mes amplis et ceux de Geezer, mais même celles-là restaient énormes. A la fin de la tournée, nous avons essayé de tout donner aux gens qui avaient acheté le Pont de Londres et l'avaient rebâti dans l'Arizona, mais ils n'en ont pas voulu. Nous ne pouvions pas tout ramener en Angleterre, alors nos gars ont tout entassé quelque part dans des docks et l'ont laissé là. Ridicule : nous avons abandonné Stonehenge en Amérique.

Je n'ai vu le film *Spinal Tap* que plus tard. Don Arden m'a dit : « Tu as une séance photo, demain, pour une couverture.

– OK, ai-je dit. Geezer et moi ?

– Avec Spinal Tap.

– Spinal Tap ? Putain, c'est qui, Spinal Tap ? »

Je ne suis même pas sûr qu'il fût au courant à l'époque.

« Je crois que c'est un groupe débutant qui monte, il va y avoir un film sur eux.

– Et on fait la couverture avec eux ? On n'a jamais entendu parler de ces types ! »

Geezer et moi avons quand même fait la séance avec eux, ce qui était marrant, mais je n'avais toujours pas la moindre idée de qui ils étaient. Ce n'est que des années plus tard, quand j'ai vu le film, que j'ai compris le but de tout cela et où ils avaient pris l'idée de la scène décorée du mini-Stonehenge.

Et pourquoi eux aussi avaient un nain.

Comme la pochette de *Born Again* arborait un bébé tout rouge avec des griffes et des cornes de diabolotin, Don Arden a eu l'idée de faire figurer ce bébé sur scène. Un soir, avant un concert, il nous a dit : « Je voudrais vous montrer quelque chose. »

« OK. »

Il nous a demandé, à Ian et moi, d'attendre hors de sa chambre, et nous avons enfin entendu : « Allez, vous pouvez entrer ! »

Nous sommes entrés, il faisait noir, et nous avons simplement aperçu deux yeux rouges qui nous fixaient : « Bon sang ! »

Nous avons allumé la lumière et nous avons vu un nain habillé tout en latex, qui ressemblait au bébé de la pochette. Nous nous sommes dit : Oh putain, Don a pété les plombs ! Il nous a dit : « Ça va vraiment ajouter quelque chose au spectacle ! »

L'idée était de faire escalader au nain les colonnes de 4 mètres, de le faire courir dessus puis sauter sur l'estrade de la batterie, qui s'avancait jusqu'à la moitié de la scène. Puis il devait sauter de l'estrade, s'avancer sur le devant de la scène, regarder le public, crier, puis ses yeux devaient s'éclairer et le concert commencerait.

Ce nain était un peu une pop-star, parce qu'il avait joué un des petits ours dans *Star Wars*. Ozzy a lui aussi emmené un nain en tournée à cette époque ; je crois qu'il l'avait appelé Ronnie. Je ne sais pas qui a eu l'idée en premier, vraiment pas. C'était devenu le truc à la mode. Les nains étaient très courus. Mais le nôtre était le plus célèbre, parce qu'il avait joué dans *Star Wars*.

« Qui a le nain le plus célèbre ? »

« C'est nous ! »

Il n'arrêtait pas d'enquiquiner nos gars avec ça : « J'ai joué dans un film ! »

Ils s'en fichaient éperdument, et jouaient donc toutes sortes de tours à ce pauvre garçon. Un soir, ils l'ont enfermé dans un flight case.

« Où est passé le nain ? »

Personne ne le trouvait. Le pauvre a failli mourir étouffé.

Un autre jour, j'allais faire la balance quand j'ai entendu : « Au secours, au secours ! »

J'ai levé les yeux et ils l'avaient pendu à une chaîne, la tête en bas. Le pauvre, il en a vraiment pris plein la tête. C'était devenu un jeu dans l'équipe : « Qu'est-ce qu'on pourrait bien lui faire ? »

Nous avons finalement décidé qu'il serait préférable pour tout le monde qu'il s'en aille, surtout après que nos gars eurent éteint les projecteurs au moment où il sautait des colonnes sur l'estrade de la batterie. Il a hurlé, et paf !

Il est tombé sur le bord de l'estrade et a failli se briser le cou. Pendant ce temps-là, nous étions en coulisses à attendre de pouvoir monter sur scène, et cela a bousillé le concert. Nous nous sommes dit : « Ça y est, il est fichu ! »

Ils l'auraient tué si nous ne l'avions pas viré.

Jusque-là, j'avais toujours travaillé avec des gens investis à cent pour cent. Quand j'y repense aujourd'hui, je n'ai pas l'impression qu'Ian l'était vraiment. Je crois qu'il s'amusait bien et faisait de son mieux, mais il savait depuis le début qu'il devrait se retirer du jeu. Tout comme nous ne nous étions jamais dit qu'il allait rester dix ans. Nous avions juste monté cette formation histoire de voir où cela allait nous mener. Nous avons fait un album, une tournée d'un an, et voilà tout. Jusqu'au dernier moment, nous ne savions pas qu'Ian allait réintégrer Deep Purple, mais à ce moment-là, nous étions arrivés en bout de course. Faire partie de Purple, voilà ce pour quoi il était fait. Nous n'avons jamais vraiment envisagé de refaire un album ensemble, nous ne nous sommes jamais disputés, nous nous entendions très bien et c'est toujours le cas. Nous avons passé des moments formidables et nous avons beaucoup ri. Nous vivions au jour le jour. Et le dernier de ces jours survint en mars 1984, le jour de notre dernier concert ensemble, dans le Massachussetts.

Ce fut la fin pour Ian, ainsi que pour Bev.

59. Où je suis le dernier

Juste après le départ de Ian Gillan, nous avons retrouvé Ozzy pour discuter de l'éventualité de réunir notre ancien groupe. Nous avions déjà eu une ou deux fois ce genre de discussion au sujet de son retour. S'il n'avait tenu qu'à nous, il serait revenu. Mais Don ne voulait rien avoir à faire avec Sharon, et Sharon ne voulait rien avoir à faire avec Don. Toujours ces vieux griefs entre managements à propos d'une chose ou d'une autre qui nous empêchaient de faire ce que nous voulions.

Nous avions toujours besoin d'un nouveau chanteur : à L.A., Geezer et moi avons donc recommencé à écouter des cassettes, des caisses entières de cassettes, que nous envoyaient des jeunes gens qui rêvaient d'intégrer Black Sabbath. Un certain Ron Keel nous avait envoyé une cassette et j'ai dit à Geezer : « Ce mec est assez bon. Ecoute un peu ça. »

Il a écouté la cassette et a dit : « Ah ouais ! »

Nous sommes allés dîner et boire un coup avec lui. Au cours de la soirée, j'ai dit à Ron : « J'aime vraiment bien ce que tu nous as envoyé.

– Oh, merci, a-t-il répondu.

– Oui, ai-je dit, j'aime bien le troisième morceau, qui fait comme ça...

Et là, il a fait : « Ce n'est pas moi. »

– Comment ça, ce n'est pas toi ? C'est ta cassette ! »

– Non, a-t-il dit, moi, c'est l'autre face. »

Sur la cassette qu'il avait envoyée, il était sur une face et il y avait un autre chanteur sur l'autre. Sacrée boulette de notre part ! Ron a fait carrière plus tard, car c'est aussi un bon chanteur. Mais sur le moment, ce n'était pas ce que nous recherchions. Nous n'avons jamais su qui était l'autre type, mais après cela, nous en avons eu assez et nous avons demandé à un producteur d'auditionner les chanteurs qui nous avaient envoyé de bonnes cassettes. On se serait cru dans *X-Factor* : passer en revue tous ces jeunes qui chantent dans leur salle de bains et se croient géniaux. La plupart d'entre eux étaient nuls.

Nous voulions quelqu'un qui présente bien, ait une bonne voix et puisse chanter les anciennes chansons, parce que c'était aussi ce que les gens voulaient entendre. Quand Ronnie James Dio s'était joint à nous, il était très différent d'Ozzy, mais pouvait chanter les anciennes chansons à sa façon et elles sonnaient bien. La plupart des gens que nous avons entendus ne sonnaient pas bien. Beaucoup n'arrivaient pas à chanter assez aigu. Quand on y pense, Michael Bolton, lui, y arrivait.

Nous avons accordé un peu plus de temps à ceux que nous auditionnions qui nous semblaient les plus prometteurs. Comme David Donato, à qui nous avons laissé deux semaines pour prendre ses marques. Nous avons aussi enregistré deux morceaux avec lui. L'un d'eux était « No Way Out » qui, après plusieurs modifications, est devenu « The Shining » sur l'album *Eternal Idol* : des différences au niveau du chant, des paroles et des arrangements, mais toujours le riff de départ. Dave présentait bien et était un type très gentil, mais il avait une voix un peu bizarre, haut perchée. Sans notre aval, Don Arden avait déjà programmé une séance photo pour *Kerrang* ! alors que nous lui répétions : « On ne veut pas que ces photos paraissent, on n'est pas sûr de le garder ! »

Et effectivement, quelque temps après, il n'a plus fait partie du projet. Après des millions de cassettes et d'innombrables auditions, nous n'avions toujours pas trouvé de chanteur. En revanche, nous avons réglé notre problème de batteur, car Bill était revenu. Du moins le pensions-nous. Au cours de l'été 1984, il est reparti. Il faisait des aller-retour, un vrai yo-yo. Bill fait partie de ces gens qu'on a du mal à comprendre, parfois. Je le connais depuis tellement longtemps, et je ne sais toujours pas ce qui le motive. Et tout de suite après Bill, Geezer est parti lui aussi.

Moi, je ne suis pas parti. Le seul qui est resté, c'était moi.

Crétin !

60. Où l'on rencontre les mystérieux locataires du grenier

Après la fin de la tournée Born Again, j'ai loué une maison à Bel Air. C'était un endroit merveilleux, mais la nuit, j'entendais tout le temps des bruits, des gens qui parlaient et des coups. J'arpentais la maison, mais il n'y avait personne.

« Bon sang, mais d'où ça vient ? »

Il se passait des choses bizarres. Un soir, en rentrant de répétition, je suis entré dans la cuisine et j'ai vu une tresse de cheveux, d'une cinquantaine de centimètres. Une sorte de queue de cheval.

« Mais comment est-ce arrivé là ? »

Un autre soir, en rentrant, j'ai trouvé la même chose enroulée autour de la poignée de la porte. Je ne comprenais pas d'où ça provenait.

Je n'arrivais jamais à savoir d'où venaient les voix des gens que j'entendais parler dans la maison. J'appelais la police de Bel Air chaque fois que je les entendais. Au début, ils faisaient le tour de la maison : rien. Mais ils n'ont jamais vérifié dans le grenier. Et au bout d'un moment, quand ils arrivaient, ils disaient : « Oh, non, encore lui ! »

Cela m'a tellement inquiété que j'ai même passé quelques nuits chez un ami. Il avait chez lui tout un arsenal : des revolvers, des fusils à pompe, et, comme dans un film, un petit pistolet dissimulé dans un livre. Il m'a dit : « Je vais venir avec toi, et on va regarder. Je prendrai mon pistolet. »

Et c'est ce qu'il a fait. Il est resté dans le salon toute la nuit. Je me suis dit qu'il allait me prendre pour un taré, maintenant. Il est parti, et le lendemain, ça a recommencé.

J'ai alors engagé un garde du corps. Comme le sauna surplombait la piscine, c'est là que je l'ai installé, en lui disant : « Si vous voyez quoi que ce soit, dites-le-moi. »

Au bout d'un moment, il en a eu assez et m'a dit : « Hé, mec, je ne vais pas rester là toute la nuit ! »

« Chut, ai-je murmuré. On essaie d'attraper quelqu'un ! »

J'ai adopté des solutions désespérées pour découvrir qui étaient ces gens. Après le départ du garde du corps, j'ai demandé à l'un de nos roadies de rester avec moi, mais il ronflait si fort qu'il n'a rien entendu. Finalement, Mark m'a donné un Magnum. Je dormais avec ce gros pistolet à la main. Une nuit, j'ai entendu un bruit terrible. J'ai saisi le pistolet de Mark et je me suis précipité à ma voiture torse nu ; en démarrant, j'ai tourné la tête, et j'ai vu plein de visages à la fenêtre de la cuisine, qui me regardaient. Cela m'a terrorisé. J'ai foncé à la police, ils sont arrivés, et : rien ! Plus personne !

J'ai alors découvert que les fils de l'alarme avaient été coupés, de l'intérieur de la maison. J'aurais vraiment dû déménager, mais j'ai demandé à Geoff Nichols de venir avec moi. Je voulais juste que quelqu'un d'autre soit témoin de quelque chose, simplement pour prouver que je n'étais pas fou. J'avais vraiment l'impression de devenir taré, et les autres avaient la même impression.

Une nuit, à deux heures du matin, Geoff et moi étions dans le salon quand nous avons vu un type courir dans le jardin.

Putain, enfin !

J'ai attrapé mon pistolet, et nous avons doucement ouvert la porte. Nous nous sommes faufilez dehors et nous avons rampé sur l'herbe. La maison était bâtie sur une colline et nous entendions parler en dessous. J'ai murmuré à Geoff : « Très bien, j'ai un pistolet, et quand ils remonteront... »

Nous avons dû passer une heure couchés là, à attendre que ces gens surgissent, quand tout à coup, l'arrosage automatique s'est déclenché. On se serait cru dans un sketch de Laurel et Hardy, on a tous les deux hurlé.

Nous étions trempés et bien entendu, après cela, nous ne les avons jamais retrouvés. Mais au moins, Geoff avait lui aussi vu quelqu'un. Je n'étais plus tout seul.

Une nuit, un de mes roadies a construit un piège dans le jardin. Il a disposé des fils en zigzag dans le jardin, et il y a passé la journée. L'idée était que, si quelqu'un traversait le jardin, il s'emmêlerait les pieds, resterait bloqué, ce qui me permettrait de le voir.

J'ai entendu du bruit. J'ai appelé la police. Ils sont arrivés. Et ils se sont pris les pieds dans les fils.

Je suis sorti avec mon pistolet, et la police a crié : « Jetez votre arme, jetez votre arme !

– Non, non, j’habite ici !

– Jetez votre arme ! »

Ils auraient pu me tirer dessus. J’aurais pu leur tirer dessus aussi, maintenant que j’y pense.

Cela a duré des mois. Nous avons fini par découvrir une trappe. Au-dessus, il y avait une salle de cinéma avec un grand écran. Il y avait une porte découpée dans le mur, mais avec le papier peint, on ne la voyait presque pas. Quand nous avons ouvert cette porte, nous nous sommes rendu compte que nous pouvions faire le tour de la maison. C’était assez grand, on pouvait presque se tenir debout. Nous avons trouvé des tas de mégots de cigarettes et de cannettes de bière à côté des bouches d’aération, à travers lesquelles on pouvait voir ce qui se passait dans les pièces. Ils avaient dû s’installer là, à observer tout ce que je faisais. Putain, ils devaient avoir des choses à raconter.

J’étais soulagé quand j’ai vu qu’il y avait bien eu quelqu’un, et que la police a également pu s’en rendre compte par elle-même. On n’a jamais su qui c’était. La police m’a dit après que la meilleure solution aurait été de prendre un chien. Avec un chien, je les aurais découverts en un rien de temps. Mais pourquoi n’y avais-je pas pensé plus tôt ?

Cela m’avait rendu si paranoïaque que j’ai fini par aller m’installer à l’hôtel. La première chose que j’ai faite à mon arrivée a été de mettre du scotch sur toutes les bouches d’aération. Elles me faisaient très peur, ce qui fait que je restais à rôtir dans l’hôtel. Aujourd’hui encore, j’ai des caméras tout autour de ma maison, des grilles et des chiens. Tout ça à cause de cette mauvaise expérience.

61. Où apparaît la belle Lita

Lita Ford assurait notre première partie sur la tournée Born Again. Nous nous sommes retrouvés après un concert pour discuter, et le courant est immédiatement passé entre nous. Nous avons entamé une relation, et quand j'habitais à Bel Air, dans la maison avec les gens dans le grenier, elle est venue me rendre visite. Après mon déménagement, j'ai pris un penthouse sur Crescent Street et Sunset à L.A. et elle est venue s'installer avec moi. A l'époque, j'étais toujours marié à Melinda. Nous étions séparés, mais j'ai mis longtemps à pouvoir divorcer : je suppose donc que, techniquement, j'étais infidèle. Lita et moi nous sommes même fiancés, mais nous ne pouvions pas aller plus loin tant que je n'étais pas divorcé.

Lita nous a aidés à chercher un nouveau chanteur. Elle connaissait quelques personnes que nous pouvions essayer, mais après le départ de Bill et Geezer, c'était d'un nouveau groupe au complet que j'avais besoin. C'est elle qui a proposé de me prêter son batteur et son bassiste, Eric Singer et Gordon Copley. Eric voulait davantage jouer dans mon groupe que dans celui de Lita, et il m'a dit : « Si tu cherches un batteur, ça m'intéresse. »

Il a fini par travailler pour moi quelque temps. Lita l'a mal pris : « Oh, il m'a soufflé mon batteur ! » Cela l'a tellement énervée que ce fut la principale cause de notre séparation.

A ce moment-là, j'avais recommencé à prendre beaucoup de drogues, et elle avait également du mal avec ça. Geoff Nichols et moi passions beaucoup de temps dans le penthouse, à essayer de composer quelque chose tout en prenant de la coke. Chaque fois que Lita rentrait à la maison, Geoff était là. On avait l'impression que ma relation avec lui était plus sérieuse qu'avec elle.

Un jour que Geoff et moi étions dans le penthouse, j'ai mis la chaîne à la porte que j'ai aussi bloquée avec quelque chose, parce que la coke vous rend parano. Nous étions en train de travailler sur une chanson quand nous avons entendu un gros boum. C'était Lita. Elle n'arrivait pas à ouvrir la porte et a tapé tellement fort que tout le chambranle de la porte s'est arraché, avec la chaîne et tout. Et elle était encore très énervée, parce que nous avions remis ça.

C'était vraiment dommage que j'aie anéanti cette relation en ne m'y investissant pas assez. C'était une fille bien et nous nous entendions bien. Des fêlures ont commencé à apparaître, sûrement après cette

histoire avec Eric. Nous avons passé près de deux ans ensemble. Puis nos chemins se sont séparés. Lita a ensuite été managée par Sharon Arden. Elle m'a appelée et m'a dit : « Je cherche un manager. Que penses-tu de Sharon ? »

« Je ne sais pas, ai-je dit. C'est à toi de voir. »

Sharon a fait enregistrer à Lita une chanson avec Ozzy, qui s'est classée numéro 1 : elle s'est donc bien occupée d'elle. Du moins pendant un temps. Jusqu'à ce qu'elle la laisse tomber.

62. Où nous nous retrouvons, pour une journée

J'étais au beau milieu de l'enregistrement de mon album lorsqu'on nous a demandé de nous produire pour un gros spectacle. Il y avait beaucoup d'artistes impliqués, et c'était pour une très bonne cause, alors j'ai dit : « Très bien, allons-y ! »

C'est ainsi qu'en juillet 1985, la formation originelle de Black Sabbath s'est retrouvée pour un concert unique au Live Aid à Philadelphie. Nous avons dû penser que c'était le premier pas vers une reformation. Nous nous sommes retrouvés là-bas avec plaisir, et je pense que nous espérions tous nous réunir, mais encore fallait-il que les autorités concernées nous le permettent. Le but de la manœuvre devait être caritatif, car si le management pensait que si l'un de nous le faisait pour l'argent, rien n'aurait lieu. Et quelle plus belle cause que le Live Aid ?

Les organisateurs nous ont proposé un créneau de répétition. Nous sommes allés au local, où nous devions répéter trois morceaux. Au lieu de ça, nous nous sommes mis à parler du bon vieux temps. Nous bavardions, puis nous jouions un peu, avant de nous interrompre si l'un de nous disait : « Hé, vous vous rappelez d'Untel ? »

Drôle de répétition !

Une fille est entrée, et est restée dans un coin à nous regarder. Je l'ai signalée à quelqu'un : « Vous pouvez lui dire que c'est privé ? »

Je ne savais pas qui c'était. Elle avait les cheveux teints en noir et ne ressemblait pas du tout à Madonna, mais c'était Madonna, et elle n'a pas tellement apprécié de se faire mettre dehors.

Après, nous sommes retournés au bar, nous avons passé un super moment ensemble, et nous nous sommes sérieusement murgés. Le lendemain, nous devons jouer à environ dix heures du matin. J'avais une monstrueuse gueule de bois, et j'ai donc joué avec mes lunettes noires : nous avons interprété « Children of the Grave », « Iron Man » et « Paranoid » sous un soleil radieux. Ce fut une super expérience et nous étions très conscients de l'importance de la cause, mais c'est passé trop vite.

Pendant ce temps, Don avait présenté à Ozzy une assignation en justice, parce qu'il croyait que nous allions nous reformer et que ce serait Sharon qui nous managerait. Don voulait empêcher ce genre de

choses, parce qu'il avait fait clairement comprendre qu'il était mon manager et qu'il était hors de question que nous fissions quoi que ce soit sans lui. Don et Sharon... Ils étaient aussi parano l'un que l'autre. Don a envoyé son document à Ozzy ; le type qui le lui a délivré, en plein Live Aid, avait l'air d'un fan et Ozzy a cru qu'il voulait son autographe et a signé. Je n'ai personnellement pas vu cette assignation, que Sharon a escamotée rapidement.

Cela a un peu gâché la fête.

J'ignore si le Live Aid a vraiment changé les choses. On fait un concert, on récolte des fonds, et puis quoi ? Ils achètent de la nourriture ou ce dont les gens ont besoin, mais on n'est jamais sûr à cent pour cent que cela arrive à destination. Mais je pense quand même que c'était une bonne chose à accomplir.

Nous étions allés à Philly, avions passé une nuit de beuverie, avions eu la gueule de bois, avions joué, puis nous nous étions éclipsés. L'éventualité de notre reformation n'avait même jamais été évoquée. Je suis remonté dans l'avion pour rentrer chez moi, et je ne les ai pas revus avant plusieurs années.

63. Seventh Star

J'étais maintenant le dernier à demeurer dans Black Sabbath. Comme je n'avais plus de groupe, j'eus l'idée de faire un album avec plein de chanteurs différents. J'ai fait la liste des gens que je voulais, comme Robert Plant, Rob Halford, David Coverdale et Glenn Hughes, mais j'ai ouvert la boîte de Pandore quand je leur ai demandé de venir chanter. Je me suis heurté à d'innombrables clauses contractuelles, les maisons de disques ne voulaient pas les lâcher et on me répondait : « Oh, non, on est en train de faire un album, on ne peut pas venir chanter sur le tien. »

J'ai fini par abandonner cette idée. Nous avons alors essayé un type du nom de Jeff Fenholt. C'était l'un des interprètes du rôle principal de la comédie musicale *Jesus Christ Superstar*, dans la version de Broadway. Nous avons ainsi eu Ian Gillan, le Jésus Christ Superstar d'origine, et à présent, le Jésus de Broadway était lui aussi prêt à intégrer Black Sabbath. Nous avons fait faire un bout d'essai à Jeff, et il avait une bonne voix. J'ai enregistré quelques démos avec lui à Los Angeles. Un des morceaux était « Star of India », qui est devenu plus tard « Seventh Star ». Il y avait aussi « Eye of the Storm », qui a fini sur l'album sous le titre « Turn To Stone ». Nous avons aussi un morceau qui est devenu « Danger Zone ». Bien entendu, ces démos ont fini par voir le jour et se retrouver sur un album pirate. Encore. Il était intitulé *Eighth Star* ou quelque chose comme ça.

Jeff avait l'air vraiment sympa. Ça aurait pu marcher avec lui, même si je n'étais pas convaincu à cent pour cent qu'il fût capable de chanter nos plus anciennes chansons. Mais Jeff Glixman est alors entré en scène pour produire l'album, et il estimait que sur disque, ça ne fonctionnait pas avec Fenholt. Et ça a été fini.

Un peu plus tard, Jeff Fenholt est subitement devenu un célèbre télévangéliste. J'ai halluciné, parce qu'à l'époque où nous l'avions rencontré, il disait des trucs comme « Ouais, j'ai niqué cette fille. »

Dans un article du *New York Times*, on évoquait son passage dans Black Sabbath, disant qu'il avait vu la lumière, rejeté le mal, et toutes ces conneries. Nous avons été replongés dans ces histoires de satanisme, parce que Fenholt en parlait. J'ai reçu des coups de téléphone me proposant de faire le *Larry King Live* pour parler de lui. Je me suis dit : Je ne veux pas être mêlé à ça ! Essayez de parler de religion à la télé américaine : on ne vous fera pas de cadeau. Surtout maintenant qu'il était télévangéliste. Tout le monde allait se ranger à

son avis, et je n'aurais plus que mes yeux pour pleurer.

À l'époque où nous faisons les démos, j'ai cru que Geezer allait revenir. Sa femme et manager, Gloria, disait qu'il avait envie de revenir. Mais à ma grande surprise, il est allé rejoindre Ozzy.

« Bordel, mais qu'est-ce qui s'est passé ? »

Comme je l'ai déjà dit, Glenn Hughes faisait partie de ma liste de chanteurs rêvée. Il est venu chanter, et je me suis dit : Bon sang, il est bon ! Il était tellement impressionnant que j'ai pensé que ce serait génial de faire chanter Glenn sur tous les morceaux de ce qui allait devenir *Seventh Star*. Mais travailler avec lui était compliqué. Putain, il prenait dix fois plus de coke que moi !

C'est devenu un vrai cauchemar. Il faisait : « J'ai une idée, j'ai une idée ! »

Il sniffait un gros rail, et disait, tout excité : « Ecoute ça, écoute ça !

– Ouais, OK, d'accord.

– Ouais, mais j'en ai une autre, écoute ça ! »

Il vous rendait dingue ! Même lui le reconnaît aujourd'hui : « Je ne sais pas comment tu as supporté tout ça ! »

Ce qui aggravait la situation, c'était qu'il traînait derrière lui tout un tas de parasites, jusque dans le studio. J'ai essayé de l'en débarrasser, parce que je voyais bien que ce n'étaient que des sangsues. Je suppose qu'à l'époque, il avait les moyens d'entretenir tout cet entourage, vu qu'il venait de quitter Deep Purple et tout, mais ça n'a pas duré. Il perdu beaucoup d'argent, et il a fini par devoir vendre toutes ses affaires.

Pour l'enregistrement de *Seventh Star*, nous avions Glenn Hughes, Eric Singer, et Dave Spitz à la basse, un bon musicien rencontré par l'intermédiaire de Jeff Glixman. C'était la première fois que je jouais avec des musiciens aussi jeunes. J'avais alors trente-sept ans, et Dave et Eric avaient près de dix ans de moins que moi. C'était drôle, parce que quand j'évoquais le passé, ils ne voyaient pas de quoi je parlais. Ils me posaient des questions, je commençais à m'emballer en leur répondant, et tout à coup je réalisais : Attends, là, ils ne voient absolument pas de quoi il s'agit, je ne peux pas remonter aussi loin,

parce que ça ne leur dit rien.

« Tu te rappelles d'Untel ?

– Non...

– Oh, tu as sûrement oublié ! »

Et puis je réalisais que, bon sang, ils n'étaient même pas nés à l'époque !

Nous avons commencé à enregistrer à L.A., mais nous avons parachevé l'album à Atlanta, en Géorgie, parce que Jeff Glixman avait des tarifs intéressants dans un studio là-bas. Les pistes de base avaient déjà été faites, et seuls Glenn et moi sommes allés là-bas. J'avais emporté une grosse stéréo à Atlanta. Glenn n'avait rien pour écouter de la musique, et je la lui ai donc prêtée. Je venais de l'acheter, et il l'a échangée contre de la coke. J'ai demandé à Glenn : « Qu'est-il arrivé à ma stéréo ?

– Je l'ai prêtée à quelqu'un.

– Ah... »

Puis j'ai vu ma stéréo dans les mains d'un dealer de coke, et c'est alors que j'ai fait le lien. Glenn était incontrôlable, mais il chantait de manière divine et sans aucun effort. Il s'affalait dans le studio, complètement avachi, attrapait le micro et... chantait ! Incroyable, un vrai don de Dieu, cette voix.

Nous n'avons pas mis longtemps à enregistrer cet album : certains morceaux ont été bouclés dès la première ou la deuxième prise. Nous voulions également le finir rapidement, parce que c'était moi qui payais. La maison de disques m'a donné plus tard une belle avance, mais c'est moi qui étais en première ligne.

Nous avons terminé *Seventh Star* en août 1985. On entend Gordon Copley, le premier bassiste, sur « No Stranger To Love ». Nous avons gardé ce morceau des toutes premières sessions. Je trouvais ce morceau super, mais je n'ai pas aimé en tourner le clip. Le premier jour, ils nous ont filmés, Glenn et moi, en train de jouer. Le deuxième jour, je devais être sur place à 5h30 du matin, pour tourner avec Denise Crosby, la fille de *Star Trek*, la petite-fille de Bing. De toute façon, je ne suis pas très bon dans les vidéos, mais là, je devais en plus

tourner une scène d'amour avec elle, ce qui me gênait beaucoup. On m'a mis de l'eye-liner et tout. Cela ne nous ressemblait pas du tout, et j'ai détesté ça. Pour ne rien arranger, ils m'ont demandé de marcher dans les canaux de Los Angeles à sept heures du matin, dans un froid glacial et avec du brouillard. Je venais d'acheter de nouvelles bottes, qui ont été complètement ruinées après ça.

Seventh Star sortit en janvier 1986. C'était censé être un album solo. Je ne voulais absolument pas qu'il sorte sous le nom de Black Sabbath, parce que je ne l'avais pas composé comme un album de Black Sabbath. Je voulais que ce disque ait la liberté de sonner comme il le faisait, et je voulais partir en tournée sous un autre nom que Black Sabbath, car Glenn n'était pas à l'aise avec ça. Mais quand il a été question du nom sur la pochette, Don m'a dit : « La maison de disques dit que tu leur dois un album de Black Sabbath, et ils veulent celui-là. »

« Ah... »

Au final, ce disque a été attribué à « Black Sabbath, featuring Tony Iommi ». Cela ne plaisait ni à moi ni à Glenn, car nous avions l'impression de ne pas rendre justice au disque en le présentant ainsi. Puis jouer en public « War Pigs » et « Iron Man »... ce n'était pas bien.

Seventh Star se classa en 27^e position en mai 1986 et sortit du classement après cinq semaines. Des ventes médiocres. Je crois que je ne l'ai même pas remarqué, à cause de tout le rififi au sein du groupe.

Nous avions une tournée à venir, mais quelqu'un était sur le point de trébucher.

64. Où Glenn craque, mais où apparaîtrait un “Ray-on” de lumière

La tournée Seventh Star démarra à Cleveland, dans l’Ohio, en mars 1986. Nous avions une scénographie importante, avec des lasers et tout. Encore une idée de Don Arden, mais c’était moi qui payais. Evidemment. Dire que la tournée démarra mal est un euphémisme : cela tourna au désastre du côté de Glenn. J’avais engagé un garde du corps, Doug Goldstein – qui allait plus tard manager Guns N’Roses – pour le surveiller et garder à distance tous les parasites. Mais à peine la tournée avait-elle commencé que Glenn repartit à Atlanta. Doug le ramena juste à temps pour le concert. Nous étions sur le côté de la scène, en coulisses, et il répétait : « Je ne peux pas, je ne peux pas ! »

Je l’ai littéralement propulsé sur scène : « Allez, on y va ! »

Je me détestais de faire ça, mais il le fallait.

Doug Goldstein a fini par trouver plein d’astuces pour garder Glenn à l’œil. Quand ils étaient dans deux chambres mitoyennes à l’hôtel, Doug s’attachait une ficelle au gros orteil et attachait l’autre bout à la poignée de la porte de Glenn : ainsi, si Glenn voulait sortir, Doug était au courant. Un vrai cauchemar. Mais Glenn était malin : il réussissait quand même à faire entrer ses dealers.

Je n’ai pas assisté à tout. Je sais seulement que notre responsable scénique, John Downing, a fini par cogner Glenn la veille du premier concert. John était un dur, très costaud, et il savait se tenir. Il était bon dans ce qu’il faisait. Il avait auparavant travaillé pour Jimi Hendrix et The Move. John a déclaré qu’il n’arrivait pas à maîtriser Glenn, qu’il lui avait donné un coup de poing et qu’il l’avait envoyé au tapis. Telle était la version de John Downing, et maintenant qu’il est mort, on ne peut plus lui demander son avis. Il s’est noyé. Pendant une tournée en Europe, John s’est disputé avec des gens qui pirataient le concert, et sur le ferry qui le ramenait en Angleterre, il a retrouvé ces mêmes types. Apparemment, ils l’auraient jeté par-dessus bord, et son corps aurait été retrouvé sur le rivage quelques jours plus tard.

John a cassé le nez de Glenn. Don Arden aurait dit à John : « Il devait monter sur scène, pourquoi tu ne l’as frappé derrière la tête ? »

Tellement caractéristique !

Glenn a déclaré que le coup avait créé un caillot de sang dans sa gorge. Bien sûr : ça ne pouvait pas être dû à la coke. Cela affectait

clairement sa voix. Parfois, ça fait ça, ça assèche la gorge. Glenn est un chanteur formidable, mais il n'était pas en état de chanter. En plus, il devenait extrêmement parano. J'en ai parlé à Don, et je lui ai dit : « Il va falloir annuler les concerts.

On ne peut pas annuler ! Si on fait ça, on va avoir des procès !

Oh, putain ! »

Je ne pouvais tout simplement pas prendre ce risque, et nous avons donc dû repérer un autre chanteur et le faire venir deux jours avant de virer Glenn. Ainsi, il pourrait voir comment se déroulait le spectacle et tout avant de prendre le relais. Nous irions sur place dans l'après-midi pour répéter avec lui et lui permettre de prendre ses marques. Puis, quand tout serait fini avec Glenn, le nouveau chanteur pourrait monter sur scène et prendre la suite pour les concerts restants.

Dave Spitz connaissait un certain Ray Gillen, un jeune chanteur dans un groupe new-yorkais. C'était un beau mec avec une belle voix. Les filles l'adoraient, et le temps qu'il est resté avec nous, le nombre de nos spectatrices a subitement augmenté. Nous avons fait venir Ray l'après-midi de notre troisième concert. Nous avons passé en revue les chansons, et Glenn se demandait ce qui se passait : « C'est qui, ce type que je vois tout le temps ? »

C'était une situation très inconfortable, mais nous ne pouvions rien faire d'autre. C'était ça, ou annuler les concerts. Nous devions continuer avec Glenn, puis le remplacer tout à coup par Ray. C'était aussi très difficile pour moi, parce que Glenn avait toujours été un pote, et que je trouvais vraiment minable d'agir par derrière comme ça. Nous en avons parlé depuis, et Glenn comprend. Nous lui avons donné toutes les chances, et il les a foutues en l'air.

Ce troisième concert s'est bien passé pour nous, mais Glenn fut tellement mauvais ce soir-là que je me suis engueulé avec lui à la fin. J'étais furieux qu'il mette tout le monde dans l'embarras, lui compris. Il n'arrivait presque plus à chanter, et Geoff devait le remplacer pour certaines parties. Bien sûr, sa voix n'avait rien à voir avec celle de Glenn, mais il fallait bien aller au bout de la chanson.

Beaucoup de gens ne réalisent pas combien il faut être dur pour mener un groupe. On passe toujours pour le connard de service. Les gens ne comprennent pas, ils ne sont pas là, ne voient pas ce qui se passe et pourquoi on finit par virer quelqu'un. Mais s'ils ne sont plus là, c'est

pour une raison. Soit ils partent d'eux-mêmes, soit ils ne font pas leur part du travail et on finit par s'en débarrasser, parce que le groupe doit continuer à fonctionner.

Le concert du 26 mars, à Worcester, dans le Massachussetts, fut le dernier de Glenn. Quand il a découvert qu'il était viré, il est venu tambouriner à ma porte en hurlant : « Je suis au courant pour ce foutu chanteur ! »

Je me suis dit qu'il était hors de question que je lui ouvre. Il était enragé !

Par un coup du sort, le concert suivant, au nord de New York, fut annulé à cause d'une énième manifestation de chrétiens, une parmi toutes celles que nous avons connues. Encore plus ironique, ce concert devait avoir lieu dans une ville du nom de Glens Falls [Les chutes de Glens, NDT]. Heureusement pour nous deux, dix ans plus tard, après avoir décroché des drogues, nous nous sommes retrouvés le temps de quelques sessions aux studios DEP.

Trois jours après Worcester, Ray Gillen a donné son premier concert avec nous. Il s'est retrouvé d'un seul coup dans le grand bain, mais il s'en est très bien sorti. Nous retrouvions enfin quelqu'un qui avait vraiment envie d'être là et qui avait l'attitude adéquate. Mais même ainsi, les billets ne se vendaient pas très bien. Avec Glenn, nous donnions de gros concerts et gagnions de grosses sommes. A présent, nous tournions avec un inconnu, et l'intérêt faiblit. Nous avions mis du temps à l'éveiller, et tout s'est écroulé très vite. A la fin, nous avons dû écourter la tournée parce que nous perdions trop d'argent.

Mais nous avons persisté : notre tournée anglaise a démarré en mai, douze dates clôturées par deux concerts au Hammersmith Odeon de Londres. Les salles n'étaient pas très grandes, mais les ventes de billets étaient correctes. Bien sûr, la composition du groupe était source de confusions : Ian Gillan, Ray Gillen, difficile. Ray était vraiment une bonne recrue, mais personne ne le connaissait. Nous devions le faire connaître, les gens devaient venir le voir. Nous allions avoir besoin de temps pour que la mayonnaise prenne.

Mais pouvions-nous vraiment nous permettre de prendre ce temps ?

65. Où nous partons en quête de l'Eternelle Idole

Alors que nous tentions de retomber sur nos pattes avec Ray Gillen, je trébuchai sur un réel écueil. Don Arden cessa d'être mon manager. Il fut poursuivi pour fraude, ou une histoire d'évasion fiscale. Il fut arrêté et mis à l'ombre quelque temps. On me demanda de lui venir en aide, ainsi qu'à l'autre groupe qu'il manageait, Air Supply. Son avocat me dit : « Ecoute, Don a de gros problèmes. Nous devons l'aider, sinon il va mourir en prison, il ne pourra pas le supporter. Air Supply nous a donné trois cent mille livres. Pourrais-tu toi aussi donner quelque chose ? On te les rendra. On établira des papiers et tout sera réglé. »

Et je l'ai fait. J'ai versé cinquante ou soixante mille livres. Bien sûr, je n'en ai jamais revu la couleur, et Air Supply non plus, pour autant que je sache. Et tout à coup, tous les papiers que nous avions signés se sont perdus. Quel bordel ! Finalement, quelqu'un a dû aller en prison, et c'est le fils de Don, David, qui a été incarcéré à la place de son père. En gros, David a couvert Don et a purgé sa peine à sa place.

Il devint alors très difficile de trouver quelqu'un pour nous manager. Puis j'ai été abordé par Wilf Pine. Il m'a dit : « Patrick Meehan peut t'aider. »

Et rebelote. C'est ridicule et je sais que c'était idiot à faire, mais je suis retourné avec Meehan. De toute façon, les gens autour de moi essayaient de me dépouiller, alors je me suis dit : autant que ce soit quelqu'un que je connaisse, et qui pourrait aussi faire quelque chose pour moi au passage. Il valait mieux être en terrain connu. Tout est un peu flou aujourd'hui, parce qu'à cette époque, je recommençais à prendre beaucoup de coke. Tout comme Meehan.

J'ai donc repris mes relations avec Meehan, et bien entendu, bang ! les choses sont immédiatement parties en vrille. Il s'est remis à beaucoup trop jouer au playboy. Je l'ai suivi deux ou trois fois dans des endroits où il m'a présenté à des gens louches. Gentils, mais louches. Et je me suis dit : Et c'est reparti.

C'est à Londres que nous avons écrit des chansons pour ce qui allait devenir *The Eternal Idol* et je vivais dans un hôtel sur Mayfair. J'y ai passé six semaines, et je me disais : Mais ça doit coûter une fortune ! Mais Meehan a dit : « Tout va bien, j'ai acheté l'hôtel. »

Il y avait du champagne, des dîners, et Dieu sait quoi encore. Toit le groupe était là, et Ray Gillen avait un appartement juste à côté. Au fil

des semaines, le gérant de l'hôtel ne cessait de venir me voir et me dire : « Quand est-ce que Meehan va régler cette histoire d'hôtel ? Est-ce qu'il va me payer un jour ? »

Je répondais : « Je ne sais pas. Je n'ai rien à voir avec tout ça. »

Meehan n'a jamais payé quoi que ce soit. Quelque temps après, ce type a été retrouvé mort : brûlé vif ! Ses exécuteurs testamentaires ont épluché ses comptes et ont fait le total de ce que je devais. J'ai reçu une facture de l'hôtel, que j'ai dû finir par payer. Encore un coup à la Meehan.

Quand nous jammions pendant les répétitions ou les séances de composition de *The Eternal Idol*, Ray chantait tout ce qui lui passait par la tête, mais quand il a fallu écrire pour de bon les chansons, il n'a pas trouvé beaucoup de paroles. C'est compliqué quand le chanteur ne peut pas écrire ses propres textes, mais avec Ray, je crois que le plus gros problème fut que la célébrité lui était montée à la tête. Il est devenu un peu incontrôlable. Il habitait dans un bel appartement sur Mayfair ; tout à coup, il s'est retrouvé environné de femmes et a adopté un mode de vie de playboy. Il passait ses nuits à boire, et il est devenu quelqu'un d'autre.

Mais Ray était un type vraiment gentil. Ils étaient tous gentils, Eric Singer et Dave Spitz aussi. Eric avait une coupe de cheveux très années quatre-vingts, qui le faisait un peu ressembler à une femme, et nous nous sommes donc mis à l'appeler Shirley. C'est un bon batteur, et il s'est bien débrouillé, en jouant avec Alice Cooper, Kiss, des gens comme ça. Avec Dave et Eric dans le groupe, ils formaient une super petite bande. Ils adoraient jouer et pouvaient passer toute la nuit à essayer des trucs. Ils étaient tout le temps pleins d'énergie, ce qui était bon aussi pour moi.

Mais même ainsi, pour moi, quelque chose n'allait pas. Geoff et moi étions plus vieux que les autres membres du groupe, et j'avais l'impression d'être un ancêtre. Ray n'avait que vingt-cinq ans. C'était comme si Eric, Dave et lui étaient des novices : ils n'avaient pas dû fournir les mêmes efforts que ceux qui étaient dans le bain depuis longtemps. Ils avaient pris le train en marche, et tout à coup, ils pouvaient se permettre de dire : « Je fais partie de Black Sabbath. »

C'était génial quand ils étaient là et je les appréciais en tant que personnes et en tant que musiciens. Mais ce n'était plus la même chose.

Meehan avait eu l'idée d'aller enregistrer l'album à Montserrat, mais nous avons commencé par aller à Antigua faire une pause. Nous logions dans une résidence que Meehan avait achetée dans les années soixante-dix. Il avait dit : « Cet hôtel est à moi. »

Je n'y croyais pas ! J'y ai retrouvé des gens qui travaillaient pour nous autrefois et que je n'avais plus revus depuis des années. Même notre ancien comptable était là, apparemment toujours ami avec Meehan. Bon sang, on avait l'impression que notre manager était un vrai caïd, là-bas ! Je lui ai demandé des conseils pour aller manger quelque part. Il m'a répondu : « Oh, va dans n'importe quel restaurant en bord de mer, et inutile de régler. »

– Mais comment sauront-ils qui je suis ?

– Ne t'en fais pas, ils savent qui tu es. »

Et c'est ce que nous avons fait. Nous avons mangé du homard, ceci, cela, personne ne nous a posé de questions et tout était pris en charge. Nous vivions largement et nous nous éclatons.

Les autres étaient partis pour Montserrat un peu avant moi, parce que j'avais décidé d'y aller avec Meehan dans son bateau. Il avait un skipper et la femme de ce type travaillait aussi sur le bateau. Ça a été génial le jour du départ. Nous prenions des bains de soleil sur le pont, c'était merveilleux. Nous avions des noix de coco et le capitaine nous faisait des cocktails à base de rhum et de lait de coco. Nous en avons bu toute la journée et j'ai fini complètement bourré. Et puis nous avons essuyé un violent orage. Le ciel était d'un noir d'encre et le bateau valsait dans tous les sens, s'envolant parfois littéralement. L'eau s'engouffrait à l'intérieur, et mes valises flottaient dans la cale. J'étais à l'intérieur, malade, à vomir. Puis tous les placards se sont ouverts et tout a dégringolé, des boîtes de conserves et autres. J'étais terrifié, surtout quand la femme du capitaine est descendue en disant : « Bon sang, c'est un des pires orages que j'aie jamais vus ! »

« Génial ! Merci pour l'info ! »

J'ai survécu, mais j'ai juré de ne plus jamais remettre les pieds sur ce genre de bateau.

A Montserrat, Meehan avait loué une maison pour nous deux. Nous nous sommes retrouvés dans une maison avec cinq ou six chambres, et j'ai trouvé ça génial. Mes sacs avaient tous pris l'eau et tout ce qu'il y

avait dedans était trempé. J'avais un attaché-case en cuir que l'eau salée avait rendu vert. Il y avait dedans ma chaîne stéréo et mon passeport, et les deux étaient foutus.

Quand nous sommes arrivés, il faisait encore jour, mais quand la nuit est tombée, il a fait très noir. Meehan a dû filer faire je ne sais quoi, et je me suis retrouvé dans cette foutue maison tout seul pendant les premiers jours. Juste après son départ, il y eut une coupure de courant. Comme je venais d'arriver, je ne connaissais pas bien la configuration de la maison. Je n'avais pas de lampe torche ou autre, et je ne pouvais pas aller voir les voisins, parce qu'il n'y avait pas de voisin. J'étais là tout seul, et je me chiais dessus. J'ai commencé à me dire : quelqu'un a dû couper le courant pour pouvoir entrer, me poignarder, me couper la gorge ! Je priais pour que le jour se lève.

Tout est rentré dans l'ordre, mais je détestais être tout seul dans cette maison, perdu au milieu de nulle part.

Jeff Glixman, qui avait déjà produit *Seventh Star*, est venu produire cet album, mais il voulait changer Ray Gillen et n'aimait pas Dave Spitz : nous avons donc fini par remplacer Jeff Glixman par Chris Tsangarides pour terminer l'album. Et pour ajouter à la confusion, Dave partit, parce qu'il avait des problèmes chez lui. Bob Daisley, qui avait écrit toutes les paroles ainsi que des chansons pour Ozzy, vint terminer l'album avec nous. Il posa des parties de basse sur les morceaux que nous avions déjà enregistrés et puis nous avons composé une nouvelle chanson avec lui. C'était un bon musicien et nous nous entendions vraiment bien.

Meehan versait des avances à tout le monde et c'était moi qui signalais les chèques pour les membres du groupe. L'argent provenait d'un compte où avait été déposée l'avance de la maison de disques. Meehan avait coutume de dire : « On doit tant au groupe, signe ces chèques et je m'occuperai du reste, je m'en débrouille. »

Ce vieux renard ! Moi, j'avais pris assez de coke ou d'alcool pour répondre : « Ah, ouais, bonne idée ! »

J'étais dans un état lamentable. J'avais tout le temps l'impression de devenir fou, parce qu'il se passait plein de choses et que je n'avais personne sur qui m'appuyer. Le groupe me demandait : « Qu'est-ce qui se passe ? » et je ne pouvais que répondre : « Aucune idée. Je ne sais pas comment c'est arrivé. »

J'ignorais comment telle chose avait été faite, comment telle autre avait échappé à tout contrôlé ou comment telle autre s'était mal passée. Meehan promettait tout à tout le monde, et bien sûr, quand cette bulle a éclaté, ça m'est retombé dessus. Ce fut une période vraiment, vraiment difficile pour moi. Nous vivions au jour le jour, en faisant de notre mieux pour survivre. Meehan était censé payer tout le monde. J'ai appris plus tard que ce n'était pas le cas, mais à l'époque, je n'en savais rien. Je signalais les chèques, mais eux ne les touchaient pas. Je crois que c'est pour cela que Ray a fini par partir, tout comme Eric. Ray a fini par rejoindre Blue Murder, le groupe de John Sykes, et Bob Daisley est parti avec Eric Singer travailler avec Gary Moore.

Et ça a recommencé comme avant, jusqu'à ce qu'un jour, tout s'arrête, bam ! d'un seul coup. Je me suis plaint auprès de Meehan qu'un chèque avait été refusé, et il a simplement répondu : « Eh bien si c'est comme ça, je ne veux plus m'en mêler ! »

Et voilà. « Putain », ai-je pensé.

Il ne devait sans doute pas voir rentrer assez d'argent. Bien entendu, avoir payé à tout le monde l'avion pour Montserrat et Antigua, et entretenir tout le monde pendant si longtemps avait dû coûter cher, et au final, cela avait dû faire perdre à Meehan plus d'argent qu'il n'en avait gagné avec nous.

Enfin ! Il y a une justice !

Nous avions enregistré une bonne partie du disque à Montserrat, mais après le départ de Dave, celui de Glixman et les problèmes avec Meehan, nous avons décidé de rentrer à Londres. C'est là que nous avons terminé l'album avec Chris Tsangarides. Je le connaissais depuis longtemps : il avait travaillé en tant qu'ingénieur assistant sur certains des premiers albums de Sabbath. Il aimait vraiment la musique et appréciait ce que nous faisions. Geoff Nicholls, moi et Chris avions même monté un petit groupe pour rire à cette époque. Nous l'avions baptisé TIN : Tsangarides, Iommi et Nicholls. Nous nous contentions de jammer en studio. Je dois avoir des bandes de cela qui traînent encore quelque part.

Lorsque nous sommes arrivés aux Studios Battery, Ray Gillen était parti. Mon ami Albert Chapman manageait un certain Tony Martin. Il m'a dit : « Essaye-le, il a une bonne voix. »

Tony est arrivé dans le studio sans avoir été préparé et sans avoir quoi

que ce soit à chanter sur certains morceaux que nous avions composés en pensant à Ray. Il a chanté des choses qui ressemblaient à ce que faisait Ray, en suivant certaines des lignes mélodiques que nous avions déjà enregistrées. Il a fait du très bon boulot, et nous avons donc remplacé la voix de Ray par celle de Tony.

Des années plus tard, en 2010, la voix de Ray est réapparue lors de la réédition Deluxe de *The Eternal Idol*. Nous avons pris la décision de sortir ces morceaux, parce que les fans les réclamaient depuis des années et, qu'après tout ce temps, c'était aussi un joli hommage à Ray.

« The Shining » fut le premier single tiré de l'album. Il ressemblait à « Heaven and Hell » en plus rapide, avec un tempo similaire. Nous avons besoin d'un clip pour l'accompagner, mais sans Bob ni Eric, nous n'avions ni bassiste ni batteur. Nous avons engagé un guitariste que je ne connaissais ni d'Eve ni d'Adam, et qui a fait semblant de jouer de la basse pour le clip. Putain, ça devenait ridicule. C'est Terry Chimes des Clash qui jouait de la batterie dans ce clip. C'était un mec génial et plus tard, nous avons donné quelques concerts en Afrique du Sud avec lui.

Le morceau « Nightmare » est né lorsque l'on m'a demandé de faire la musique pour *A Nightmare on Elm Street [Freddy : Les Griffes de la Nuit]*. Un type de la production m'a appelé à Montserrat et m'a dit : « Tu pourrais être à L.A. demain ?

– Je suis en train de faire un album. Je ne peux pas faire mes valises et planter tout le monde là pour aller à L.A. »

Ils m'ont envoyé le script et j'ai échangé quelques mots à plusieurs reprises avec le producteur. J'étais tout à fait prêt à le faire, mais Meehan est entré en scène : il leur a demandé tant d'argent qu'ils ont fait machine arrière. J'aurais adoré faire ce projet. Cela ne s'est pas fait, mais j'avais déjà composé un morceau, que nous avons intitulé « Nightmare ».

Bev Bevan est venu me voir à Londres et il a finalement joué sur le morceau « Scarlet Pimpernel ». Il a essayé plusieurs choses, comme des maracas. Avec l'ancien groupe, nous utilisions toujours des maracas, des bouts de bois, des tambourins, n'importe quoi. Nous inventions nos propres sons. Nous demandions toujours à disposer d'une boîte à percussions, et nous utilisions plusieurs choses sur chaque album, pour faire des « doing ! » des « ping », tout ça. Mais cet art a disparu avec les musiciens plus modernes. Depuis les années

quatre-vingts, il semble que plus personne ne se serve de ce genre de choses.

C'est Meehan qui a suggéré de s'inspirer d'une sculpture de Rodin pour la pochette. A l'époque, je ne savais absolument pas qui était Rodin. Il m'en a parlé et je lui ai dit : « Ah, ouais, ça a l'air génial ! »

Nous avons assisté à la séance photo : deux personnes avaient été peintes en bronze. Ils sont restés là des heures à se faire photographier, pour reproduire l'idée de la statue d'origine de Rodin. Ils ont peut-être bien fini à l'hôpital, parce que c'est ce qui s'est passé quand j'ai recouvert Bill de peinture. On ne peut pas se couvrir le corps de peinture comme ça.

The Eternal Idol sortit en novembre 1987. Nous avons commencé à l'enregistrer avec une formation, et nous l'avons terminé avec une autre. On ne veut jamais voir son groupe se séparer, mais quand cela arrive, on engage quelqu'un d'autre, et cela modifie l'ensemble, puis une autre personne, et tout se modifie encore, au point que l'on s'éloigne progressivement de ce que l'on était autrefois. A la fin, j'ai perdu le fil, parce que tant de personnes étaient venues puis reparties en si peu de temps. Ma manière de voir a toujours été que lorsque quelqu'un part, il faut le remplacer. C'est comme si on dirigeait une usine : quand quelqu'un s'en va, l'usine ne ferme pas, on remplace cette personne. Bon, ce n'était pas aussi froid que ça : j'ai toujours fait en sorte de trouver quelqu'un avec qui je puisse aussi reproduire des liens d'amitié, mais ça ne s'est jamais produit. Je n'ai jamais pu reproduire l'amitié qui liait les quatre membres originels de Black Sabbath. C'est pareil pour la formation de Heaven & Hell avec Ronnie. Ce genre de choses ne se retrouve pas. On croit que c'est possible, mais on n'y parvient jamais.

L'album ne s'est pas du tout bien vendu, ce qui fut vraiment décourageant. C'était chouette d'avoir enfin terminé ce truc et de le sortir, mais quant à savoir ce qui allait se passer ensuite, c'était à la grâce de Dieu. Cela a dû être dur pour les fans d'accepter tous les changements au sein du groupe. Je me souviens que quand j'étais gamin et qu'il y avait eu des changements au sein des Shadows, le groupe n'avait plus jamais été le même à mes yeux. Et à présent, les jeunes nous voyaient adopter encore une nouvelle formation. Je peux comprendre qu'ils se soient dit : « Eh, qu'est-ce qui se passe ? » Il faut toujours des années avant que ce genre de choses soit accepté.

Pendant l'enregistrement, tout s'était écroulé, tout le monde était

parti. Mais moi, je ne pouvais pas partir. Je devais tenir le fort et tout reconstruire.

66. Où le perceuteur entre en scène

J'ai essayé à plusieurs reprises de faire revenir Geezer. C'était une entreprise de longue haleine, parce que tantôt il voulait le faire, tantôt il ne voulait plus. Un jour, pendant que nous enregistrons à Londres, il est venu là-bas et nous sommes tous allés au Trader Vic's, le restaurant en dessous du Hilton. Nous n'avons rien mangé, nous avons simplement bu. Nous avons bu toutes sortes de rhums exotiques, et tout en essayant de convaincre Geezer de revenir, nous nous sommes soûlés à mort. Gloria, la femme de Geezer, est venue le chercher, et, en sortant du Trader Vic's, Geezer a donné au portier un pourboire de 50£. Gloria est arrivée à ce moment-là et hop, elle a arraché le billet de 50£ des mains du type, a mis Geezer dans la voiture et ils sont partis.

Il ne voulait pas revenir. L'une des raisons pour lesquelles Geezer refusait était certainement le management, car il ne voulait rien avoir à faire avec Meehan. Evidemment, il avait raison.

J'étais plus bas que jamais, mais j'ai réussi à relever la tête. Dès que Meehan s'est retiré du jeu, les choses ont commencé à s'arranger. La dernière chose qu'il ait faite pour nous fut de nous envoyer jouer à Sun City, en passant par Athènes, pour quinze jours de concerts qui nous rapportèrent beaucoup d'argent. Nous en avions vraiment besoin à l'époque, parce qu'avec les changements permanents au sein du groupe, nous n'avions donné aucun concert.

Des gens venus d'Afrique du Sud m'ont demandé : « Qu'est-ce que nous pourrions faire pour vous persuader que ça va marcher ? Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? »

De but en blanc, j'ai répondu : « Achetez-moi une Rolls-Royce. »

Comme ça. Mais ils m'ont répondu : « OK. Laquelle voudriez-vous ? »

« Oh ! »

C'était aussi simple que ça. Ils m'ont dit : « Vous la choisissez, on la paie. »

Je l'ai choisie, ils l'ont payée, et c'est là que j'ai compris qu'ils étaient vraiment sérieux.

Avant l'Afrique du Sud, nous sommes allés en Grèce. C'était notre

premier concert là-bas et c'était aussi notre premier concert avec Tony Martin. C'était dans le grand stade de football Panathinaikos, et Tony a dû se faire dessus. Pendant que nous faisons la balance, l'organisateur a laissé entrer des jeunes. J'étais blême. Je l'ai chopé et l'ai plaqué contre un mur en le traitant de foutu crétin.

Ensuite, il nous a quand même emmenés dîner. Je me suis dit : Oh là là, je l'ai traité de tous les noms tout à l'heure, j'ai menacé de le tuer, et je me retrouve invité à partager son repas !

C'était le 21 juillet, en plein été, et nous avons donc fait notre concert dans une vraie fournaise. Les fans escaladaient les rampes d'éclairages sur les côtés de la scène. Cela devenait vraiment dangereux, et nous avons donc reçu l'ordre de sortir de scène et d'écourter le concert. Jolis débuts pour Tony Martin.

En arrivant en Afrique du Sud, une des premières choses que nous ayons faites a été d'aller à Johannesburg pour quelques interviews. Pendant que nous étions occupés à cela, une bombe a explosé au milieu de la route. C'est le seul signe de troubles dont j'aie été témoin. Cela n'avait rien à voir avec nous, c'était une coïncidence. Du moins, j'espère que cela n'avait rien à voir avec nous.

L'organisateur nous a emmenés faire un safari. Nous sommes partis à cinq heures du matin dans deux Land-Rover ouvertes, et tout ce que j'ai vu, ce fut la poussière soulevée par la première voiture. Nous nous arrêtons de temps en temps, regardions au loin, et tout le monde disait : « Non, je ne vois rien. »

Nous n'avons rien vu, absolument rien. Putain, quel safari génial !

Sun City s'est avéré être un bon endroit où jouer. Nous y avons donné six concerts en trois semaines, les samedis et dimanches. Pendant la semaine, la ville était morte, mais les week-ends, quand nous jouions, elle était bondée. L'organisateur était noir et nous jouions devant le même public que partout ailleurs, noirs et blancs mêlés. Ils ne nous avaient jamais vus et nous avons donné quelques formidables concerts. Pour moi, c'était un pays comme les autres. Pourquoi ne pas se diversifier ? Je n'ai jamais envisagé l'aspect politique de la chose. J'étais relativement aveugle à tout cela, je ne savais pas à quel point la situation était grave. Je me disais simplement : je suis musicien, je veux jouer et emmener ma musique partout où je peux. Mais bon sang, je me suis fait taper sur les doigts pour avoir joué à Sun City !

En arrivant, j'ai vu sur les murs toutes les photos des groupes qui s'étaient produits là avant nous, comme Queen et Status Quo, et je me demande donc pourquoi c'est sur moi que sont retombées toutes les critiques. Je m'en suis vraiment pris plein la figure en Angleterre. Mais je mentirais en disant que je regrette de l'avoir fait. Les fans restent des fans, et je trouvais dommage que ces gens ne puissent pas entendre notre musique.

En novembre et décembre 1987, la tournée Eternal Idol est passée par l'Europe. Le dernier concert devait avoir lieu à Rome, où nous sommes produits au même endroit que le Pape. Il avait prononcé un discours la veille de notre concert, et il avait tout un système de son et lumières. Quand ça a été terminé, nous avons essayé de dégager son matériel pour pouvoir installer le nôtre : « Vous pourriez demander au pape de déplacer son matos, s'il vous plaît ? Pour Black Sabbath ? »

Ce n'est pas très bien passé.

C'est à cette époque que j'ai commencé à avoir des problèmes avec le perceuteur d'impôts, et c'est là que j'ai pris contact avec Phil Banfield, parce que j'avais besoin d'aide. En plus de posséder sa propre agence, Phil continuait à manager Ian Gillan et c'est lui qui m'a parlé d'Ernest Chapman, le manager de Jeff Beck. Je l'ai rencontré, et la première chose qu'Ernest m'a demandée fut : « Tu ne te drogues pas, n'est-ce pas ? »

– Non, non ! ai-je dit.

– Je ne veux rien avoir à faire avec les gens qui se droguent.

– Oh. Non, non, je n'en prends pas. »

Un mensonge, dès le départ. Belle manière d'entamer des relations.

J'étais très étonné de voir à quel point il était droit. Nous avons commencé à parler de choses et autres et je lui ai demandé : « Et concernant ta commission ? »

Nous n'avions encore rien signé, et il a simplement dit : « Ne t'inquiète pas de ça. Quand nous aurons tout mis au clair, je prendrais un pourcentage. Pour le moment, de quoi as-tu besoin ? »

Il n'avait rien à retirer de tout cela excepté des soucis, mais je crois qu'il faisait ça par goût du défi. Ernest et Phil Banfield ont réglé

beaucoup de choses, puis Ernest m'a dit : « Ralph travaille avec moi au bureau et s'occupe aussi de pas mal de mes affaires. »

J'ai rencontré Ralph Baker, puis Phil s'est peu à peu retiré du jeu. Et Ralph et Ernest sont toujours mes managers depuis.

La première chose dont ils se sont occupés fut ce gros problème d'impôts que je traînais depuis ma rupture avec Meehan. Les impôts m'étaient tombés dessus comme la misère sur le monde. Je n'étais pas en faillite, mais j'étais insolvable. Les gens des impôts m'ont dit : « Vous devez vendre votre maison. »

Ils sont venus chez moi et ont tout regardé : ils ont vu mes guitares et mon équipement, et ils ont tout noté.

« Bon, combien pouvons-nous obtenir de ceci, de cela ?

– Hein ? »

Je n'y croyais pas. Ils étaient sur le point de me dépouiller de tout.

J'ai téléphoné à Ernest et il les a tenus à distance quelque temps. Mais j'avais toujours une grosse facture à payer.

Ils m'ont demandé : « Que s'est-il passé ?

– Eh bien, ai-je commencé, le comptable...

– Non, ont-ils répondu, ce n'est pas le comptable qui a un problème, c'est vous. »

Je me suis dit : Attendez un peu, le comptable prenait une partie de mon argent et le mettait de côté pour les impôts ! Quand je lui en ai touché un mot, il m'a dit : « Eh bien oui, mais tu avais besoin de ceci et cela, alors j'ai pris l'argent des impôts. »

« Ah, génial ! »

Mes revenus furent gelés le temps de l'enquête, mais Ernest me tira d'affaire. Il réussit à passer un accord et à faire rentrer mes royalties dans les règles. Et il régla l'affaire avec Meehan.

Nous étions de retour à la case départ. Il y avait moi, Tony Martin et

Geoff Nicholls. Il était temps de laisser derrière nous toutes ces sales histoires et de reconstruire le groupe.

67. Le bonheur avec "Headless Cross"

Après dix-huit ans, notre contrat avec Vertigo en Angleterre et en Europe prit fin, ainsi que celui avec Warner Bros en Amérique. C'est affreux de se faire lâcher, mais je suppose qu'ainsi va le monde. Peu après, j'ai rencontré Miles Copeland, qui possédait I.R.S. Records. Il est venu chez moi et m'a dit : « Tu sais écrire des albums, tu sais ce que veulent les gens. Fais ça, et ça me va. »

J'ai trouvé ça très bien, et nous avons donc signé avec I.R.S.

Pendant la plus grande partie de 1988, je me suis occupé de régler plein de merdes de mon passé. Quand Phil, Ernest et Ralph sont entrés en scène, il y avait plein de merdier à mettre en ordre. Nous avions l'impression de passer notre vie à faire des réunions à propos de tout, pour essayer de déblayer le chemin avant de repartir sur de nouvelles bases. Et bien sûr, il y avait de sacrés obstacles tout le long de la route.

Un type qui vivait près de chez moi, un catcheur, voulait organiser quelque chose pour lever des fonds au profit de Children in Need. Il m'a demandé : « Pourrions-nous organiser un concert ? »

« Oui, ai-je dit, on est d'accord pour jouer, mais je ne veux pas que ce soit annoncé comme un concert de Black Sabbath. »

Ce qui ne devait être qu'un événement isolé, avec moi, Geoff à la basse, Tony Martin et Terry Chimes, a subitement pris des proportions énormes. Le concert eut lieu le 29 mai 1988 au Top Spot Club d'Orlbury, un de ces clubs pour ouvriers avec comédien, jongleur, tout ça. Et le club annonçait : « A l'affiche ce soir : Black Sabbath. »

Tout ce que je voulais, c'était aider à réunir des fonds pour les enfants. Ce qui devait être un geste généreux s'est transformé en véritable épine dans le pied. Nous avons été violemment critiqués pour cela, les gens disaient : « Regardez, Black Sabbath qui joue dans ce tout petit club ! » Et pour ne rien arranger, ce type a apparemment gagné de l'argent avec ce concert, mais en a gardé la plus grande partie.

A ce moment-là, nous avions déjà entrepris de reformer le groupe et de retrouver notre crédibilité. J'ai discuté avec Phil Banfield, nous avons parlé de batteurs, et le nom de Cozy Powell a surgi. Il avait joué avec Jeff Beck, Rainbow et Whitesnake, et j'avais été sur le point de jouer avec lui depuis des années, mais ça ne s'était jamais fait. Cozy et

moi nous sommes rencontrés et il était partant. C'était un bon début : cela nous a donné la crédibilité que nous recherchions.

Cozy me fut d'un grand secours. Il est resté deux ou trois semaines chez moi, nous nous installions dans une pièce avec une bouteille de vin, et c'était parti. J'avais des idées, Cozy m'accompagnait à la batterie, et apportait lui aussi des idées. Nous laissions tourner le magnétophone et nous nous contentions de jammer. Si rien n'en sortait, nous laissions tomber et passions à autre chose. Parfois nous allions nous promener, et nous réessayions à notre retour. Cela marchait vraiment très bien. Nous faisons ensuite venir Tony Martin, puis nous allions dans une salle de répétitions et essayions avec tous les autres. Nous étions pleins d'inspiration. Nous avions des idées et elles nous plaisaient beaucoup.

C'est à cette époque que Gloria Butler m'a informé que Geezer serait peut-être intéressé pour revenir. J'en ai parlé à Cozy qui m'a dit : « Bon, alors quoi ? Il va le faire, ou pas ? »

« Je ne sais pas. D'après Gloria, oui. »

Mais le retour de Geezer n'eut jamais lieu. Nous avons enregistré notre album suivant, *Headless Cross*, avec un musicien de studio du nom de Larry Cottle. C'était un musicien de jazz, et un sacré bon musicien, d'ailleurs. Il apparaît dans le clip de « Headless Cross », mais il n'a pas la tête à être dans un groupe de rock. Nous ne savions même pas s'il pourrait participer à la tournée, parce qu'il était habitué au Ronnie Scott's et à ce genre de petits clubs de jazz. Mais c'était un très bon bassiste. Quand il venait en studio, il disait : « Tu veux quel genre de truc ? Quelque chose comme ça ? Ou comme ça ? »

Et il jouait tout un tas de trucs différents.

« Ouais, c'est ça ! »

Il a fait du super boulot, et ça s'est arrêté là. Il a joué sur la totalité de *Headless Cross* et il est parti à la fin de l'enregistrement.

Nous avons enregistré l'album entre août et novembre aux Studios Woodcray, une petite ferme dans le Berkshire, non loin de Londres. Il y avait là-bas un studio et deux ou trois chambres. Cozy venait à moto et repartait chez lui, parce qu'il n'habitait pas très loin. Cozy et moi avons produit l'album nous-mêmes. Bien entendu, je ne pouvais pas dire à Cozy comment devait sonner sa batterie. Il savait ce qu'il

voulait et avant le début des sessions, il testait sa batterie aussi longtemps qu'il le fallait pour qu'elle sonne de manière idéale. Puis je mettais en place la guitare et le reste.

Nous étions vraiment décidés à faire un bon album. Nous étions très excités parce que nous jouions ensemble et que nous tirions mutuellement le meilleur de chacun de nous.

C'est Tony Martin qui écrivit les paroles de tous les morceaux. Headless Cross est un petit village aux environs de Birmingham, que Tony a immortalisé. Nous avons tourné le clip du morceau-titre dans un lieu du nom de Battle Abbey, près de Hastings dans le Sussex. C'est l'endroit exact où Guillaume le Conquérant a battu le roi Harold à la bataille de Hastings, il y a près de mille ans.

Travailler dans cette vieille abbaye en ruines ne posait aucun problème pendant la journée, mais le tournage ne commençait que vers minuit. Ils voulaient capturer la lumière du jour renaissant dans ces ruines pendant que nous y jouions. A cette heure-là, il faisait un froid de loup, et nous étions gelés. Cozy buvait du brandy pour se réchauffer, et il est devenu rond comme une queue de pelle. Il a failli tomber de son tabouret. J'avais le nez tout rouge, et je ne sentais plus mes mains. Nous avons réussi à saisir la lumière du matin, mais nous avons aussi attrapé la grippe !

J'ai demandé à Brian May de jouer le solo de « When Death Calls ». Il venait souvent pendant l'enregistrement, s'asseyait dans un coin, et nous discussions. Un jour, je lui ai dit : « Ça te dirait de... jouer sur l'album ?

– Oh, je peux ?

– Ouais !

– Qu'est-ce que tu veux que je joue ?

Je lui ai donc sorti un morceau : « Qu'est-ce que tu dirais de ça ? »

– Ouais, d'accord ! »

Il a improvisé, parce que c'était la première fois qu'il entendait ce morceau. Je l'ai laissé dans le studio pendant une heure, et puis je suis revenu : « Alors, tu t'en sors ? »

C'était génial ; il était vraiment très bon. Nous avons joué ensemble très souvent, parce que nous adorons ça. Nous avons même envisagé de faire un album ensemble. Un jour.

Sur « Nightwing », nous avons utilisé la première prise de Tony Martin pour les paroles, parce qu'il n'a jamais réussi à les rechanter comme ça. Il a essayé deux ou trois fois, mais nous lui avons dit : « Non, non, on garde l'original, il y a un vrai feeling dedans ! »

Ce genre de choses est souvent arrivé également avec mes parties de guitare. Je les jouais d'une certaine façon, et le tour était joué. Puis si on recommence, on essaye d'être trop précis. J'ai donc conservé des parties de guitare qui étaient sur la démo. Pareil pour les solos. C'est pour cela que j'essaye toujours d'enregistrer les solos dès les premières prises, parce que sinon, ils deviennent trop mécaniques. Je préfère jouer un solo à l'instinct : je me lance et je joue. Quand j'enregistre un morceau en studio, je joue en général six solos d'affilée. Puis je me demande s'ils deviennent meilleurs ou de pire en pire. En général, plus je joue, et pire c'est. Si je n'y arrive pas en tant de prises, je laisse tomber pendant quelque temps. Il vaut mieux y revenir plus tard, avec une nouvelle perspective sur les choses.

Je joue mes solos sans réfléchir. Je ne sais pas me poser et travailler sur mes solos, et quand je fais plusieurs essais pour un solo, ils sont très différents. Je ne peux jamais les jouer exactement de la même façon. Cela a été très gênant le jour où j'ai dû faire une des premières vidéos didactiques. On m'a dit : « On voudrait jouer 'Neon Knights', 'Black Sabbath' et 'Heaven and Hell'. Tu peux jouer les solos ? »

« Eh bien, je peux jouer *un* solo ! »

C'est ce que j'ai fait, et puis ils m'ont dit : « Est-ce que tu peux le refaire en plus lentement ? »

« Oh, putain, ai-je dit. Je ne sais même pas ce que j'ai joué ! »

Brian May peut rejouer ses solos note pour note, mais moi, j'en suis incapable. J'ai simplement joué le solo qui collait au morceau, presque identique, mais par tout à fait. Et il m'était évidemment impossible de le jouer plus lentement pour que les gens puissent l'apprendre. J'ai commencé à réfléchir à ça : Qu'est-ce que je joue ? Comment je l'ai joué ? Mais à peine ai-je commencé à y penser que j'ai laissé tomber. C'est pour cela que sur cette vidéo, vous verrez que je joue un solo différent sur la version lente. J'arrive à me souvenir de mes riffs ad

vitam aeternam. Je me souviens de riffs qui datent de plusieurs années et que je n'ai jamais enregistrés. Mais rejouer un solo note pour note, et le jouer lentement ? Même pas en rêve !

Headless Cross sortit en avril 1989. Il s'est bien mieux vendu que *The Eternal Idol*, mais nous avons été très mécontents de la façon dont I.R.S. en a fait la promotion aux Etats-Unis. Nous sommes partis en tournée en Amérique et, comme d'habitude, nous sommes passés chez tous les disquaires, et il n'y avait pas un seul putain d'album en vue. Même pas une affiche, rien. Cozy a pété les plombs : « C'est quoi ce bordel ? Pas de pub, même pas d'album dans les boutiques ! »

En Europe, leur manière de promouvoir ce disque a été fantastique. A vrai dire, *Headless Cross* s'est mieux vendu que les premiers Black Sabbath avec l'ancienne formation. Nous nous sommes dit : « Putain, enfin ! »

On peut donc dire avec certitude que ce n'est pas à cause de la qualité de la musique que ce disque ne s'est pas bien vendu en Amérique.

68. Oh, non, encore du caviar !

Quand le moment est venu de donner des concerts, nous avons approché un bassiste que connaissait Cozy. Il a dit : « Est-ce que tu veux que j'organise un rendez-vous avec Neil Murray, pour voir comment vous vous entendez ? »

Neil s'est avéré être un très bon musicien. Enfin, nous avons un vrai groupe, crédible et très bon.

Nous avons fait une tournée en Amérique en juin 1989, moi, Cozy, Tony Martin, Neil Murray et Geoff Nicholls, mais nous sommes rentrés chez nous au bout de deux semaines. Il y avait un très sérieux manque de publicité, pas seulement pour le disque, mais aussi pour les concerts. Parfois, nous rencontrions des gens dans une ville : « Qu'est-ce que vous faites là ? »

– Heu... On joue ici, ce soir.

– Ah ? »

Digne de Spinal Tap !

Fin août, nous avons entamé notre tournée au Royaume-Uni. Nous l'avons terminée par nos deux concerts traditionnels au Hammersmith. Brian May est venu jouer « Heaven and Hell », « Paranoid » et « Children Of The Grave ». Il n'avait jamais joué cette dernière avec nous auparavant, et il m'a crié : « C'est quelle tonalité ? »

« En *mi* ! »

Tout s'est très bien passé. Lors d'un autre concert de cette tournée, j'ai fait venir Ian Gillan sur scène pour jouer « Smoke on The Water » et « Paranoid », ce qui a beaucoup plu aux fans. Ça a fait un tabac. On ne pouvait pas faire ce genre de choses, comme inviter Brian ou Ian, avec la formation originale, parce que tout était trop rigide.

Nous nous sommes bien amusés lors de ces tournées, parce que nous n'avions pas beaucoup de pression, excepté les soucis financiers habituels. Nous résidions dans des hôtels moins luxueux, voyagions tous ensemble en bus et faisions toutes sortes d'économies, mais nous nous éclations tous ensemble. Nous faisons ce que nous étions censés faire : jouer.

A nos débuts, nous avons eu des problèmes avec les fous de Dieu, et nous avons eu la surprise de les voir resurgir en 1989. Nous étions au Mexique, après une tournée au Japon, et notre séjour avait bien commencé, dans un charmant hôtel réservé par l'organisateur. On nous avait dit que l'Eglise catholique faisait campagne contre nous, avec le soutien du maire local, mais on nous avait assuré que tout irait bien. Nous n'avions pas compris à quel point c'était grave ; nous voulions simplement faire un concert. Nous avons également appris plus tard que le stade de football où nous devions jouer était la troisième solution retenue par l'organisateur, qui s'était vu refuser la permission de jouer dans d'autres villes – pas sûr que nous soyons venus, si nous l'avions su !

Nous avons néanmoins essayé de nous détendre quelques jours, mais notre équipe était nerveuse, parce qu'il y avait plein de gardes du corps très costauds dans le coin, armés de pistolets, et que les installations du stade étaient plus que sommaires. Et quand nos roadies sont allés installer notre matériel, ils ont soudain été arrêtés, dans le stade. Ces agents de sécurité ne voulaient pas que le concert ait lieu, simplement parce que la police craignait des émeutes et Dieu sait quoi d'autre.

On nous avait dit que les fans viendraient de tout le Mexique en train, c'était vraiment un événement, alors nous nous sommes dit que si nous allions voir nous-mêmes à quoi ressemblait le stade, cela pourrait peut-être s'arranger.

Mais avant que nous ayons pu partir, nous avons reçu l'ordre de mettre les bouts : le maire avait interdit le concert, et des milliers de fans déçus risquaient de nous faire porter le chapeau. On ne discute pas avec un type armé d'une mitrailleuse chargée, et à ce moment-là, les premiers trains étaient arrivés et les fans commençaient à affluer. La gare était juste à côté de notre hôtel et nous avons dû nous allonger sur le sol d'un minibus, tandis que le chauffeur quittait la route principale et manquait de nous faire verser en tentant un raccourci à travers un large fossé de drainage ! Ayant réussi à fuir, nous avons foncé jusqu'à Mexico où nous avons tout fait pour prendre le prochain avion pour l'Angleterre !

Nous sommes retournés au Mexique avec *Heaven & Hell* en 2007. Peut-être nous ont-ils pardonné, ou peut-être n'ont-ils pas fait le rapprochement entre le groupe et Black Sabbath.

Après le Mexique, nous sommes allés en Russie, encore un pays

exotique. Nous avons joué dix soirs à Moscou au Stade Olympique, un endroit gigantesque, à guichets fermés. Le samedi, nous donnions aussi un concert dans l'après-midi. Le public ressortait après ce concert et revenait pour le concert du soir.

C'était Girlschool qui assurait notre première partie. Le premier soir à Moscou, à l'hôtel, nous sommes allés au bar, et une des filles y était aussi. Puis leur bassiste est arrivée et lui a mis son poing dans la figure, comme ça ! Nous avons fait : « Putain ! C'était quoi, ça ? La tournée n'a pas encore démarré, et elles sont déjà en train de se battre ! »

Vraiment curieux. Mais elles ont été très bien. Elles tenaient aussi très bien l'alcool. Et Cozy a eu une petite histoire d'amour avec leur chanteuse et guitariste, Kim McAuliffe, qui a duré quelque temps après la tournée. C'était une fille vraiment bien.

Nos concerts en Russie étaient bizarres, parce que dans la salle de Moscou, les premières rangées de sièges étaient très éloignées de la scène, et toutes occupées par des officiels, des hommes en costume et des femmes en robes du soir. Ils avaient apparemment des liens avec le gouvernement et avaient l'air complètement à côté de la plaque, comme s'ils auraient dû assister à un tout autre spectacle. Les gamins agités étaient derrière eux, mais ils n'avaient pas le droit de s'agiter. Les responsables de la sécurité ne le toléraient pas. Ils étaient assez brutaux avec ces jeunes.

C'était l'hiver, et il gelait. Tous les jours, on venait nous chercher en camionnette pour nous conduire au concert, et il y avait une grande boîte en métal à l'arrière, remplie de soupe. Nous emportions notre nourriture avec nous. Elle était conservée dans une salle fermée à clef avec un garde devant la porte, mais il en manquait toujours. C'était à l'époque où les statues de Lénine étaient déboulonnées. Le pays ne s'ouvrait pas encore : il n'y avait pas encore de McDonald's ou autres. Nos responsables du catering allaient au marché pour avoir des produits frais et avaient souvent des problèmes. S'ils achetaient tous les poulets, les légumes et autres, les autochtones faisaient un esclandre. C'était vraiment dur pour eux.

Nous résidions à l'hôtel Ukraine. Il ressemblait un peu à Grand Central Station, avec un grand hall ouvert où il faisait très froid. Deux agents du KGB voyageaient en permanence avec nous, et nous étions très conscients du fait qu'ils avaient toujours l'œil sur nous. Je me demandais si nos chambres étaient sur écoute. C'était tellement arriéré

qu'il fallait prévenir à l'avance pour passer un coup de téléphone. Ma chambre était très déprimante. Elle était spacieuse, mais ne contenait qu'un lit et une vitrine remplie d'un service en porcelaine, dont les pièces disparaissaient régulièrement. Il était évident que c'était les femmes de ménage qui emportaient les tasses et les soucoupes, mais c'est moi que l'on accusait.

L'hôtel était également très louche. Sous le balcon, il y avait plein de cartes de crédit. Visiblement, des gens s'étaient fait dépouiller et les voleurs s'étaient débarrassés de ce qu'ils ne pouvaient pas utiliser. Des membres de notre équipe se sont même fait voler. Deux d'entre eux partageaient la même chambre et l'un d'eux s'est déshabillé pour se mettre au lit. Il a entendu quelqu'un entrer et a cru que c'était l'autre. Eh non : c'était un voleur, qui lui a piqué ses habits, son portefeuille, tout.

Après Moscou, nous avons fait dix autres dates à Leningrad. Le public là-bas était différent, et ressemblait davantage à un public normal, juste devant la scène. C'était vraiment sympa.

Nous sommes rentrés avec des tonnes de caviar, surtout Cozy, qui s'y connaissait en affaires. Il s'était acoquiné avec le responsable du Stade Olympique. Nous sommes allés dans le bureau de ce type, qui était rempli de boîtes de caviar, des boîtes en laque peintes à la main, et d'autres trucs. Nous lui avons donné en échange quelques T-shirts, une paire de tennis, et je ne sais quoi encore. Ils adoraient les T-shirts avec le nom du groupe, et Cozy a fini avec une valise pleine de caviar beluga. Dieu seul sait ce que ça pouvait valoir !

Je suis revenu avec plein d'uniformes, des chapeaux de l'armée et toutes sortes de merdes, parce que sur le moment, je pensais que c'était une bonne idée. Mais une fois de retour à la maison, je me suis dit : qu'est-ce que je vais bien pouvoir foutre de ça ? Maintenant, tout est au grenier. Mais j'ai aussi rapporté du caviar, qui a duré quelque temps.

Nous en mangions beaucoup là-bas, parce qu'il n'y avait rien d'autre. La première fois que nous sommes allés au restaurant de l'hôtel, on nous a demandé : « Qu'est-ce que vous prendrez ?

– Auriez-vous du...

– Non.

– Et avez-vous du...

– Non.

– Et du...

– Non.

– Ou alors...

– Non.

– Bon, qu'est-ce que vous avez ?

– De la glace.

– De la glace ?!

(Très étrange !)

– Bon, eh bien va pour la glace ! »

Tout le monde avait hâte de partir pour le concert, parce que le service de catering aurait préparé quelque chose. Mais nous mangions tellement de caviar que nous en arrivions à dire : « Oh, non, encore du caviar ! »

Cela avait été génial en Europe, sensationnel en Allemagne, et très bien aussi en Russie. L'album se vendait bien et les concerts se jouaient à guichets fermés. Pour moi, c'était un tournant.

J'avais de nouveau l'impression que c'était pour de vrai.

En février 1990, nous sommes retournés aux Studio Woodcray pour notre album suivant, *TYR*, et c'est de nouveau Cozy et moi qui l'avons produit. Sur *Headless Cross*, Tony venait juste d'intégrer le groupe et il s'était dit : « Oh, Black Sabbath, ça parle du Diable », ce qui fait que ses paroles tournaient toutes autour du Diable et de Satan. C'était trop direct. Nous lui avons demandé d'être un peu plus subtil et pour *TYR*, ses paroles parlaient des dieux nordiques et autres. J'ai mis un peu de temps à m'y faire.

J'aimais particulièrement « Anno Mundi ». Elle commence par un chœur en latin. « Anno Mundi » et « The Sabbath Stones » sont des morceaux vraiment puissants, lents et qui cognent. J'aime ces trucs aux riffs bien heavy, et « The Sabbath Stones » est particulièrement heavy.

Nous avons tourné un clip pour « Feels Good To Me », une ballade. C'était une histoire d'amour entre une fille à moto et un type qui la trompe, se dispute avec elle, tout ça. Il y avait aussi des images de nous en train de jouer sur une scène quelconque. C'était un clip un peu nunuche, décalé par rapport à ce que nous faisions.

On pourrait autant comparer *TYR* et *Headless Cross* qu'on pourrait comparer *Mob Rules* à *Heaven and Hell*. *TYR* dégageait une ambiance bien plus heavy que *Headless Cross*. Il y avait eu le truc d'Ozzy, le truc de Ronnie, et maintenant ce truc-là. C'est comme si ces albums appartenaient à une période révolue. J'ai même du mal à me rappeler de cette époque, parce que d'une certaine façon, elle s'est effacée de mon esprit. Geezer est venu voir le concert au Hammersmith Odeon et nous l'avons invité à jouer « Iron Man » et « Children of the Grave ». C'était la première fois que nous jouions ensemble depuis le Live Aid, cinq ans plus tôt. La réaction des fans a été géniale. Je crois que chaque fois qu'un membre de la formation originelle monte sur scène, ils adorent. Moi, en tout cas, j'ai adoré.

Après le concert au Hammersmith, nous sommes allés en Europe. Au Jaap Edenhal d'Amsterdam, Cozy a utilisé du CO2 : c'était une sorte de cocotte-minute dont le couvercle explosait dans un nuage de vapeur depuis la scène. Quand il l'a fait, ça a fait sauter quelques plaques du plafond, qui lui sont tombées sur la tête. Cozy a littéralement fait trembler les murs !

70. Où l'on voit le retour de Heaven & Hell

En décembre 1990, après les dernières dates de la tournée TYR, Geezer revint. Il avait aimé monter sur scène avec nous au Hammersmith Odeon en septembre. Neil Murray avait alors déclaré qu'il avait trouvé ça formidable quand Geezer avait joué. Neil était le genre de personne à dire : « Il faudrait essayer de nouveau avec Geezer. »

C'est ce qu'on a fait, Geezer est revenu et Neil n'a jamais éprouvé la moindre rancœur à ce sujet.

Après le départ de Ronnie en 1982, nous avons passé plusieurs années sans nous adresser la parole. Il n'y avait pas vraiment de violente animosité entre nous, mais plutôt un petit malaise. Vinny et lui étaient partis jouer sous le nom de Dio et s'en sortaient très bien, ce qui fait qu'il était très improbable que nous nous réunissions un jour. Mais un jour, Geezer est monté sur scène lors d'un concert de Ronnie et a joué « Neon Knights » avec eux. Ils ne s'étaient pas vus depuis des lustres et le courant est bien passé. Geezer m'a dit : « C'était vraiment bien. C'était génial de rejouer avec Ronnie. »

Quand j'ai revu Ronnie, nous avons discuté de la possibilité de remonter un groupe. Vinny ne jouait alors plus avec lui, et Ronnie m'a dit : « J'ai un excellent batteur, Simon Wright. »

J'ai répondu : « Eh bien, on pensait plutôt à Cozy. »

C'était un peu gênant, parce que Ronnie et Cozy avaient joué ensemble dans Rainbow et ne s'entendaient pas très bien. Mais nous avons tout de même fini par prendre Cozy et nous avons entamé l'écriture de ce qui allait devenir *Dehumanizer*. Ce fut une période difficile, car nous avions déjà commencé à répéter avec Tony Martin, qui devait à présent quitter le groupe. Ce n'était pas juste pour lui. Nous avons fait quelques très bons albums avec Tony, mais tout le monde était ravi du retour de Ronnie, notamment les gens de la maison de disques et nos managers. D'une certaine façon, nous revenions à la formation d'origine, sauf que c'était désormais Cozy qui jouait de la batterie.

Mais ce fut absolument affreux. Il y avait de vraies tensions entre notre chanteur et notre batteur. Ronnie n'était pas très chaud à l'idée d'avoir Cozy dans le groupe, et je revois Cozy dire : « Si ce petit con me fait une seule remarque, je lui fous mon poing dans la gueule ! »

Ronnie repartit pour L.A. et nous avons donc fait revenir Tony Martin pour répéter un peu avec lui. Puis Ronnie est revenu encore une fois et a remplacé Tony ; ça a été vraiment été le bordel lors de ces répétitions. Puis le cheval de Cozy a eu une attaque et lui est tombé dessus : il lui a brisé la hanche, ce qui l'a mis hors course pendant très longtemps. C'est horrible à dire, mais cet accident a été en quelque sorte une bénédiction. J'adorais Cozy, c'était un bon ami, mais dans un groupe, il faut trouver la combinaison idéale. Nous avions déjà assez de tensions avec tout le reste, il nous fallait au moins quelque chose de stable. Faire revenir Vinny était la réponse évidente à tous nos problèmes.

La présence de Ronnie dans le groupe fut une bonne chose sur le plan musical, parce que nous travaillions très bien ensemble. Mais même ainsi, l'écriture de *Dehumanizer* prit du temps, parce que nous modifiions sans arrêt ce que nous faisions, en l'analysant trop. Il y avait beaucoup de pression sur nous, parce que les attentes des gens à notre égard étaient énormes. Déjà, nous avons un peu mis Ronnie en difficulté, parce que nous ne voulions pas l'entendre parler de donjons, de dragons et d'arcs-en-ciel dans ses chansons. C'était difficile de le lui dire, parce qu'il avait parlé d'arcs-en-ciel dans tous les albums qu'il avait faits, et là, tout à coup, il se retrouvait face à nous qui lui demandions s'il lui serait possible de ne pas mettre d'arcs-en-ciel dans ses chansons.

Il dut revoir toute sa manière de faire : « Mais j'ai toujours parlé d'arcs-en-ciel ! »

« Eh bien, tu sais, on trouve que maintenant, ça suffit ! »

La situation est devenue assez inconfortable, et il y eut des moments très tendus. Nous avons loué une maison à Henley-in-Arden où habitaient Ronnie et Vinny tandis que nous autres rentrions chez nous après les répétitions. Nous jammions beaucoup ensemble et avons abouti à des tonnes de trucs. Vinny enregistrait tout. Il nous en donnait une copie puis nous voyions un peu ce que ça donnait. Nous analysions et décortiquions beaucoup nos morceaux, mais au final, nous avons créé quelques bonnes chansons.

Ronnie connaissait un producteur allemand, Reinhold Mack, et nous avons décidé de travailler avec lui. Il avait bossé avec Queen et ELO, et Brian May me demanda : « Tu es vraiment sûr de vouloir bosser avec Mack ? »

– Pourquoi ? » ai-je demandé.

Sa réponse fut : « Ben, hummmm... »

En d'autres termes : nous, nous avons bossé avec lui et je ne suis pas sûr que tu doives le faire. Ses expériences avec Mack ne semblaient pas exactement positives. C'est tout de même lui qui nous a produits, mais je trouve que cet album pêche par le son de la batterie, qui sonne trop « live ». Nous avons enregistré ce disque aux Studios Rockfield. Vinny jouait dans une pièce entourée de verre, et quand j'écoute l'album aujourd'hui, j'entends tout l'éclat de cette pièce. Vinny adorait ça – les batteurs adorent avoir un gros son.

L'enregistrement se déroula néanmoins très bien ; il ne nous prit que six semaines. L'album démarrait sur « Computer God ». Geezer avait écrit les paroles de ce morceau, et depuis cet album, sa contribution n'a cessé d'augmenter. J'avais toujours désiré qu'il s'implique aussi sur le plan musical : « Allez, fais-nous voir un de tes riffs. »

Sa première réaction avait toujours été : « Oh, ça ne vous plaira pas. Vous allez vous moquer. »

Mais ce qu'il me jouait ne me donnait jamais envie de me moquer de lui.

« After All (The Dead) » était un amalgame des apports de Geezer et moi. Geezer a apporté un des riffs de ce morceau, que j'ai trouvé très bon. Il a aussi joué un peu de guitare, un petit passage. Quand il m'a joué son idée, je ne voyais pas vraiment ce qu'il voulait faire. Il a commencé à jouer pour me montrer, et je lui ai dit : « Je ne comprends pas bien, mais toi, tu sais. Alors pourquoi ne pas le jouer toi-même ? » Et c'est ce qu'il a fait.

« Time Machine » était un morceau que nous traînions depuis des années. Nous l'avions écrit pour la B.O. de *Wayne's World* et enregistré bien avant de rencontrer Reinhold Mack. Leif Mases avait produit l'album de Jeff Beck, qui était managé par Ernest Chapman, et c'est ainsi que nous avons eu recours à lui pour cette chanson. Leif s'était occupé d'ABBA à leurs débuts. Passer d'ABBA à Black Sabbath – quel grand écart !

Le dernier morceau de l'album était « Buried Alive », un morceau mid-tempo qui sonnait presque grunge. Dit comme ça, on pourrait croire que nous étions influencés par le grunge, mais ce n'était pas le cas.

C'était plutôt nous qui avons influencé les groupes grunge, et j'en ai d'ailleurs entendu plusieurs le dire plus d'une fois. Mais même ainsi, ce n'était pas le bon moment pour notre genre de musique. *Dehumanizer* reçut un accueil flatteur et se classa assez haut dans les charts anglais et américains, mais nous pensions qu'il ferait encore mieux, parce que cela faisait dix ans que nous n'avions pas joué ensemble.

Tout cela mis à part, je n'étais pas très content de tout ce qui s'était passé pendant l'enregistrement. Ce groupe n'était pas parfait, il était un peu instable. Nous étions sur le point de partir en tournée, mais je sentais que tout pouvait exploser n'importe quand.

71. Où je me retrouve en prison

Les salles plus petites où nous jouions pendant la tournée Dehumanizer montraient bien que les temps avaient changé, mais nous avons démarré en fanfare. En juin 1992, nous avons fait de gros concerts à São Paulo, Porto Alegre et Rio de Janeiro. C'était vraiment de la folie. Lors de l'un de ces concerts, nous avons failli nous faire dessus. Nous étions dans les loges quand nous avons entendu que la foule était en train de se soulever. Nous devions monter sur scène à telle heure, mais ils nous voulaient là, maintenant. Ils étaient surexcités et ont commencé à prendre la scène d'assaut. Nous nous sommes dit : « Bon Dieu, s'ils débarquent ici, on n'a aucune chance ! » Finalement, ils se sont fait refouler et nous avons pu monter sur scène, mais nous avons eu chaud.

Pour être franc, nous présentions davantage de danger pour nous-mêmes que ne le faisait la foule. Un soir, à São Paulo, je suis allé me coucher, laissant Ronnie et Geezer au bar. Ils se sont soûlés et se sont disputés. Geezer est sorti, très remonté ; dans le hall, il y avait une grande statue en bronze à laquelle il a décidé de mettre un coup de boule. Devinez qui a eu le plus mal ?

Je ne l'ai appris que le lendemain, quand je l'ai vu avec des lunettes de soleil. Je lui ai demandé : « Ça va ? »

Il a marmonné : « Ouais...

– Mais bon sang, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

– Heu... longue histoire... chais pas... »

Quand il boit trop, Geezer peut devenir violent. Mais là, il s'en était pris à la mauvaise personne. Je n'arrivais pas à y croire : son œil avait enflé comme un ballon.

Lors des dernières tournées de Black Sabbath et de Heaven & Hell, nous avions chacun des loges individuelles. C'était pour nous laisser un peu d'espace. Quand j'avais envie de revoir quelques morceaux et répéter un peu, les autres n'étaient pas obligés de m'écouter. Et quand eux avaient envie de bavarder tranquillement avec des amis, moi je n'étais pas forcé de les entendre. Avant un concert, je préfère ne voir personne, parce que j'aime me concentrer sur ce que nous allons faire ; Ronnie, en revanche, aime bien parfois voir du monde. Geezer préfère s'enfermer pour dormir. Mais sur la tournée Dehumanizer,

nous n'avions pas nos propres loges du fait de la taille des salles. Geezer et moi partagions une loge, Ronnie et Vinny une autre.

Cela venait aussi du fait qu'il y avait quelques tensions entre nous. Nous ne nous détestions pas – c'était simplement à cause de nos manières de nous exprimer : Ronnie était toujours aussi direct, alors que Geezer et moi essayions toujours d'éviter les conflits. Mais en dépit des dimensions réduites des salles et de la tension, nous donnions de bons concerts, et nous avançons.

Au même moment, Ozzy a annoncé qu'il prenait sa retraite. Deux mois environ avant les soi-disant derniers concerts de sa vie, prévus les 13 et 14 novembre au Pacific Amphitheater de Costa Mesa, en Californie, on nous a demandé de jouer là-bas avec lui. C'était la première tournée d'adieu d'Ozzy, et nous avons vraiment cru qu'il allait s'arrêter. Quand on nous a demandé de le faire, nous avons donc dit : « Oui, bien sûr qu'on va venir ! »

Nous devions faire la première partie d'Ozzy avec notre groupe actuel, puis jouer trois chansons dans notre formation originelle à la fin de son concert, pour boucler la boucle. Nous pensions que ce serait un joli geste. Nous en avons parlé à Ronnie qui a dit : « C'est hors de question. »

Ce qui avait le mérite d'être clair.

« Je ne ferai pas la première partie de ce clown. »

Il refusa catégoriquement de le faire, mais comme nous étions habitués à ses manières directes, nous avons quand même prévu de faire ces concerts. Nous pensions qu'il allait se calmer et changer d'avis. Mais bien entendu, Ronnie n'en a rien fait, et ce fut le coup de grâce. Il faut reconnaître qu'il avait dit depuis le départ qu'il ne voulait pas le faire.

Nous avons accepté de venir jouer, la date approchait et nous ne pouvions pas reculer. Il fallait remplacer Ronnie pour les deux concerts à Costa Mesa, et nous avons tout d'abord pensé à Tony Martin, qui connaissait les chansons. Nous lui en avons donc parlé en premier, mais cela posait des problèmes. Puis Rob Halford nous a contactés en nous disant : « Moi, je peux le faire, si vous voulez. »

Nous nous sommes procuré une salle de répétition pour un ou deux jours à Phoenix, où vivait Rob, et nous avons donc concocté un

nouveau programme pour ces deux concerts. Nous avons répété des morceaux datant de l'époque de Ronnie, et Rob a même proposé de faire des morceaux chantés par Tony Martin. Nous avons aussi répété de vieux morceaux de Sabbath que nous savions qu'Ozzy ne ferait pas, comme « Symptom of the Universe ». Rob avait les capacités vocales de chanter tout ça. A la fin, nous avions une liste solide de onze morceaux, qui s'enchaînaient sans temps mort, bang, bang, bang !

Nous avions réussi à trouver un chanteur pour les concerts de Costa Mesa, mais quelqu'un nous a alors jeté un sacré bâton dans les roues : deux jours avant les concerts, je me suis retrouvé en prison.

Nous venions de terminer un concert à Sacramento. Je suis sorti de scène, monté dans le *tour bus*, puis quelqu'un a frappé à la porte : « M. Iommi est-il là ?

– C'est à quel sujet ?

– Nous faisons partie du bureau du procureur général, et nous avons un mandat d'arrestation contre lui. »

Je me suis dit : oh non, qu'est-ce que c'est encore que ce bordel ?

Ils ont continué : « Pouvons-nous monter chercher M. Iommi ?

– Non.

– Ecoutez, soit nous montons le cherchez maintenant, soit nous immobilisons le bus le temps de nous procurer les papiers nécessaires, après quoi nous monterons tout de même le chercher. »

J'ai donc répondu : « Allez, laissez-les monter. »

C'était mon ex-femme Melinda qui essayait de me faire condamner pour une histoire de pension alimentaire. Elle affirmait que je ne la lui versais pas. Au lieu de commencer par vérifier, ils étaient venus directement m'arrêter. Vous êtes coupable jusqu'à ce que vous ayez prouvé votre innocence. Ils avaient bloqué le bus en postant des voitures devant et derrière, et le tour était joué. Ils m'ont fait descendre du bus et m'ont dit : « On ne va pas vous menotter maintenant. On va vous mettre dans une voiture et vous emmener plus loin, hors de vue des fans. »

Dès que nous nous sommes éloignés, ils m'ont mis des menottes et des

fers aux pieds. J'étais assis à l'arrière de la voiture et nous avons roulé une heure jusqu'à Modesto. C'était là qu'habitait Melinda, et c'était donc là que j'allais être incarcéré. Je me demandais ce qui se passait.

Ils m'ont mis dans une cellule avec un type torse nu qui n'arrêtait pas de dire : « Il ne faut pas rester dans cette prison, mec, ils vont te tuer ! »

J'ai passé toute la nuit dans la prison du Comté de Modesto, et je n'ai pas fermé l'œil à cause du bruit et de mon inquiétude. J'ai dû perdre cinq kilos dans la nuit. Je n'arrêtais pas de me dire : Est-ce qu'au moins quelqu'un sait que je suis là ? Je serais éternellement redevable à Gloria Butler, qui téléphonait tous les quarts d'heure aux flics, pour leur dire : « Ne le mettez pas dans une cellule avec n'importe qui, mettez-le tout seul ! »

Ils ont fini par le faire, et j'ai eu une cellule pour moi tout seul. Mon voisin de la cellule d'à côté était persuadé que j'étais là pour le tuer. Il disait : « Je sais que tu veux me tuer, mais je vais te buter dans les douches ! Je sais que c'est Satan qui t'envoie ! »

Bordel de merde !

Nous étions jeudi soir, et il fallait payer la caution le lendemain, sinon je devrais passer le week-end en prison, jusqu'au lundi. Je devais sortir, pour donner un concert à Oakland le lendemain et le truc de Costa Mesa avec Ozzy le surlendemain. La caution fut fixée à 75.000 \$, une somme énorme, parce que ne pas verser la pension alimentaire était quelque chose de grave là-bas. Je l'avais versée, c'était des conneries, mais je n'avais rien pour le prouver. Un avocat a fini par venir, avec soixante-quinze mille dollars en cash dans une mallette. Gloria avait appelé Ralph Baker et Ernest Chapman, qui avaient fourni les fonds.

J'ai dû passer devant le juge, avec mes chaînes, et j'avais l'impression d'avoir commis un meurtre. Dès que j'ai pénétré dans la prison, le bruit s'est répandu comme une traînée de poudre. Le type qui servait le café à tout le monde – à travers les barreaux, dans des quarts en fer-blanc – savait qui j'étais et bientôt, tous les prisonniers ont été au courant. Quand les gardiens m'ont escorté jusqu'à la pièce où je devais voir le juge, tous les types dans leurs cellules m'interpellaient au passage : « Hé, Tony ! Ça va, mec ? »

Le directeur de la prison, en costume cravate, m'a dit : « Je vais vous

dire : je ne veux pas d'une histoire à la John Lennon. Nous allons vous encadrer de chaque côté, il y aura quelqu'un devant et quelqu'un derrière vous, et il faudra marcher à leur rythme. »

C'était surréaliste : moi avec mes menottes et mes fers aux pieds, qui essayais de marcher, pendant que tous ces gens me gueulaient des trucs.

Incroyable !

Bien sûr, j'ai fait la une des journaux : « Arrêté ! »

J'ai été libéré sous caution, mais ils m'ont pris mon passeport, car je n'avais pas le droit de quitter le territoire américain. L'avocat m'a conseillé de quitter la Californie : « Trouvez-vous un coin sympa et tenez-vous tranquille. »

Après Costa Mesa, je suis donc allé en Floride, aussi loin que possible de la Californie, sans quitter le pays. Mais j'avais peur de me promener dans la rue. Chaque fois que je croisais un policier, je me sentais coupable.

« Où est votre passeport ? »

« Je ne l'ai pas. On me l'a pris. »

Tout ce que je faisais, c'était me tenir tranquille, tout en restant en contact avec mon avocat. Cela m'a coûté cher, parce que ce type n'était pas donné : c'était un ténor du barreau, qui avait été chargé de me tirer de là. Tout a fini par s'arranger, j'ai pu récupérer mon passeport et rentrer chez moi. Mais je crois que je n'ai jamais récupéré les 75.000 dollars.

Un sacré bordel, toute cette histoire.

Je suis sorti de prison à temps pour faire le concert d'Oakland. C'était un vendredi 13, et ce devait être le dernier concert de Ronnie avec nous. Nous nous sommes séparés juste après. Nous ne nous sommes même pas dit : « Bon, c'est fini ! » Nos routes se sont tout simplement séparées. Ronnie refusait de faire les concerts de Costa Mesa et a dit : « Si vous les faites, ce sera sans moi. »

Tels furent ses termes, et c'est exactement ce que nous avons fait.

Pour le premier de ces deux concerts, Rob était nerveux. Il est entré sur scène trop tôt et a commencé la chanson trop tôt également. C'est sacrément difficile d'apprendre les chansons de quelqu'un d'autre si vite, et de les jouer sur scène avec le groupe, mais Rob s'en est formidablement sorti. C'est vraiment un grand professionnel.

Pour le second et dernier soir, nous avons fait notre truc avec Ozzy. Nous sommes sortis de scène après notre set avec Rob, puis nous sommes remontés sur scène plus tard, moi, Geezer et Bill Ward, qui nous avait rejoints pour l'occasion ; nous avons joué « Black Sabbath », « Fairies Wear Boots », « Iron Man » et « Paranoid » avec Ozzy. Interpréter ces quelques chansons ensemble a recréé une bonne ambiance et le public a été formidable. Les spectateurs étaient en extase : ils hallucinaient de nous voir ensemble sur scène après toutes ces années. Ce fut un concert génial.

Bien entendu, après, il y eut quantité de rumeurs sur la reformation du groupe. Tout le monde pensait que nous allions sûrement le faire. Eh bien, l'idée a peut-être été envisagée, mais nous n'avons rien fait en ce sens sur le moment. Cela avait été un truc formidable à faire, mais après le concert, plus rien. Nous avons eu un final de rêve, et voilà tout. Nous n'avions plus de groupe.

J'ai patienté six semaines en Floride pour mon passeport, en mourant d'envie de rentrer chez moi.

72. Où l'harmonie revient avec Cross Purposes

En rentrant chez moi, je n'avais qu'une pensée : reformer un groupe. Nous avons auditionné des batteurs britanniques, mais aucun ne faisait l'affaire. Puis Bobby Rondinelli, qui avait joué avec Rainbow, m'a téléphoné. Il voulait le poste. Je suppose qu'il y a du vrai dans ce qu'on dit : si on ne se manifeste pas, on ne va nulle part. Et il faut reconnaître qu'il a eu raison d'appeler, puisque c'est comme ça qu'il a obtenu le poste. Il a pris l'avion pour venir, et dès qu'il a commencé à jouer, les choses se sont enclenchées d'elles-mêmes. Il avait un jeu similaire à celui de Vinny, très précis. Sur le plan de la personnalité, ça collait aussi.

Nous n'avons pas cherché bien loin un autre chanteur : nous avons rappelé Tony Martin. Nous lui avons plusieurs fois fait vraiment des tours de pute, mais il a eu la bonté de revenir. Dès l'arrivée de Bobby, nous avons commencé à composer les morceaux de notre album suivant, *Cross Purposes*. Il y avait donc moi, Tony, Geezer, Bobby et Geoff, et tout s'est très bien passé. Nous avons fini d'écrire les chansons au cours de l'été 1993.

Leif Mases nous avait aidés pour « Time Machine » sur la B.O. de *Wayne's World* et l'expérience avait été concluante, et nous lui avons donc demandé cette fois de produire la totalité de *Cross Purposes*. Travailler avec lui était agréable et l'enregistrement s'est déroulé tout en douceur. Des chansons comme « Virtual Death », avec son riff puissant et heavy, et « The Hand That Rocks The Cradle » étaient le fruit de nos efforts conjugués à moi et Geezer, qui apportait de plus en plus d'idées. « Cardinal Sin » est une chanson sur un prêtre catholique irlandais, qui avait caché son enfant naturel pendant vingt-et-un ans. Ce serait une chanson d'actualité, aujourd'hui, avec tout ce qui s'est récemment passé.

Nous étions en train de travailler sur « Evil Eye » lorsque Van Halen est venu à Birmingham faire un concert au NEC. Eddie m'a appelé et je lui ai dit : « On répète, on est en train de faire un nouvel album. »

Il voulait que l'on fasse quelque chose ensemble, alors je suis allé le chercher à son hôtel de Birmingham et nous sommes descendus en voiture à Henley-in-Arden, où nous répétions. Nous lui avons trouvé une guitare au magasin, un de ses modèles, nous avons jammé, puis il a joué sur « Evil Eye ». Je lui ai joué le riff et il a fait un super solo dessus. Malheureusement, notre petit appareil ne l'a pas bien enregistré, et je n'ai jamais pu le réécouter !

Ce fut vraiment une journée sympa. Eddie demanda : « Vous voulez pas des bières ? Je peux ramener des bières ? »

Je ne pouvais pas boire parce que je devais le ramener à l'hôtel en voiture, mais nous avons acheté une caisse de bières, sommes allés à la salle de répétition, et il était mort bourré quand nous sommes repartis. Mais ce fut génial de le voir, et ce fut génial qu'il vienne jouer avec nous. Jammer avec Eddie et se lâcher un peu, ça a remotivé tout le monde.

L'album sortit début 1994. A l'intérieur de la pochette, j'ai tenu à remercier « tous les gens de la prison du Comté de Modesto pour leur aimable hospitalité, et pour m'avoir fait comprendre qu'on est vraiment mieux chez soi. »

Même si *Cross Purposes* ne s'est pas énormément vendu, il a fait un score honorable. Pour une fois, I.R.S. Records le soutenaient : ils en ont même fait la publicité sur MTV. C'est avec une confiance en nous renouvelée que nous avons entrepris une nouvelle tournée mondiale.

C'est Motörhead qui ouvrait pour nous en Amérique. Leur chanteur, Lemmy, est un sacré personnage.

Bien sûr, sur leur liste de desiderata, il n'y a aucune mention de nourriture, juste de l'alcool. Quand on passe dans leur loge, il n'y a rien à manger, mais du vin, du Jack Daniel's et de la bière. Ces types sont la quintessence du rock n'roll. Avec eux, ça ne s'arrête jamais. Je n'oublierai jamais le jour où j'ai vu leur guitariste, Phil Campbell, sur le côté de la scène : il a vomi, et la seconde suivante, il était de retour sur scène, à jouer. Bon sang, comment arrivent-ils à faire ça ? Comment peuvent-ils supporter ça ? Ils doivent avoir des corps increvables.

Lemmy mourra sans doute sur scène. Je ne le vois pas du tout s'installer dans une maison de retraite. On le voyait généralement monter dans le tour bus et en redescendre le lendemain dans les mêmes vêtements, puis monter sur scène, en redescendre... Motörhead et leur vie de bohémiens !

J'ai entendu une histoire marrante sur Lemmy : un jour, il était en train de jouer, et il a dit au type en charge des retours : « Tu entends ce bruit affreux qui vient de mes retours ? »

– Non, a répondu le type.

– Moi non plus, a rétorqué Lemmy. Alors monte le son ! »

Lors de la dernière tournée que nous avons faite avec Dio, ils ont fait l'un des concerts avec nous. Lemmy est venu me voir et m'a demandé : « Alors, comment se passe la tournée ?

– Oh, j'adore, ai-je répondu. C'est génial, on se connaît depuis si longtemps et on a tous à peu près le même âge.

– Ouais, a-t-il répliqué, et on connaît tous aussi les mêmes gens qui sont morts. »

Et je me suis dit : il a mis le doigt dessus. Bon sang, il a raison !

Tony Martin avait une voix fabuleuse, mais on était toujours sur son dos par rapport à sa prestation. A ce niveau, il était encore très amateur. Du jour au lendemain, il était passé des petites salles locales de Birmingham aux grandes scènes partout dans le monde. C'était une position difficile à tenir, de se retrouver au premier plan d'un groupe dont tout le monde connaissait les grands chanteurs, Ozzy et Ronnie. C'était un peu trop lourd pour ses épaules et, comme Ray Gillen quand il était avec nous, Tony s'est laissé entraîner : il a un peu pris la grosse tête. Quand que nous avons joué je ne sais plus où en Europe, Tony avait un petit lecteur vidéo portable ; un soir qu'il était au bar de l'hôtel, il s'est mis à montrer aux autres clients une vidéo de lui en train de chanter : « Regardez, c'est moi ! »

Quel manque de professionnalisme ! Ça ne se fait pas ! Albert Chapman, qui était son manager à l'époque, est devenu livide : « Range-moi ça, putain ! »

Et puis il a commencé à se faire appeler Tony « Cat » Martin. D'où sortait ce « Cat », tout à coup ? Il faisait des trucs complètement déjantés.

Un jour, en Amérique, pendant la tournée Cross Purposes, son manque de présence sur scène, de charisme, de ce que vous voudrez est soudain devenu flagrant. Au beau milieu du concert, Tony a décidé de sauter dans l'espace entre la scène et les barrières contenant les premiers rangs pour aller voir le public. Il a sauté de la scène et s'est mis à courir, et là un agent de sécurité l'a attrapé et l'a jeté dehors, croyant que c'était un fan.

« Mais je suis le chanteur ! »

« Ouais, c'est ça ! »

Ce genre de choses ne serait jamais arrivé à Ozzy ou Ronnie. Mais il n'y avait rien à dire sur la voix de Tony. Sur ce plan -là, il était formidable. Il montait sur scène et faisait le show, et il n'a jamais manqué un concert. Tony était aussi un type bien et il est resté dix ans.

En avril et mai, nous avons parcouru le Royaume-Uni et l'Europe avec Cathedral et Godspeed. Ces deux groupes voyageaient ensemble, mais ils se battaient sans arrêt. C'était de pire en pire à mesure que la tournée progressait. On a commencé à les voir porter des pansements, puis de bandages, et l'un d'eux a même eu un bras en écharpe. Vraiment bizarre.

En avril, notre concert au Hammersmith Odeon a été enregistré et filmé pour un coffret vidéo-CD intitulé *Cross Purposes Live*, qui sortit près d'un an plus tard. J'ai un jour entendu quelqu'un dire que ce fut la sortie la moins médiatisée de l'histoire. C'est sans doute très vrai, car je ne souviens que très vaguement de cette sortie.

Notre dernier concert en Europe fut également le dernier de Bobby Rondinelli, parce que nous devons finir la tournée par deux concerts en Amérique du Sud, et j'en ai parlé à Bill : « Ensuite, on va en Amérique du Sud.

– J'adorerais jouer en Amérique du Sud ! a-t-il dit.

– Ah ? Tu veux faire ces concerts avec nous, alors ?

– Ouais ! »

Bon sang !

Il a continué : « Qu'est-ce que tu préfères ? Je vous retrouve là-bas ? »

Il ne connaissait aucune des chansons avec Tony Martin, et je lui ai donc dit : « Non, tu vas venir répéter en Angleterre.

– Ah, d'accord. »

Il est venu, nous avons répété, et s'il était génial sur les anciens morceaux de Sabbath, il avait plus de mal sur les chansons plus

récentes comme « Headless Cross ».

Il y avait donc Geezer, moi et Bill, l'ancienne formation presque au complet, plus Tony Martin. Nous sommes partis pour l'Amérique du Sud, avec Kiss et Slayer ainsi que quelques autres également à l'affiche. Nous montions sur scène devant quelque chose comme 100 000 personnes, et la pression était à son comble ; nous nous en sortions, mais nous avons fini par laisser tomber les morceaux plus récents. Pour pouvoir avancer, nous avons fini par ne jouer que des morceaux comme « Iron Man » et « War Pigs », des trucs que Bill connaissait. Mais rendons hommage à Tony : il chantait très bien ces anciens morceaux.

Après la fin de la tournée, Geezer est retourné auprès d'Ozzy. Il nous fallait du changement. Je me suis dit : « C'est bon ! Je reprends Neil et Cozy ! » Cinq minutes plus tard, nous étions de nouveau réunis. Il y avait peut-être quelques rancœurs eu égard à la manière dont les choses s'étaient passées auparavant, mais nous les avons surmontées. Nous nous sommes remis ensembles et avons commencé à travailler sur l'album *Forbidden*.

73. Forbidden, l'album qui aurait dû être interdit

La maison de disques nous suggéra de travailler avec un producteur plus tendance. Ils étaient fous du type qui avait produit Ice T, le guitariste de son groupe Body Count, Ernie Cunningham, plus connu sous le nom d'Ernie C. Ils disaient que cela redorerait un peu notre image, qui selon eux s'était ternie. Vous savez ce que c'est, ces petits prodiges des maisons de disques avec leurs grandes idées, qui ne fonctionnent jamais. Là, c'était le cas, et j'ai accepté à contrecœur. Cozy n'était pas très enthousiasmé par cette idée non plus, et à présent je comprends pourquoi. La production de ce disque est affreuse. Je me retrouvais à travailler avec quelqu'un qui venait du hip-hop. Il n'y a rien de mal à cela, mais c'était un monde qui ne m'était pas familier, et j'ai découvert que j'avais ouvert une nouvelle boîte de Pandore.

La première décision d'Ernie C. fut de demander à Cozy de faire ta-ta-ta à la grosse caisse. Les musiciens de hip-hop ont un style de jeu à l'opposé de ce que nous faisons, ce qui a causé pas mal de grabuge. Cozy était un batteur estimé dans son genre de musique, et là, on venait lui dire : « Joue comme ça ! »

Cela l'a vraiment offensé. Et plus Cozy essayait, plus il s'énervait, parce qu'il n'avait pas envie de le faire. Cela rendait les choses difficiles pour tout le monde, parce que nous ressentions tous cette mauvaise ambiance. Pour ne rien arranger, ces exigences émanaient d'un producteur qui ne nous connaissait pas du tout. Ernie affirmait que si, mais c'était n'importe quoi. Le son n'était pas très bon sur tous les morceaux, et je n'étais pas du tout satisfait de cet album. Aucun de nous ne l'était.

J'ai alors pensé : c'est peut-être moi qui ai tort. Peut-être peuvent-ils faire mieux que nous. Nous leur avons donc laissé le bénéfice du doute, et nous sommes restés à l'écart de tout. De plus, si nous avions commencé à nous en mêler, en disant : « On voudrait que ça sonne comme ci, comme ça », nous serions revenus à notre point de départ. Quel aurait été l'intérêt de travailler avec quelqu'un d'autre, dans ce cas ?

Depuis l'époque de Rodger Bain, je m'étais toujours impliqué un tant soit peu dans la production et le mixage, mais ce ne fut pas du tout le cas pour cet album. S'il avait fait un tabac, je me serais vraiment inquiété : bon sang, c'était donc ma faute !

Ce fut une mauvaise expérience, du début à la fin. *Forbidden* sortit en

juin 1995. Je trouvais que c'était de la merde, même le dessin de la pochette, et je n'ai donc pas été surpris qu'il ne se vende pas bien. Mais nous avons tout de même fait une tournée : nous avons démarré la tournée Forbidden par deux grands festivals en Suède et au Danemark, avant d'aller aux Etats-Unis, de nouveau avec Motörhead en première partie. Cozy et moi faisons beaucoup de blagues idiotes : il était aussi bête que moi. Mettre sens dessus dessous les lits des autres, retirer les pieds des meubles, prendre la télé de la chambre d'hôtel et la jeter par la fenêtre – on revenait au bon vieux temps. Je me suis procuré une poupée gonflable que j'ai habillée puis accrochée au balcon de notre hôtel à Los Angeles. Les gens levaient la tête, tandis que nous étions là-haut à hurler et crier, comme si nous nous disputions. Les gens s'attroupaient de plus en plus, et j'ai balancé la poupée du balcon. Ce fut du délire !

J'ai toujours adoré faire des blagues à tous les gens qui ont fait partie de Black Sabbath, mais, bien sûr, ils se vengeaient toujours. Un jour, au début, je prenais ma douche lorsqu'on a frappé à la porte. J'ai ouvert et c'était Ozzy, avec un seau plein d'eau. Quand j'ai passé la tête hors de la porte, il m'a arrosé avant de lâcher le seau et de partir en courant. J'ai commencé à le poursuivre, mais j'étais tout nu et ma porte s'est refermée derrière moi. Oh, putain ! me suis-je dit.

J'ai frappé aux portes des autres pour téléphoner à la réception et demander de l'aide, mais bien entendu, personne ne voulait me laisser entrer. J'étais là, nu dans le couloir, quand ding ! la porte de l'ascenseur s'est ouverte et tous ces gens en sont sortis. Ils revenaient de soirée et étaient tous sur leur trente-et-un, et moi j'étais à poil. Nous sommes restés là à nous dévisager, sans savoir quoi faire. Ils ont dû me prendre pour un vrai pervers. Les agents de sécurité ont fini par arriver, parce que quelqu'un les avait appelés en disant : « Il y a un homme nu qui court dans le couloir ! »

J'ai dû expliquer ce qui s'était passé, et ils m'ont laissé rentrer dans ma chambre. Les gars m'avaient bien eu.

Le moment le plus embarrassant de ma vie a eu lieu un jour que nous rentrions d'Amérique, après une grande tournée. Nous sommes arrivés à Heathrow et un des mecs m'a dit : « Je n'ai plus de place sur mon chariot. Ça t'ennuie si je mets une de mes valises sur le tien ? »

« Pas de problème », ai-je répondu.

Et j'ai pris sa valise. Nous avons pris la sortie « rien à déclarer » et

bien entendu, je me suis fait interpellé : « Pardon, monsieur, ce sont vos valises ?

– Oui.

– Pouvons-nous regarder à l'intérieur ?

– Allez-y. »

Ils ont fouillé mes valises, et tout était en ordre. Puis ils sont arrivés à l'autre valise et l'ont ouverte : j'ai failli tomber raide, parce qu'elle était pleine de sex-toys. Il y avait des poupées gonflables, des godes, des menottes, tout un attirail. Je n'en croyais pas mes yeux, et je ne savais pas quoi dire. Derrière moi, des gens faisaient la queue en attendant de passer la douane. Les douaniers sortaient tous les objets de ma valise et j'entendais des gloussements dans mon dos. J'étais extrêmement gêné, parce qu'ils savaient qui j'étais. Et bien entendu, je ne pouvais pas leur dire tout à coup : « Ce n'est pas ma valise ! »

Ils m'avaient bien eu, et je dois reconnaître qu'elle était bien bonne. Bien entendu, quand j'ai enfin pu franchir la douane, ils étaient tous là, morts de rire. Ils trouvaient ça hilarant. C'est ce qui arrive, quand on joue des tours aux gens : ils se vengent !

Nous avons conclu la tournée dans la première semaine d'août, par trois dates en Californie, en évitant soigneusement la ville de Modesto. Ce furent les derniers concerts de Cozy avec nous. Je le sentais venir, à mesure que la tournée avançait. Il n'était pas heureux, parce que la situation avait changé. Il n'était plus aussi impliqué dans la composition qu'auparavant ; cette tâche m'incombait de nouveau. Il ne dirigeait plus le bateau avec moi, et cela ne lui plaisait pas. Et le fait que ce fichu Ernie C. lui dise comment jouer avait été le point de non-retour. Il avait donc décidé de quitter le groupe, et il partit.

Bobby Rondinelli est revenu et nous sommes repartis en tournée, qui devait se poursuivre jusqu'au mois de décembre. Mais mon bras s'engourdissait de plus en plus. Cela a commencé à devenir critique en Amérique, et je suis allé voir un médecin qui était également chirurgien. Il m'a dit : « Le problème vient de votre cou, et c'est vraiment dangereux. Il faut vous faire opérer aussi vite que possible. Et il se trouve que je peux vous opérer demain.

– Attendez un peu, ai-je dit. Non ! »

Je me suis dit : Bon Dieu, il faut que je rentre en Angleterre et que je me fasse correctement examiner. J'ai pris l'avion pour rentrer et je suis allé voir deux spécialistes, qui m'ont dit : « Non, le problème vient de votre poignet. »

Heureusement que je n'ai pas écouté cet Américain qui m'aurait charcuté le cou ! Au lieu de cela, j'ai subi une opération du canal carpien. Ils m'ont incisé l'intérieur du bras, juste au-dessus du poignet, où il y a comme une bande de plastique qui fait le tour. J'étais conscient pendant l'opération, et je l'ai entendue faire « crac ! » Cela m'a donné la nausée, parce que j'entendais tous les bruits et que je ressentais une impression de froid à cause du sang qui coulait. Et tandis que je luttais contre la nausée, j'entendais les chirurgiens discuter joyeusement : « Oh, tu as vu ce truc à la télé, l'autre jour... »

Ils essayaient de me faire participer à la conversation, en me disant : « Regardez un peu cette belle incision ! » mais il était hors de question que je regarde quoi que ce soit. Bon sang, je faisais déjà de mon mieux pour ne pas vomir pendant qu'ils m'opéraient !

Puis ils m'ont recousu, et ce fut terminé. Au bout de quelque temps, j'ai pu rejouer. Mon problème de bras a été résolu et je n'ai plus jamais eu ce genre de soucis. Aujourd'hui, c'est tout le reste, qui me joue des tours !

Mon histoire de canal carpien a abrégé la tournée *Forbidden*, car nous avons dû annuler deux semaines de concerts. C'était aussi bien, à vrai dire. C'était moi qui finançais la tournée et payais le bus, l'équipe, les hôtels, les musiciens, ceci, cela, et je perdais de l'argent quand je jouais. On ne pouvait pas continuer comme ça.

Je me suis donc retrouvé chez moi, le bras bandé. Quand la tournée a pris fin, le groupe s'est dissous, et il allait se passer de longues années avant que je ne revoie Tony Martin. Et je ne me doutais pas que *Forbidden* serait le dernier album studio de Black Sabbath. Ou du moins qu'il n'y en aurait pas d'autre avant très, très longtemps.

74. Où je la joue solo avec Glenn Hughes

Après *Forbidden*, le contrat avec I.R.S. Records arriva à expiration, et à tous points de vue, Black Sabbath resta en suspens. J'avais parlé à Phil Banfield et Ralph Baker de mon souhait de travailler avec un chanteur, quand j'appris que Glenn Hughes devait venir en Angleterre. Il est venu me voir et nous avons très vite commencé à composer des chansons. Il chantait et jouait de la basse. C'était uniquement pour le fun, à vrai dire : nous n'avions pas l'intention de faire paraître ce que nous faisons. C'était juste histoire de voir ce que nous étions capables de faire. De plus, j'avais besoin de travailler, parce qu'à cette époque, je ne faisais pas grand-chose. J'avais besoin de me maintenir actif.

Glenn a proposé d'embaucher Dave Holland, qui, des années auparavant, était le batteur de Judas Priest. Dave est venu et a joué un peu sur un kit électronique. Nous avons mis au point quelques idées, puis nous sommes allés au studio DEP, le studio d'UB40, pour enregistrer une démo dans les règles de l'art, et Dave a pu jouer sur une vraie batterie. Nous avons enregistré tous les morceaux, puis j'ai dû partir pour la première tournée de reformation de Black Sabbath, avec Ozzy ; puis j'ai commencé à travailler sur mon album solo, qui a pris une tout autre direction. C'est ainsi que ces sessions au DEP sont tombées dans l'oubli.

Au bout de quelque temps, ces morceaux sont sortis sur des supports pirates. Je me suis demandé comment ils se les étaient procurés. J'ai demandé à Glenn qui m'a répondu : « Je ne sais pas. » Seules quelques personnes avaient accès à ces bandes. C'est peut-être quelqu'un du studio, quelqu'un de l'entourage de Glenn ou Dave, quelqu'un de mon entourage. Nous ne l'avons jamais découvert.

Un jour, début 2004, Mike Clement, mon assistant guitare était chez moi, dans mon studio, occupé à transférer des cassettes de riffs sur CD. Il est tombé sur deux morceaux des sessions au DEP et m'a dit : « Pourquoi tu ne les sors pas, ils sont vraiment bons ! »

De toute façon, il m'était vraiment pénible d'entendre la version pirate de ces morceaux, et j'ai dit à Ralph Baker : « Il faut faire quelque chose à ce sujet. Peut-être devrions-nous mixer cet album, le terminer et le sortir nous-mêmes. Juste pour couper l'herbe sous le pied de ces pirates. »

Nous avons remixé les bandes. J'ai ajouté quelques parties de guitare et modifié quelques trucs. J'ai dû aussi changer les pistes de batterie

parce qu'entre temps, Dave Holland s'était retrouvé en prison pour avoir agressé de jeunes enfants. J'ai été terriblement choqué d'apprendre cela. Je n'en croyais pas mes oreilles. Un matin, aux informations, j'ai entendu : « Dave Holland, de Judas Priest... »

J'étais sur le cul ; je ne me doutais pas du tout de cette facette de sa personnalité. Je me rappelle que Dave était arrivé un jour à l'une des sessions au DEP avec un jeune mec. Cela ne m'avait pas interpellé. Il avait dit : « C'est Untel. Je lui apprends à jouer de la batterie, c'est un de mes élèves. »

« D'accord, salut ! »

Ce gosse devait avoir onze ou douze ans, peut-être un peu plus. Mais quand j'ai appris toutes ces histoires, putain ! Dave a été condamné à sept ou huit ans de prison. Nous avons estimé que nous ne pouvions pas sortir ces morceaux avec Dave Holland dessus. J'ai donc supprimé ses parties de batterie. Nous avons embauché Jimmy Copley, un très bon musicien que j'avais découvert dans les morceaux solo de Paul Rodgers, et il a enregistré toute la batterie chez moi. Comme il n'y avait pas de points de repère sur les bandes, il a dû reproduire le jeu de Dave Holland. C'était un peu bizarre, mais Jimmy a fait du très bon boulot.

Ce n'était que des démos, nous n'avions pas approfondi les sons et tout, nous n'avions pas l'intention de les sortir. Mais quand l'album, intitulé *The 1996 DEP Sessions* est sorti en septembre 2004, il a été très bien accueilli. Et après toutes ces années, il a fini par faire oublier la version pirate.

75. Où nous vivons ensemble, mais séparés

J'ai rencontré ma troisième épouse, Valery, à Londres, où j'enregistrais *The Eternal Idol*. Un soir, je suis allé dans un club, The Tramp, et c'est là que j'ai rencontré Val. Elle était mannequin et danseuse. Elle dansait dans un de ces spectacles de variétés où la troupe est composée de dix femmes et un homme, comme dans une comédie musicale. En tant que mannequin, elle avait figuré dans des publicités pour des crèmes pour le visage et les mains.

Nous avons échangé nos numéros. Elle m'a appelé et nous avons commencé à nous voir. Je ne voulais pas trop m'impliquer, parce qu'à l'époque, tout ce qui m'intéressait, c'était prendre davantage de drogues, mais nous avons fini par entretenir une relation suivie. Nous avons passé six ans ensemble avant de nous marier.

Notre mariage a été conclu extrêmement vite. Je voulais faire les choses discrètement, mais Phil Banfield a tout découvert et a tenu à me servir de témoin. Nous nous sommes mariés dans un bureau de l'Etat Civil, avec Phil pour témoin. Puis nous sommes rentrés à la maison, et tous mes amis étaient là.

Bon sang, mais comment était-ce possible ? C'était censé être un secret !

Phil avait tout organisé et ce fut une fête-surprise sacrément réussie !

Nous avons passé près de douze ans ensemble. Val m'a beaucoup aidé à décrocher des drogues, parce qu'elle détestait tout ça. Je lui dois vraiment beaucoup pour tout ce qu'elle a fait. L'alcool n'a jamais été un problème, mais je prenais beaucoup de coke et de speed. Je traversais une partie de ma vie dont je n'étais même pas conscient, c'était de pire en pire, et je ne m'en rendais pas compte. J'étais de plus en plus irritable, je me disputais de plus en plus, et je crois que je suis devenu quelqu'un d'autre.

Après notre mariage, Valery n'a pas voulu en supporter davantage. Nous nous engueulions chaque fois que je me faisais une ligne. Elle voyait tout de suite si j'avais pris quelque chose. Si je me faufilais dans mon studio pour me faire une ligne, elle me disait : « Tu as pris de la coke ! »

Et finalement j'ai estimé que cela ne valait pas la peine de s'engueuler chaque fois que je prenais de la drogue. Il fallait m'arrêter, ou c'était

fini. Et c'est ce que j'ai fait. Enfin, j'ai arrêté d'en prendre régulièrement, disons les choses comme ça. J'ai arrêté d'en prendre tous les jours.

Val avait une maison avec six chambres au nord de Londres et j'avais ma maison dans les Midlands. Elle aimait être à Londres où étaient ses amis, mais moi, je ne voulais pas m'installer à Londres, ce qui fait que nous passions quelque temps chez elle, puis chez moi. Ou bien elle était à Londres et moi à la maison. Quand j'étais en tournée, elle ne voulait pas rester dans les Midlands, ce qui signifie que je devais prendre quelqu'un pour s'occuper de la maison. C'était vraiment une drôle de relation.

Valery avait un fils, Jay, un gosse très sympa. Ce fut un peu étrange pour moi, qui n'avais pas ma propre fille avec moi, de me marier et de m'occuper du fils de quelqu'un d'autre. Je n'ai pas tout de suite pu faire venir ma fille, et tout a été très compliqué.

Je désirais désespérément faire revenir Toni à la maison. Melinda s'était remariée et avait eu deux enfants de son nouvel époux. Apparemment, ce type possédait des nightclubs à Los Angeles et était proche de la Mafia, mais il a été arrêté pour je ne sais quoi et a fait sept ans de prison. Melinda a dépensé une grande partie de son argent pendant qu'il était en prison, puis elle l'a laissé tomber. Il a été libéré plus tôt que prévu, et le tribunal lui a attribué, à lui et à sa sœur, la garde des trois enfants. J'allais donc à Modesto, où ils habitaient, pour voir Toni chez eux, parce qu'ils devaient être présents lorsque je venais la voir. C'était une situation bancale, parce qu'il avait ses deux autres enfants, dont Toni s'occupait. Elle avait alors douze ou treize ans.

Au bout d'un temps, les droits de visite ont été plus souples. Toni a eu le droit de vivre avec moi à L.A. et j'ai pu l'emmener une semaine avec moi en tournée. Dans les hôtels, nous avions deux chambres contiguës, mais il fallait laisser la porte ouverte et la lumière allumée, car elle était terrifiée à cause de tout ce qui se passait dans sa vie.

Après avoir mené à bien toute la procédure au tribunal, j'ai fini par la récupérer. Mon gros problème était qu'ils se disaient : Mais il est dans un groupe. Ah, Black Sabbath ! Je n'avais pas d'argument à faire valoir. Ils me demandaient : « Quand vous serez en tournée, qui s'occupera d'elle ?

– J'embaucherai une nounou. »

Il fallait choisir entre un ancien détenu qui n'était pas son père biologique et moi. L'avocat que j'avais engagé à Los Angeles m'a dit : « Ecoutez, c'est vous le père et nous allons vous la récupérer. »

Nous l'avons enfin récupérée, et en 1996, j'ai pu la ramener à la maison en Angleterre. Enfin !

Quand elle est arrivée, Toni était à bout de nerfs. Elle avait treize ans, elle avait été ballottée par monts et par vaux et elle ne comprenait rien à ce qui se passait. Il lui a fallu longtemps pour se calmer et redevenir normale. Elle a longtemps fait des cauchemars. Elle avait sa propre chambre, dont elle laissait la porte ouverte et la lumière allumée, et quand elle se mettait à hurler la nuit, j'accourais. Au début, je me demandais comment faire pour l'aider : qu'est-ce que j'étais censé faire ? Je lui donnais tout mon amour, mais il fallait aussi me faire accepter, parce qu'elle avait passé une grande partie de sa vie sans moi. Elle ne s'entendait pas avec son beau-père, et la situation était très difficile.

Et par-dessus le marché, mon mariage avec Valery était mal en point. Elle voulait continuer à vivre à Londres, voyager à travers le monde, ce dont je n'avais aucune envie. J'avais déjà fait le tour du monde je ne sais combien de fois avec le groupe. Nous voulions tous deux des choses différentes, et nous étions très souvent à couteaux tirés. Mais le point critique a été atteint lorsque Toni est arrivée en Angleterre. Valery ne voulait pas particulièrement d'un deuxième enfant. Elle avait déjà un fils dont nous nous occupions tous les deux, et elle a dit : « Elle devrait aller au lycée. Mets-la dans une école et qu'elle y reste. »

« Tu ne peux pas faire ça, ai-je dit. Elle a mené une vie tellement instable jusque-là, elle doit rester avec nous. »

Valery a ensuite voulu que nous nous installions à Londres, et nous sommes allés voir un lycée là-bas, mais Toni ne s'y plaisait pas. Elle était trop jeune. C'était dur pour elle de venir de Californie et de se retrouver à Londres. Elle ne connaissait pas bien Val, et aller dans cette nouvelle école où elle ne connaissait personne était très difficile pour elle. Toni ne voulait donc pas vivre là-bas, et Val a déclaré : « Si elle ne veut pas, tant pis, j'abandonne, j'ai fait ce que j'ai pu. »

Cela m'a vraiment énervé de l'entendre dire ça, parce que Toni méritait une vie heureuse. J'ai fini par engager une nounou pour s'occuper d'elle. Je me disais : Bon Dieu, je suis marié, ma femme vit à Londres et je dois engager quelqu'un pour s'occuper de Toni dans les

Midlands. Je n'avais pas le choix, parce que je partais en tournée. Il fallait bien que quelqu'un fasse ce que je faisais et gagne de l'argent. C'était un beau bordel. Une des raisons de notre rupture à Val et moi fut qu'elle ne voulait pas accepter Toni, et que je ne pouvais pas le tolérer. Nous nous sommes éloignés progressivement l'un de l'autre, et puis notre mariage a pris fin. Nous avions des problèmes pour communiquer. Au lieu de discuter, nous passions notre temps à nous disputer, et je détestais ça. Je lui avais dit : « Si un jour on se dispute, il faut dire 'stop'. Et on s'arrêtera. »

Un jour, nous avons commencé à nous disputer, et j'ai dit : « Stop ! »

« Comment ça, stop, putain ? » a-t-elle répondu. Puis elle a continué. Cette histoire de « stop » n'a jamais fonctionné.

J'avais pris ma décision : je ne voulais pas continuer plus longtemps. Je lui ai donc dit : « C'est fini, Val. »

Et elle a répondu : « Tu ne peux pas demander le divorce ! »

« Ça ne marche pas, nous deux, ai-je dit. Je ne veux plus vivre comme ça. Vis ta vie. »

Je voulais que nous nous séparions pour son bien à elle aussi, pour qu'elle puisse faire ce qu'elle voulait et mener la vie qu'elle désirait. Elle ne voyait pas les choses de cette façon. Elle pense que je l'ai quittée pour Maria, mais ce n'était pas le cas. Val et moi étions séparés longtemps avant que je la rencontre, mais elle pense que je suis sorti avec Maria bien avant notre séparation.

Notre divorce lui a été profitable. Valery est allée voir une maison en Espagne que je lui ai achetée, et je lui en ai achetée une autre à Londres. Je pense qu'elle était plutôt heureuse. Enfin, dans la mesure du possible. C'est toujours dur, une rupture. Mais de mon côté, la douleur n'a pas duré longtemps.

J'allais bientôt retrouver de vieux amis et rencontrer l'amour de ma vie.

76. Où je rencontre l'amour de ma vie

Début 1997, Sharon Osbourne m'appela pour me demander : « Ça te dirait de faire quelques concerts avec Ozzy, voire une tournée ? Je te le demande en premier, et si tu dis oui, j'appellerai Geezer. »

C'était censé être quelque chose de tranquille, qui ne nécessiterait pas l'intervention d'avocats, et j'ai donc dit oui. Elle a ensuite demandé à Geezer, qui a dit oui. Je crois qu'elle devait penser que Bill voudrait passer par des avocats et qu'il serait donc compliqué de le faire venir aussi, et elle ne lui a donc rien demandé. Je lui ai demandé ce qu'il en était de Bill, et elle m'a répondu : « Non, on prendra Mike Bordin, le batteur d'Ozzy. »

Geezer et moi devions faire quelques chansons seulement et cela ne semblait pas devoir être un événement majeur, et nous avons donc accepté de le faire avec Mike. L'idée était qu'Ozzy fasse son set en premier, puis que nous montions sur scène pour conclure le concert, un peu comme ce que nous avons fait à Costa Mesa en 1992. Il s'agissait simplement de le rejoindre sur scène. Nous avons convenu de notre rémunération, et nous l'avons fait. En mai 1997, nous avons entamé une tournée américaine de cinq semaines, comptant environ vingt-cinq représentations du Ozzfest.

Ça m'a plu. C'était bien, et les choses se passaient bien entre Ozzy, Geezer et moi. Je pense que c'était une sorte de ballon d'essai, pour voir comment nous nous entendions. Au début, nous ne nous voyions pas beaucoup. Ozzy arrivait en avion plus tard, et nous nous rendions au concert séparément, car Geezer et moi avions chacun notre bus. Nous résidions dans les meilleurs hôtels, des Four Seasons ou des Ritz-Carltons. C'était sympa, bien organisé.

Le 17 juin, la voix d'Ozzy a lâché et il a annulé le concert. Geezer et moi avons entendu qu'Ozzy ne viendrait pas, mais nous étions déjà dans la loge et les autres groupes étaient en train de jouer. Nous étions avec Marilyn Manson, Pantera, Type O Negative, Fear Factory et quelques autres. Quelqu'un a demandé : « Vous pourriez jouer avec certains des autres, avec Marilyn Manson au chant ?

– Non, ai-je dit, c'est hors de question.

– Mais il faut faire quelque chose !

– Pas avec nous. Si vous voulez faire ça, dites aux autres de jammer ou

je ne sais quoi. »

Nous n'avions rien contre les autres groupes, mais nous étions là pour jouer avec Ozzy, point barre. Nous ne voulions absolument pas monter sur scène pour jammer, car ce serait l'échec assuré : on devinait d'avance ce qui allait se passer. Et c'est ce qui est arrivé : avant qu'ils ne montent sur scène pour jammer, quelqu'un a annoncé qu'Ozzy n'avait plus de voix, et ça a provoqué un tollé. Les gens sont devenus dingues. Normal.

Les autres sont quand même montés sur scène pour jammer, ce qui était formidable de leur part. Ils ont empêché la situation de dégénérer complètement. Mais la foule a tout de même retourné des voitures de police et déclenché une émeute, ça a mal tourné. Nous avons filé très vite après ça, et nous sommes sortis sans problèmes. Nous sommes revenus deux semaines plus tard pour refaire ce concert et tout s'est bien passé.

Un jour, j'ai croisé Martina Axén, une fille qui était batteuse dans le groupe suédois Drain STH, qui faisait aussi partie de la tournée. Elle m'a dit : « Il faut que tu viennes nous voir jouer. »

Je suis allé les voir deux ou trois fois. Le groupe était vraiment bon, et quand Martina m'a demandé si je pouvais leur filer un coup de main sur une chanson, je lui ai dit : « Bien sûr, viens chez moi quand on aura fini. »

Leur chanteuse, Maria Sjöholm, était très réservée et je ne l'avais jamais rencontrée. Après la tournée, Martina et elle sont venues de Suède, juste pour la journée. Elles sont arrivées chez moi, où il n'y avait que moi et ma fille Toni. Valery n'était pas là, parce qu'à cette époque, nous n'étions plus ensemble, et elles m'ont demandé : « Tu veux qu'on te fasse à manger ? »

– Ouais ! »

Nous sommes allés faire les courses au marché du coin, puis nous sommes allés dans le studio et je leur ai joué quelques trucs. Je leur ai demandé ce qu'elles voulaient et je leur ai trouvé une idée. Cela a pris vingt minutes et puis elles sont retournées dans la maison faire à manger. Elles avaient apporté plein de vin rouge et deux grandes plaques de chocolat suédois. J'avais déjà une grande plaque de chocolat Cadbury. Elles ont commencé par ça, puis nous avons bu quelques verres. Puis ce fut l'heure de dîner, nous avons bu quelques

verres de plus et elles ont aussi mangé le chocolat qu'elles m'avaient apporté. A elles deux, elles ont liquidé ces deux grandes plaques ! Je les reverrai toujours faire ça – c'était vraiment marrant.

Je devais partir le lendemain pour une nouvelle tournée, et je les ai donc emmenées à Londres avec moi. Sur la route, j'ai récupéré Ozzy, et nous sommes tous les quatre allés à l'aéroport, où elles ont repris l'avion pour Stockholm.

Tout au long de l'année, j'ai souvent discuté avec Maria au téléphone au sujet de la chanson. Cela devint quelque chose de régulier. Je l'appelais et nous bavardions, des heures et des heures. Nous étions de plus en plus proches, et en 1999, juste avant le début de la tournée Black Sabbath Reunion, je lui ai dit : « Et si tu venais quelques jours ? Je t'envoie un billet. Viens au concert de Phoenix. »

Elle a réfléchi et a répondu : « D'accord. »

Elle est venue, et elle était très nerveuse. Je ne savais pas très bien non plus comment me comporter.

Bon Dieu, elle est là !

Nous avons joué à Phoenix pour le réveillon, puis elle nous a suivis à Las Vegas. Nous aimions vraiment passer du temps ensemble. Et c'est comme ça que c'est arrivé : nous avons commencé à nous voir de plus en plus et elle a fini par venir s'installer en Angleterre. C'était en 1999.

Le morceau que nous avons composé pour Drain STH s'intitulait « Black » et apparaît sur leur album *Freaks of Nature*. Il est sorti en 1999, mais le groupe s'est séparé peu de temps après. C'était un groupe entièrement composé de filles, et c'était dur pour elles. Cela faisait des années qu'elles tournaient, et Maria en avait assez de voyager. Elle l'a dit aux autres filles et a accepté de faire une dernière tournée avec elles le temps qu'elles trouvent quelqu'un d'autre. Elles n'ont trouvé personne et se sont séparées. C'est sans doute un peu ma faute.

Nous ne nous sommes mariés qu'en 2002. Je m'étais déjà marié le 2, 3 et 6 novembre, et ce mois ne m'était pas très favorable. J'ai donc dit à Maria : « Il est hors de question de se marier en novembre ! Ne me parle pas du mois de novembre ! »

Nous étions en tournée au mois d'août, à bonne distance du mois de novembre, et lors d'une pause à Los Angeles, mes chargés d'affaire ont fait venir une femme à l'hôtel pour nous marier. Nous nous sommes ainsi mariés le 19 août au Sunset Marquis. Je ne l'ai dit à personne, même pas au groupe. Il n'y avait personne, et j'ai donc demandé à Eddie, qui travaillait pour moi, de nous servir de témoin. Nous voulions éviter tout le tralala, et nous avons donc fait les choses discrètement.

C'est la meilleure chose que j'aie faite de ma vie !

Nous ne voulions pas jouer avec Mike Bordin. Nous voulions tous que Bill revienne pour la prochaine tournée. Ozzy, Geezer et moi avions déjà pu vérifier que nous nous entendions bien. Nous nous demandions : est-ce que ça va marcher ? Est-ce que ça intéresse les gens ? Eh bien, nous nous entendions très bien, les concerts se passaient idéalement et tout le monde adorait. Il nous semblait donc évident qu'il fallait réunir l'ancienne formation au complet pour la prochaine tournée.

Nous avons dû poser nos conditions pour éviter les disputes à n'en plus finir, non pas de notre côté, mais du côté des managements. Nous avons chacun notre propre management, et cela risquait de poser des problèmes, et nous avons donc décidé qu'il valait mieux qu'une seule personne se charge de tout sans que les autres ne viennent mettre leur grain de sel, sinon ce serait le chaos. Et c'est ce qui s'est passé. Comme c'était Sharon qui avait organisé le Ozzfest, ce serait elle aussi qui managerait notre réunion.

Nous avons répété avec Bill pour mettre au point le spectacle, puis nous avons donné quelques concerts avant d'aller au NEC enregistrer l'album live *Reunion* le 5 décembre 1997. Nous avons joué au NEC bien trop tôt dans la tournée. J'estimais que nous aurions dû jouer beaucoup plus auparavant. Nous avons répété, mais nous n'avions donné que deux concerts, et tout à coup, nous faisons deux dates au NEC et nous les enregistrons. Le spectacle n'était pas encore au point, nous n'avions pas encore décidé s'il fallait un petit solo ici ou créer une tension dramatique là : nous nous contentions de jouer les chansons. Il aurait été sympa de pouvoir nous lâcher un peu.

Ce fut très éprouvant nerveusement, parce que nous savions que nous étions en train d'enregistrer. Quand on fait un concert normal, arrivé à la fin de la dernière chanson, c'est terminé, on n'en parle plus ; mais quand c'est enregistré, tout le monde peut le revoir et le réécouter à volonté après. De plus, nous jouions chez nous, ce qui nous rendait encore plus nerveux. Nos amis étaient venus nous voir : Brian May était là, Cozy et Neil aussi. Nous sommes même allés dîner tous les quatre dans un restaurant chinois à la fin.

Mais malgré cela, nous étions tous ravis de pouvoir rejouer ensemble. Je crois que cela s'est mieux passé que nous ne nous y attendions. C'était même génial !

Je suis allé à Hollywood, aux Studios A&M, pour mixer cet album live avec Bob Marlette. Puis des mecs de la maison de disques sont venus nous demander : « Pourquoi n'écririez-vous pas deux nouvelles chansons pour l'album ? »

– Euh... d'accord. Maintenant ?

– Maintenant ! »

– Oh, d'accord. Mais qui, Bob et moi ? » Parce que nous étions les deux seuls à être présents.

– Non, on va faire venir Ozzy. »

Ecrire une chanson alors qu'on est en plein mixage n'est pas une très bonne idée. On est concentré sur la manière dont tout doit sonner, et on n'a pas envie de se demander : qu'est-ce qu'on va écrire, comment commencer ? Et quand on n'a pas de groupe avec qui jammer, quand Ozzy n'est même pas là la moitié du temps, c'est sacrément difficile. Nous avons laissé tomber le mixage pour commencer à travailler les nouveaux morceaux. Je n'avais pas d'idées à recycler, et j'ai dû improviser quelque chose sur-le-champ. Heureusement que j'avais apporté une guitare ! Et c'était parti.

Quel bordel !

Bob Marlette se procura une boîte à rythmes pour accompagner mes idées de riffs. C'est ainsi que nous avons procédé pour « Psycho Man » : j'ai joué un riff, il a ajouté une piste de batterie à ce riff, et la chanson a pris forme petit à petit. Ozzy est venu, puis a disparu ; puis il est revenu s'asseoir dans la pièce d'à côté, où il prenait un sandwich, s'endormait, et je ne sais quoi encore. Très souvent, il somnolait sur le canapé de la salle de mixage pendant que nous mettions la chanson au point. Un jour, il était profondément endormi, puis s'est réveillé pour aller aux toilettes. Il est resté absent vingt-cinq à trente minutes. Nous nous demandions où il pouvait bien être passé. Nous avions besoin de lui !

Nous avons envoyé quelqu'un à sa recherche, mais le type est revenu en disant : « Je ne le trouve pas. Il a dû rentrer chez lui. »

Nous avons téléphoné chez lui, mais il n'était pas là.

« Putain, mais où il est ? »

Même Tony, qui travaille pour lui et ne le quitte pas d'une semelle, n'en avait pas la moindre idée. Puis on a entendu tout un remue-ménage dans le couloir. C'était un autre groupe, qui disait : « Eh, les mecs, Ozzy Osbourne est dans notre studio ! Il dort sur le canapé ! »

Et nous : Oh non !

Ozzy était sorti des toilettes, à moitié endormi, et ne se souvenait plus dans quel studio nous étions. Il était entré dans le leur, au beau milieu de leur séance d'enregistrement, et s'était endormi sur leur canapé. Ils étaient en train de jouer dans le studio, et quand ils étaient remontés dans la salle de mixage, ils l'avaient découvert en train de ronfler. Ils sont restés pétrifiés devant lui et n'osaient pas lui dire de partir. Nous avons envoyé quelqu'un le chercher, mais dans l'intervalle, Ozzy s'était réveillé, était revenu dans notre studio et, encore titubant, avait renversé une bouteille d'eau sur la table de mixage, ce qui avait tout fait sauter !

Mais quand il était réveillé et dans notre studio, il était toujours très enthousiaste : « Oh ouais, j'adore ! »

Ce fut la première fois que je le vis coucher des paroles sur le papier et réellement s'investir là-dedans. Nous avons écrit les chansons, enregistré le chant d'Ozzy et mes parties de guitare en une journée. C'était trop rapide, nous n'avons pas eu le temps de nous approprier ces morceaux, mais le type de Sony Records était à la porte, pressé de les entendre. Nous avons fait venir Geezer et Bill plus tard pour enregistrer leurs parties. Et le tour fut joué. Nous avons les deux morceaux, « Psycho Man » et « Selling My Soul », mais je n'en étais pas satisfait. Ils auraient pu être bien meilleurs si nous avions eu plus de temps pour les travailler.

A l'époque, cela ne nous a pas incités à programmer un nouvel album studio. Ce ne fut que plus tard, juste avant qu'Ozzy ne commence *The Osbournes*, que nous sommes entrés en studio pour composer un nouvel album. Nous sommes restés là trois ou quatre semaines et avons réussi à accoucher de six idées. Ce n'est pas vraiment ce que l'on peut appeler un bel effort collectif. Nous avons impulsé un truc, mais c'était vraiment laborieux. Nous jammions un peu et arrivions à quelque chose, mais alors Ozzy disparaissait ou s'endormait encore sur le canapé, ou bien il allait allumer un feu et revenait nous dire : « Ça vous dirait, une tasse de thé ? »

« D'accord. »

Et il repartait encore, et on ne le revoyait plus de deux heures.

« Et alors, ce thé ? »

C'était exactement comme dans le temps. Il n'avait pas la concentration suffisante pour rester travailler sur une chanson. Mais c'est Ozzy, il est comme ça !

Nous aurions tout de même pu faire un album. Nous avions six chansons, et l'on nous proposa Rick Rubin pour produire l'album. Geezer, Ozzy et moi sommes allés le voir chez lui à L.A. Un type est venu nous accueillir, nous faire asseoir, puis nous avons attendu. Dix minutes plus tard, Rick Rubin est arrivé. Je ne l'avais jamais rencontré et je ne savais pas à quoi m'attendre, mais c'était vraiment un personnage. Il portait un caftan et on aurait dit un vieux hippie, une espèce de Bouddha. Très calme.

Nous lui avons passé nos morceaux, et trois lui ont plu. Et ce fut tout : nous ne l'avons jamais revu, et nous n'avons jamais donné suite. Les choses en sont restées là, parce qu'Ozzy a commencé son émission *The Osbournes*. C'est dommage, parce que si tout le monde s'était vraiment impliqué et s'était bougé le cul, nous aurions pu faire quelque chose de bien.

J'ai toujours ces six chansons quelque part. Nous n'en avons rien fait, mais de tout ce que nous avons fait, c'est ce qui se rapproche le plus d'un nouvel album.

78. Où Cozy se crashe

En avril 1998, j'étais à L.A. au Sunset Marquis lorsque j'ai reçu un appel de Ralph. Il m'a annoncé : « Je suis désolé de devoir te dire que Cozy s'est tué dans un accident de voiture. »

Ce fut un vrai choc. Je suis resté complètement abasourdi.

Je connaissais Cozy depuis des années, et il avait toujours été quelqu'un d'extrême. J'étais parfois monté en voiture avec lui : il conduisait très bien, mais il allait si vite que cela me terrifiait. Il conduisait sur circuit sa vieille Ferrari, parce qu'il aimait la vitesse. Il avait aussi deux grosses motos, et il allait vraiment très vite sur ces machines. Pendant l'enregistrement de *Headless Cross* avec Cozy à Woodcray en 1988, il venait en moto et parfois, quand il avait trop bu, je lui prenais ses clefs et les cachais pour qu'il ne puisse pas repartir en moto. Il demandait : « Où sont mes clefs ?

– Tu ne peux pas rouler dans cet état !

– Ça va, ça va ! »

Le bon vieux « ça va » ! Mais il était obligé de rester.

C'étaient des motos Yamaha rapides et j'ai toujours pensé qu'un jour, il se tuerait avec. J'étais loin de me douter que ce serait avec une voiture. Et quand j'ai appris ce qui s'était passé, ce fut vraiment affreux.

Cozy voyait une fille, mariée mais séparée ou en train de se séparer de son mari, avec qui elle avait quelques ennuis. Cozy était chez lui, et il avait bu quelques verres, comme il en avait l'habitude, quand elle l'a appelé, bouleversée, et lui a demandé : « Tu peux venir, vite ? »

Cozy vivait à cinquante ou soixante kilomètres de chez elle. Il a foncé sur l'autoroute avec sa Saab, une voiture assez rapide. Tandis qu'il était en route, elle l'a appelé : « Où es-tu ? »

« Je suis en chemin. »

Et tandis qu'ils étaient au téléphone, elle l'a entendu faire : « Oh merde ! »

Et puis : bang !

Je crois qu'il pleuvait. Cozy n'avait pas sa ceinture de sécurité. Il a heurté quelque chose et est passé à travers le pare-brise. Quel gâchis d'avoir perdu un musicien d'un tel talent et un si bon pote !

79. Bill, Vinny, et Bill et Vinny

A présent que l'album *Reunion* était dans la boîte, nous avons organisé une tournée en bonne et due forme avec la formation d'origine, et en mai 1998, nous avons commencé les répétitions en ce sens. Cela faisait vingt ans que nous n'avions pas travaillé comme cela tous les quatre. Cette fois, nous avons essayé de communiquer correctement en allant au fond des choses, au lieu de foncer dans le tas, tête baissée. Plutôt que de dire : « On fait ci, on fait ça », tout le monde disait : « Qu'en penses-tu, ce ne serait pas bien de faire comme ça ? »

Nous avons bien rigolé et de nouveau, nous travaillions bien ensemble. C'était bon de nous préparer à faire quelque chose que nous maîtrisions bien. Nous passions simplement en revue les chansons. Ozzy chantait puis s'en allait, et nous les revoyions entre nous encore une fois. Le 19 mai, nous avons fait un filage du concert, et quand nous en sommes arrivés à « Paranoid », la dernière chanson, Bill a dit : « Bon sang, je me sens bizarre. Ça ne vous dérange pas si je vais m'allonger ? »

– OK, va t'allonger. »

Je l'ai emmené à l'étage, il s'est couché et il m'a demandé : « Tu peux demander à mon assistante de monter ? »

– Pas de problème.

– Histoire de me masser un peu, mon bras est un peu engourdi. »

Je ne me suis pas inquiété le moins du monde. Geezer et moi sommes allés prendre un peu l'air, le long de l'allée et sur la route. Nous avons été doublés par une ambulance qui roulait à toute vitesse, et nous avons dit en plaisantant : « Bill ! »

On faisait toujours ça : chaque fois que nous voyions un truc comme ça, on disait toujours : « Ah, Bill ! »

Mais cette fois, bon sang, c'était vrai ! Quelques minutes après, l'ambulance est repassée dans l'autre sens : elle l'emmenait à l'hôpital. A notre retour, Ozzy nous a dit : « Bill a eu une crise cardiaque ! Bill a eu une crise cardiaque ! »

– Putain, c'était ça, l'ambulance ?

– Ouais, c'était Bill ! »

Il a été emmené à l'hôpital le plus proche, à une trentaine de kilomètres de là. Il a dû y rester quelque temps, et n'était évidemment pas en état de jouer.

Nous n'avons pas annulé la tournée. Nous avons demandé à Vinny Appice de remplacer Bill le temps de sa convalescence. Nous avons travaillé avec Vinny par intermittences à l'époque de Ronnie, et Bill l'aimait bien, et cela semblait la meilleure chose à faire. Cela convenait aussi à Vinny : il est venu répéter avec nous, et nous avons fait notre tournée européenne avec lui.

Nous avons répété des morceaux que nous n'avions pas joués depuis des années. Quand nous avons démarré, nous avions un set de deux heures et demie. Ça me tuait, parce que c'était long, mais c'était génial. Nous jouions beaucoup d'autres chansons à côté des incontournables.

La tournée démarra en juin, en Hongrie. Au début, tout s'est bien passé. L'un des points forts fut le concert au Milton Keynes Bowl, avec les Foo Fighters, Pantera, Slayer et Soulfly. Bill est venu à ce concert : c'était gentil de sa part d'être là. Nous l'avons fait monter sur scène et le public était ravi de le voir. Il portait un pantalon de survêtement tellement lâche que je n'ai pas pu résister : je le lui ai baissé devant tout le monde. Classique, entre Bill et moi. Je le lui faisais tout le temps, et là, c'était le moment rêvé. Il est resté là, a tranquillement remonté son pantalon et n'a rien dit. Quel personnage !

C'est en octobre 1998 que sortit enfin l'album *Reunion*. Notre label, Epic, organisa une tournée de dedicaces dans huit villes américaines pour nous quatre, ainsi que Bill Ward. Ils nous installèrent à New York à l'Hôtel St Regis. C'était incroyablement cher : chaque chambre avait son valet attitré. Cet hôtel nous servait de base, et nous avions un jet privé pour aller à Dallas et dans les autres villes où nous devons faire des dedicaces, des interviews radio et Dieu sait quoi encore. Puis quand nous avons fini nos petites affaires, nous retournions à New York.

Pendant ce temps, tant de personnes affluaient dans les magasins où nous dedicacions que les choses dégénéraient. Parfois, les agents de sécurité étaient très rudes avec le public. Nous avons fini par dire à notre responsable de tournée : « Ils ne peuvent pas faire ça aux jeunes, les pousser de cette manière agressive ! Ce sont des fans, ils doivent y

aller doucement ! »

Nous avons fait une séance de dédicace dans une galerie marchande, et l'endroit était bondé. Je n'avais jamais vu ça : des dédicaces au milieu d'un centre commercial. Ces apparitions chez les disquaires étaient vraiment sympas, mais nous étions un peu trop victimes de notre succès !

Nous sommes également passés au *Late Show with David Letterman*, notre première apparition télévisée ensemble depuis vingt-trois ans. J'étais un peu inquiet, parce que je me demandais ce que cela donnerait de jouer « Paranoid » en direct dans ce genre d'émission. Je pensais que Letterman et son équipe nous prendraient un peu de haut, mais ils ont été très gentils. En fait, David ne cessait d'aller et venir. Nous l'avons vu le soir quand il est venu nous dire bonjour et nous serrer la main. Nous lui avons parlé, mais peu. Nous avons vu Paul Shaffer pendant la balance et avons un peu discuté avec lui. Il nous a peut-être demandé s'il pouvait jouer, mais nous n'avons joué que tous les quatre. Et voilà. Nous avons joué, tout s'est bien passé, bonsoir.

Nous avons démarré notre tournée américaine le soir du réveillon à Phoenix, dans l'Arizona. C'est le concert que Maria est venue voir. Ce fut un gros concert.

Nous avons toujours terminé par un grand feu d'artifice, de manière à pouvoir nous éclipser sans être coincés dans les embouteillages avec tous les gens qui partaient en même temps. Nous sommes toujours partis à peine sortis de scène.

Sur cette tournée, Bill revint, mais nous avons également emmené Vinny. Nous ne voulions pas que Bill se fatigue trop. Il avait beau dire : « Ça va », nous étions inquiets qu'il ne se sente pas bien un soir et nous dise : « Je ne me sens pas très bien, je ne peux pas jouer. » De plus, comme Vinny était là, s'il se sentait épuisé, il pouvait dire : « Je préfère ne pas jouer ces deux morceaux, j'ai besoin de me reposer » et Vinny pouvait le remplacer. Je pensais que ce serait également bon pour la tranquillité d'esprit de Bill, mais j'appris plus tard que la présence de Vinny l'avait beaucoup blessé. Aucun d'entre nous n'avait pourtant de mauvaises intentions : nous étions simplement inquiets pour Bill. Mais nous n'avons jamais dû faire appel à Vinny de toutes façons, parce que Bill jouait très bien et était en bonne santé. A vrai dire, c'est moi qui ai attrapé la grippe et Ozzy qui a pris froid, mais Bill se portait comme un charme.

Bill ne pouvait plus boire, Geezer ne buvait pas et Ozzy n'était pas censé boire, et j'étais donc le seul à boire. Nous avions chacun notre *tour bus* et notre caravane, dans lesquels je disposais de vin, de champagne et autres. Je ne voulais pas en faire étalage devant les autres, et c'était même parfois gênant quand Ozzy arrivait. Il venait souvent me voir dans ma caravane, et je n'avais pas envie de boire devant lui, et cette tournée fut très peu arrosée pour moi aussi.

Après le dernier concert de cette tournée américaine, nous avons estimé que ce serait dommage de nous arrêter : deux mois plus tard, nous avons donc annoncé que nous allions continuer, cette fois en tête d'affiche du prochain Ozzfest. De fin mai 1999 à fin août, nous avons arpenté les Etats-Unis, aux côtés de groupes comme Rob Zombie, Slayer et System Of A Down. Sur la deuxième scène, parmi d'autres groupes, il y avait Drain STH, le groupe de Maria, et nous voyagions donc de concert.

Lors d'un de nos jours de repos, nous étions dans un Four Seasons à Palm Beach, et Rob Zombie était là aussi. Maria et moi étions à la fenêtre et nous avons vu Rob sortir de l'hôtel avec son épouse. Il faisait une chaleur de plomb là-bas, mais comme toujours, Rob était tout de cuir vêtu. Il est allé s'allonger sur un transat, pour prendre un bain de soleil façon Zombie. Tous les autres étaient en short, et Rob était couvert de cuir de la tête aux pieds : pantalon de cuir, haut de cuir, chapeau de cuir et bottes de cuir. Maria et moi étions morts de rire. Rob est un type adorable, mais il est trop obsédé par son image !

Nous avons conclu l'année par deux concerts au NEC de Birmingham. Je me rappelle avoir pensé : C'est peut-être notre toute dernière date. J'étais un peu triste, car je ne savais pas si nous allions refaire cela un jour. Nous en avons profité pour enregistrer une vidéo live, intitulée *The Last Supper*.

Ce nom semblait tout indiqué, mais nous n'en avons pas encore tout à fait terminé.

80. Où je passe du Weeny Roast à Belch

En février 2000, nous avons gagné notre premier Grammy, celui de la Meilleure Prestation Metal, pour « Iron Man » sur l'album *Reunion* de 1998. Je me suis dit : bon sang, après toutes ces années à faire de la musique sans rien obtenir, on finit par gagner un Grammy pour un live ! Un ou deux ans plus tard, nous avons été nommés pour un autre Grammy, pour « The Wizard ». Je ne me souviens plus vraiment pourquoi ce morceau avait été retenu, mais je ne sais pas non plus pourquoi le premier l'avait été.

Ce Grammy excepté, il ne s'est pas passé grand-chose en 2000. En juin, nous avons donné un concert unique au KROQ Weeny Roast Festival à l'Angel Stadium d'Anaheim en Californie. Sharon nous a appelés et nous a dit que ce serait un bon concert à faire. Nous ferions une apparition surprise, après le set d'Ozzy.

Ce fut une vraie surprise. Ozzy avait terminé son set, le plateau de la scène devait pivoter, et nous serions là et nous nous mettrions à jouer. Toute la journée, je m'étais dit : c'est n'importe quoi, il n'y a pas assez de temps entre les deux, comment on va faire ça ?

La scène a pivoté, et j'ai attaqué le riff de « War Pigs », cette grosse note, mais rien ne s'est passé. Quand la scène avait pivoté, tous mes câbles avaient été arrachés de mon ampli, et il n'y avait plus de jus. Mon assistant guitare a failli faire une attaque : « Ooh, qu'est-ce qu'on fait, qu'est-ce qu'on fait ? »

C'était vraiment gênant de se retrouver planté là comme deux cons. Le public, qui ne s'attendait de toute façon pas à nous voir jouer devait se demander : c'est qui, ceux-là ? Au bout de ce qui m'a semblé une éternité, on a apporté deux enceintes sur roulettes et l'ampli Marshall de Zakk Wylde, de sorte que nous avons pu jouer. Nous n'étions censés jouer que vingt minutes, et nous avons perdu la moitié de ce temps à déconner. Après ce concert, nous devons en faire un autre du même style à New York. J'ai dit à Sharon : « Il est hors de question que je fasse ça. »

« Eh bien non, a-t-elle répondu, non, comme tu veux... »

J'étais tellement gêné que j'ai passé plusieurs jours sans parler à personne. Je me terrais au Sunset Marquis, hors de vue.

De retour en Angleterre, j'ai pu me détendre et me reconforter auprès

de Bev Bevan et Jasper Carrott. Nous étions amis depuis des années, et nous avions envisagé de monter un groupe pour rire. Ils avaient fait deux-trois trucs et m'ont demandé si je voulais me joindre à eux. J'ai répondu : « Ouais, ça a l'air marrant. »

C'est Jasper qui a trouvé le nom du groupe, Belch [roter, NDT] : le B de Black Sabbath, le E et le L de ELO et le C de Carrott. Jasper est comédien et dans Belch, c'était le chanteur.

Nous avions Phil Tree à la basse et Phil Ackrill à la guitare rythmique. Phil Tree joue aujourd'hui avec Bev Bevan dans The Move. C'était vraiment comique, j'ai vraiment adoré ça. Belch était un groupe de pop : nous jouions n'importe quoi, de « Blue Suede Shoes » à Tina Turner, Dire Straits ou « All Right Now ». Nous répétions chez Jasper. L'idée était simplement de jouer pour l'anniversaire d'un de nos amis, mais ce qui devait au départ n'être qu'une blague s'est transformé en concerts lucratifs. Je ne trouvais pas que nous étions assez bons pour nous faire payer, mais les choses ont commencé à prendre une tournure sérieuse. Nous avons donné un concert à Doncaster, à 160 kilomètres de Birmingham, et c'était comme au bon vieux temps. Nous étions tous dans le break de Jasper, et nous sommes tombés en panne sur l'autoroute. Aucun de nous ne savait plus comment faire, parce que nous avions toujours eu des gens à notre service pour régler ce genre de problèmes. Nous étions là à nous regarder, en disant : « Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

– Je ne sais pas.

– Bon sang, la route est encore longue ! »

Jasper a appelé un type qui travaillait pour lui et s'est débrouillé pour qu'une voiture vienne nous chercher, nous amène au concert et nous ramène après. Nous sommes enfin arrivés à la salle, et il y avait du vin, du champagne, la totale ; c'était vraiment une grande soirée qui en jetait. Nous avons joué un petit set, puis nous avons descendu les bouteilles de champagnes.

Sur le chemin du retour, nous avons dû nous arrêter toutes les vingt minutes pour vomir : nous avions trop bu trop vite. Nous avons fini par arriver devant chez Jasper, et tout le monde s'est laissé tomber de la voiture en faisant « Beeuuuurpp ! »

On se serait cru quarante ans plus tôt, sauf que nous étions des adultes.

Nous avons fait quelques concerts et on nous en réclamait encore. Jasper avait une émission de télé hebdomadaire, et nous nous y avons même fait une apparition : nous avons joué « Route 66 » et un morceau de Status Quo. Nous avons aussi des T-shirts Belch, vraiment nuls. Mais Jasper est devenu trop accaparé par ses émissions comiques. Il détenait beaucoup de parts dans la maison de production télévisuelle Celador, et il a entrepris de faire l'émission *Who Wants To Be A Millionaire* ?. Les autres membres du groupe ont été eux aussi pris par leurs affaires. Nous ne nous sommes pas vraiment séparés : nous n'avions simplement plus de temps à consacrer au groupe. Mais qui sait ? Peut-être nous retrouverons-nous un jour.

Juste pour rire.

81. Iommi, l'album

Lorsque j'ai parlé à Sharon Osbourne de mon projet de faire un album, avec plusieurs chanteurs différents, elle fut très intéressée et proposa de le sortir sur le label des Osbourne, Divine Records. Nous avons eu des propositions d'autres maisons de disques, mais je me suis dit : elle est très bonne dans son domaine. Elle nous a offert une bonne somme d'argent, mais surtout, elle était décidée à ce que ce disque marche, à le lancer à coups de pied au cul et à s'occuper de la promotion. Nous sommes donc parvenus à un accord. Nous semblions bien nous entendre à l'époque, mais je n'ai pu m'empêcher de faire allusion aux nombreux désaccords que nous avons eus dans le passé, dans le livret du CD, en disant : « Qui l'eût cru ! »

J'ai composé une partie des morceaux chez moi, mais la majeure partie fut composée en Californie, chez le producteur Bob Marlette. Je ne savais pas très bien quelle direction prendre après Sabbath. Poursuivre dans la même voie ou faire un peu autre chose ? Ce à quoi nous avons abouti était toujours axé sur les riffs, mais plus moderne. C'est Bob qui nous a orientés ainsi, et il a fait du beau boulot. Il joue du piano, et il a une bonne oreille pour repérer ce qui manque. J'écrivais les riffs, il ajoutait une piste de batterie et des effets par-dessus. Il utilisait beaucoup d'effets, des trucs informatiques, en quoi il était très bon.

Nous avons fait ce que je voulais faire avec *Seventh Star*. Cette fois, l'enthousiasme était au rendez-vous. Nous avons eu tous les chanteurs que nous voulions, et même davantage. Ce fut aussi une bonne expérience pour moi de travailler avec des artistes si différents. C'était un vrai défi. Par exemple, regardez comment nous avons travaillé avec Billy Corgan sur « Black Oblivion ». Nous sommes allés aux Studios A&M et Billy devait jouer de la basse et chanter. Il est venu au studio quelques jours plus tôt et je lui ai joué quelques riffs. Je les lui ai mis sur une petite cassette pour qu'il les emporte et les écoute. Il est revenu quelques jours plus tard, avec le batteur Kenny Aronoff. Billy a déclaré que ce serait sympa de faire un morceau avec plein de changements de rythme. Nous avons fini par le composer et l'enregistrer en même temps. Aussi rapide que ça. Sur cet album, il y a plein de trucs que nous avons enregistrés en une seule prise. Nous jammions et cela est très stimulant.

La présence de Kenny Aronoff a beaucoup aidé, parce qu'il est très bon. Je suis sûr que c'est l'un des rares à pouvoir jouer un morceau avec tant de changements de rythme, au débotté, comme nous l'avons

fait.

« Oh, et si on rajoutait une partie, là ? »

Revoir toute la chanson et la jouer, c'était vraiment épuisant pour les nerfs. Je travaillais avec des gens avec qui je n'avais jamais travaillé, j'écrivais des chansons qu'il fallait que je me mette en tête immédiatement alors que d'habitude j'aime bien prendre le temps de me les approprier, et tout cela en une seule journée : écriture et enregistrement. « Black Oblivion » avec Billy fut particulièrement difficile, avec tous ces changements de rythme, mais le résultat est formidable et ce fut une bonne expérience de l'enregistrer de cette façon.

« Laughing Man », avec Henry Rollins, est l'une des premières que nous ayons enregistrées. Henry est venu dans le studio de Bob, en fait une petite pièce de sa maison. Henry chantait au micro alors que je n'étais qu'à quelques pas de lui, assis dans le canapé. C'est un morceau très heavy. Nous avons joué deux ou trois trucs à Henry, il a choisi celui-là et a écrit les paroles pour accompagner la musique. Il s'est vraiment amusé à le faire.

Un autre qui était vraiment motivé par la chose, c'était Dave Grohl. Quand je l'ai fait venir en studio pour « Goodbye Lament », j'avais déjà engagé Matt Cameron à la batterie, et Dave m'a dit : « Oh, j'aimerais tellement jouer sur ce morceau ! Je peux jouer de la batterie et chanter ? »

Il s'est donc mis à la batterie, et il a été très bon. Pour la plupart des chanteurs, Serj Tankian de System Of A Down, Skin de Skunk Anansie, Phil Anselmo de Pantera, Ian Astbury de The Cult et Billy Idol, nous leur avons envoyé une cassette avec un morceau préalablement écrit. Ils y ajoutaient des paroles, venaient en studio pour la journée et chantaient.

Ce fut très différent pour « Just Say No To Love » avec Peter Steele, parce qu'il a une voix vraiment unique. Je le connaissais parce que Type O Negative nous avait très souvent accompagnés en tournée. Quand il est venu au studio, il n'arrêtait pas de dire : « Je suis tellement honoré de faire ça, que tu me l'aies demandé. Et je suis très nerveux. »

« Ne t'inquiète pas, ai-je répondu. Relax ! »

Avant de se mettre à chanter, il m'a demandé : « Tu aurais un peu de vin ? »

Je lui ai procuré une bouteille de vin, et pour se détendre un peu, il a tout avalé d'un coup. J'étais vraiment navré pour lui. Il est mort en avril 2010, ce qui m'a fait un gros choc. Peter était un grand type costaud et très, très gentil.

Ozzy a écrit les paroles de « Who's Fooling Who ». Pour Ozzy, s'asseoir pour écrire des paroles était assez inhabituel, mais il l'a fait, les a rapportées, et a enregistré le morceau. C'était un peu comme lorsque nous avons fait « Psycho Man », un des nouveaux morceaux pour l'album *Reunion*. Il est venu, s'est posé et a raconté quelques blagues. Avec lui, ça prend toute la journée. Il en faisait un petit bout, puis Bob travaillait avec lui dessus : une strophe, à partir de laquelle ils bâtissaient la chanson. Il avait enregistré deux strophes, et j'avais fait un passage plus rapide sur lequel je voulais qu'il chante, mais il a refusé, et j'ai donc mis un solo à la place.

L'album sortit en octobre 2000, simplement intitulé *Iommi*. Sharon organisa une grande fête de lancement. Elle s'est beaucoup investie là-dedans et je trouve qu'elle a fait du bon travail. L'album reçut de très bonnes critiques dans le monde entier, notamment en Amérique, où il passa beaucoup sur les ondes. Les ventes étaient bonnes aussi, même si cela m'importait peu. Le plus important pour moi était d'avoir fait quelque chose que je voulais faire depuis longtemps. C'était bien de travailler avec ces artistes différents, jeunes et moins jeunes.

82. Où nous sommes reçus chez la Reine

L'année 2001 se déroula sans incident majeur. Black Sabbath fut de nouveau à l'affiche du Ozzfest, qui démarra par quelques concerts en Angleterre avant de passer le reste de l'été sur la route aux Etats-Unis. L'année suivante, nous avons décliné le Ozzfest, parce que nous ne voulions pas y figurer tous les ans. Quand ce sont toujours les mêmes groupes à l'affiche, c'est fatal pour un festival, et nous ne voulions pas nous retrouver devant des gens en train de se dire : oh, non... encore eux !

Sharon Osbourne m'avait préparé une belle surprise, cette année-là. En mai 2002, on lui proposa qu'Ozzy et moi fissions un concert à Buckingham Palace pour le Jubilé d'Or de la Reine, à savoir la célébration des cinquante ans de règne d'Elizabeth II. J'ai trouvé que c'était une idée bizarre de nous faire participer à ce genre de fête. On y voyait souvent Cliff Richard, les Beach Boys, Tom Jones et Shirley Bassey, même Paul McCartney. Mais je ne m'attendais absolument pas à y figurer avec Ozzy. J'étais pris au dépourvu.

On me demanda : « Ça ne vous dérange pas si c'est Phil Collins qui joue de la batterie ? »

« Non, bien sûr ! Génial, fantastique ! »

Et c'est Pino Palladino des Who, un mec adorable, qui tenait la basse. A la répétition, nous avons commencé à jouer « Paranoid » et Ozzy s'est retourné et a lancé à Phil Collins un regard vraiment bizarre. Je connais Ozzy, il fait toujours ça. Mais Phil l'ignorait. Au bout d'un moment, Ozzy est parti, et j'ai revu une nouvelle fois la chanson avec Phil et Pino. Phil m'a demandé : « Il y a un problème avec Ozzy ? J'ai fait une erreur ? »

– Non, non, tu as très bien joué !

– Mais il regardé d'un sale œil !

– Il ne s'est sûrement pas rendu compte. Non, tout va bien.

– Ah bon, je m'inquiétais ! Dis-moi si je fais une erreur !

– Tu le joues très bien ! »

Le lendemain, nous sommes allés à Buckingham Palace pour la

balance. Il était aussi difficile d'y entrer que d'entrer à Fort Knox, ce qui est, sans doute, compréhensible. Nous sommes allés sur la scène, à l'extérieur du palais. Nous avons fait la balance, mais nous avons dû arrêter au beau milieu, parce qu'il y avait le feu dans une des pièces du palais. Apparemment, ils avaient des caisses entières de feux d'artifice prévus pour le soir, et s'inquiétaient de nous voir tous exploser, alors ils ont dû aller vérifier.

Brian May m'avait appelé la veille. Il devait monter sur le toit jouer « God Save The Queen » et m'avait demandé : « Tu veux le faire avec nous ?

– Oh mon Dieu, non ! ai-je répondu. Je ne saurai jamais l'apprendre, et être assez à l'aise pour jouer ça devant des milliards de téléspectateurs !

– Bon, alors contente-toi de venir avec nous !

– J'ai le vertige. Je ne peux pas.

– Tu joues sur la scène, alors, et moi là-haut !

– Mais je n'aurais jamais le temps de l'apprendre ! »

Dieu merci, j'ai refusé. Mais Brian, lui, a eu le cran de le faire.

Avant le concert, en coulisses, j'étais à l'extérieur et discutais avec Paul McCartney et d'autres gens. C'était génial, sauf qu'il y avait plein de panneaux disant : « Défense de boire », « Défense de jurer », défense de ci, défense de ça. Cela terrifiait Ozzy plus que tout, parce qu'il ne sait pas dire une phrase sans rajouter « putain » à tout bout de champ, et il s'entraînait donc à ne pas jurer. Il arpentait la loge en répétant : « On lève les bras, allez, on lève les bras... » là où d'habitude, il dit : « Putain, on lève les bras, enfoirés ! »

Je me suis dit que jamais il n'allait y arriver. Mais si !

Nous sommes montés sur scène, et Ozzy a démarré trop tôt. Il était tout excité et était déjà sur scène alors qu'on était en train de nous annoncer. Nous avons donné notre concert et ça s'est très bien passé. Après, nous avons discuté avec les autres, Tom Jones et consorts.

Super journée !

Puis nous avons été invités au palais pour boire un verre. J'étais dans cette immense pièce, magnifique et fantastique, à discuter avec Phil Collins, quand Tony Blair m'a aperçu et s'est dirigé vers moi : « Tony ! Tony ! »

« Hein ? »

Je ne l'avais jamais rencontré de ma vie. C'était surréaliste : le premier ministre venait me voir comme s'il me connaissait depuis toujours. Il m'a dit : « Je suis un grand fan, j'ai tous vos premiers albums. »

Puis sa femme nous a rejoints et il me l'a présentée. Pendant que je discutais avec eux, j'ai vu Ozzy qui venait vers moi. Il m'a demandé quelque chose et je lui ai dit : « Oz, je te présente Tony Blair. »

Il a répondu : « Oh, heu... bonjour. »

Et ce fut tout. Tony Blair lui a tendu la main, et... rien. Ozzy ne lui a pas prêté attention et est tout bonnement parti. J'ai dit à Tony : « Vous savez, il est toujours comme ça. »

Parce que je ne savais pas quoi dire.

Il m'a fait : « C'est bon, pas de problème ! »

Puis j'ai vu le Prince Charles venir parler à Ozzy. Je me suis dit : putain, Ozzy ne va pas pouvoir lui parler sans jurer ! La totale, c'était surréaliste.

J'ai fini par rencontrer la Reine, le Prince Charles, la Princesse Anne et toute la bande, et ils étaient vraiment charmants. Quand on les voit à la télé, ils sont toujours très sérieux, mais ce sont des gens très simples. J'ai été très surpris. La Reine ne m'a pas vraiment parlé, et je ne lui ai rien dit. Elle s'approche de vous et vous sourit, vous hochez la tête, et voilà tout. Elle n'a quasiment parlé à personne. Mais les deux petits princes, William et Harry, sont venus me demander : « Pourquoi vous n'avez pas joué 'Black Sabbath' ? »

J'ai répondu : « Je ne sais pas si ça aurait été très bien vu. »

Ce fut une excellente soirée. L'idée de départ était de rester un quart d'heure avant de s'en aller, mais je suis resté une demi-heure, quarante minutes, et j'ai été le premier à partir. Maria et moi sommes rentrés à l'hôtel, le Lanesborough, qui donne sur l'arrière de

Buckingham Palace, un endroit vraiment huppé. Nous sommes montés dans notre chambre, nous nous sommes mis au lit, et deux heures et demie après, l'alarme à incendie s'est déclenchée : « Veuillez évacuer votre chambre, veuillez évacuer votre chambre... »

Nous nous sommes habillés, et en sortant dans le couloir, j'ai vu les pompiers entrer dans la chambre d'Ozzy.

Quelqu'un avait déclenché l'alarme, et ils pensaient que cela venait de sa chambre. Mais ce n'était pas lui : il était au lit avec Sharon. Les pompiers ont enfoncé la porte, et Ozzy a piqué une crise.

Nous avons dû évacuer les lieux et patienter dehors. Je n'arrivais pas à y croire : deux fois dans la même journée, l'après-midi à Buckingham Palace et maintenant à l'hôtel. Tout le monde s'est dit : c'est bizarre, ça s'est passé là-bas, maintenant ça se passe ici aussi... ça doit être eux !

83. Chapeau bas, monsieur Halford !

Le 9 décembre 2003, les présentateurs de plusieurs émissions de télé britanniques m'ont contacté pour savoir si j'accepterais de leur donner une interview au sujet de l'accident d'Ozzy. Je ne savais absolument pas de quoi ils parlaient, mais j'ai vite appris qu'il avait eu un accident de quad et s'était brisé la clavicule et Dieu sait quoi d'autre. Il a passé un certain temps à l'hôpital, où on lui a mis des tiges de métal dans l'épaule et la clavicule. Il a eu beaucoup de chance d'en réchapper.

Je l'ai appelé, bien sûr – je n'allais pas le laisser comme ça – et Sharon nous tenait aussi au courant de sa santé. Excepté le fait qu'il avait failli mourir, tout allait très bien pour lui. Ozzy venait de sortir une version de « Changes », une vieille chanson de Black Sabbath, en duo avec sa fille Kelly. Je n'avais pas la moindre idée qu'il allait faire un truc pareil et cela m'a surpris, mais c'était très bien. Et après son accident, le morceau s'est immédiatement classé numéro 1.

La guérison d'Ozzy fut longue, mais en juin, il fut assez en forme pour reprendre le Ozzfest, où Black Sabbath fut de nouveau tête d'affiche. La tournée démarra à Hartford dans le Connecticut. Pendant « War Pigs », il y avait un film projeté derrière nous où l'on voyait George Bush avec un nez de clown, ainsi qu'Adolf Hitler. C'était l'un des problèmes liés au Ozzfest, ce genre de choses était fait sans que l'on en soit informé. Soit ça, soit on nous en informait tellement tard que l'on ne pouvait pas faire autrement que d'accepter pour ne pas tout annuler. Cette histoire avec Hitler a causé quelques remous, mais encore une fois, tout ce que nous avons fait a toujours causé des remous.

Judas Priest était aussi à l'affiche. Vers la fin de la tournée, Rob Halford dut remplacer Ozzy. Durant l'après-midi précédant notre concert à Camden, dans le New Jersey, le responsable de tournée et le responsable de la production sont venus me voir : « On a un problème. »

Je me suis dit : ça y est, c'est reparti.

Ils ont dit : « Ozzy ne va pas pouvoir faire le concert, ce soir.

– Ah...

– Et si quelqu'un d'autre chantait à sa place, Rob Halford, par exemple ?

– Quelqu'un a demandé à Rob s'il était d'accord ? Si cela l'intéresse ?

– Non, nous voulions te poser d'abord la question. »

J'ai répondu : « Tant que vous prévenez le public, avant de le faire entrer, qu'Ozzy ne fait pas le concert, ou que vous leur dites bien en avance que Rob chantera à sa place, c'est bon. On va le faire, si Rob est d'accord. »

Rob a vite appris nos morceaux dans son bus. Il avait vu notre set des centaines de fois, et il a simplement eu à regarder un peu le DVD pour revoir ce qu'il ne connaissait pas très bien.

Nous étions sur le point de monter sur scène, quand j'ai demandé au responsable de tournée : « Vous avez averti le public, n'est-ce pas ?

– Non, on n'a rien dit.

– Vous déconnez ? ! Il faut qu'ils sachent qu'Ozzy ne chantera pas ! »

Ils m'ont demandé si je voulais bien aller moi-même l'annoncer, mais j'ai répondu : « Si vous n'avez rien dit jusqu'à maintenant, ce n'est certainement pas moi qui vais aller leur dire qu'Ozzy ne viendra pas ! »

Finalement, c'est Bill qui a dit aux spectateurs qu'Ozzy ne pouvait pas assurer le concert, mais que Rob avait la gentillesse de le remplacer, etc. Black Sabbath passait juste après Judas Priest, ce qui fait que Rob est sorti de scène, s'est changé, et n'a eu qu'une demi-heure avant de recommencer. Cela s'est très bien passé. C'était absolument énorme de le voir faire son set et le nôtre juste après. Je lui tire mon chapeau, c'est vraiment un grand monsieur.

La tournée s'est achevée le 4 septembre, jour où nous devions donner un concert à West Palm Beach. Ce fut une soirée mouvementée même si nous n'avons pas joué, parce que le concert fut annulé à cause de l'ouragan Frances. Nous étions à l'hôtel et j'avais fait venir des amis d'Angleterre pour assister au concert. A leur arrivée, on a appris que c'était annulé.

Le groupe disposait d'un jet privé, et nous avons pu partir avant que l'ouragan ne se déchaîne, et j'ai laissé ma chambre d'hôtel à mes amis. Ils ont survécu. Ils ont dû trouver à s'occuper, parce que quand j'ai reçu la note quelque temps plus tard, j'ai vu qu'ils avaient mis à sec

mon minibar.

84. Où je fusionne de nouveau avec Glenn

Fin 2004, j'ai commencé à travailler à mon prochain album solo. Nous avons essayé un premier chanteur, Jørn Lande, du groupe allemand Masterplan. C'était un gentil garçon, dont la voix puissante ressemblait beaucoup à celle de Ronnie James Dio. Mais j'ai appris que Glenn Hughes était disponible pour refaire un disque avec moi. Glenn a vraiment du talent, c'est quelqu'un avec qui il est agréable de travailler et nous nous entendons très bien, et il nous a semblé bon de recommencer à faire un album.

Nous sommes allés dans un local de répétition à Birmingham pour travailler sur les morceaux de ce qui allait devenir *Fused*. Le premier jour de nos retrouvailles, nous y avons retrouvé Mike Exeter, l'ingénieur du son de mon studio privé chez moi. Mike a demandé : « Glenn, veux-tu un café ? »

– Oui, s'il te plaît. »

Cette tasse de café fut fatale à Glenn : sitôt qu'il l'eut bue, il devint survolté. Bam ! Comme s'il avait pris trois lignes de coke. Il nous rendait chèvres à être aussi excité.

« Allez, Tone, c'est cool, allez, Tone, on y va, Tone ! »

Il n'arrivait pas à rester tranquille cinq minutes.

« Glenn ! » ai-je dit.

Il s'agitait et ne cessait de parler : « Ouais, ouais, désolé, je ne bois plus de café ! Et je... je... je ne devrais plus en boire, en fait ! »

Il ne voulait pas se taire ! Mike est arrivé à ce moment-là et je l'ai averti : « Plus de café pour lui ! »

Comme lors des sessions au DEP, j'ai joué quelques riffs à Glenn. Ce type est prêt à chanter sur n'importe quoi.

« Oh, j'aime bien celui-là. Et j'aime bien celui-là. Et celui-là aussi ! »

« Lequel tu veux travailler, alors ? »

Nous en choisissons un et nous en faisons une chanson.

Nous nous sommes amusés quelques jours, puis nous avons appelé Bob Marlette pour travailler d'autres chansons et produire l'album. Je lui ai dit : « Allez, on enregistre quelques titres, on tente le coup ! » et nous avons bientôt eu quatre ou cinq titres, en un rien de temps. Nous les avons enregistrés chez moi, et ce sont ces bandes qui figurent en grande partie sur le disque final.

Depuis ma collaboration avec Kenny Aronoff sur l'album *Iommi*, je trouvais que c'était un très bon batteur, et nous l'avons donc fait venir. Nous avons travaillé tous les quatre sur les chansons, puis nous avons mis sur bande des versions brutes de tous les morceaux, avant de les apporter aux Studios de Monnow Valley à Monmouth, où nous les avons enregistrés correctement. Tout fut très rapide : on se réunit, on compose et on enregistre.

Fused sortit en juillet 2005 chez Sanctuary Records. Nous avons fait une tournée promotionnelle pour ce disque, nous sommes beaucoup passés à la radio, mais nous n'avons pas fait de concerts, parce qu'à l'époque, je faisais le Ozzfest avec Black Sabbath. Ce fut agréable de constater l'accueil chaleureux que lui réservèrent les critiques et le public. Après avoir passé la plus grande partie de ma carrière à recevoir des critiques désastreuses et des articles négatifs, cela aurait dû ne plus avoir grande importance à mes yeux, mais c'était bon de voir que tant de gens appréciaient autant notre musique.

85. Où nous entrons au Hall of Fame

Nous avons été pressentis sept ou huit fois, mais ce fut le 13 mars 2006 que nous fûmes enfin intronisés à l'American Rock N'Roll Hall of Fame. Quelques mois auparavant, nous avions déjà été intronisés au UK Music Hall of Fame.

Tout arrivait en même temps.

La cérémonie britannique se déroula en novembre 2005 à l'Alexandra Palace, au nord de Londres. Nous avons joué « Paranoid », et ce fut formidable. C'est Brian May qui jouait les maîtres de cérémonie. Cela avait posé quelques problèmes, parce que Sharon voulait que ce soit Angus Young, d'AC/DC, qui le fasse. Moi, je voulais Brian. Puis elle a proposé que Brian et Angus le fassent ensemble, mais Brian ne voulait pas. Je suis heureux qu'il ait tenu bon. Il était sur le point de refuser, et j'ai dû l'appeler pour lui dire : « S'il te plaît, accepte. Fais ça pour moi. »

Il est venu, et son discours était génial, absolument fantastique. J'étais vraiment fier de lui.

Ozzy a joué aussi avec son groupe, et Angus Young a dit trois mots en guise d'introduction. A vrai dire, ses premiers mots furent : « Salut, tout le monde m'entend ? Vous m'entendez bien ? » Il doit être aussi bon orateur que moi dans ce genre de circonstances.

Juste après la cérémonie, nous sommes allés dans un studio télé pour une interview, et le type nous a dit : « L'an dernier, on a reçu Michael Jackson, ici. Il est arrivé avec son trophée et il l'a oublié en repartant. Il est maintenant chez moi, dans ma salle de bain. »

J'ai répondu : « Vraiment ! Imagine un peu ça ! »

Et figurez-vous que j'ai fait exactement la même chose ! Mon trophée a dû passer quelque temps dans sa salle de bain, à côté de celui de Michael Jackson ! Mais je l'ai récupéré, à présent, tout est rentré dans l'ordre.

Lorsque nous sommes allés chercher notre trophée à l'American Hall of Fame, nous sommes descendus au Waldorf Astoria à New York. La cérémonie devait se dérouler dans la salle de bal de l'hôtel. C'était formidable : il suffisait de descendre, assister à l'intronisation, recevoir notre trophée et remonter. Du moins en théorie, parce qu'en réalité,

on enchaîne ensuite sur tous les plateaux télé installés derrière la salle, pour faire des interviews. Pendant ce temps-là, je me cramponnais à mon trophée, de peur de le perdre comme je l'avais fait au UK Music Hall of Fame.

Le recevoir enfin après avoir été pressenti tant d'années de suite m'a vraiment fait plaisir. Ozzy avait déclaré dans le temps : « Je me fous royalement d'être intronisé. »

A mes yeux, c'était un grand honneur, et j'en étais très fier.

Les organisateurs auraient voulu nous voir jouer, mais cela a posé quelques problèmes, et c'est Metallica qui l'a fait. Ils ont joué « Hole in the Sky » et « Iron Man ». Ils ont été très bons et eux aussi ont participé à notre intronisation, ce qui était vraiment gentil de leur part. Lars Ulrich et James Hetfield ont dit des choses merveilleuses à notre sujet. Ce sont des mecs droits et ils aiment vraiment ce que nous avons fait. James est même venu à quelques concerts de Heaven & Hell, c'est donc un vrai fan. Et moi aussi, je les trouve très bons. Je les aime beaucoup.

Le Rock N'Roll Hall of Fame est une drôle de cérémonie, parce que c'est un peu vieux jeu. Heureusement, nous avons pu nous lâcher un peu avec les gens que nous connaissions là-bas. Et bien entendu, je me suis encore plus lâché après, quand je suis allé m'asseoir au bar avec Geezer Butler jusqu'à pas d'heure. Le lendemain, j'étais vraiment dans un sale état.

Quand j'ai quitté New York, quatre jours après la cérémonie, j'ai mis mon trophée dans mon bagage à main, pour être sûr de ne pas le perdre. C'est un objet massif, qui doit faire trente centimètres de long, et au moment de franchir les portillons de sécurité à l'aéroport, ils m'ont dit : « Vous ne pouvez pas emporter ça à bord.

– Comment ça ? C'est mon trophée !

– Oui, mais vous pouvez vous en servir comme d'une arme. »

Je me suis dit : Oh non, j'ai attendu trente-huit ans pour en avoir un, et maintenant on va me le confisquer, putain ! Mais tout a été réglé, et j'ai pu le ramener chez moi intact.

86. Pour la paix

Fin 2006, j'ai été invité à travailler avec Zemlyane, un groupe russe qui avait joué au Kremlin. C'était leur anniversaire, et ils voulaient interpréter « Heaven and Hell » et « Paranoid ». J'ai répondu : « Je ne ferai que 'Paranoid'. »

Je voulais que ce soit court, parce que je ne les connaissais pas du tout, mais ils étaient très célèbres en Russie et m'ont offert une telle somme que je ne pouvais pas refuser. En fait, ils avaient proposé une première somme, mais j'avais dit à Ralph : « Je n'ai pas particulièrement envie de faire ça. Demande le double. »

Il a demandé le double, et ils ont accepté.

Je suis donc allé là-bas. Il y avait aussi Tony Martin, Glenn Hughes, Rick Wakeman et son fils Adam, et Bonnie Tyler. Le soir de mon arrivée, l'organisateur m'a emmené dîner et la quantité de boisson était absolument monstrueuse. C'était du genre : un petit verre de ceci, un petit verre de cela, on remet ça, à la santé de Machin, etc. Après quelques verres, je me suis dit : bordel, si c'est comme ça pendant deux jours, je n'y survivrai pas ! J'étais complètement fait. J'ai dit : « Je vais aller me coucher. Je joue, demain ! Je dois y aller. »

Ils m'ont répondu : « C'est insultant, tu sais ! »

Et merde. En plus, d'habitude, je ne bois jamais de shots.

« Non, non ! Prends-en un autre ! »

Et je l'ai fait. Je n'étais pas très reluisant le lendemain.

Avant le concert, j'étais assis tout seul dans ma loge ; on a frappé à la porte, et tout un régiment est entré : une vingtaine de personnes, beaucoup de photographes, de cameramen et de gardes du corps – c'était de la folie. Quelqu'un m'a épinglé une médaille en disant : « Pour la paix. »

Il m'a serré la main devant les caméras et il est parti.

Vlan – ils sont tous repartis comme ils étaient venus.

Et voilà.

Qu'est-ce que c'était que ça ?

Je n'ai jamais su qui c'était. Si ça se trouve, c'était Poutine lui-même !

Puis j'ai fait le concert. Il n'y avait que des gens très fortunés, visiblement tous liés au gouvernement, et tous bien habillés. Cela se passait dans un petit théâtre qui pouvait contenir 200 personnes au maximum, dans le Kremlin même. Jouer un concert comme ça était vraiment bizarre.

J'ai revu Tony Martin pour la première fois depuis la fin de la tournée Forbidden en 1995. Il est venu chanter « Headless Cross ». C'était bien de le revoir là, d'abord au concert et après au restaurant.

Ce restaurant, ça a encore été toute une histoire. Ils l'avaient fermé aux autres clients, et l'avaient privatisé pour ceux qui avaient fait le spectacle. Nous sommes allés y déjeuner, moi, mon assistant guitare, mon assistant et un type du bureau de l'organisateur. Nous exceptés, l'endroit était désert. J'ai demandé la carte des vins, et j'ai choisi un vin cher. Ils m'en ont apporté une bouteille, m'en ont versé un verre, j'ai goûté et j'ai dit au serveur : « Ce vin est passé. »

Le maître d'hôtel est arrivé et a demandé : « Quel est le problème avec le vin, monsieur ?

– Il est passé. »

A l'expression sur son visage, il était très énervé : « Il n'est pas passé. Il ne peut pas être passé ! »

Mais si. Ils ne devaient pas avoir l'habitude que quelqu'un dépense tant d'argent pour une bouteille de vin. Ils m'en ont apporté une autre.

Il était passé aussi.

J'ai dit au type de l'organisation : « Je n'y crois pas ! Mais ne dis rien. On s'en va. Parce que vu comme ils m'ont foudroyé du regard la première fois... »

Et les serveurs ont dû se dire : il n'en a bu qu'une gorgée... quelle extravagance !

87. Heaven and Hell, le groupe et la tournée

À l'automne 2006, Ralph m'annonça que la maison de disques voulait éditer un coffret des morceaux de l'époque de Dio. J'avais croisé Ronnie quelque temps avant lors d'un concert à Birmingham. Après quinze ans, c'était bon de le revoir. J'ai donc dit à Ralph : « Et si nous demandions à Ronnie s'il serait intéressé pour enregistrer deux morceaux spécialement pour cet album, juste deux morceaux ? »

Ronnie fut intéressé et est arrivé de Californie. Nous nous sommes installés dans ma cuisine devant un café, puis un autre, tâchant de refaire connaissance. Nous ne voulions pas vraiment nous y mettre tout de suite, nous nous demandions un peu : « Heu, qu'est-ce qu'on va faire ? »

J'ai fini par dire : « Bon, on y va ? »

« Oh, OK. »

Nous sommes allés dans mon studio, et tout s'est remis en place comme au bon vieux temps. Au lieu des deux chansons attendues par la maison de disques, nous en avons composé trois. Nous étions de bonne humeur, nous nous sentions productifs, et nous nous sommes dit : pourquoi ne pas en faire une rapide, une lente et une mid-tempo ? Pour qu'il y en ait pour tous les goûts ! La première chanson que nous ayons composée était « Shadow of the Wind », la chanson lente. C'est Ronnie qui a trouvé le riff, que nous avons étoffé et transformé en chanson. J'ai apporté le riff de « The Devil Cried ». Ronnie a dû rentrer pour quelques jours à L.A. et je lui en ai envoyé une version brute. Il l'a vraiment appréciée. Et nous avons composé la chanson rapide, « Ear in The Wall », à son retour. Geezer est venu, et nous avons enregistré une démo de ces trois morceaux dans mon studio chez moi.

J'étais toujours en contact avec Bill et je lui ai demandé : « Cela t'intéresserait de faire ces morceaux avec nous ? »

Il a répondu : « Ca m'a l'air génial. J'adorerais ! »

Je l'ai fait venir en Angleterre une semaine avant les autres, pour que nous puissions passer en revue nos idées et qu'il s'entraîne à jouer ces morceaux. Environ trois semaines auparavant, je lui avais envoyé un morceau pour qu'il puisse commencer à travailler dessus. Mais visiblement, il n'en avait rien fait. Puis Ronnie et Geezer sont arrivés.

Tout le monde commençait à s'impatienter parce que Bill prenait son temps. Il voulait tout décortiquer, essayer des choses différentes, parce qu'il est comme ça. C'était un peu difficile, parce qu'on ne cessait de me demander : « Ça va encore durer longtemps ? »

Et tout ce que je pouvais répondre, c'était : « Je n'en sais rien ! »

Malheureusement, nous avions un délai strict à respecter, et Ronnie en particulier avait hâte de s'y mettre et de rentrer chez lui. Nous en avons parlé à Bill et nous lui avons proposé quelques idées, mais il n'avait pas envie de jouer ce que l'on entendait sur les bandes. Cela ne fonctionnait pas. Ce ne serait pas Bill qui jouerait dessus. Nous avions aussi envisagé de reformer le groupe et de faire une tournée, mais Bill déclara : « Je n'ai pas particulièrement envie de me lancer dans plein de concerts. »

De toute façon, ç'aurait été bizarre pour Bill, parce qu'une grande partie des morceaux que nous aurions joués lui aurait été inconnue : il avait joué sur l'album *Heaven and Hell*, mais c'était Vinny qui jouait sur *Mob Rules* et *Dehumanizer*. C'est pour toutes ces raisons que nous avons demandé à Vinny de jouer sur ces trois morceaux. Et voilà. Ronnie et Geezer rentrèrent chez eux et les morceaux furent ajoutés à l'album. A sa sortie, il s'attira un vif intérêt.

Dès que les impresarios entendirent dire que nous avions composé trois nouveaux morceaux ensemble, ils se mirent à nous demander : « Quand partez-vous en tournée ? »

Nous en avons parlé entre nous, et avons décidé d'y aller étape par étape. Nous ne voulions pas nous engager pour les prochaines années. Nous nous sommes dit : OK, partons en tournée, on verra bien ce qui arrivera.

On nous a programmé une tournée et nous y sommes allés. A la sortie de *The Dio Years* en avril 2007, nous étions sur la route au Canada et aux Etats-Unis. C'était formidable et tout se passait très bien. C'était la première fois depuis presque quarante ans que je faisais une tournée sous un autre nom. Nous ne voulions pas utiliser le nom Black Sabbath, puisque nous avons fait des tournées sous ce nom avec Ozzy et que nous ne voulions pas induire les gens en erreur. Nous ne jouions pas non plus nos anciens morceaux : nous nous en tenions à ce que nous avions enregistré avec Ronnie. Au début, nous ne voulions pas nous donner de nom, mais simplement utiliser nos patronymes et baptiser la tournée la tournée Heaven and Hell. Mais les gens se sont

mis à appeler le groupe Heaven & Hell, et cela nous est resté.

Nous avons démarré la tournée avec Megadeth et Down, avec Phil Anselmo, puis Down a laissé sa place à Machine Head à mi-parcours. Nous avons joué plus de trente dates en Amérique et en mai, nous sommes allés en Europe pour la saison des festivals et des concerts dans les stades. Puis nous avons retrouvé Down pour deux semaines en Australie et en Nouvelle-Zélande. Nous avons passé tout le mois de septembre sur les routes américaines de nouveau, mais cette fois avec Alice Cooper et Queensrÿche. Nous connaissions Alice depuis un certain temps, et c'est un type bien. Il avait à l'époque Eric Singer comme batteur. Lors de la tournée, j'ai croisé quelquefois Alice dans le hall de l'hôtel : « Tu sors ?

– Oui, je vais faire un petit parcours de golf. »

Quand la tournée s'acheva au Japon, nous étions un peu tristes que tout s'arrête. J'ai demandé à Ronnie : « Ça te dirait de faire un autre album ?

– Ouais, j'adorerais ! Et Geezer ?

– On va lui demander. »

Geezer nous a rejoints dans un restaurant japonais, mais il n'a pas tenu cinq minutes, parce qu'il est végétarien. Nous n'aurions pas pu choisir un plus mauvais lieu de rendez-vous : nous étions en train de manger du poisson cru et tout. Il a juste pris un verre, et quand il a vu les cuisiniers déposer les crevettes vivantes sur le gril, il s'est mis en colère et s'est barré.

Mais il était partant, et Vinny aussi.

Cela régla la question : nous allions faire un nouvel album !

Nous n'avions rien écrit pendant la tournée. J'avais bien un ampli dans ma loge, avec lequel je grattouillais un peu ma guitare, et parfois je trouvais quelques riffs que j'enregistrais sur un petit magnéto digital. Je les conservais pour pouvoir y revenir plus tard, mais je n'ai jamais réussi à vraiment composer une chanson en tournée. Nous ne nous posions jamais ensemble pour le faire, tout simplement parce que nous ne nous voyions pas beaucoup. Geezer et moi voyagions dans le même bus, Vinny et Ronnie dans un autre, et les deux partaient à des heures différentes. A la fin des concerts, Geezer et moi prenions une douche, remontions dans le bus et partions. Ronnie préférait rester quelques heures encore, pour se détendre, boire un coup et discuter avec des gens. Pendant ce temps-là, Geezer et moi étions sur la route, profondément endormis. Je suis un lève-tôt, et Ronnie se lève tard. Avec ces deux modes de vie différents, composer un morceau ensemble était très compliqué.

C'est ainsi qu'après la tournée, nous avons organisé des séances d'écriture. J'ai beaucoup travaillé chez moi : j'enregistrais des riffs et la structure de nombreuses chansons, puis je gravais le tout sur CD. Comme Ronnie, Geezer et Vinny étaient chez eux en Californie, je les ai donc rejoints là-bas avec plus de vingt ébauches sur ce CD. Ronnie avait lui aussi enregistré ses idées sur un CD, tout comme Geezer. Vinny s'est beaucoup impliqué : il était là à battre la mesure, même s'il n'a rien écrit. Nous nous sommes retrouvés chez Ronnie, dans son studio, et avons écouté nos trois CD. Nous buvions un verre, en passant tranquillement en revue tous les morceaux et en retenant ceux qui nous plaisaient immédiatement, sans nous demander qui les avaient écrits. Puis nous avons mis ces morceaux sur un CD, dont nous avons fait une copie pour tout le monde, puis nous avons décidé lesquels nous allions travailler en premier au cours des prochains jours.

Nous avons utilisé une idée de Ronnie dans son intégralité pour « Atom and Evil », le premier morceau de l'album. Puis nous avons pris des petits bouts des idées des autres. On utilisait à moitié des riffs de Geezer ou de moi. Nous nous les renvoyions, et ainsi élaborions les chansons. C'était une manière formidable de travailler. Au lieu de tout devoir composer moi-même, tout le monde s'est investi à fond depuis le premier jour, et cela m'a énormément aidé. Nous avons composé six chansons ainsi.

Puis nous avons fait une pause le temps d'une tournée américaine en

août 2008, dont nous sommes ressortis revigorés et motivés comme jamais pour attaquer la prochaine fournée de chansons. Nous avons procédé comme pour les premières : chacun d'entre nous avait travaillé de son côté. Nous avons de nouveau mis nos idées sur CD, nous nous sommes réunis, nous avons écouté les disques des uns et des autres, et choisi de nouveaux morceaux à travailler.

Quand nous avons décidé d'enregistrer « Atom and Evil » parce que nous aimions tous ce morceau, Ronnie s'est senti très honoré. Il en avait composé les paroles et la musique, mais il restait très humble. Il disait : « On n'est pas obligé de faire ça. » Puis il ajouta : « Mais si ça vous plaît... »

« C'est magnifique, ai-je dit. Ce sera une chanson formidable. »

Lorsque nous nous sommes retrouvés à L.A. pour mettre au point les chansons, je me suis fait installer un petit studio dans le sous-sol de la maison que je louais. Mon ingénieur du son, Mike Exeter, habitait là aussi. Nous mettions nos idées en commun chez Ronnie, puis je rentrais chez moi. Le lendemain matin, il m'arrivait de revenir dessus et de modifier le riff. Puis, plus tard dans la journée, de retour chez Ronnie, je leur disais : « Et que pensez-vous de cette idée ? » Pour « Bible Black », j'étais parti d'un riff que j'avais écrit chez moi, en Angleterre, puis Ronnie avait modifié ceci et cela. Puis un matin, dans mon petit studio en sous-sol, j'ai complètement changé ce riff. Il fonctionnait beaucoup mieux et au final, « Bible Black » est devenu une chanson formidable.

Toutes les chansons ne sont pas nées des idées que nous avons mises sur CD. Nous avons composé « The Turn Of The Screw », « Neverwhere » et « Eating The Cannibals » chez Ronnie ; pour ces morceaux, nous sommes partis de rien, et ils sont nés sur le moment. Nous ne faisons pas qu'écouter : nous avons apporté nos instruments et nous avons beaucoup composé ensemble, dans l'instant. La plupart des morceaux furent le fruit d'un effort collectif. Même ceux qui étaient presque finis quand nous les avons présentés aux autres ont évolué. Nous changions quelques trucs, ajoutions des parties et de petites améliorations qui les rendaient plus intéressants. Ronnie disait : « Et si on essayait ça, là ? Et ça ? »

Et c'était ce que nous faisons. C'était bien, parce que nous nous motivions mutuellement. Au lieu de dire : « Ouais, bon, ça ira ! » nous nous disions : « Oh, on peut faire mieux que ça ! »

Nous nous entendions très bien et sommes devenus très proches, ce qui nous a aidés pendant le processus d'écriture des chansons. Nous avons vraiment pu nous concentrer sur l'essentiel.

L'enregistrement de *The Devil You Know* n'a pas pris longtemps du tout. Nous avons déjà effectué la pré-production à L.A. Après avoir fini d'écrire les morceaux, nous les avons répétés. Nous les avons joués, enregistrés, et c'était du solide. Quand nous avons eu un peu de temps libre, nous sommes tous allés aux Studios Rockfield à Monmouth, au Pays de Galles, où nous avons tout bonnement joué les morceaux en direct dans le studio. Nous les avons enregistrés en trois semaines au lieu des cinq que nous avions prévues à l'origine. J'étais ravi. Avoir pu composer de cette façon, finir la pré-production et jouer les morceaux en direct, c'était vraiment génial.

Il nous était impossible d'être en studio sans nous faire de blagues, et cette fois, le batteur-cible était Vinny. Il faisait froid, nous étions en novembre, mais Vinny était comme d'habitude en nage au bout d'un moment, et après une prise, ses cheveux étaient tellement humides qu'il gardait un sèche-cheveux à portée de main pour se sécher entre deux prises. Son truc a grillé et il a demandé à Mike, mon technicien, de le réparer ; il a été ravi lorsque Mike le lui a rapporté ; il l'a testé, aucun problème. Nous avons fait une pause, et en son absence, je n'ai pas pu résister : je l'ai rempli de talc. Quand nous nous sommes remis au travail, ça n'a pas manqué, Vinny a attrapé son sèche-cheveux, mais cette fois, pouf ! Au lieu d'un batteur brun vêtu d'un T-shirt noir, nous nous sommes retrouvés face à un spectre tout blanc ! Vinny étant comme il est, il l'a pris avec humour.

Je trouve que quand on apporte des riffs et qu'on est entouré des bonnes personnes pour les assembler, tout peut aller très vite. Il n'y a en fait aucune raison pour que nous n'ayons pas tout joué en une seule journée, puisque c'était ce que nous faisions aux répétitions. Mais on prend l'habitude de ne travailler qu'un morceau par jour. Puis on avait envie de rajouter un overdub de guitare, Ronnie voulait ajouter une partie de chant supplémentaire, et un morceau pouvait ainsi s'étaler sur deux jours. J'aurais pu économiser une véritable fortune si j'avais travaillé aussi vite dans le passé, mais on ne peut pas travailler ainsi avec tout le monde. Il faut trouver l'association des bonnes personnes pour cela.

The Devil You Know sortit en avril 2009. Quand on l'écoute, on voit bien que nous étions très inspirés et que nous nous sommes bien amusés à le faire, et ce fut donc agréable de voir l'accueil incroyable

que ce disque reçut. Les critiques étaient délirantes, certains le qualifiant de meilleur album de metal de l'année. En Amérique, il se classa à sa sortie huitième du classement de *Billboard*. Cela faisait quarante ans que je faisais ce métier, et tout n'a pas toujours été rose, mais *The Devil You Know* est un des grands moments de ma carrière. J'étais impatient d'emmener cet album en tournée, et de reprendre la route une nouvelle fois.

Nous avons démarré par l'Amérique du Sud, devant des foules énormes et toujours déchaînées. Les festivals d'été en Europe furent vraiment bien, et celui de Wacken, en particulier, fut formidable : le public était fantastique et tout était très bien organisé. Nous l'avons enregistré pour notre DVD *Neon Knights – Live at Wacken*, sorti en novembre 2010. J'ai été ravi du résultat, et je suis vraiment ravi que nous l'ayons fait, car ce fut le dernier concert filmé de Ronnie.

Le festival Sonisphere de Knebworth fut notre dernier concert de ce côté de l'Atlantique. Il pleuvait comme vache qui pisse quand nous sommes montés sur scène, et la pluie s'est arrêtée d'un coup quand nous sommes repartis. Tu parles d'un prodige ! Mais malgré cela, ce fut un bon concert.

Nous avons passé le mois d'août en Amérique, avec Coheed et Cambria en première partie. Le 29, nous avons donné notre dernier concert au House of Blues d'Atlantic City, dans le New Jersey. Je me demandais : qu'est-ce qu'on fait là ? C'est tellement petit ! Mais nous avons estimé que c'était un bon petit concert de fin de tournée, et tout s'est bien passé. Cette tournée avait été tellement géniale que nous ne voulions pas en voir la fin.

Mais la fin arriva.

Le concert du House of Blues fut notre tout dernier concert.

89. Où nous disons adieu à un ami très cher

Pendant cette ultime tournée, Ronnie souffrait en silence. Il m'avait dit quelquefois : « Je dois avoir un truc à l'estomac. Je n'arrête pas d'aller aux chiottes et je prends des trucs antiacides. »

Je lui avais dit plus d'une fois : « Tu dois aller te faire examiner. »

« Ouais, ouais, répondait-il, quand on aura fini, j'irai voir quelqu'un. »

Il s'est battu tout du long. Il a vraiment tout donné jusqu'au bout. Il n'allait pas bien, mais il faisait quand même les concerts, et chantait comme d'habitude. Quand il est enfin allé se faire examiner, quelqu'un a informé Ralph Baker des résultats et il m'a à son tour appelé pour me dire que Ronnie avait un cancer de l'estomac. C'était une affreuse nouvelle. J'ai appelé Ronnie, et nous sommes restés en contact. Après quelque temps, les choses s'améliorèrent. Il disait : « Je vais m'en sortir. Je me sens un peu mieux. »

Il a toujours positivé face à tout ça, une attitude formidable. Il a été hospitalisé, et au bout d'un moment, les médecins lui ont dit : « On pense vous en avoir débarrassé. »

Tout semblait aller au mieux, et nous avons donc prévu une nouvelle tournée européenne, une vingtaine de dates de mi-juin à mi-août 2010. Puis la terrible nouvelle est tombée : le cancer s'était étendu au foie de Ronnie. Et ce fut la fin : quand cela se produit, tout se complique.

Un jour que je discutais avec lui, je lui ai dit : « J'ai hâte de faire cette tournée. »

Mais Ronnie m'a dit : « Je ne sais vraiment pas dans quel état je serai. Je ne sais pas si je vais m'en sortir. »

Il a décliné très rapidement. Heureusement, Geezer et Gloria étaient à Los Angeles. Ils sont restés très proches de Ronnie et de sa femme, Wendy, et sont très souvent allés le voir à l'hôpital. Geezer est resté jusqu'au bout.

Je n'ai pas pu vraiment faire mes adieux à Ronnie. J'ai reçu un appel m'informant qu'il n'en avait plus pour très longtemps, et j'ai dit à Ralph : « Il vaudrait mieux y aller. Prenons un billet d'avion. »

Mais l'appel suivant m'a appris qu'il était trop tard.

Tout s'est passé très vite. Je crois que la dernière fois qu'il m'a parlé, c'était par texto. Il m'envoyait beaucoup de textos, parce que souvent, il ne pouvait pas téléphoner. Parler le fatiguait beaucoup, parce qu'il était très malade. Et il a résisté jusqu'au bout.

Quelques jours avant les funérailles, Maria et moi sommes allés le voir dans la chapelle ardente. Il était couché dans son cercueil et en le voyant, je me suis effondré. Le voir comme ça, c'était très dur. C'est là que j'ai vraiment réalisé qu'il n'était plus.

Quand un de vos proches meurt, on a toujours tendance à chercher des raisons. Pour Ronnie, je pense que c'était un peu de tout. Je ne pense pas qu'il se soit fait examiner assez tôt. Il avait tendance à repousser à plus tard les choses, en disant : « Oh, je le ferai après ! »

Et ses habitudes alimentaires n'étaient pas très bonnes. Souvent, il buvait au lieu de manger, et parfois, il ne mangeait rien du tout. Je ne sais pas comment il faisait. Il mangeait aussi à des heures indues, parce qu'il avait un mode de vie très différents des autres membres du groupe. Quand nous allions nous coucher après un concert, Ronnie restait debout à boire quelques verres pendant deux ou trois heures, puis il s'arrêtait dans un restaurant de routiers et mangeait quelque chose vers quatre heures du matin, peu importait l'heure qu'il était. Quand il mangeait, il ne mangeait jamais de légumes ou ce genre de choses : aucune nourriture saine. Depuis que je le connaissais, il avait toujours été très mince. Pendant sa maladie, il avait perdu du poids, même s'il ne pouvait pas se permettre de perdre du poids. Mais quand je l'ai vu, cette ultime fois, il avait été très bien arrangé, il avait l'air bien. Il avait l'air de dormir, mais de le voir ainsi, cela m'a brisé le cœur.

Nous devons faire le Festival High Voltage à Londres, avec Ronnie. Nous avons bien entendu annulé la tournée, mais les organisateurs de ce festival nous ont dit qu'ils aimeraient faire un concert en hommage à Ronnie. Nous avons trouvé cela génial. Nous voulions en organiser un, et c'était l'occasion idéale.

Mais qui allait chanter ? Le nom de Glenn Hughes s'est imposé, parce qu'il nous connaissait depuis longtemps et était aussi un ami de Ronnie. En fait, il y avait eu un service funèbre réservé aux amis proches de Ronnie, et Glenn avait chanté « Catch The Rainbow » dans la chapelle, une des chansons de l'ancien groupe de Ronnie, Rainbow.

Un autre service avait eu lieu le lendemain, dans une grande salle, pour les fans, et Glenn avait de nouveau chanté. Nous avons donc trouvé logique de lui demander de faire ce concert. Nous avons aussi invité Jørn Lande, qui chantait très bien les morceaux que nous avions écrits avec Dio.

Ce concert fut très émouvant. Monter sur scène avec deux chanteurs différents, tandis que Wendy Dio pleurait en coulisses, ce fut difficile pour nous tous. Mais nous voulions le faire, pour lui.

C'est pour Ronnie que nous l'avons fait.

90. Où je ne suis décidément pas droitier

Au fil des années, j'avais joué de malchance avec ma main droite. Pour commencer, je m'étais sectionné le bout des doigts, mais ce n'était que le début d'une série de malheurs. En 1995, j'avais subi une opération au poignet droit, sur le canal carpien. Et pendant le Ozzfest 2005, mon bras me fit beaucoup souffrir. Je me faisais faire des piqûres de cortisone, mais les effets ne duraient pas. Je me demandais ce qui pouvait bien m'arriver. On m'a fait une radio, et le résultat fut : « Vous vous êtes rompus trois tendons dans l'épaule droite. Trois ligaments. »

Ils me les ont réparés, et tout alla bien pendant trois ans. Un jour, j'étais à New York, nous avions un concert prévu le soir, et j'ai fait un peu de sport avec des haltères. Le but était de renforcer les muscles de mes bras, mais j'ai dû forcer un peu trop, et j'ai entendu comme un élastique qui claquait. Je m'étais rompu un nouveau ligament, à la même épaule. Mon bras tremblait, je ne pouvais pas le contrôler, et je me suis dit : « Aïe, c'est reparti ! »

On m'a fait une piqûre de cortisone et donné quelques calmants pour que je puisse monter sur scène, et j'ai fait le concert, mais c'était sacrément douloureux. Heureusement, c'était la dernière date de la tournée. De retour en Angleterre, je me suis fait examiner, et le chirurgien m'a dit : « Pour être franc, ils étaient dans un sale état quand je les ai réparés la dernière fois. Ils étaient vraiment en lambeaux, et nous avons eu de la chance de pouvoir les recoudre, mais je ne pense pas que nous puissions le refaire. De plus, il y a un autre problème, aujourd'hui. Votre tendon s'est atrophié, il est trop court pour être réparé. »

Peut-être un pont de la chirurgie aurait-il pu faire quelque chose, mais j'ai laissé tomber. Cela me fait mal quand je lève quelque chose au-dessus de ma tête. Par exemple, quand je dois ranger une valise dans les casiers à bagages au-dessus des sièges dans un avion, là je le sens.

Je me suis aussi fait méchamment mordre la main et le bras droits par des rottweilers. J'avais quatre rottweilers la première fois que c'est arrivé. Cinq ans plus tôt, nous avions dix chiots et j'en avais donné un à un de mes amis. Quand il a divorcé, il m'a dit : « Est-ce que tu pourrais t'occuper de mon chien quelque temps ? »

Nous avons repris le chien, une grande chienne, mais mes chiens ne se

sont pas entendus avec elle. Ils ont commencé à l'attaquer, et ce fut très violent. J'ai dû tirer un des chiens par son collier pour l'écarter. Mais le collier a lâché, et il s'est jeté sur elle.

Putain !

Je n'arrivais pas à l'attraper, et il était en train de la mettre en pièces, alors j'ai pris un grand manteau, et j'ai sauté sur la chienne en la couvrant du manteau. Mon chien s'est arrêté, et Maria a réussi à le faire rentrer, mais la chienne avait eu un choc et pendant que je la couvrais du manteau, elle s'est retournée, et gnac ! en quelques secondes, elle m'a mordu deux doigts, le tranchant de la main et le pouce. Elle ne savait absolument pas ce qui lui arrivait, elle était sous le choc après l'attaque de mon chien.

Oh putain ! ai-je pensé. Il y avait du sang partout, et Maria m'a crié : « Tu n'aurais pas dû faire ça, tu n'aurais pas dû prendre ce risque ! »

J'ai répliqué : « Vite, fais venir quelqu'un pour me bander la main ! »

Nous étions là, à nous crier dessus, de la folie furieuse. J'ai dû aller à l'hôpital, me faire opérer, examiner, et vacciner contre la rage. Ils m'ont bandé la main, mais n'ont pas pu me recoudre, parce qu'ils m'ont dit que l'on ne pouvait pas recoudre une morsure. J'ai dû laisser la plaie comme ça, et simplement la couvrir, mettre un truc dessus, et voilà.

Bordel de merde !

Je me suis fait mordre au bras droit également à une autre occasion. Maria travaillait pour la SPA britannique, et s'occupait de trouver un foyer aux animaux. Nous avions un grand chenil dans un de nos champs à la maison, et elle a rapporté un chien dont nous nous sommes occupés quelques jours, le temps de lui trouver un nouveau maître. C'était un adorable rottweiler qui avait été maltraité. Maria me dit : « Ne t'approche pas du chien. Laisse-le tranquille quelque temps. »

Bien sûr, je n'en ai fait qu'à ma tête : « Mais oui, mais oui. »

Je suis allé voir le chien : « Salut, toi... »

J'ai tendu la main pour le caresser, et grrrr ! il m'a sauté sur le bras. Puis il m'a regardé... et m'a re-mordu, plus ou moins au même

endroit.

Eh merde !

Ils sont tellement rapides ! Le chien m'a chopé le bras, et ce n'était là qu'un avertissement. S'il l'avait voulu, il aurait pu me l'arracher. Mais il était terrorisé, et il ne me connaissait pas. C'était ma faute. Je n'aurais pas dû me pencher. Il ne faut jamais faire ça. Et puis il avait dû sentir l'odeur de mes autres chiens.

Cela m'a paralysé le bras, et j'ai dû retourner voir le chirurgien, le même. Il devait se demander : « Mais qu'est-ce qui se passe, chez lui ? » Et encore une fois, impossible de recoudre. Nous étions sur le point de partir en tournée, et j'ai pensé : « Ah là là, classique ! » Mon bras m'a fait souffrir quelques bonnes semaines, puis il a fini par guérir.

Maria m'a passé un sacré savon : « Tu es vraiment un crétin, d'avoir fait ça ! Je t'avais dit de ne pas le faire ! »

Mais le lendemain, je suis retourné voir le chien dans son enclos, pour affronter ma peur. On ne peut pas rester terrifié toute sa vie. J'avais agi de manière un peu cavalière la première fois, et là, j'ai décidé de me présenter dans les formes. J'ai ouvert la barrière, et suis rentré, quelques biscuits à la main. Il m'a regardé, tandis que je priais qu'il ne se jette pas sur moi de nouveau. Mais tout s'est bien passé, et il a été très gentil. Nous l'avons gardé une semaine, avant de lui trouver un nouveau foyer.

Il a sans doute tué son nouveau propriétaire, aujourd'hui.

Ce qui est arrivé de pire à ma main, c'est la désintégration du cartilage à l'articulation du pouce. Cette articulation me posait problème depuis quelques années. On m'avait fait des injections de stéroïdes, mais ils enfonçaient l'aiguille un peu au hasard et parfois, ils n'étaient pas au bon endroit. J'ai fini par entendre parler d'une clinique à Birmingham, The Joint Clinic. Le docteur Anna Moon est spécialiste des mains. Elle m'a fait une injection sous rayons X, ce qui lui a permis de voir exactement où elle enfonçait l'aiguille, une idée de génie. J'ai d'abord eu des stéroïdes, puis j'ai essayé un nouveau truc, une sorte de gelée qu'on utilise pour les rotules. On aurait dit de la colle, et j'ai dû subir trois injections en une semaine entre mes articulations. En gros, cela protège l'articulation comme le fait le vrai cartilage, et empêche les os de frotter l'un contre l'autre. C'était très bien, mais ça n'a pas marché

comme ça aurait dû. Comme je jouais beaucoup, ma main a gonflé et j'ai dû y mettre de la glace, prendre des anti-inflammatoires et des calmants tout le temps.

Eddie Van Halen avait lui aussi eu des problèmes avec les articulations de sa main, et il avait vu un docteur en Allemagne, le Dr Peter Wehling, à Düsseldorf, qui utilise un traitement à base de cellules souches. C'est le seul endroit où l'on applique ce genre de traitement. Eddie m'a dit que cela l'avait vraiment soulagé, et je suis donc allé voir ce monsieur. J'ai passé quatre heures à faire plusieurs radios. Ils ont tout vérifié, parce qu'ils ne peuvent pas vous traiter si vous présentez d'autres types de problèmes. A la radio, ils ont découvert une marque blanche sur mon articulation, et m'ont dit : « Je ne pense pas que nous allons pouvoir le faire. Si c'est ce que nous pensons, vous allez devoir prendre des antibiotiques pendant six mois. »

Je me suis dit : Mais c'est pas vrai ! et je leur ai demandé : « A votre avis, qu'est-ce que c'est ? »

« Nous pensons qu'il y a un épanchement de liquide dans l'articulation. »

Ils ont vérifié de nouveau, et ont découvert un trou dans mon articulation, par lequel un docteur m'avait à un moment injecté des stéroïdes dans l'os. C'était pour cela que ma main gonflait. Ils ont poursuivi : « Maintenant que nous savons à quoi nous en tenir, nous pouvons poursuivre la procédure. »

Ils m'ont prélevé du sang dans le bras, l'ont envoyé le lendemain au laboratoire, et ont fabriqué du cartilage à partir de ça. Puis, un ou deux jours plus tard, ils me l'ont injecté partout où c'était nécessaire. Le docteur a changé trois fois de gants chirurgicaux pendant les cinq minutes qu'ont duré les injections : c'est vous dire à quel point ils étaient soucieux de l'hygiène ! J'ai passé une semaine dans cette clinique : j'arrivais le matin, recevais mes injections, puis je rentrais à l'hôtel. Ils m'ont prélevé plusieurs grandes fioles de sang, au cas où j'aurais besoin de retouches plus tard, ce qui a été le cas. Ils ont mis les cellules en culture, j'ai passé toute une semaine à y aller et la différence était phénoménale. Cela m'a vraiment beaucoup aidé. Je n'avais plus mal du tout.

Deux mois plus tard, j'ai dû retourner voir le Dr Wehling, parce que la phalange du dessus ainsi que ma main gauche commençaient à me jouer des tours. On m'a fait un scanner de tout le corps pour vérifier si

j'avais d'autres problèmes ailleurs. Il y avait juste un petit quelque chose à la base de la colonne vertébrale et en haut du cou, entre les vertèbres, mais là, c'était l'usure normale.

Tous les guitaristes, comme Jimmy Page ou Pete Townsend, ont coutume de sauter dans tous les sens et de tomber à genoux sur la scène. Des années plus tard, on en subit les conséquences. Comme les footballeurs, ils ont des problèmes d'articulation, parce qu'ils les ont malmenées. Moi, je me suis contenté quarante ans de rester là avec ma guitare, mais on adopte une position curieuse, quand on joue de la guitare : le vieillissement, le fait de supporter plus de poids sur une seule jambe et tout m'ont causé des problèmes de dos. Le Dr Wehling m'a fait des injections dans le dos et au bout de quatre jours, je n'ai plus jamais eu de problèmes à ce niveau-là. Toutes les douleurs ont disparu. C'est génial.

La dernière fois que je l'ai vu, il m'a dit : « Ça doit bien pousser, maintenant. »

Il ne m'a même pas fait passer de radio pour vérifier ; il sait que c'est en bonne voie. Il m'a dit de le tenir informé des futurs développements. Aujourd'hui, j'ai un peu mal à certains endroits, mais rien à voir avec ce que c'était. Quand je joue un peu, j'oublie complètement ces douleurs. Depuis ce traitement à base de cellules souches, je n'ai plus ressenti le besoin de prendre un calmant ou quoi que ce soit. C'est génial.

Jusqu'à ce qu'il m'arrive autre chose...

91. Je suis bien

J'aimerais beaucoup refaire quelque chose avec Geezer, Vinny et un autre chanteur, mais il est évident que si nous nous lançons dans un nouveau projet, il faudrait que ce soit sous un nouveau nom. Heaven & Hell avait beaucoup de succès et nous prenait tout notre temps, mais même après, j'ai continué à m'occuper en écrivant et en m'impliquant dans divers projets. Un truc qui a été très agréable à faire fut le single « Out Of My Mind », avec Ian Gillan, pour une bonne cause. Un quart de siècle auparavant, nous avions enregistré notre premier morceau pour une bonne cause, « Smoke On The Water », pour venir en aide aux victimes du tremblement de terre en Arménie. Cela avait été un gros projet, tout le monde avait participé : Brian May, Bryan Adams, Ritchie Blackmore et David Gilmour. Nous avions également fait un clip, et nous avions récolté beaucoup d'argent. Et à présent, en 2009, vingt-cinq ans plus tard, le président arménien Serzh Sargsian nous contactait : il voulait nous remettre une décoration pour ce que nous avions fait à l'époque, à moi, Ian Gillan, et Geoff Downes, le pianiste.

Nous sommes allés en Arménie, et ils nous ont montré ce qu'ils avaient construit avec l'argent de « Smoke On The Water ». Nous avons dîné avec le premier ministre Tigran Sargsian, l'ambassadeur britannique Charles Lonsdale et ils se sont montrés charmants. Nous sommes restés quelques jours et avons donné quelques conférences de presse. Au cours de l'une d'elle, nous avons commencé à dire que nous ferions bien un autre projet pour récolter davantage d'argent, parce que, lors de la visite que nous avons faite, nous avons vu une école de musique absolument atroce. Ce n'était qu'un abri de tôle, froid et humide, et nous avons estimé qu'il fallait faire quelque chose. Sur le trajet du retour, Ian et moi avons envisagé d'écrire un single pour récolter des fonds. A peine rentrés chez nous, nous leur avons envoyé des guitares, des batteries, plein de choses. Nous avons aussi composé et sorti quelques morceaux pour les aider à construire une nouvelle école : c'était le but de « Out Of My Mind ».

Ian et moi nous sommes d'abord retrouvés chez moi. J'ai écrit la musique, lui les paroles. Nous voulions que d'autres personnes jouent dessus, et Ian a parlé de Jon Lord. J'ai répondu : « Ouais, ce serait génial ! »

J'ai proposé Nicko McBrain, et nous avons également recruté Jason Newsted à la basse et Linde Lindström à la guitare. Le résultat était très bon et nous nous sommes beaucoup amusés pendant

l'enregistrement. La chanson sonnait très bien et nous avons de nouveau récolté une coquette somme d'argent. Et nous nous étions tant amusés à le faire que nous avons même envisagé de monter un vrai groupe ensemble.

Mais quoi que je fasse, Black Sabbath sera toujours là, d'une manière ou d'une autre. Le jour des funérailles de Ronnie, Maria et moi dînions avec Eddie Van Halen et sa femme. Le téléphone a sonné. Je suis allé répondre sans regarder le numéro, et c'était Sharon Osbourne.

Bon sang !

Cela faisait plus d'un an que je ne lui avais pas parlé. Elle m'a dit : « Oh, je me suis trompée de numéro. Je croyais appeler un autre Tony. »

Quand elle a réalisé que c'était moi, elle m'a dit combien elle avait été désolée d'apprendre ce qui était arrivé à Ronnie. Puis elle m'a dit : « Tu appelleras Ozzy ? Il faut que tu lui parles ! »

Je l'ai appelé quelques jours plus tard. Il m'a dit : « J'aimerais qu'on se voie pour discuter. »

J'ai répondu : « Eh bien, je rentre en Angleterre dans quelques jours. »

« Parfait. Je vais aussi en Angleterre, on se verra là-bas. »

Ce n'est pas là que nous nous sommes revus, mais nous nous sommes beaucoup appelés. L'idée d'un nouvel album de Black Sabbath flottait depuis un moment entre nos différents managements, et il en avait de plus en plus été question entre nous. Il n'y a encore rien de fait, mais j'ai parlé à Ozzy fin 2010, et il m'a dit : « J'ai hâte de faire quelque chose ! »

J'ai déjà écrit une ou deux chansons pour Sabbath, et j'en ai encore plein en gestation. Mais on ne sait jamais. Quand vous lirez ces lignes, nous serons peut-être en studio en train d'enregistrer, ou peut-être que notre album sera déjà dans les bacs. Ou bien peut-être que tout cela n'aura débouché sur rien et ne débouchera jamais sur rien. Et peut-être envisagerons-nous une nouvelle tournée, peut-être ne remonterons-nous jamais sur scène.

En écrivant tout ceci, mon histoire, j'ai évidemment eu beaucoup de temps pour réfléchir à ma vie. Je suppose qu'elle ressemble à celle de

bien des gens : des hauts et des bas. J'ai apprécié chaque rebondissement, au fil du temps, les bons comme les mauvais : on en tire toujours de leçons. Je n'ai pas vraiment à me plaindre, même s'il aurait été agréable de ne pas devoir batailler pour des histoires de business, avec les managers ou les membres du groupe. Mais je suppose qu'il faut aussi faire avec. Ce sont des épreuves qui nous sont envoyées. Mais quand je regarde aujourd'hui autour de moi et que je vois tout ce que les gens endurent, je me dis qu'en comparaison, j'ai eu une belle vie.

Je suis vraiment fier de ce que nous avons accompli. Nous avons donné naissance à toute une génération de musique, de musiciens. On pourrait même dire que notre musique a permis de sauver quelques vies. Si j'en crois le nombre de lettres que nous avons reçues commençant par « sans vous... », écrites par des gens qui se seraient suicidées ou autre sans la musique, on se rend compte qu'on a aidé plus d'une personne. C'est extrêmement gratifiant.

A une époque, tous les groupes de Birmingham avaient l'impression que la ville ne s'intéressait pas à eux, et ce fut donc une belle surprise lorsque les gens en charge de Broad Street décidèrent d'honorer les habitants célèbres de la ville. C'est ainsi qu'en novembre 2008, pendant l'enregistrement de *The Devil You Know*, nous avons marqué une petite pause le temps que j'aie recevoir mon étoile sur le Walk Of Fame de la ville ! Il faisait un froid mordant, il neigeait, mais il y avait quand même une foule énorme ; Mike Olley et son équipe ont fait un super boulot en invitant des groupes et Kerrang Radio pour animer la cérémonie. C'était bon de rejoindre Ozzy et d'autres amis célèbres comme Jasper Carrott, et récemment, j'ai participé également à l'intronisation de Bev Bevan. La dernière manifestation de ce revirement de l'establishment est la fondation du musée Home of Metal, qui rend plus particulièrement hommage à tous les groupes heavy originaires des West Midlands, dont Judas Priest et Led Zeppelin. Je n'aurais jamais cru cela possible.

Et aujourd'hui, je n'ai plus rien à prouver, à personne. Il y a des années, je voulais prouver aux gens que je savais faire ceci ou cela, mais aujourd'hui, j'adore ce que je fais et ce n'est qu'à moi que j'ai besoin de prouver quelque chose.

Bien sûr, j'éprouve des regrets – beaucoup. Mais je me dis que sans cela, je n'aurais rien appris. Tout ne peut pas toujours aller dans notre sens ; il faut aussi se frotter aux mauvais côtés de la vie, aux mauvais moments qui vous tombent dessus. Mais on les surmonte.

J'ai sans doute fait du mal à quelques personnes au cours de ma vie, entre mes mariages et tout ce qui s'est passé au fil des ans. C'est la vie. J'espère que ceux à qui j'ai fait du mal ont su rebondir.

Ma fille Toni m'impressionne. Après tout ce qu'elle a traversé, elle a pris tellement d'assurance ! Elle vit en Finlande, avec son petit ami, Linde. C'est le guitariste du groupe HIM, et ils sont fous amoureux. C'est un garçon charmant et un très bon musicien. Il est très réservé et elle parle tout le temps, mais ils sont très heureux ensemble. Heureusement, ils viennent souvent chez nous, et Maria et moi pouvons les voir souvent.

Aujourd'hui, tout ce que j'espère, c'est être toujours là dans quelques années. J'aime ce que je suis aujourd'hui, vraiment. Je suis bien. J'ai une belle vie de famille, une belle famille. Et j'ai la chance de pouvoir encore créer, d'aller jouer ma musique devant les gens, et d'avoir quelques-uns des meilleurs amis qui existent sur Terre.

Mais quoi qu'il arrive, je suis absolument sûr d'une chose.

Je ne mettrai plus jamais le feu à Bill Ward.

92. Remerciements

T.J. Lammers, pour son écoute et sa patience infinies.

Mes managers Ernest Chapman et Ralph Baker, pour tout leur travail, leur amitié, leur dévouement et leur loyauté.

Ozzy, Geezer et Bill : sans vous, ce livre n'existerait pas. Malgré les hauts et les bas, nous avons réussi à rester amis et j'espère que nous vivrons encore plein de bons moments ensemble.

Mes fans et supporters : merci infiniment d'être là.

Brian May, Eddie Van Halen et James Hetfield, pour leur gentillesse.

Les deux Mike, Clement et Exeter, et les innombrables membres de toutes nos équipes au fil du temps.

Mes amis les plus proches (vous vous reconnaitrez)

Love you all !

Tony